38e Année. N° 12.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 JUIN 1931

		Pages.
Gabriel **Hanotaux**	*Le Problème égyptien.* — II	721
Fernand **Baldensperger**.	*Voltaire et la princesse Ulrique.* . .	754
Prince de **Bülow**	*Souvenirs.* — II	774
Lt-Colonel **Emile Mayer**.	*L'Evolution de l'Art militaire.* . . .	805
Georges **Lecomte**	*Les Forces d'amour.* — II	826
Ernest **Lémonon**.	*Droit d'auteur : violations, sanctions.*	856
Charles **Landstone**. . . .	*La Cour du Tigre bleu.* — III . . .	865
Henry **Bidou**.	*Le Mouvement littéraire.*	902
A. **Albert-Petit**	*Les Livres d'histoire.*	913
Georges **Salles**.	*L'Exposition d'art byzantin*	925
Gérard **Bauër**	*M. Le Goffic à l'Académie française.*	933
Albert **Flament**	*Tableaux de 1900*	940

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

Une Académie latine

par LOUIS MADELIN
de l'Académie française

Sophie et Gabriel

par LOUIS BARTHOU
de l'Académie française

Héritages

par ANDRÉ CHAMSON

A la Poursuite du Vent

par ROBERT DE TRAZ

Courants intellectuels en Allemagne

par MAX RYCHNER

Le Théâtre anglais depuis la guerre

par ROBERT DE SMET

LE PROBLÈME ÉGYPTIEN[1]

DÉCADENCE DES DYNASTIES. — LA GRÈCE ET ROME. LE CHRISTIANISME EN ÉGYPTE

L'histoire des cinq ou six premières dynasties, telle que nous venons de la rappeler, suffit pour marquer le rythme de crue et de décrue qui réglera le sort de la terre du Nil durant les grandes époques pharaoniques. Unité et dualité; élévation et chute; élan vers le Dieu unique dans une haute aspiration morale, abaissement dans un excès de superstition et de dépravation anarchique.

Certes, les grandes époques, ni les grandes œuvres, ni les grands rois n'ont manqué aux trois millénaires (de 3100 à 332 avant J.-C.), qui séparent les anciens Empires de la catastrophe finale; l'Égypte restera, malgré tout, la plus haute et la plus noble des anciennes puissances civilisées; l'art des dynasties successives portera, devant l'histoire, le témoignage d'une richesse d'invention et d'une hauteur de conception incomparables, accablantes : il n'en reste pas moins que l'art lui-même, comme les autres manifestations de l'activité collective, va descendre lentement les degrés d'un escalier de décadence. Jamais plus l'Égypte ne construira rien qui, comme conception, sentiment, parti pris, abstraction, réussite, soit comparable aux Pyramides.

Les plus belles œuvres auront quelque chose de relativement diminué, même dans le colossal. Celles de la XIe et de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

la XIIe dynastie sont assurément de magnifiques productions humaines : l'unité politique reconstituée autour du culte d'Amon et des rois-prêtres de Thèbes, représente une apogée, qu'il s'agisse des Amenemhat (dont Amenemhat Ier, le fondateur de Karnak), des Sanouasrit (dont Sanouasrit III, le Sésostris des Grecs); mais dès la XIIIe dynastie, l'unité de l'histoire d'Égypte, pour des raisons permanentes et déjà indiquées, se désagrège de nouveau; les usurpateurs de Xoïs en Basse-Égypte laissent la porte ouverte à l'invasion des Hyksos, ces Lybiens de l'Est qui ne seront chassés que vers l'an 1600 par Ahmes Ier, le fondateur de la XVIIIe dynastie.

C'est une nouvelle période de splendeur où s'engage l'histoire égyptienne avec l'avènement de cette dynastie des Thoutmess, dont le plus grand, Thoutmess III, reconstituera encore l'unité, mais singulièrement étendue et élargie, quand il pousse d'une main les frontières jusqu'aux cataractes et de l'autre jusqu'à la Mésopotamie. Son fils et successeur, Amenhophis III construit à la fois, sur l'une des rives du Nil, le Temple de Louqsor et, sur l'autre, le Temple de Memnon, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus pur, de plus élégant, de plus noble dans l'architecture religieuse de l'Égypte. Mais on dirait que le pays et la race s'épuisent à soutenir une pareille continuité d'efforts même dans le succès. Les sacrifices à la divinité que leur imposent l'exigence d'Amon et la cupidité sacerdotale, dépassent les possibilités humaines. Il faut tenir compte aussi des effets du temps, de l'opposition fatale entre les générations qui se succèdent, de la pression exercée par les étrangers sur les diverses frontières de l'Empire.

Les richesses fameuses de l'Égypte suscitent autour d'elle à la fois l'admiration et l'envie. Tous les misérables des terres pétrées accourent pour trouver du pain aux premières menaces de la famine et s'en retournent les yeux éblouis et le cœur irrité par ce qu'ils ont vu. Homère et la Bible ont recueilli le reflet de cette fascination et l'écho de cette rumeur hostile. Quand, dès la VIe dynastie, les vaisseaux de Pépi Ier se furent lancés sur la grande mer et eurent atteint les côtes de la Phénicie et de la Palestine; quand, beaucoup plus tard, les vaisseaux de la reine Hatshepout eurent tenté la navigation de la mer Rouge à la recherche de la terre des aromates et

eurent abordé au fameux pays de Pount; quand les Pharaons eurent ouvert les carrières de l'Abyssinie (le pays de l'or), et du Sinaï (le pays des pierres précieuses), dès lors commença, en sens contraire, la ruée des quatre points cardinaux sur la terre de l'Angle. La guerre elle-même crée des contacts, même des parentés, des échanges d'influence et de contre-influence, Des alliages nouveaux se mêlent à la matière composite qui forme, de toute antiquité, le métal égyptien.

De ces drames séculaires, le plus terrible est celui qui se noue entre les deux grands rivaux égaux en civilisation, en force et en grandeur, l'Égypte et les Empires de la Mésopotamie.

Déterminons le caractère de la lutte : deux voies maritimes peuvent rattacher aux pays du lointain Orient la grande route du « milieu des terres », la Méditerranée; l'une de ces voies est la mer Rouge, l'autre le golfe Persique. Il s'agit de savoir si l'Asie gagnera l'Europe par le golfe Persique avec, pour but d'étapes, Damas et Tyr, ou bien par la mer Rouge avec, pour but d'étapes, l'isthme de Suez et l'Égypte. Les deux civilisations fluviales et saisonnières sont installées sur l'une ou sur l'autre de ces deux routes concurrentes. Penchées sur le champ désertique qui les sépare, elles visent à s'abattre l'une l'autre, pour s'assurer le monopole des liaisons entre mers orientales et mers occidentales. Se ruant à l'étreinte, elles engagent l'un de ces combats atroces dont les sculpteurs des deux partis ont répété à satiété l'image, lion contre taureau, pharaon contre asiate, visage glabre contre barbes calamistrées.

Dans ce duel séculaire, qui laissera les adversaires pantelants et impuissants, peut-être n'ont-ils pas assez compté avec l'appoint des peuples qui parcourent les maigres contrées intermédiaires, l'Arabe du désert, le Sémite de la Palestine, le Syrien de la Phénicie, races démunies, mais adroites, pleines de finesse, promptes à paraître et à disparaître, résignées et tenaces, humbles et implacables, qui, si la terre leur manque, ont un double refuge, la mer et le désert, une double force, un Dieu qui leur appartient et une loi à laquelle ils obéissent. Amis ou ennemis, captifs ou associés, ils sont des conseillers précieux ou des adversaires dangereux. Leurs Joseph

et leurs Esther offrent la double séduction de leur charme troublant et de leur sagesse relevée.

Laissons le combat, dont les phases seront un des sujets principaux de la présente histoire, et constatons seulement le fait considérable qui, par l'effet de ces voisinages, fera dévier, en quelque sorte, l'histoire de l'Égypte vers un imprévisible avenir : à peine les grands monarques conquérants et bâtisseurs du « Nouvel Empire » l'auront-ils portée au point culminant de son extension et de sa gloire, qu'une crise étonnante se produira en elle et l'ébranlera jusque dans le tréfonds de sa conscience politique, intellectuelle, religieuse.

Un Pharaon, descendant de la plus illustre lignée, se dresse contre le plus puissant des Dieux, vainqueur de tous les autres, Amon; il déclare la guerre à Amon, il efface les cartouches d'Amon; il détruit ce qu'il peut détruire des sanctuaires d'Amon, et, de toutes ses forces, de toute sa conviction, avec cette fureur de construire qui est le langage de la foi égyptienne, il se tourne vers le vieux Dieu unique, solitaire et négligé, le Démiurge, Râ, le soleil, et c'est à lui qu'il reporte le culte et les vœux de tout l'Empire. Un Dieu unique, celui qui habite les Cieux! Quelle ouverture sur ce qui sera, un jour!

Quinze cents ans avant Jésus-Christ, un jeune prince, fils d'Amenophis III (le fameux Memnon de la légende), succède à son père sous le nom d'Amenophis IV. Cet héritier d'une illustre race, avec sa figure singulièrement expressive et heurtée (une sorte de Pascal pharaonique, si l'on peut risquer le rapprochement de ces deux noms), serait le fils d'une Asiatique, peut-être d'une Sémite et il aurait pris lui-même pour femme une étrangère. Ainsi, il aurait subi l'influence de cet entourage féminin et, sans doute, de quelques inconnus, familiers du gynécée. Des luttes qui ont marqué l'avènement de la dynastie, il semble avoir hérité cette hostilité déclarée à l'égard des prêtres d'Amon. Son âme est d'un mystique, son esprit d'un esthète, son ardeur d'un néophyte.

Une crise de croyance a bouleversé sa jeunesse et, sans hésiter, sans réfléchir aux conséquences, il se prononce. Il balaye d'un geste les superstitions accumulées dans les sanctuaires de Thèbes. Son Dieu est le Dieu unique, le Dieu de

la lumière et de la création ordonnée, le Dieu qui, du haut de l'Empyrée, règle le sort des êtres et des humains. Décidé à affirmer cette réforme et à y soumettre son peuple, il renonce au nom impérial reçu de ses ancêtres et où est inclus le nom d'Amon, « Amenhotep », il ne veut plus être appelé que le « fils du Soleil », Aton : Khounaton. Et ce réformateur ce croyant, cet homme de sincérité splendide est un poète. Lisez cette strophe de la « Révélation au Roi » :

Tu vis dans mon cœur;
Nul autre ne te connaît que ton fils Khounaton.
Tu l'as voulu sage dans toute ta puissance.
Le monde est dans ta main
Tel que tu l'as créé.
Lorsque tu te lèves, il vit;
Lorsque tu te couches, il meurt;
Car tu es la durée qui s'étend au delà de toi-même;
C'est par toi que les hommes vivent;
Et leurs yeux contemplent ta beauté.
Jusqu'à ce que tu descendes derrière l'horizon
Lorsque tu te poses à l'Occident.
Mais de nouveau ils prospèrent lorsque tu te lèves.

Khounaton quitte Thèbes, rompt avec la caste sacerdotale. Des capitales nouvelles, « villes du Soleil », s'élèveront dans les différentes provinces de l'Empire.

Il semble qu'il y ait eu, dans cet extraordinaire cerveau, une pensée plus haute encore, venant sans doute d'une inspiration arabo-sémite, celle d'un Dieu paternel répandant, sur la création, l'influx d'une bonté universelle. La communication du Dieu souverain avec l'humanité se fera par le moyen d'une émanation de lui-même, d'une « intelligence créatrice », dominant toutes les choses de la terre et du ciel, y compris les Dieux. D'où la notion du « Logos », verbe et face de Dieu, notion qui, transmise par des voies mystérieuses, se retrouvera désormais dans certaines des aspirations égyptiennes, notamment autour du temple d'Héliopolis et sur cette terre de Gessen, assignée de tout temps aux Israélites. On la retrouvera enfin, du moins sa formule verbale, chez Philon d'Alexandrie et aux premières lignes de l'Évangile selon Saint Jean. Cet

étrange hérésiarque apparaît, en somme, à l'histoire, comme l'un des plus extraordinaires chercheurs de Dieux : « Vous ne le chercheriez pas, si vous ne l'aviez trouvé. »

Ces rêveurs ne sont pas faits pour la politique. Leurs destins sont ailleurs. A peine la lutte était-elle engagée qu'elle était perdue pour Khounaton. La caste sacerdotale, appuyée sur un puissant parti militaire, réagit avec violence avant même que l'hérésiarque iconoclaste et bâtisseur ait cessé de vivre. Les frontières, mal défendues par ce pacifiste, pliaient sous la ruée des Sémites d'Asie. Une réaction du nationalisme égyptien porta au pouvoir un général, Horemheb, qui s'appuie sur Thèbes redevenue capitale. Et ce fut, bientôt, une nouvelle et puissante Égypte crédule, prospère, militaire, expansioniste.

Les princes fastueux de la XIXe dynastie, les Séti Ier, les Ramsès II, et leurs héritiers se donnèrent pour tâche principale de soumettre ces dangereux voisins asiatiques, toujours en quête d'une porte ouverte sur la frontière ou d'une défaillance du puissant Empire. Ramsès II fit la fameuse campagne des Hittites; Séti entreprit de reprendre ce canal du Nil à la mer Rouge qui eût été un coup droit porté aux ambitions des riverains du golfe Persique; Ménéphtah serait le Pharaon de l'Exode des fils d'Israël; il aurait repoussé « les peuples de la Mer ». Le plus grand après eux, Ramsès III, de la XXe dynastie, fit graver aux murs de Médinet-Habou la victoire des galères égyptiennes sur les peuples du nord de la Méditerranée. On l'y voit chasser le « taureau sauvage ».

Partout, même par la lutte, les contacts étaient pris. L'Égypte n'était plus le long thalweg mystérieux sans voisins et sans rivaux. La victoire elle-même engage. Si le fondateur de la XXIIe dynastie, Sheskonq prend Jérusalem et pille le temple de Salomon et s'il inscrit sur ses trophées le nom éponyme d'Abraham (962), il provoque, par cette dangereuse avancée, l'hostilité combinée des Syriens, des populations soit sémites, soit aryennes d'outre-Jourdain, et il met ses successeurs aux prises avec les empires de la Mésopotamie. L'Asie continentale se lève contre la terre de l'Angle en même temps que les peuples maritimes

de la Méditerranée. De partout, la vallée du Nil est assiégée.

L'Égypte de la XXVe dynastie succombe une première fois. Si la XXVIe dynastie la relève momentanément, Néchao n'échappe qu'à peine à l'offensive victorieuse de Nabuchodonosor et ne peut achever la restauration du canal qui eût assuré le triomphe de la mer Rouge sur le golfe Persique. La brillante « Renaissance », quelque peu archaïque, de la dynastie Saïte est déjà tout imprégnée du génie méditerranéen; elle installe dans le Delta ces dangereuses colonies grecques. Le taureau perse se rue sur l'Égypte dans un élan fou : le fils du grand Cyrus, Cambyse, conquiert l'Égypte et brise tout devant lui jusqu'à ce qu'il se brise lui-même. Darius qui lui succède (521), organise l'Empire et a pour politique l'union du golfe Persique et de la mer Rouge. Artaxercès Longue-Main (l'Assuérus de la Bible), le reconquiert et règne comme un Pharaon.

Hérodote d'Halicarnasse visite l'Égypte vers 450 et son esprit curieux déchire les voiles, fait l'inventaire des grandeurs passées et des richesses à récolter de cette vieillesse déliquescente. Voici que « les peuples de la Mer », si méprisés, jettent les yeux sur cette riche proie : on les laissait entrer sans méfiance, et ils s'installent partout.

A la suite de la tentative de Xerxès, la Grèce s'est fait une opinion sur ces tourbes asiatiques et ces empires aux magnifiques façades. A l'or de leurs archers et de leurs chars elle oppose l'airain de ses cuirasses et de ses galères. C'est par la ruine des Tyriens, des Syriens et par la défaite de ses voisins et presque alliés les Perses, qu'Alexandre se fera le chemin jusqu'à l'isthme et aux embouchures du Nil. Et voilà que cet assaut, qui paraît une promenade militaire, poursuit, d'une façon bien inattendue, l'offensive millénaire des quatre points cardinaux; c'est le Nord, maintenant, c'est l'Europe qui va frapper le coup décisif.

CAUSES DE LA CHUTE

Un tel abaissement succédant, après tant de siècles et une si lente décadence, à une si étonnante réussite, c'est un

des plus grands sujets offerts à la méditation de l'Histoire.

Parmi les causes qui ont agi sur les destinées de l'ancienne Égypte, il en est, nous l'avons indiqué, qui tiennent à la nature des choses.

Tout d'abord, ce qu'on pourrait appeler le « porte-à-faux » de l'Égypte. Décalée au coin de la péninsule africaine, née d'un fleuve, toute en longueur, elle était, plus qu'aucun autre territoire national, menacée de rupture. L'opposition entre le Sud et le Nord, entre l'unité et la dualité était fatale, continue, inguérissable.

Terre d'angle et de jonction, l'Égypte était menacée par les voisinages hostiles qui se pressaient à ses côtés. Le rempart de ses sables l'avait protégée longtemps; mais la terre jaune n'était pas un obstacle absolu pour qui guettait, au-dessus de sa médiocre élévation, le limon noir et la ligne verte.

La civilisation égyptienne, en raison de ce caractère singulier d'être un don du Nil, se trouvait exposée, non seulement au caprice du fleuve et à l'arbitraire de l'inondation, mais, en des périodes d'une durée parfois désespérante, à la pénurie ou à la surabondance de la crue et de la décrue. Il y a un fond de passivité et d'inertie dans l'attente d'un don qui ne vient pas ou qui s'amplifie outre mesure. Une sorte de sommeil ou d'euphorie est la sanction de l'habitude du moindre effort. L'Égypte est, par excellence, le pays des vaches grasses et des vaches maigres.

Certes, la prospérité et la richesse sont la condition normale de cette terre heureuse; mais les faveurs de la nature ne disposent à supporter ni le malheur, ni même les accidents. L'homme s'habitue à une trop facile fortune : il en réclame l'avantage comme un dû et s'en sait gré comme d'un mérite. Il s'épuise à épuiser sa chance; il en dépasse les limites dans la conviction qu'il ne peut les atteindre. Sa joie, son exaltation, son orgueil, s'élèvent à eux-mêmes de trop faciles autels de gloire et de fumée. La Pyramide du Pharaon est sans défaut, mais son caprice est sans raison.

La jouissance de biens immenses et d'une sécurité sans menace provoque, dans la société des hommes, des divisions, des partialités atroces, des cupidités héréditaires et jamais assouvies. Quand l'État est si puissant et si riche, qui ne

voudrait être l'État? Les castes, les corporations, les privilégiés qui se détachent du nombre et s'élèvent au-dessus de lui, accumulent des forces immobilisées qui deviennent fatalement des forces perdues. Non seulement les dynasties et les familles princières, mais leurs filiales et, en particulier, la caste sacerdotale, par inquiétude ou par calcul, s'enferment dans une rigidité mystérieuse, du fond de laquelle elles réclament dons et respects. Elles ne veulent plus être approchées, ni être connues, ni être comprises. La lecture du hiéroglyphe (*glyphe* sacré) est rendue inabordable au commun; les scribes eux-mêmes ne s'y retrouvent plus. Découragée, la vie courante en est réduite à inventer une autre écriture à l'usage du peuple, *le démotique*, qui relègue la caste dans un absolu isolement : « Le prêtre, qui étudiait et comprenait peut-être encore ces énigmes, vivait dans un royaume d'ombres et n'avait plus aucun sens pour le monde contemporain. » (Breasted.)

Au dehors, ce rayonnement de richesses, resplendissant jusque dans le ciel comme un disque d'or, suscite les jalousies, les haines, d'infinies hostilités. Hérodote, qui visitait l'Égypte à une époque de relative décadence, annonçait à la pauvre Grèce, si misérable sur ses rochers, que cette vallée sans égale comptait « vingt mille cités »; et nous savons, rien qu'au succès d'un coup de pioche heurtant la tombe perdue de Tout ank Khamon, que la richesse enfouie ou inemployée défiait l'imagination. Sur les rivages opposés, l'Arabe vivant du lait de ses chamelles, le Sémite aux dents longues, le Phénicien, savant exploiteur des terres fortunées, l'adroit Levantin, et tant d'autres chacals et rôdeurs de nuit rangés en rond, aboyaient à l'odeur de cette riche proie. « Jérémie et Ezéchiel attendaient avec une fiévreuse impatience l'écrasement définitif du royaume des Pharaons détestés. »

En cas d'attaque — et l'attaque devenait le régime normal — qui donc défendrait cette terre si enviée? La race, naturellement molle, originairement pacifiste, endormie pendant six mois sur douze, sans goût pour une discipline astreignante et pour des exercices militaires sans but immédiat, avait, de bonne heure, confié sa propre défense aux mercenaires nubiens, lybiens, arabes, nabatéens, finalement égéens et grecs. Dans

le dernier millénaire, cette classe militaire faisait payer très cher un service pas très sûr. L'Égypte d'Ahmosis connut la plaie des routiers. Plus d'esprit national, et, en conséquence, plus de milieu national pour la défense nationale. Cambyse Darius, Artaxerxès, Alexandre débordèrent de l'isthme et franchirent les passages du Sinaï sans coup férir. A la fin de l'époque ptolémaïque, quand il s'agit du sort de l'Égypte en présence de la survenue soudaine de César, le coup qui lui livra le Delta et qui lui ouvrit la porte fut frappé par un corps de 3 000 Juifs sous les ordres de l'Iduméen Antipatros qui gouvernait la Judée au nom du faible Hyrcan. L'Égypte succombant de la main de quelques centaines d'Hébreux, quel retour des choses depuis Moyse! De longtemps les Juifs étaient chez eux, non seulement en terre de Gessen, en Cyrénaïque, à Alexandrie, mais terrés partout en attendant que la mort leur livrât la proie.

Et que dire des autres voisins, ennemis de toujours, ces Arabes, ces Nubiens qui avaient eu leur dynasties, ces Lybiens et ces Hycsos qui avaient eu la leur, ces Hittites, ces Chaldéens, ces Mèdes et, finalement, ces Perses qui, dans leur propre chute, avaient écrasé l'antique adversaire?

Mais n'est-ce pas chose plus extraordinaire encore de voir, bien avant Alexandre, ces marchands grecs, ces soldats grecs, ces curieux grecs, accueillis à bras ouverts? Naucratis, fondée sous Ahmosis était déjà comme une première Alexandrie. Elle devint rapidement « le centre commercial le plus important de toute l'Égypte et peut-être même de toute la Méditerranée ». Les Dieux égyptiens et, en particulier, Isis entraient dans le Panthéon hellénique. Le Pharaon souscrivait pour les frais des temples qui se construisaient en Grèce et en Syrie. La dynastie Saïte, si brillante, si reluisante, était toute grecque. Elle ne se confiait plus, pour lutter contre ses grands adversaires assyriens, qu'à ses alliés ou mercenaires, les Grecs. Psammétique en installe à Daphné; Ahmosis les ramène près de lui à Memphis comme si c'était le sort de l'Égypte d'être « occupée »; et ce même prince les a vus, au nombre de 30 000, soutenant son rival Apriès. Alexandre n'a qu'à se présenter : les portes et les temples sont ouverts avec le rang de fils de Dieu; les cornes d'Amon l'attendent.

Telles apparaissent les principales causes naturelles et, en quelque sorte, matérielles de la chute de l'Empire qui a duré le plus longtemps sur la terre. Contrairement à l'hypothèse du progrès, il est allé en diminuant et en s'abaissant au fur et à mesure qu'il s'éloignait de ses origines. Ses frontières avaient cédé, son unité s'était désagrégée, sa force vitale se trouvait comme épuisée.

En dépit des apparences, le désastre tenait à une cause plus haute, plus relevée que celles qui dépendent de la géographie et des lois économiques : l'élan national s'était brisé parce que la foi en un idéal suprême avait fléchi. L'Égypte avait abandonné son Dieu ou, plutôt, l'ayant si passionnément cherché, elle ne l'avait pas trouvé. Plus d'âme, plus de peuple; le corps s'écroule quand le souffle manque.

Nous avons dit la double erreur initiale de la pensée égyptienne : la dispersion et la localisation du divin; le culte du cadavre en vue de la survie du corps. Par cette conception décevante, on peut dire que l'ancienne Égypte s'est momifiée elle-même; elle n'a vécu que pour la mort.

Ainsi, le véritable principe de sa décadence est l'émiettement à l'infini de l'idéal souverain : pas une bourgade qui n'ait son Dieu et qui ne le rabaisse à son étroit horizon. Les sociétés humaines ne croissent que par le haut; la société nilotique s'enfonça dans le limon. La superstition (c'est-à-dire l'abaissement des croyances) cause la corruption, la corruption la mort; l'embaumement n'y pouvait rien : la vie réclame d'autres soins.

Du temps de Psammétique le Grand, l'un des derniers parmi les Pharaons qui pussent se croire capable d'arrêter l'Empire sur la pente, *la fonction de Grand prêtre d'Amon, devenue héréditaire, était occupée par une vieille femme*! Est-ce que cela n'explique pas tout?

Plus d'aspiration supérieure; donc plus d'élan national, plus de raison de s'accroître et de vivre; à peine la force de mourir. Les temples élevés par les Ptolémées étaient vides de sublime, par conséquent vides de sens et d'effet. Si on s'approchait de la *cella* cachée au fond d'un santuaire sombre et truqué, on y trouvait des cornes de taureau, un chat empaillé,

une carcasse d'ibis, une dépouille de serpent, une botte de lotus. Les archéologues ont remarqué que, dans la période finale de son histoire, l'art égyptien produit surtout des *petites choses*, des amulettes, des figurines, des porte-bonheurs, des dieux de poche ou de boudoir. Et l'on en fabriquait pour tout l'univers. L'Égypte était devenue la grande fournisseuse et brocanteuse de mystère et de divin.

Telle était la cause essentielle de sa ruine; la pensée s'étant abaissée, la destinée s'était recroquevillée par une sorte d'érosion intérieure. Le magnifique empire, don du Nil et des Dieux, n'est plus qu'une terre desséchée, ayant perdu même l'espoir de la crue.

La crue, pourtant, devait se reproduire encore; mais, si l'on peut dire, en remontant la pente : une vie nouvelle allait gagner des embouchures aux cataractes.

ALEXANDRE, FILS D'AMON

Alexandre le Macédonien, après avoir soumis l'Asie Mineure, vaincu Darius à Issus, assiégé et pris Tyr, était entré à Jérusalem. Le grand-prêtre Jaddos, prévenu par une vision, va au-devant de lui en grand cortège; il lui offre de visiter le temple de Salomon. Admis, le conquérant s'incline avec respect. Et Parmenion surpris : « — Quoi? dit-il, toi qui es adoré de tous, tu adores le prêtre des Juifs? — Ce n'est pas le prêtre que j'adore, dit Alexandre; c'est le Dieu dont il est le ministre. » Les Israélites ont vanté cette scène comme l'annonce du « miracle juif ».

Alexandre passe l'isthme et gagne l'oasis d'Amon : « A son entrée dans le temple, écrit Justin, tous le proclament fils d'Amon; et lui, joyeux de cette adoption, ordonne qu'on le regarde comme le fils de Dieu. » Et ainsi fut fait. Le « miracle égyptien » n'était pas interrompu.

Au retour de l'Oasis, Alexandre s'arrêta à un petit poste militaire de Naucratis, à quelque distance de l'île de Pharos, et il fonda Alexandrie. Le « miracle grec » s'accomplissait.

Les trois forces Asie, Afrique, Europe étaient mises en présence. La terre de l'Angle avait acquis son sens tout entier.

Alexandrie s'accrut avec une rapidité et une ampleur inouïes. Après un demi-siècle, elle comptait 300 000 habitants : hommes de tous les pays, mais surtout Égyptiens, Juifs et Grecs, — principalement Grecs d'Asie. L'élève d'Aristote, avec sa vive intelligence des réalités, avait compris quel germe de destruction il attachait au flanc des grands empires chancelantes en y déposant cette tourbe de dénationalisés et de coureurs d'aventure.

La Grèce avait dépassé son apogée : elle avait connu Périclès et Socrate, Eschyle et Démosthène; mais, n'ayant pu, finalement, rassembler en un seul corps ses familles dispersées, elle avait dû accepter, des mains de la destinée, un chef continental, capable d'enrôler ses forces dans un cadre militaire pour en finir, une bonne fois, avec la menace des conquérants asiatiques. C'est alors qu'elle montra ce dont elle était capable.

Le génie grec était tout intelligence action et lumière : il dissipait l'ombre et la barbarie. Une fois braqué sur l'Asie et cette Égypte mystérieuse, il opéra. Infusé par les conquêtes du Macédonien, il allait propager cette révolution qui devait changer la face de l'univers en dégonflant les vieux mythes, en bousculant toute la chimère primitive. Socrate traduisait la leçon si éminemment pratique de la pensée grecque quand il disait à Calliclès : « Ordre, équilibre, justice, telles sont les différentes formes de la loi d'amour qui unit le ciel et la terre, les Dieux et les hommes. Aussi a-t-on donné à l'Univers le nom de *Cosmos*, qui signifie *ordre*. »

Mais, à cette doctrine de l'ordre, si riche de sens et d'avenir, il manquait à la Grèce, pour qu'elle pût accomplir quelque chose de très haut, une règle supérieure, une loi morale prescrite par la divinité, conforme à la volonté du Créateur, et par suite *universelle*. Socrate s'était dépensé en paro lesabondantes visant le « souverain bien ». Mais sa subtile recherche et sa fine ironie n'étaient pas faites pour les foules. En dehors du petit cercle académique, l'inspiration de son *génie* ne portait pas. Attaché au raisonnement pédestre, à l'expérience, à la coutume, il lui manquait l'élan, l'émotion, la flamme.

Comment, d'ailleurs, une morale sublime serait-elle descendue

de l'Olympe? La rupture entre la religion et la morale est la plaie mortelle de la Grèce et de Rome : « Quant aux dispositions de l'âme, écrit Gaston Boissier, la religion ne s'en occupait pas; elle s'arrêtait aux pratiques. » Et Cicéron, qui souffre plus que nul autre, de cet état de choses, écrit : *Est enim pietas justitia adversus Deos*; *sanctitas autem scientia colendorum sacrorum*. « La piété c'est être juste envers les Dieux; la sainteté consiste à ne rien ignorer de la pratique du culte. » Plutarque, né en Grèce, un peu avant que la religion chrétienne se fût répandue dans le monde des anciens, Plutarque, grand voyageur, grand curieux, grand lecteur qui a tout inventorié, tout ventilé, tout reflété, bourgeois moyen et dont l'aimable bavardage nous transmet l'on-dit courant de la culture et des mœurs, ne s'élève pas un instant, dans les nombreux écrits qu'il consacre à la morale, au-dessus de ces « prescheurs de commune et de vertus coustumières » dont parle Montaigne.

Il en est de même de toute la philosophie antique, si l'on excepte quelques tardifs précurseurs. Mais, d'autres erreurs, encore plus graves, coupent dans la racine la fleur et le fruit de cette fameuse « sagesse antique » tant vantée, et donnent la raison de sa chute rapide dans l'odieux byzantinisme, c'est à savoir l'acceptation de l'esclavage comme l'un des éléments normaux de la vie sociale et la méconnaissance scandaleuse de la loi du travail. L'antiquité grecque et l'antiquité romaine, avant d'être rénovées par une doctrine plus pure, et plus large, n'ont connu qu'une politique de Cité et une morale d'aristocrates.

Les conquêtes d'Alexandre eurent pour effet de jeter au creuset tous les peuples de la Méditerranées orientale et de l'Asie antérieure. Ainsi, il se trouva que des populations sans droit d'aînesse, ni privilège de puissance, entrèrent en partage de la succession qui s'ouvrait.

Parmi ces inconnus, méconnus et parvenus, on vit se glisser les peuples de la mer Rouge, les Arabo-Sémites, caravaniers, chameliers en haillons, qui, jusque-là, ne s'étaient approchés qu'en tremblant des grandes bâtisses impériales — bons à orner les triomphes de leur barbe en pointe ou à remplir les sérails et les chantiers de leur travail rebelle et de leur sournoise captivité. Conduits par des prêtres habiles qui lisaient

dans les présages, eux-mêmes commerçants adroits et avides de profits faciles, les Sémites, nageant dans cette déliquescence, s'approchèrent et tendirent une main tremblante à l'alliance des Grecs et des Romains. Une fois admis, ils s'incrustèrent dans la masse amorphe et l'animèrent de leur fourmillement. Alexandre les implanta à Alexandrie et César leur dut ses premières entrées sur la terre d'Égypte. Les grandes civilisations antérieures, de formation agricole et saisonnière, étaient nécessairement sédentaires : leur base était la pierre du foyer; tandis que la famille de l'homme de la tente est, par définition, nomade et sans attache : ni maison, ni cité, ni temple, leur Dieu est dans le Ciel. « Ce qui enveloppe doucement et implacablement ces peuples du désert, c'est le souffle circulant au-dessus de la plaine, insaisissable, capricieux et manifestant soudain sa présence, non par une voix montant des profondeurs d'un sanctuaire, mais par un cri tombant des hauts lieux[1]. »

N'ayant qu'un seul Dieu, très éloigné, Dieu du Ciel, Dieu universel, Dieu de bonté, Dieu paternel, ces peuples simples ne s'embarrassent pas de l'énorme appareil de ces édifices sacrés, où l'on ne peut, malgré leur prestige traditionnel, enfermer Dieu ou le représenter : *nulla effigies*. Tout au plus, la pierre aux trois faces, le *Bethel*, qui porte sur ses flancs la parole divine inscrite, la loi dictée par le Créateur, quand, par une faveur exceptionnelle, il est entré, une fois, en contact avec son peuple préféré.

Et voilà ce qui va distinguer à jamais les fils de ces peuples nouveaux de ceux des civilisations sédentaires et fluviales auxquels ils se trouvent soudainement mêlés : un seul Dieu, tolérant tout au plus une sorte de trinité, de *triade* stellaire, (père, mère, fils; soleil, lune, étoile); une loi morale dictée pour tous les hommes et pour tous inviolable et sacrée. C'est l'idée que saint Augustin précise, par la suite, en une parole d'une portée immense et qu'il opposera fièrement à toute l'antiquité classique : « Nous, dit-il, nous obéissons à une loi éternelle : c'est prêcher contre Dieu que de refuser d'obéir à sa

1. Voir le bel ouvrage d'A. Kammerer, *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'antiquité*. 2 volumes parus. Le Caire, in-4°. *Préface*, p. XVIII et suiv.

loi : *Peccatum est dictum, vel factum, vel concupitum, contra legem æternam.* »

De cet extraordinaire mélange de tous les peuples, vainqueurs et vaincus, Alexandrie va faire un tout. Sur cette terre d'Égypte, qui a déjà vu tant de merveilles, un nouveau monde va naître.

L'EUROPE EN ÉGYPTE. LA GRÈCE ET ROME

De 332 av. J.-C. jusqu'à 640 après J.-C., l'histoire d'Égypte couvre un nouveau millénaire, une nouvelle période qui se divise elle-même en trois parties. Trois siècles de gouvernement égypto-grec, quatre siècles de domination romaine (de 30 av. J.-C. à 395) et deux siècles et demi de domination byzantine ou néo-grecque jusqu'à la conquête arabe.

Dans la sauvage querelle des successeurs d'Alexandre, Ptolémée, fils de Lagos, se déclara roi en 305 et, ayant reçu le surnom de Sauveur (Soter), il fut un très bon roi. Par lui s'inaugure la dynastie des Lagides. Cet avènement fut une délivrance : l'Égypte n'avait jamais accepté la domination des conquérants Médo-Perses, successeurs de ses vieux adversaires de la Mésopotamie.

On peut dire que la lutte de l'Asie contre l'Égypte méditerranéenne se perpétua sous la dynastie des Ptolémées. Quoique étrangère, celle-ci épousa la querelle de la vieille Égypte, et c'est par là qu'elle devint *nationale*. Elle se lia en tout à la pensée, au culte, aux rancunes, aux préjugés du peuple qu'elle gouvernait. Les Lagides soutinrent sans désemparer la lutte contre leurs co-partageants, les autres héritiers d'Alexandre. S'appuyant sur les cités grecques de l'Asie mineure et sur la Syrie, ils tinrent tête à Antiochus-le-Grand et le vainquirent à la bataille de Raphia (216), sous Ptolémée IV Philopater; comme tous les adversaires des Asiates, ils ne tardèrent pas à rechercher l'alliance, puis le protectorat des Romains. Ainsi l'Égypte tendait de plus en plus à s'européaniser; elle commençait à saisir sa véritable destinée, à savoir unir les deux parties de la planète, l'Orient et l'Occident.

Ptolémée II, qui paraît avoir été le grand homme de la race, avait repris l'éternel projet de canal entre le Nil et la mer

Rouge tandis qu'une route de terre unissait Coptos sur le Nil à Myos-Hornos (Qoseïr), sur la mer Rouge. Ptolémée V Epiphane, qui rétablit le siège royal à Memphis et dont le règne alterne au hasard des luttes de famille avec celui de son frère, Physcon, organise une expédition vers les Indes inspirée du mystérieux projet d'Alexandre. Les Juifs, soumis d'abord aux Séleucides, se fatiguent d'un joug insupportable. Leur grand-prêtre exilé, Onias, vient chercher un asile en Égypte et il est autorisé à construire un temple dédié à Jehovah, à Léontopolis, devenue ainsi une sorte de filiale de Jérusalem. Tout est prêt pour le nouvel ordre que le monde pressent. Mais le sceptre des Lagides tombe en quenouille. La débauche, la corruption, les intrigues de cour ont ravalé cette noble descendance. Au premier siècle avant J.-C., c'est le règne des « joueurs de flûte » et des Cléopâtre. Ptolémée Aulète meurt en 51, laissant au peuple romain le soin de débrouiller sa succession.

L'union de l'Égypte et de la Grèce nous a transmis, en somme, son expression la plus précieuse dans la Renaissance artistique, à laquelle préside la dynastie des Lagides. Il est difficile de saisir l'inspiration à laquelle obéissent ces nouveaux et magnifiques bâtisseurs. Subissent-ils vraiment l'emprise du mythe égyptien et de cette légende qui rattache à l'Égypte les premiers gestes de l'art et de la pensée grecque? Sont-ils de sincères adorateurs de ces Osiris, de ces Isis, de ces Hathor, auxquels ils ne se lassent pas d'élever des autels? Sont-ils de vrais croyants quand, au temple d'Isis à Philœ, ils se font représenter, selon le rite antique, adorant Isis dans un geste de prière et de bénédiction? Ou bien ne sont-ils que des amateurs de haut goût, s'illustrant à leurs propres yeux par le costume et les insignes des Ramsès légendaires? Ce qui est certain, c'est que les plus beaux monuments nés de leur enthousiasme sinon de leur foi, malgré leurs belles proportions et la richesse inouïe de leur décor, sentent le poncif et le plaqué. Athènes cherche Memphis sans pouvoir la rencontrer. L'énorme et parfois le montrueux s'imposent à une grâce exquise et à une fantaisie qui sonne la décadence. Il n'en reste pas moins que les temples d'Edfou, ceux de Philœ, la décoratiou architecturale d'Alexandrie sont des merveilles dues à cet art hybride; et quand le vol moins haut reste plus sûr, quand

le sculpteur, s'inspirant de la double tradition, se sent tout à coup devenir grec, même s'il traite un sujet égyptien, alors on trouve, dans cette union intime et volontaire, une sorte d'amour à son déclin d'où naît une fleur de sensualité et de beauté où l'art égyptien reprend quelque chose de son ancien lustre. Ainsi la statue de bronze de Tekoschet, conservée au musée d'Athènes, où la grâce de la fille des Pharaons s'assouplit et s'élance comme pour prendre le rythme d'une panathanée; ainsi la charmante et capricieuse Isis, du Musée de Berlin, où l'on dirait que quelque héritier de Polyclète a mis la main; ainsi cet Harpocrate, le doigt sur la bouche qui évoque « l'enfant à l'oie »; ainsi les belles effigies romaines ou les petites terres cuite polychromées du musée d'Alexandrie, témoignages exquis du réalisme de la vie transformée s'arrachant au mystère évanoui.

Résumons tout d'un mot : c'est le stade alexandrin.

LA PÉRIODE ALEXANDRINE

A l'heure de la grande transformation et, précisément quand cette trépidation d'atomes couve dans son sein, Alexandrie présente le spectacle à la fois le plus étrange et le plus savoureux, asile de la science et de la philosophie, du trafic et de la corruption, nuits de la débauche, aube des puretés futures.

L'île de Pharos avait été rattachée au continent et portait dans les nues une lumière, qui, pour la première fois, apprenait au monde que les étendues obscures pouvaient être éclairées; deux ports, un port grec, le Bruchion, un port égyptien, l'antique Rhacotis; en plus, un lac intérieur, le lac Maréotis, et, en plus encore, prolongeant la traînée des eaux jusqu'à la mer Rouge, le fameux canal de Néchao enfin achevé. Le rêve se réalisait : l'Orient arrivait en Occident sans transbordement.

De même pour le commerce, pour l'art, pour la science, pour les mœurs, pour la religion : aplanissement, concentration. Tous les Dieux s'étaient donné rendez-vous et s'habillaient sur le même patron : Zeus ne se distinguait plus d'Amon, Isis de Minerve; la Bourse était le premier des « clearing

house » et les banquiers juifs commençaient à faire circuler, grâce au papyrus et à la facilité de la feuille fragile, cette fortune imaginaire, le crédit. Les tissus, les bijoux, les aromates étaient des appâts pour les courtisanes du monde entier; elles accouraient se faire prendre à la glu et y prendre leurs adorateurs.

Au Musée, qui était à la fois une bibliothèque, une université et un portique, les savants, les raisonneurs, les rhéteurs, les bavards étaient en train, par leur agglomération et leurs bruyantes déambulations, de créer des sacerdoces nouveaux : critiques, publicistes, professeurs, tout ce monde, poètes, grammairiens, copistes, bien nourris, bien logés, harmonieux louangeurs de l'or du prince et de la grâce des courtisanes, non sans un arrière-goût de faisandé, avec le ton superficiel, le génie court et sans souffle, de médiocre invention, ils étaient prêts à tout recevoir, à tout traduire, à tout « vulgariser »; excellents fabricants de bons résumés comme cet Euclide pour la géométrie, Erathoshène pour la géographie, Théocrite et Callimaque pour les épigrammes et les pièces d'anthologie : « décadents », en un mot, selon le terme dont s'accablent elles-mêmes les époques de prétention et d'impuissance. Ces amateurs et ces raffinés prélibaient, du bout du doigt, la science superficielle des scolies et des commentaires sur les 400 000 volumes rassemblés dans la fameuse bibliothèque du Musée.

Parmi ces infinies curiosités, les amateurs et les dilettantes accourus de tous les points du monde, avaient celle des mystères, des croyances confuses et des superstitions : un jour, les yeux tournés vers Athènes et recevant, à l'école du juif Philon, la doctrine que Platon se vantait d'avoir empruntée à l'ancienne Égypte; le lendemain, recueillant des Esséniens et des Thérapeutes quelque vague écho de cette formule du « Logos » transmise de bouche en bouche depuis le temps de Khounaton; parfois s'approchant du secret des prêtres d'Amon par l'intermédiaire de ces transfuges, comme Manéthon, qui apprenait le grec pour écrire une Histoire d'Égypte; parfois, enfin, cherchant à ne faire qu'un amalgame du double mystère grec et égyptien, comme dans cette obscure complication de l'*Hermes Trismégiste*.

Mais une volonté royale, une vague aspiration vers cet Unique, dont la notion lointaine était gardée par les Sémites nomades et sédentaires, emporte soudain, vers d'autres horizons, la recherche anxieuse de ces inassouvis, quand Ptolémée Philadelphe donne l'ordre de mettre en langue grecque le livre des Gestes de Jéhovah. Et ce fut la traduction des Septante, « l'un des plus grands événements de l'Histoire », selon la parole de M. Havet; quand elle fut achevée et publiée, une fête et un pèlerinage furent institués dans l'île de Pharos « pour saluer le lieu où la lumière de cette traduction a éclaté et rendre grâce à Dieu de ce bienfait ».

Car, telle est la puissance du Livre, la puissance de l'Écriture. L'emploi du papyrus a la même importance, dans l'antiquité, que l'invention de l'imprimerie dans les temps modernes : le manuscrit multiplié, c'est déjà l'œuvre diffusée indestructible. L'incendie devait avoir raison, à double reprise, de la fameuse bibliothèque; mais il ne pourra traquer, dans toutes les mains, la Bible et bientôt l'Évangile vénérés.

Toutes ces causes, la science, l'art, le commerce, le luxe font d'Alexandrie une ville universelle. A comparer, Athènes et Rome même n'étaient que des bourgades. Devenue, sous les empereurs romains, la capitale de l'orbe civilisé, la capitale du monde hellénique, elle comptait un million d'habitants.

Alexandrie produisait tout, offrait tout, vendait tout; musée et bazar, marchande de dieux et marchande d'esclaves. Prenons-la aux deux extrémités de sa carrière gréco-romaine : Théophile de Syracuse vante l'Égypte alexandrine du temps de Ptolémée Philadelphe : « Nulle contrée, dit-il, n'est aussi fertile que l'Égypte au sol bas où le Nil déborde et amollit la glèbe; nulle ne possède autant de villes, autant d'hommes industrieux : elle en a trois centaines, trois milliers par-dessus trois myriades et deux fois trois et trois fois neuf... Son roi surpasse tous les rois en opulence, tant les trésors affluent chaque jour dans sa riche maison. Ses peuples travaillent en paix, car nul ennemi, franchissant le Nil plein de cétacés, ne porte la guerre dans ces campagnes, et des hommes armés ne viennent pas de la mer sur des nefs rapides, pour enlever des troupeaux égyptiens. C'est un roi brave qui a su garder l'héritage de son père et l'agrandir. »

Or, deux cent cinquante ans après, quand le sort de Rome se décide par la lutte de César et de Pompée, d'Auguste contre Marc-Antoine, la puissance de l'Égypte et la situation d'Alexandrie sont encore plus hautes; à tel point qu'une lutte s'engage pour savoir laquelle des deux villes, Rome ou Alexandrie, tiendra le sceptre de l'Empire. La querelle ne fut réglée qu'à la bataille d'Actium. Peu s'en fallut que la destinée ne se prononçât, dès lors, en faveur d'Alexandrie, comme elle se prononça plus tard en faveur de Constantinople[1].

Ainsi s'explique l'attraction sans précédent que la ville du Delta exerce auprès et au loin sur la Méditerranée, sur l'Asie antérieure jusqu'aux Indes lointaines, et sur l'Afrique profonde dont elle promène les autruches et les gazelles dans ses rues étroites. Les trois sangs s'y rapprochent et toutes les industries y font entendre le tapage de tous les métiers : Ebers écrit : « Sans parler de ses inventions mécaniques, automates, cleypsydres, pompes foulantes, orgues hydrauliques, les tissus alexandrins, depuis la grossière couverture de cheval jusqu'au tapis fin artistement brodé en couleurs, depuis l'étoffe de laine blanche jusqu'aux pièces de soie teinte, étaient célèbres dans le monde entier. L'art des constructions navales était porté à la perfection; les voitures de luxe dont les riches citadins se servaient pour parader dans la rue, n'étaient pas moins renommées que les produits de la tabletterie. Les tables en bois de thuya à pieds d'ivoire qu'on fabriquait là coûtaient jusqu'à 237 500 francs. La gravure sur pierre fine, l'orfèvrerie, la joaillerie produisaient des chefs-d'œuvre. Les manufactures d'armes d'Alexandrie n'avaient pas de rivales. On y réussissait mieux encore à souffler le verre et l'art de la verrerie passa des Alexandrins aux Italiens... »

Ce qu'Alexandrie ne produisait pas, elle l'achetait dans le reste du monde et le revendait au commerce universel : « Les denrées de l'Afrique intérieure, dit encore Ebers, l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruche, les peaux tachetées des animaux féroces, les esclaves noirs étaient débarqués dans le port du lac Maréotis. C'est par l'Égypte qu'arrivaient, dans le monde romain, les produits de l'Arabie, de l'Inde, du pays des Somalis. »

1. Voir Ferrero, *Les Femmes de César*, p. 164.

L'attraction qu'elle exerçait sur le monde, Alexandrie la devait non moins à ses médecins qu'à ses marchands. Son école était si nombreuse, si riche, qu'elle se divisait en groupements et en systèmes aussi sûrs d'eux-mêmes que violents dans les disputes : les *dogmatiques*, les *méthodiques*, les *pneumatiques*, sans parler des *empiriques*. Pas un malade qui n'aspirât à faire un séjour sur les bords du Nil et près de ses docteurs attitrés, près de ses sorcières guérisseuses, pour en obtenir, par un moyen quelconque, quelques heures de vie ou quelques instants d'illusion.

Alexandrie était le séjour des Dieux, un paradis sur la terre; avec ses portiques bourdonnants, avec ses jardins, où reluisait l'or des citrons, l'homme était libre, et la femme dévoilée. L'Orient entier venait se libérer là de sa servitude en des poses lascives que réglait le rythme grec et la savante tenue romaine. C'est de Cléopâtre qu'un ancien disait : « Je l'ai vue faire, un jour, dans Alexandrie, quarante pas à cloche-pied, puis, s'arrêter hors d'haleine, et tout cela avec tant de grâce que d'un défaut, elle faisait une perfection et, qu'en cet état, elle paraissait plus séduisante encore. » C'est ainsi qu'on s'imagine les souples danseuses des coroplastes de Tanagra, ou Ruth, la délicieuse Moabite, et ses sœurs que l'ange Ithuriel surprit dans les beaux cèdres de l'Hermon[1] ». Bilitis chantait sa chanson. L'heure de la femme était sonnée.

Mais, en cette aurore, toutes les langueurs des nuits éclairées par Vénus-Astarté, tous les parfums des fleurs se pâmant aux étreintes du soleil, toutes les recherches du plaisir s'épuisant à se renouveler lui-même, tout ce que l'Orient pouvait apporter de surprises, d'innovations et de rêves exaspérés, tout s'exaltait et s'épuisait en un soupir de défaillance et de suprême volupté. Si le monde devait mourir et si cette heure prédite par la Sibylle s'approchait, du moins l'on mourrait en beauté. Le caprice de la fortune, le néant de tout n'étaient-ils pas les dernières saveurs de ce fruit plein de cendres? Le premier bibliothécaire du Muséum était l'ancien tyran d'Athènes, Démétrios de Phalère, et l'Empereur romain s'enorgueillissait de périr en grand comédien.

« De la volupté, du sang et de la mort », tous les byzanti-

1. Eugène Baie, *Sub rosa et Sub umbra — La Grecque d'Orient*.

nismes se ressemblent. Mais, ici, — revers de la volupté, — ce qui régnait, c'était le massacre. Héritier final du mariage de l'Orient et de la Grèce, il décidait du sort des familles et des États. Toute loi morale se perdait dans une boue sanglante.

« Le tableau est impossible à décrire. J'ai parlé déjà de l'un de ces derniers Pharaons, Physcon (le ventru), fils de Philometor, qui vivait un siècle avant Jésus-Christ. C'était un amateur de sciences et de lettres, l'ami du fameux critique Aristarque, et qui s'entendait comme personne en scolies et travaux philologiques. Or, le père étant mort en laissant le trône à un enfant en bas âge, Physcon, réclama la tutelle, épousa Cléopâtre, veuve de son frère et leur sœur à tous deux, et, dès le jour du mariage, fit mourir le petit roi. Cela causa à Alexandrie une émeute que Physcon noya dans le sang... Physcon n'en eut pas un règne plus paisible : ayant eu à se plaindre de sa femme, il coupa en morceaux l'enfant qu'il avait eu d'elle et les lui envoya dans un coffre pour le jour de sa naissance. Quant à ses sujets, il les fit massacrer en masse par ses troupes, et quand il eut fait, d'Alexandrie, un désert, il y appela de nouveaux habitants » (L. Ménard, p. 915).

Telles étaient les méthodes de gouvernement. Essayez de faire le décompte des fils de rois et des familles princières qui ont obtenu ou perdu l'héritage royal par l'épée, le poison et le lacet : calcul impossible; c'est la loi héréditaire normale. Chez les Perses, chez les Syriens, chez les Parthes, chez les Juifs, on ne sait plus, ni qui règne, ni qui succède, ni quelle race l'emporte; tous attendent la mort en des costumes différents : Marc-Antoine, romain, présente au peuple les fils qu'il avait eus de Cléopâtre : Alexandre, l'aîné, était vêtu d'une robe médique; Ptolémée, le second, avait le manteau grec; Cléopâtre elle-même ne paraissait plus en public que vêtue en Isis. On aurait pu appliquer au monde retombé en enfance le mot que Platon attribue aux prêtres égyptiens sur ses compatriotes : « O gens! Vous n'êtes que des enfants, et il n'y a pas de vieillards parmi vous. » Et, pour finir, il se trouvait que, sur ce prodigieux asile du plaisir, une mélancolie profonde s'étendait comme un voile noir : « La mort est devant vous comme le vent derrière la voile enflée qui nous pousse », écrivait le poète thébain.

On prétendait tout expliquer et on ne comprenait plus rien. L'esprit était abandonné au hasard de l'improvisation, aux ignorances de la science et aux folies de la superstition. « Hélas! Hélas! Adonis! Adonis!... » La joie s'achevait en lamentation.

Il fallait que Rome intervînt pour restaurer l'unité, la paix et l'ordre. Mais Rome n'avait qu'une autorité sans issue et sans frein : la force. Et, en somme, la force avait échoué.

LE CHRISTIANISME EN ÉGYPTE

« *Voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant : — Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Égypte, et n'en parlez point jusqu'à ce que je vous le dise : car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr.* »

» *Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit et s'enfuit en Égypte...*

» *Et, apprenant qu'Archelaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, Joseph se retira dans la Galilée*[1] ».

On donne généralement pour date de l'avènement d'Archelaüs en Judée l'an III de Jésus-Christ. Ce serait donc vers l'âge de trois ans que l'enfant aurait été ramené en Palestine.

Sur la terre de Gessen, non loin d'Héliopolis, la tradition désigne le lieu où la Vierge se serait assise au bord d'une fontaine et aurait lavé dans le flot clair le linge de l'Enfant Dieu. Un antique sycomore tout gibbeux, entouré d'autres arbres épuisés de vieillesse, représente la continuité de la tradition fixant en ce lieu ombragé le repos de la Sainte Vierge; non loin de l'obélisque de granit rose marquant l'emplacement du temple d'Héliopolis où se célébrait le culte du Soleil, la Sainte Famille s'est réfugiée pour que s'accomplît la parole du prophète. Il était écrit que l'Égypte, qui avait vu et préparé tant de grandes choses, donnerait le premier asile au Messie venu pour le salut de l'humanité.

Quel dessein providentiel a associé, ainsi, l'Égypte au plus grand de tous les miracles, lui a confié le soin d'en répandre par toute la terre la connaissance et le bienfait, sans lui laisser,

1. Mathieu, I, 13-20.

cependant, la gloire entière de cette participation initiale?

L'Égypte, avec sa puissante colonie juive, avec son activité universelle, avec sa soif du nouveau, avec son esprit hardi et spéculatif, avec ses lointaines aspirations monothéistes et ce privilège du refuge donné à l'enfance du Christ, paraissait le lieu tout indiqué pour fournir le champ à la première propagande parmi les Gentils. Le Christ avait dit à ses disciples : « Allez et évangélisez! » Où devaient-ils se diriger d'abord, sinon vers cet auditoire tout rassemblé, aux langues multiples, aux opinions affaiblies, aux esprits portés vers les choses nouvelles, faciles à manier, faciles à convaincre?

Les grands apôtres, imprégnés des enseignements du maître, virent les choses autrement. Saint Pierre et saint Paul laissant Jérusalem à son sort de perpétuel opposant, dirigèrent leurs premiers pas vers la Syrie, l'Asie Mineure, la Macédoine et la Grèce. Et, surtout, sans aucun retard, ils s'élancèrent vers Rome. Alexandrie ne les intéresse pas, on ne vit nul des apôtres, pas même le saint Marc de la légende, se tourner vers la capitale de l'Égypte.

Les chefs, les responsables, les inspirés allèrent au plus pressé, là où il y avait lieu d'agir et non de discuter. C'est que l'Asie antérieure et la Grèce étaient les pays où l'humanité se trouvait au plus bas et dans la crise la plus affreuse : c'était là que la misère morale appelait le plus énergique et le plus immédiat remède pour parer aux catastrophes imminentes et irréparables. En effet, s'il fut jamais un lieu et une heure où le Créateur dut prendre en mains d'urgence sa propre cause, c'était en ce moment-là et c'était là. Et les mêmes chefs savaient aussi que pour les mêmes raisons le grand coup devait être frappé à Rome, chef de l'Empire, centre du commandement. Ces démarches accomplies et la présence divine sur la terre étant déclarée, la preuve en étant faite par le témoignage et par le martyre, on aurait tout le temps d'examiner et de discuter.

En fait, on sait peu de chose sur l'apparition de l'idée chrétienne à Alexandrie. Il est même frappant que Philon le juif, l'intelligence la plus déliée et l'esprit le plus qualifié pour être instruit de ces choses, Philon, chef et avocat de la colonie juive, qui est absolument contemporain du Christ,

paraît avoir ignoré ou voulu ignorer son existence et son nom.

Si l'on se demande quelle part a pris spécialement l'Égypte dans l'immense révolution qui, par l'avènement du christianisme, dictait une nouvelle loi morale à l'Univers, on doit reconnaître qu'à cette péripétie décisive, l'École alexandrine ne contribua pas d'une façon notable. Elle y était mal préparée; sa tendance était, au lieu de simplifier, de compliquer, au lieu de s'attacher à une solution franche et sans détour, d'entasser des arguments et des doutes, empruntés à l'un et l'autre courant d'idées qui se disputaient son adhésion, l'un juif, l'autre gréco-romain.

La morale antique était attachée surtout à susciter les vertus civiques, le respect de la coutume, la justice, le courage, la tempérance, enseignement maintenu par les philosophes et les sophistes dans le cercle étroit de leurs disciples, loin des foules, du peuple, des étrangers et des esclaves : loi de justice, non de douceur, loi d'intérêt social, non de charité, sorte de « morale indépendante » à laquelle manquait ce caractère d'universalité qui s'attache aux ordres du Créateur. C'est à peine si l'on surprend, dans les maximes d'un Épictète, comme un écho lointain d'une inspiration divine; mais Épictète est né à Hiérapolis en Phrygie et il a été nourri à l'ombre du fameux temple de la « déesse syrienne »; ce précurseur n'avait sans doute pas oublié les leçons que son enfance avait reçues.

On ne peut mettre en doute que la croyance en une loi morale dictée par Dieu lui-même vienne de Judée et que le Christianisme ait reçu, également de Judée, l'inclination vers les faibles, avec la soumission à une providence maternelle réservant sa tendresse à l'homme sage et bon. Les vertus spécialement chrétiennes, l'humilité, l'innocence, la chasteté, la docilité laborieuse, la douceur, l'amour des pauvres, des esclaves, un sens universel de la liberté et de l'égalité venant de la vertu qui domine toutes les autres, la charité, tout cela tient à la même origine, le Christ y ayant mis l'accent divin.

De ce double héritage, l'École qu'avait-elle su faire? la pauvre sophistique de Philon d'Alexandrie — ce juif disciple de Platon, son extraordinaire système des *Allégories*, le naïf et lourd mysticisme de sa « Vie contemplative », sa théorie

du « Verbe », héritée, sans doute, des mystères de l'ancienne Égypte, tout révèle en lui l'état de lamentable déliquescence où était tombée la pensée alexandrine au moment de l'apparition du Messie. Tant s'en faut, l'Égypte n'avait pas en elle cette réserve de force morale qui devait inspirer un Tertullien ou un Ambroise[1]. C'est seulement beaucoup plus tard et par une profonde réaction de l'élément indigène contre la prétendue sagesse hellénistique, qu'elle devait sentir se redresser en sa conscience le ressort moral qui affirma le mouvement de purification par la fuite au désert.

L'ÉCOLE CHRÉTIENNE D'ALEXANDRIE

Mais, pour une tâche toute différente, l'élaboration de la doctrine et du dogme, l'Égypte prend rapidement la place éminente qu'elle gardera dans l'histoire. A peine Alexandrie a-t-elle reçu les premiers chrétiens, que, sur cette terre de la discussion et de la précision verbales, le verbe s'élucide, les rédactions définitives se dégagent, qui transmettront la leçon divine aux populations méditerranéennes, et, de là, au reste de l'Univers. Si Alexandrie n'est pas le berceau, elle sera la maîtresse et l'éducatrice. L'enseignement du Christ, le salut par le Christ, la doctrine du Christ, en un mot, ne négligera pas, dans son élan, la terre de Joseph et de Moïse : le Christ n'a pas oublié le séjour de son enfance au pays de Gessen et sous les sycomores d'Héliopolis. Il confiera aux docteurs et aux saints d'Alexandrie la difficile élaboration et mise au point du mystère sacré.

La part de l'Égypte est bien assez considérable : c'est l'éclaircissement théologique, c'est la lutte contre le polythéisme et contre l'idolâtrie, c'est l'initiative de l'ascétisme et du monarchisme, c'est, en un mot, une activité intellectuelle et même morale (quoique un peu plus tardive) véritablement exemplaire. La religion du Christ sentie dans tout l'Orient, fut *pensée* à Alexandrie.

Saint Clément, le plus haut des pères intellectualistes, étant né à Athènes, avait été élevé dans le paganisme. Il apprend

1. V. Raymond Thamin, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IVe siècle*, in-8°, p. 268 et suivantes.

l'existence, à Alexandrie, d'une école de « didascalie », ou de discussion d'idées, dirigée par le Sicilien Panthène, stoïcien converti au christianisme. Il part, et à l'âge de trente ans, vers 180, il s'installe dans la ville de toutes les controverses, et, ajoutons-le, de toutes les hérésies. Comme son maître saint Panthène, stoïcien, Clément athénien se trouvait, par naissance et par éducation, exactement au point de jonction entre la pensée grecque et la doctrine chrétienne. Tous deux n'eurent qu'une idée : l'Idée. Clément, chassé d'Alexandrie par la persécution de Septime-Sévère, mourut en 216. Son génie avait donné au christianisme l'ampleur intellectuelle qui le faisait marcher de pair avec la philosophie antique; mais il sut se maintenir toujours sur le ferme terrain de la parole du Christ et du bon sens. Il détermine, de lui-même, les limites dans lesquelles son adhésion à la foi chrétienne tient compte de l'acquis antérieur. « Ce que j'appelle philosophie, écrit-il, ce n'est pas le stoïcisme, ce n'est pas le platonisme, ce n'est pas l'épicuréisme ou l'aristotélisme, mais l'ensemble de ce que ces écoles ont dit de bien dans l'enseignement de la justice et de la piété. » Il est manifeste que c'est à l'influence de Platon, très considérable dans les milieux alexandrins, qu'est dû le rôle parfois exagéré de la science ou *gnose* que Clément introduira dans la doctrine, l'idée qu'il se fera de l'*homme parfait*, ou, comme il le dira, du *gnostique*, et l'idéal, qu'il va se forger d'un *savant* (ou philosophe) *vertueux*[1].

Il y a bien, dans tout cela, quelque pédantisme (nous sommes sous les Portiques); mais ne fallait-il pas donner à ce monde sceptique, ou tout au moins hésitant, à ce public de rhéteurs et de disputeurs, la preuve que la nouvelle Église avait de quoi répondre aux arguments de la sophistique?

Les trois ouvrages principaux de saint Clément, *l'Exhortation*, *l'Éducateur*, *les Stromates* marquent les étapes successives de l'initiation. Raffiné dans la discussion, pondéré dans la morale, ennemi de tous les excès, il fut, dans ce milieu agité, un modérateur. Même dans la suite du Sauveur, l'atticisme ne l'avait pas quitté.

Origène, gloire de l'École d'Alexandrie, a consacré sa vie entière au grand débat que la philosophie classique engageait

1. V. Marcel Villers, *La spiritualité des premiers siècles chrétiens*, p. 39.

contre la foi nouvelle. Il semble que son plus grand effort et sa plus belle victoire aient été de dégager entre le monothéisme et le polythéisme un terrain de conciliation, — conciliation conforme à la parole divine, — en affirmant le mystère de la Sainte Trinité, Père, Fils, Saint-Esprit. La connaissance de ce mystère, c'est, à ses yeux, le plus haut sommet de la science, et l'intuition est, en effet, admirable; elle emportait une vague évocation des premières croyances des Arabes du Désert et regroupait, en quelque sorte, les plus hautes traditions. Origène s'efforça de tenir la balance égale entre l'action et la contemplation et, si quelques-uns de ses disciples errèrent, on peut penser que cette erreur ne remonte pas jusqu'à lui.

Lancée dans le raffinement intellectualiste, l'École d'Alexandrie risquait l'hérésie. Mais, pourquoi ne pas le reconnaître, l'hérésie détermina souvent d'utiles précisions et certains éclaircissements indispensables; peut-être fallait-il *qu'il y eût des hérétiques*, pour que tel difficile problème fût posé et résolu une fois pour toutes.

Aujourd'hui que ces querelles sont oubliées, leur intérêt et leur importance même peuvent être reconnues : gnose, marcionisme, montanisme, novationisme, donatisme, arianisme, — l'arianisme surtout, la plus redoutable de toutes ces erreurs — étaient, dans une certaine mesure, des moyens de mettre à l'épreuve l'orthodoxie et d'assurer son triomphe, Dans le débat comme dans la victoire, Alexandrie tint un rôle éminent qu'à la fin, sa redoutable faculté d'examen devait porter vers l'abus et l'égarement. En cette phase de son histoire, l'Égypte, appelée à une si haute vocation, devait, malheureusement pour elle, et selon ce qui lui est arrivé si souvent, manquer le but en le dépassant et perdre le rang que tant d'admirables privilèges eussent dû lui assurer.

LA RÉSISTANCE PAÏENNE

Les intérêts humains, les passions humaines, se jetèrent, une fois de plus, à la traverse; ce qui paraissait si simple se divise. Le pouvoir civil et l'autorité religieuse se querellèrent et peu à peu se précipitèrent dans un excès de violence qui

déshabitua les peuples de l'ordre, de la discipline et du respect. Le tempérament indocile des Alexandrins, l'émeute à jet continu, la mobilité des esprits et l'incohérence des systèmes poussèrent à une nouvelle localisation de l'idéal; chaque nome, chaque diocèse, chaque quartier eut sa doctrine et son Dieu.

Cependant l'Empire romain lui-même se divisait et sa ruine se propageait jusqu'à ses plus lointaines frontières. Constantinople prenait le pas en Orient, et il fallait obéir, maintenant, à cette rivale détestée! La désaffection fit, de l'édifice majestueux, un tas de poussière, le chemin fut ouvert par le désordre à l'anarchie.

A la suite d'infinies querelles, l'Égypte se trouva partagée en deux camps hostiles, les *Bleus*, dévoués à l'Empire byzantin et les *Verts* que leur instinct portait vers une sorte de réaction nationale. C'est cette réaction qui prendra le dessus à la fin; mais de façon à tout perdre, car elle est divisée elle-même, à la fois religieuse et politique, païenne et chrétienne.

D'une part, le paganisme luttait et la philosophie gréco-romaine ne reculait pas sans combat; la gloire de l'hellénisme n'était pas oubliée. C'était avec un dédain profond pour les néophytes chrétiens ramassés dans la foule obscure que l'École traitait, selon la parole d'Eunape, « cette race égyptienne, incapable de toute pensée sérieuse », ou encore, selon la parole d'Anastase le Sinaïste, « ces intelligences du type égyptien qui ne savent, ni ne comprennent les choses ».

Des drames émouvants, par exemple le meurtre de la docte Hypatie, « aussi fameuse par sa beauté que par sa science », et qui périt en 415, victime d'une populace fanatique, ou bien encore la triste destinée des derniers tenants de la philosophie païenne, les « Hellènes », comme on les appelait, Horapollon, Stéphane-le-philosophe, le fameux Jean Philoponos ou « l'ami du travail », illustrent ce lent et fier déclin. Dans le cœur du peuple égyptien lui-même, les vieilles croyances survivaient, la plupart à l'état de vagues superstitions ou de mystères magiques. Isis, Osiris, Hathor avaient encore leurs autels, surtout dans la Haute-Égypte. Il se faisait un singulier mélange des cultes passés et des croyances nouvelles : « La légende d'Osiris se confondait avec le sacrifice du calvaire; la

communion ressemblait fort aux repas rituels de Sérapis et avait les mêmes vertus. »

Dans l'ensemble, la population indigène était conquise à la foi chrétienne, mais à sa façon et selon les idées et le langage populaires; la rapide évangélisation de l'Abyssinie descendit progressivement le cours du Nil; la Haute-Égypte n'hésitait pas à se déclarer hostile au Delta et à tout ce qui restait attaché à l'obédience grecque : « C'est en égyptien que, de bonne heure, l'Évangile avait été prêché aux masses; dès le IIIe siècle, les livres saints avaient été traduits en copte et, pour exprimer la langue égyptienne, s'était créée une écriture copte faite de caractères en partie grecs, en partie démotiques. Un art copte s'affirmait dans les églises et les monastères et ces édifices s'inspiraient, avec une prédilection remarquable, d'influences perses, syriennes, orientales. En un mot, la victoire du christianisme en Égypte fut surtout la victoire de l'Église copte[1]. »

LA FUITE AU DÉSERT

Une conséquence d'une tout autre importance se dégageait peu à peu de la lutte engagée à la fois contre le paganisme, soit classique, soit égyptien, et contre la déliquescence morale spécialement alexandrine, contre l'anarchie intellectuelle et politique résultant de la situation faite à l'Égypte comme simple province de l'empire byzantin : les hommes de cœur, de conscience et d'indépendance, dégoûtés de cet infâme chaos, prirent le parti de s'enfuir au désert. Ici, la haute mission et prédestination de l'Égypte se manifeste de nouveau : elle va donner l'exemple d'un magnifique « rachat » moral qui sera pour l'Église un nouveau baptême, et pour les cœurs souillés, une admirable purification : l'érémitisme et le monachisme affirment la volonté énergique des meilleurs d'échapper aux maux qui se sont abattus sur cette terre où les hommes de tous les sangs, de tous les lieux et de tous les passés se sont rencontrés.

Antoine est un Copte, ne parlant que le copte. Né au bourg de Coma, dans la Moyenne-Égypte, il se décide, vers 270, à rompre avec le monde et il s'enfonce dans le désert rouge en des

1. V. Diehl, dans le troisième volume de l'*Histoire de la Nation égyptienne*.

sites qu'il ne trouvera jamais assez lointains ni assez reculés. Quelle est la pensée de cet Antoine? Fuir le diable, combattre le diable, vaincre le diable. Le diable, c'est le trouble, le mal, le péché : ce que veut ce fuyard intrépide, c'est la paix, le bien et Dieu. Au désert, il va chercher la vie primitive, cet âge d'or duquel ont toujours rêvé les siens. Qui ne comprendrait le dégoût, l'horreur qu'inspiraient aux âmes nobles la pourriture dont l'hellénisme et l'Orient complices enpoisonnaient l'humanité? La volupté, l'argent, la futilité, les jeux, les séductions de la femme, les tentations de l'inquiétude et de la veulerie, en un mot l'œuvre du démon, voilà ce qui ne peut se supporter plus longtemps. Laisser tomber ses souillures avec ses vêtements, et partir! Cet honnête homme, où cherche-t-il son refuge? en Dieu. Que prétend-il trouver dans la solitude? Ce que les villes ont perdu : la sagesse et la générosité.

Saint Pacome, mort en 346, n'est même pas né chrétien; c'est un converti : âme ardente, il dispose d'une force de conviction et de propagande extraordinaire. Fuir les villes, vivre loin des villes, rompre avec les habitants des villes « qui ne l'ont pas trouvé malin « et chercher » le lieu écarté », où il est permis d'être soi. Or, miracle! les habitants des villes le suivent en foule, tant ils sont las d'eux-mêmes, de leurs propres misères. Le couvent, qu'il fonde pour quelques compagnons, comptait cinq mille moines quand il mourut. La sagesse de l'Église dut intervenir pour modérer ces transports. Un des disciples de ces grands ermites, le fameux Nil, disait plus tard, en découvrant la portée singulière de cet exode : « Fuyons les villes et les villages pour que les villes et les villages viennent à nous. »

Parti pris vigoureux dont on comprend si bien le dessein inspiré : ce qu'il faut, c'est venger la morale méprisée, s'abriter soi-même du péché, racheter les péchés des autres, souffrir pour ceux qui jouissent, s'élever vers l'impossible perfection par une contemplation inlassable de la Divinité. Prier seul! Prier!... Le silence, grand remède de l'âme! Un frère interroge l'abbé Hiérax : « Dis-moi un mot. Comment puis-je être sauvé? — Assieds-toi dans ta cellule, répond le vieillard; si tu as faim mange; bois si tu as soif puis ne dis de mal de personne et

tu seras sauvé. » L'abbé Aio adresse au grand Macaire une question identique : « Dis-moi une parole! » L'abbé Macaire répond : « Fuis les hommes, assieds-toi dans ta cellule et pleure tes péchés : n'aime pas la parole des hommes et tu seras sauvé. » L'abbé Arsène juge qu'il n'y a rien à ajouter : « Tiens bon comme les pères t'ont dit, je n'ai rien de plus à te dire. » Et le solitaire s'en alla convaincu »[1]. Voilà des sages, voilà des *philosophes*! Un tel enseignement moral élevait enfin l'homme au-dessus de lui-même et, pour reprendre les paroles de l'un de ces pères, « accordait la vision de Dieu dans le miroir d'une âme pure ». L'Église du Christ dut à l'Égypte cette édification, le salut par le renoncement, le monachisme, plante vivace destinée à se propager dans toute la chrétienté.

Mais, en Égypte même, ni les exemples, ni les œuvres, ni la doctrine, ni la parole sacrée ne suffirent. Une sorte de malchance, de maladresse native, allaient faire perdre, une fois encore, à l'illustre contrée, le mérite de ses propres efforts, la gloire de ses incontestables grandeurs.

Sa situation géographique et sa situation politique, sans parler de l'esprit inconsistant de ses peuples, travaillaient contre elle. La terre de l'Angle restait, comme depuis le début des siècles, le lieu de rencontre des ambitions des quatre points cardinaux. Sa richesse éveillait la cupidité universelle; sa corruption et son luxe dépravaient ses élites; une fois la crue retirée, il ne restait que vaine euphorie, misérable apathie. Le sel manquait à la terre et le roc au limon.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

1. Marcel Villers, S. J.; *loc. cit.*, p. 65 et *passim.*

LE MADRIGAL DE VOLTAIRE

A LA PRINCESSE ULRIQUE

Des six princesses, sœurs de Frédéric II, c'est Ulrique, l'avant-dernière, qui semble avoir eu le plus d'enjouement naturel. Peut-on détailler ce *sextuor* princier d'après les portraits qui décoraient la résidence de Rheinsberg? L'aînée, Frédérique-Sophie-Wilhelmine, était assez caustique, et Frédérique-Louise, la seconde, un peu vulgaire; il y avait de l'afféterie dans la vivacité de Philippine-Charlotte et quelque lourdeur chez Sophie-Dorothée-Marie. Tant bien que mal, toutes ces filles du Roi-sergent, duchesses ou margravines à venir, avaient cependant répété la grande leçon de civilité et d'agrément que la France proposait à l'Europe cultivée... Bonne musicienne, la sixième princesse, Anne-Amélie, future abbesse de Quedlimbourg, passait pour la préférée de son grand frère, auquel un pessimisme sarcastique la faisait d'ailleurs ressembler. Au contraire, on lit dans les traits et le maintien de Louise-Ulrique, l'avant-dernière de ce double brelan de princesses, une bonne grâce simple qu'égaient un fin sourire et un joli regard. Elle avait vingt-trois ans et, restée fille jusque-là, avait vu ses quatre aînées convoler à Bayreuth et Anspach, à Brunswick et à Schwerdt, quand Voltaire, l'homme d'esprit patenté des lettres européennes, s'en vint une seconde fois en reconnaissance à Berlin.

***

Presque aussitôt, le sémillant Français fait prime au château de Monbijou, chez la reine mère : la veuve du Roi-sergent est une Hanovrienne assez joviale, qui a donné quatorze enfants à son dur époux, mais que n'ont guère séduite les consignes militaires de Potsdam et les épaisses tabagies où ces Messieurs luttaient à qui fumerait le plus grand nombre de pipes en un temps donné.

Depuis trois ans, donc, la douairière Sophie-Dorothée tient ici sa petite cour, soulagée de n'être plus la compagne du moins féministe des rois. Monbijou, construit dans le goût français, donnant sur un charmant jardin, offre vraiment, sous les auspices de cette vieille dame, un cadre parfait à un causeur de la trempe de Voltaire : c'est là que va se trouver le plus à l'aise ce « fils d'Apollon » chargé d'une mission politique secrète dont tous les intéressés ont percé le mystère, car, à défaut des bureaux de poste des Tour-et-Taxis et de leurs cabinets noirs, les indiscrétions du diplomate amateur suffiraient bien à éventer la mèche qu'il est chargé d'allumer. Assez vexé de n'être plus pris très au sérieux par son ancien correspondant Frédéric, qui médite de se l'attacher comme simple maître de belles-lettres, fort jaloux des compatriotes qui sont plus avant dans les faveurs réelles du roi, Voltaire à Monbijou se détendra de l'ennui que lui imposent, à Potsdam ou Charlottenbourg, généraux et dignitaires en service commandé.

A peine arrivé en Prusse, il court présenter ses hommages à la reine mère, en souvenir du bon accueil qu'il a trouvé là, en passant, lors d'un premier voyage : Sophie-Dorothée, aussitôt, de lui faire cadeau d'une belle tabatière en or avec son portrait. Débarqué dans la nuit du 30 août, sa visite d'arrivée est du 31, la seconde du début de septembre, et bientôt le spirituel Parisien est un familier des soirées de Monbijou. Les divertissements n'y sont pas toujours de l'espèce qui peut plaire à un homme d'esprit allant sur ses cinquante ans : parallèlement à la table des grandes personnes, dans la salle à manger du château, le « service de la marmaille » est souvent gênant ; puis, quand on chante en chœur ou qu'on danse en rond autour

des tables, avec M. le Directeur de l'Opéra royal conduisant la sarabande de son crin-crin officiel, M. de Voltaire n'est guère tenté de faire sa partie dans des ébats qui sentent leur province terriblement.

Notre homme prend sa revanche sitôt les fauteuils dorés rangés en cercle, et mis au lit les jeunes neveux, cousins et petits-fils qui se trouvent ici en famille. Prié de régaler l'assistance de quelque production inédite, il fait lecture, dès cette première semaine de septembre 1743, de deux actes d'une tragédie que justement il remet sur le chantier : *Zulime*, « aventure tirée de l'histoire des Maures ». Tous les Brandebourgeois présents essuient à qui mieux mieux les larmes qu'arrachent à ces yeux princiers les angoisses de Benassar, « shérif de Trémizène », contraint de punir sa fille qui s'est compromise avec un esclave espagnol.

Assez pleuré! Aux Français le monopole du badinage, des ingénieux à-propos, des galantes reparties : celui-ci, qui souffrirait de ne point briller partout, qui s'afflige de n'être admis par Frédéric, correspondant de tant d'années, qu'aux soupers de Potsdam et point à la table du Conseil, est trop heureux de se voir provoquer sur son terrain d'élection au milieu de ces étrangers, si désireux de rivaliser avec les salons parisiens. Il y avait de plus folles surenchères chez la duchesse du Maine à Sceaux, assurément, ou bien à Vaux chez le maréchal de Villars, et la mousse des propos croisés montait autrement à la tête qu'ici, où c'est d'un *solo* qu'est chargé notre homme. Il lui faudra, d'autant plus, s'ingénier; mais quelle banalité encore dans la première dédicace inscrite par l'auteur des *Œuvres mêlées* sur la première page d'un volume offert à la princesse Ulrique!

L'esprit et la beauté reçoivent mon hommage.
Ah! si j'avais écrit au pied de leur autel,
De vivre auprès de vous si j'eusse eu l'avantage,
Vous auriez embelli l'ouvrage
Et rendu l'auteur immortel.

Audacieusement, Ulrique prend l'offensive, un de ces premiers soirs de septembre. C'est elle qui, mutine, somme le poète de lui faire une déclaration — ce sont là jeux de princesses! — mais où ne soit pas prononcé de mot d'*amour* que

les Français ont sans cesse aux lèvres — et c'est toute la souplesse du poète qui devra se déployer. Si Voltaire s'exécute, quelle victoire remportée, par la petite sœur de Frédéric, sur cette célèbre Émilie, la fameuse Du Châtelet qui (allègue l'écrivain) l'empêche seule d'accepter les avances du roi de Prusse, pension, clef de chambellan, logis au Nouveau Palais, éclairage gratuit et le reste!

Voltaire avait-il son *impromptu* d'avance préparé, comme le seront tant d'improvisations salonnières du XVIIIe siècle? Les malins voudront l'insinuer. Avait-il démarqué à cet effet un madrigal italien, ou encore une pièce de vers du poète La Motte? Cela aussi se dira, s'imprimera longtemps après. Mais Fréron en sera pour son accusation; tout au plus Voltaire avait-il perfectionné singulièrement la « chnte » suggestive d'un *Songe* de son prédécesseur :

Déjà mon cœur... Ciel! qui m'appelle?
Cruels! pourquoi m'éveillez-vous?

Car voici les vers que l'audacieux Arouet se permet de réciter à son auditoire, face à la jeune sœur du roi de Pruse :

MADRIGAL

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge.
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire...
Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

Quelle adresse dans l'audace! Avec sa pointe de « freudisme», comme on dirait aujourd'hui, avouons que cet aveu plein d'artifice a plus de hardiesse que n'en suppose un madrigal courant, mais voilée sous la plus insinuante habileté. Il ne fallait pas moins que ses prétéritions pour que le fils d'un tabellion parisien risquât, à une jeune personne assez fière de son rang et des partis qui s'offraient à elle, une aussi flagrante déclaration. On le fit bien voir à Voltaire — mais pas avant qu'eût pris son temps l'*esprit de l'escalier*, opérant avec quelque retard à Monbijou et à Potsdam.

***

Sur le moment, on semble s'être extasié sur la rapide improvisation — quasi instantanée — de ce compliment. « Les Français, jamais à court de trouvailles quand il s'agit de galanterie! » Anne-Amélie, la future abbesse, allégua qu'elle aussi voulait sa pièce de vers : trois ans de différence d'âge, chez cette cadette, ce n'était pas de quoi être traitée en petite fille! Mais le moyen de réitérer l'exploit poétique de tantôt? Une improvisation authentique, cette fois, n'aboutit chez Voltaire qu'à un quatrain banal, mythologie prévue, simplement adaptée à cette rivalité des deux sœurs :

Si Pâris venait sur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il eût coupé la pomme en deux
Et n'aurait point produit de guerre.

Voltaire, là-dessus, prend congé : le voilà à Potsdam le 9 septembre, et puis en route pour Bayreuth le lendemain, dans la suite du roi qui n'est encore qu'à demi au courant. Le Français disparu, de simples courtisans renchérissent avec plus ou moins de gaucherie sur son compliment : mais ce sont grenouilles qui veulent se faire aussi grosses que le bœuf, ou plutôt qui ne sauraient atteindre à la souplesse de celui qui s'est toujours vu « frétillant comme un lézard, agile comme une anguille, actif comme un écureuil ». Écoutons le jeu de mots conventionnel d'un flatteur :

Quand Voltaire, trompé par des songes flatteurs,
Osait vous aimer et le dire,
Princesse, il ne pouvait vous offrir qu'*un* empire;
Et n'en avez-vous pas autant qu'il est de cœurs?

ou les bouts-rimés d'un timide :

Je ne fais cas que de la *vérité*,
Je ne me repais point d'un séduisant *mensonge*...

Le compliment de Voltaire, en tout cas, fait bien vite son chemin. Voici la reine mère, gaillardement, qui profite de l'absence de son royal fils pour communiquer « les impromptus » à « sa fille de Brunswick », laquelle s'en déclare charmée. Voici Podewils, ministre de Prusse auprès des Provinces-Unies,

qui fait part à ses amis hollandais des divertissantes soirées auxquelles sa présence à Berlin lui permet d'assister; et du coup la bavarde *Gazette* de la Haye se trouve au courant. Le badinage audacieux du poète français, dans des milieux peu rompus à la « bagatelle », commence à faire scandale.

Badinage? Ce n'est plus très sûr. Si jamais le grand railleur éprouva un *je ne sais quoi*, malaisé à secouer avec un bon mot, et la hantise douce-amère d'images difficiles à chasser, c'est bien, semble-t-il, en ces mois de septembre et d'octobre 1743, quand une façon de « démon de midi » faisait route avec lui, sur les voies cahoteuses de la vieille Allemagne et parmi des paysages languissants, tandis qu'à demi déçu, à demi charmé par son idole frédéricienne, Voltaire va s'éloigner une seconde fois de ces lieux où un prince selon son cœur lui semblait instaurer une monarchie « raisonnable ». La princesse sera du nombre des objets qui se doivent quitter mélancoliquement, et les vers du 27 septembre sont d'un personnage qui n'arrive pas à reprendre, comme on dit, le dessus :

Je quitterai ce Fédéric,
Ce héros, l'honneur de notre âge,
Et sa charmante sœur Ulric,
Que je voudrais en mariage
Si j'étais quelque prince en *ic*,
Possesseur d'un gros apanage.
Hélas, tout doit être quitté,
Les doux objets de notre envie,
Les Ulric, le trône, la vie,
Pour un temps court tout est prêté!

Puis, quand il a fallu résister à une dernière offre du roi — un peu dédaigneuse malgré tout — et que le voyageur s'est remis en route pour de bon le 12 octobre, Voltaire profite de la première halte sérieuse, le 14 au matin, pour faire jouer à nouveau les rimes en *ic* dans une lettre au fameux Keyserling, le « Césarion » qui a été la première figure aimée de Voltaire dans le singulier entourage du prince royal. Il emporte avec lui, non seulement l'image de la princesse, mais un authentique portrait :

Je continuai mon voyage
Dans la ville d'Otto Gueric,

Rêvant à la divine Ulric,
Baisant quelquefois son image
Et celle du grand Fédéric.

Peste! Voltaire sait bien que le premier soin de Keyserling sera de faire part au roi du nouveau « rêve » de l'audacieux Français; Frédéric a beau, misogyne et sarcastique, ranger ses sœurs dans cette gent féminine que sa philosophie ne saurait mettre bien haut : n'y a-t-il pas une rare imprudence, et presque une inconscience d'amoureux, à insister de la sorte sur un attrait que le badinage initial faisait pardonner, que n'excusent plus désormais l'heure et le lieu? Une réplique de la princesse était prête le 11 octobre, la veille du départ de Voltaire — et il semble qu'on ait différé de la remettre au voyageur. Elle lui sera envoyée, mais avec quelque retard puisqu'il peut revenir à la charge une, et deux, et trois fois. Car une missive de Voltaire à Ulrique (écrite, elle aussi, en cours de route, et sans doute de Brunswick) manque aux Archives prussiennes. C'est elle qui fait dire à l'indulgente reine mère, le 20 octobre : « Voltaire a écrit une belle lettre à Ulrique en vers et en prose qui m'a fait rire »; mais plus sévèrement, le même jour, Sophie-Dorothée écrit aussi au roi son fils :

Le sieur de Voltaire a écrit une lettre fort tendre à ma fille Ulrique en vers et en prose, elle pense y répondre; je suis curieuse comme elle s'y prendra...

***

Comment elle s'y prendra? Comment peut s'y prendre la cadette d'un roi qui passe pour manier avec une égale habileté l'épée et la lyre, et qui n'a pas cessé de se considérer un peu comme le tuteur obligé de toutes ces femmes que le Roi-sergent traitait à la dure, qu'il serait périlleux de laisser s'émanciper à l'excès? C'est Frédéric, n'en doutons pas, qui a préparé la tardive réplique de sa sœur : celle qui, toute prête le 11 octobre, la veille du grand départ de Voltaire, semble avoir eu la faveur d'un sursis; il avait fallu que le roi fût d'abord libéré de diverses affaires pour qu'un apologue approprié fût enfin élaboré à frais communs par le frère et la sœur. Ulrique, soi-disant, faisait la leçon à l'audacieux prétendant en le payant de la monnaie de sa pièce : la clef des songes,

qui avait ouvert la perspective téméraire du *Madrigal*, refermait la porte du rêve sur l'intrus. Fiction pour fiction, les choses doivent être remises en leur place : Voltaire et sa Du Châtelet sont personnes à part, étant consacrés par Apollon : pour Ulrique, n'étant que princesse, elle n'a dans les veines qu'un sang royal. Mais comme l'ingéniosité prussienne est compliquée, auprès de l'allègre désinvolture d'un élève de la Régence!

Potsdam, 11 octobre 1743.

C'est pour vous faire part, monsieur, de l'aventure la plus étrange de ma vie, que j'ai le plaisir de vous écrire. Comme vous y avez donné lieu, je ne pouvais me dispenser de vous en faire le récit. Retirée dans ma solitude, dans le temps que Morphée sème ses pavots, je goûtais le plaisir d'un sommeil doux et tranquille. Un songe charmant s'emparait de mes sens; Apollon, d'un port majestueux, l'air doux et gracieux, suivi des neuf sœurs, se présente à ma vue. « J'apprends, dit-il, jeune mortelle, que tu reçus des vers de mon favori. Une chétive prose fut toute ta réponse; j'en fus offensé. Ton ignorance fit ton crime; te pardonner, c'est l'ouvrage des dieux. Viens, je veux te dicter. » J'obéis, en écrivant ce qui suit :

Quand vous fûtes ici, Voltaire,
Berlin, de l'arsenal de Mars,
Devint le temple des beaux-arts;
Mais trop plein de l'objet dont le cœur vous sut plaire,
Émilie en tous lieux présente à vos regards...
Enfin l'illusion, une douce chimère,
Me fit passer chez vous pour reine de Cythère.
Au sortir de ce songe heureux,
La vérité, toujours sévère,
A Bruxelles bientôt dessillera vos yeux;
Je sens assez de nous la différence extrême.
O vous, tendres amis, qui vous rendez fameux,
Au haut de l'Hélicon vous vous placez vous-même;
Moi, je dois tout à mes aïeux.
Tel est l'arrêt du sort suprême;
Le hasard fait les rois, la vertu fait les dieux.

A ces mots je m'éveillai; à mon réveil vous perdîtes un *empire*, et moi, l'art de rimer. Contentez-vous, monsieur, qu'une deuxième fois, en prose, je vous assure de l'estime parfaite avec laquelle je suis votre affectionnée.

ULRIQUE

« Moi, je dois tout à mes aïeux! » Le sang royal, malgré tout, se révolte : en dépit de l'artificielle élévation qu'on veut bien

attribuer ici au couple fameux de Cirey, on ne saurait admettre que le même niveau soit concédé au ci-devant Arouet et à l'objet princier de sa flamme poétique! Quant à l'épître « en vers et en prose » que le voyageur avait adressée à la princesse qu'il laissait à Monbijou, l'on peut croire que la mythologie y avait sa belle place, et qu'un autre portrait d'Ulrique y était réclamé avec beaucoup d'insistance, puisque la jeune fille répondait en ces termes à la lettre du voyageur :

Berlin, ce 29 octobre.

C'est avec un vrai plaisir, monsieur, que j'ai reçu votre lettre. Je me trouve fort embarrassée à y répondre. Ce n'est que la satisfaction de vous assurer de mon estime qui me fait sacrifier mon amour-propre. Je sais qu'il faudrait une autre plume et un esprit bien au-dessus du mien pour écrire à un homme tel que vous; mais j'espère que vous aurez quelque indulgence pour les défauts du style, qui ne vous convaincra que trop que je ne suis point déesse, mais un être des plus matériels. Je ne veux pas vous priver plus longtemps de ce qui vous sera le plus agréable; ce sont les marques de bonté de la reine ma mère, qui m'ordonne de vous assurer de son estime. Elle vous enverra la boîte et les portraits; et vous les auriez déjà reçus si le peintre avait été plus diligent.

Et la princesse termine en souhaitant que Voltaire se décide à fixer un jour sa résidence à Berlin, « ayant alors plus souvent le plaisir de vous assurer de l'estime et de la considération avec laquelle je suis votre affectionnée

ULRIQUE »

Sans doute Voltaire reçut-il cette prose avant que lui parvînt la réponse versifiée de tout à l'heure : ce n'est pas le moindre inconvénient des itinéraires zigzagants, comme ceux de notre homme vers ce moment-là, que de brouiller l'ordre de réception des correspondances. Le plaisant trio berlinois est toujours encore la cause d'une commune nostalgie pour Voltaire : « Votre Majesté, et la Reine Mère, et madame la princesse Ulrique ne se remplacent point, écrit-il de Lille à Frédéric le 16 novembre. Je n'ai pas encore l'armée de trois cent mille hommes avec laquelle je devais enlever la princesse... »

Plaisanterie de « civil » aux yeux du jeune chef des armées prussiennes : les grenadiers, on le sait, ne lui semblaient pas faits pour conquérir des princesses, mais bien

plutôt des provinces, et même pour envahir ces territoires qu'ensuite jurisconsultes et diplomates revendiquaient en toute équité pour le vainqueur! Or déjà, quand l'amoureux déclaré — ou supposé — badinait ainsi sur sa tenace passion, le frère et la sœur escomptaient l'effet de leur riposte :

M. de Voltaire, écrivait la princesse à son frère le 3 novembre, ne regrettera pas d'avoir commencé une correspondance avec moi quand il recevra la charmante réponse en vers, pour lesquels je ne puis assez remercier Votre Majesté. Ce serait donner un terrible échec à son cœur, s'il pouvait croire que j'en fusse l'auteur; mais il a trop de discernement pour ne pas connaître quel est l'Apollon qui m'a inspirée.

Le « cœur de Voltaire » se remettait assez bien, n'en déplaise à la princesse, des échecs qu'il lui advenait d'éprouver. Mais Louise-Ulrique ne se trompait nullement en faisant le crédit qu'on a vu au « discernement » de son amoureux. Et c'est l'un des agréments de ce galant badinage que la sincérité, la confidence, n'y sont jamais prises tout à fait au sérieux, ni tout à fait en plaisanterie les inventions et les exagérations littéraires. Voltaire se rend bien compte que la réplique est du frère, mais il ne faut pas, à la sœur, se montrer trop ouvertement renseigné :

A Paris, faubourg Saint-Honoré, ce 22 décembre.

Madame, ce n'est donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre Votre Altesse Royale, il faut encore que l'admiration vienne, à trois cents lieues, augmenter mes regrets. Quoi! madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est Apollon qui a les Muses pour sœurs : l'une est une grande musicienne, l'autre daigne faire des vers charmants, et toutes sont nées avec tous les talents de plaire. C'est avoir trop d'avantages; il eût suffi de vous montrer.

Et comme il est entendu que les poètes peuvent tout se permettre, celui-ci, loin d'être rebuté par la réplique administrée à frais communs par le frère et la sœur, glisse en vers l'audacieux compliment que trahirait la prose :

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ses trésors,
Et se vanta de son ouvrage.
Les Muses eurent du dépit;

Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes, depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie,
Le sujet de la jalousie
Et des Muses et de l'Amour.
Comment terminer cette affaire?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit, suffiraient pour plaire;
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

Après quoi il revient en badinant à la fameuse menace bouffonne d'un enlèvement par force :

C'est grand dommage que je n'aie pas à mon service ces trois cent mille hommes que je voulais pour vous enlever; mais j'aurai plus de trois cent mille rivaux, si je montre votre lettre.

N'ayant donc point encore de troupes pour devenir votre Sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave : ce sera la seconde place du monde. Je me flatte que Sa Majesté la reine mère ne s'offensera pas de ma déclaration; elle y entre pour beaucoup. Je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres... Croyez-moi, madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever; mon unique objet est très sérieusement d'être votre courtisan pour le reste de ma vie. Là où sont les dieux il faut que soient les sacrificateurs.

Sur ces entrefaites, le marquis de Fénelon, ambassadeur de France à la Haye, par l'intermédiaire de qui le précieux envoi devait être remis à Voltaire, l'a fait passer en effet à son destinataire : deux médailles de Frédéric, remplaçant celles que par mégarde le voyageur a perdues au premier relai; deux portraits attendus avec impatience : celui de la reine mère, celui de la princesse Ulrique, faits par un peintre de la cour. Tout cela arrive enfin le 7 janvier, jour de l'Épiphanie. Vite Voltaire remercie la douairière de Prusse par la seule lettre qu'on possède de lui à l'adresse de Sophie-Dorothée, « la meilleure reine, la meilleure mère qui soit au monde ». Frédéric II est gratifié d'une de ces habiles épîtres, mi-vers et prose, où la flatterie prend les formes les plus insinuantes; mais Voltaire ne peut se tenir de mettre le frère aîné au courant de ses démonstrations, vraiment ferventes, d'adoration pour la petite sœur.

Enfin me voilà en possession; j'ai baisé tous les portraits; madame la princesse Ulrique en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas :
Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

Et à Ulrique elle-même? Voltaire dit à sa mère qu'il écrit « en vers à Son Altesse Royale ». Une habile allusion au jour des Rois, date de l'heureuse arrivée des cadeaux princiers, suivra les protestations les moins secrètes d'un vif élan du cœur :

Princesse, qui donnez la loi
A mon cœur comme à mon génie,
Je vois avec respect, je baise avec folie
Votre portrait que je reçois
Le saint jour de l'Épiphanie;
Et tous les souverains seront jaloux de moi.
Vous, Messieurs les trois Rois qu'on fête et qu'on ignore,
Vous, qu'une étoile un beau matin
Amena des climats où se lève l'Aurore
Devers les rives du Jourdain,
Du Ciel qui vous guida la profonde sagesse
Ne fit point naître alors ma divine Princesse :
Votre étoile eût marché vers les murs de Berlin.

***

Aurait-on, à la cour de Prusse, envisagé avec un peu d'alarmes un *flirt* intempestif? Le Roi-sergent avait dû jadis — avec quelle cruauté! — réprimer chez son fils adolescent une humeur de fugue qui paraissait félonie et désertion : eût-on quelque inquiétude sur les dispositions d'une princesse de passé vingt-trois ans qui jouait ainsi avec le feu — feu poétique assurément et sur lequel ne soufflaient que les Muses, mais de nature tout de même à consumer fort indûment un cœur princier? Dès la fin de cette année 1743, nous dit la chronique de la famille royale, un neveu de la tzarine Élisabeth fut envisagé comme un prétendant admissible — et vite évincé. La fin de l'hiver devait mettre fin au célibat de la princesse : l'électeur de Lubeck, promis au trône de Suède, est agréé à la satisfaction générale, et le 2 avril le roi de

Prusse constate que sa sœur « a pris son parti le plus galamment du monde ».

Aussi, dès le 7, Frédéric fait-il part de l'événement à Voltaire, et le fait-il avec une goguenardise tout à fait grossière, puisqu'il plaisante l' « amant de la cuisinière de Valory (le ministre de France à Berlin), de madame Du Châtelet et de ma sœur. » Quelle allusion malicieuse au « madrigal » dans la communication que le roi de Prusse glisse dans sa lettre du 7 avril 1744!

Ma sœur Ulrique voit votre rêve accompli en partie en ce qu'un roi la demande pour épouse; les vœux de toute la nation suédoise sont pour elle. C'est un enthousiasme et un fanatisme auquel ma tendre amitié pour elle a été obligée de céder...

Et voilà, décidément, le poète et son « rêve » royalement écartés. Mais Voltaire, redevenu l'ermite de Cirey en Champagne, n'abandonnera pas sa plaisante attitude en adressant à la fiancée elle-même, le 1er mai, ses félicitations : vers et prose encore une fois, selon l'allègre formule de nos gens d'esprit; mais les vers ne laissent pas de sonner en *mineur*, et les souhaits semblent dicter à la future reine tout un programme :

Le prélat de Lubeck sur le trône élevé
Vivra donc comme j'ai rêvé.
Ah! que lui servirait la grandeur souveraine?
Quel triste et froid bonheur s'il n'était votre époux!
Il faut, quand on est roi, vous obtenir pour reine,
Et quand on est sujet, il faut l'être de vous.

Il fera sans doute moins froid, madame, à Stockholm quand vous y régnerez, et alors je viendrai faire ma cour à Votre Majesté... Vous ferez en Suède ce que le roi votre frère fait à Berlin : vous ferez naître les beaux-arts. Que ne suis-je assez heureux pour me trouver dans la foule de ceux qui verront votre couronnement!

Mariée le 17 juillet, la princesse suscite encore un compliment indirect de son poète attitré, qui écrit à Frédéric le 1er août :

Vous mariez à de grands princes
De très adorables beautés...

Et dès l'année suivante reprend une sorte de manège ingénieux, qui joue à nouveau de l'hypothèse d'un rêve supposé Comme un envoyé de la reine, l'architecte Hourlemann,

vient à Paris et transmet de là les souvenirs d'Ulrique à Voltaire, celui-ci, le 2 mai 1745, imagine à présent une autre fiction, plus respectueuse mais presque aussi flatteuse pour une souveraine suédoise. « Je rêve toujours en parlant à Votre Altesse Royale », insiste le poète. C'est Christine, cette fois, la protectrice de Descartes, qui apparaît en songe au Français, lequel envie le sort du philosophe et imagine un destin analogue au sien.

— Ah! lui dis-je, belle immortelle,
Descartes, ce rêveur dont on fut si jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieillesse auprès d'elle.

« Elle », c'est naturellement la gracieuse et lointaine correspondante, — décidée à jouer, en effet, un rôle qui ne sera pas sans importance pour la Suède : ayant trouvé là « ce qui reste de la cour de Charles XII » assez dénué de belles manières, trop déshabitué des soucis d'arts et de lettres que Voltaire ne se lasse pas de patronner, elle s'appliquera à ramener politesse et bienséance, goût de l'urbanité et des choses de l'esprit dans un milieu qui risquait de glisser à nouveau vers des distractions toutes féodales. Christine de Suède, la romanesque et fantasque patronne de Descartes en 1649, comment l'historien de Charles XII n'aurait-il pas délégué à cette figure fameuse le soin de dire encore à sa jeune idole combien sa destinée, là-haut vers le cercle boréal qu'il imagine plus glacé que de raison, continue de lui tenir à cœur? Parfois il adjoindra le souvenir d'un grand roi de Suède à celui d'une grande reine, et

Christine par l'esprit, Gustave par le cœur,

Ulrique rejettera glorieusement dans l'ombre, comme il convient, son épiscopal époux.

Rien de plus enjoué que la réponse de la reine, ni qui reprenne avec plus d'aisance, pour la ramener à un diapason tolérable, la trop sonore évocation voltairienne :

La comparaison flatteuse que vous faites de la reine Christine et de moi ne peut que me faire rougir; je me trouve si inférieure en tout point à cette princesse, dont le génie était infiniment au-dessus de celui de notre sexe! Je désirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux esprits à la cour...

Inférieure à une autre reine! Voltaire ne saurait admettre tant d'humilité. Pour le jour de l'an 1747, et quand la princesse a déjà donné un héritier à son époux, et à la Suède un futur roi qui sera Gustave III, de tous les grands Scandinaves le plus assoupli à la civilisation française, le poète lui adresse quelques stances, toutes sérieuses et paternelles celles-là, qui maintiendraient dans un culte distingué des choses de l'esprit le femme que l'hôte de Monbijou a chérie un long moment :

Princesse au-dessus de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature;
Les réflexions, la lecture
En font le solide aliment,
Le bon usage, et la parure.

Et pour finir, ces deux vers fameux qui doivent sans doute préserver l'exilée de l'horrible stagnation où, vers le Pôle, se laissent glisser les esprits selon les vues un peu courtes de Voltaire :

L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Oui, cette reine qui ne lui est plus rien, et de qui il ne saurait guère attendre la pension qu'il a sollicitée, sa vie durant, de tant de grands de ce monde, il la veut glorieuse. Comme il fait passer à Stockholm, de Berlin où il est revenu mais ou Monbijou est déserté, les primeurs de son historiographie, célébration des grands rois dont Voltaire ne se lassera point! En 1752, le bel exemplaire du *Siècle de Louis XIV*, memento d'un règne illustre, qu'il adresse à la reine de Suède! Avec quel soin Voltaire range de sa main des volumes à son intention! Puis, en août 1756, quand d'irréductibles différends donnent de la tablature au couple suédois, comme Voltaire a peur « que ma divine Ulrique ne soit traitée par son Sénat avec moins de respect et de sentiment qu'on n'en doit à son rang, à son esprit, et à ses grâces! »

C'est tout le passé qui affleure, à ce moment, avec ses inquié-

tudes pour cette souveraine menacée, jadis mutine princesse. « Les nouvelles ne me disent rien de cette reine Ulrique que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers, et qui, sans vanité, en a fait aussi pour moi. Je suis très fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son *parlement*... »

Les soucis du trône ne permettaient pas toujours, en effet, à la reine de Suède de cultiver les lettres et les arts d'une unique dilection. Aussi la plaint-il quand, de « Tournay par Genève », le 9 avril 1759, « son Apollon » envoie à la reine de Suède une *Ode sur la mort de la margrave de Bayreuth*. Cette pièce de circonstance, il l'a exécutée par ordre, et pour déférer au vœu du roi de Prusse, très attaché à sa sœur de Bayreuth : mais s'il l'envoie sans retard à la princesse Ulrique, c'est bien aussi pour rappeler à celle-ci les affinités électives qui se sont nouées entre eux deux :

Madame, le roi votre frère m'a ordonné de payer ce triste tribut à la mémoire de madame la margrave de Baireuth. Je sais qu'il aime Votre Majesté pour le moins autant qu'il aimait celle qu'il regrette aujourd'hui. J'obéis à ses intentions et aux sentiments de mon cœur en mettant aux pieds de Votre Majesté ce faible monument qu'il a voulu que j'élevasse à une sœur qui était digne de vous, et qui était ornée de quelques-unes de vos vertus. Puissent ces vertus, madame, vous procurer sur le trône une félicité qu'on ne trouve guère ni sur le trône, ni ailleurs. Je ne vois guère que des calamités dans ce monde. Il me semble qu'il était moins malheureux et moins pervers quand je faisais ma cour à Votre Majesté à Monbijou...

Charmant mirage des jours passés! Le monde était-il moins pervers, quand le frère de la jeune Ulrique méditait son attaque brusquée sur la Silésie ou quelque « renversement des alliances »? Le monde était-il moins pervers aux temps où l'auteur de l'*Anti-Machiavel* désavouait en grande hâte des idées, qui, tolérables chez un prince royal, devenaient inadmissibles chez un roi de Prusse? Voltaire n'a jamais retrouvé l'enchantement des journées de septembre 1743, où — détail significatif — il n'écrit, lui grand épistolier, qu'un simple billet à son Émilie : tant l'avaient séduit des prestiges combinés auxquels, longtemps après, son imagination demeurait fidèle.

De part et d'autre, le temps et l'éloignement font leur effet. Mais, lorsqu'en mars 1768 court le bruit de la mort de Voltaire, la reine de Suède ne manque pas de dire à son frère, qui en

tombe d'accord malgré de justes rancunes, que cette disparition serait « une perte pour la République des Lettres » : c'est le roi, ce n'est point sa sœur qui ajoute que, le caractère de l'écrivain n'étant pas au niveau de son esprit, les regrets seront, après tout, mitigés.

Or voici bien le plus flatteur effet de cette longue et platonique aventure. En mars 1771, les deux fils de la reine Ulrique s'étant rendus à Paris, il est entendu qu'ils pousseront jusqu'à Ferney : la mort soudaine de leur père empêche seule cette visite en les rappelant en Suède, et c'est une épître désolée que le vieillard adresse au jeune roi Gustave III, qu'il n'aura pas eu la joie d'accueillir. Et pourtant!

J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'esprit de ta mère,
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire...
Jeune héros du Nord, entouré de héros,
A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre,
Il ne m'est pas permis de te voir, de t'entendre...

Mais l'admirable est bien, malgré cette rencontre manquée et la difficulté d'une éducation trop surveillée par les ennemis des souverains suédois, que ce prince de vingt-cinq ans, ce Gustave III qui mourra en 1792 d'une mort si théâtrale, en plein bal masqué, est doué précisément de tous les dons chers à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, et en particulier de cet instinct dramatique, de ce goût des beaux artifices scéniques où Voltaire se plaisait à voir le point culminant d'une civilisation! Son hommage, à Ferney, eût été celui d'un disciple à un maître, non d'un Hyperboréen à un demi-dieu plutôt vénéré que compris. Sa mère, la veuve qui, après vingt-huit ans passés sans revenir à Berlin, y retournait en 1771, s'empressait de « parler de Voltaire avec bonté » et observait à son tour que la résidence n'était plus ce qu'elle était en 1743, pouvait bien regretter l'attrait inconsidéré que la Russie des tzars exerçait alors sur son volage ami : elle se rendait compte que, par son Académie, par ses châteaux, par l'éclat de ses théâtres, mais surtout par les goûts de son fils aîné, la Suède héritait de tout ce que son « Apollon » pouvait lui révéler de séduisant. Et si Voltaire, comme on l'a dit, règne à Ulricsdal et à Drottningsholm avec le plus francophile des rois de Suède,

ne dirait-on pas qu'une manière d'héritage spirituel s'était, là, secrètement transmis?

***

Est-ce tout? Ne faut-il chercher qu'au delà de la Baltique, et hors de l'Allemagne qui en avait été témoin, des traces indirectes de la mémorable offensive voltairienne? Cette flèche audacieuse et empennée de soie, décochée par l'arc du plus ingénieux rimeur, n'a-t-elle fait que traverser les salons de Monbijou, frôler un cœur de princesse, et se perdre dans les sables de la Sprée?

N'en croyons rien; s'il faut faire peu de crédit à Voltaire diplomate, sommé alors par Frédéric d'abandonner certaines des ses prétentions, et si la propagande de Voltaire a été peu à peu désarmée par un discrédit dont il se doutait peu, singulier est l'honneur que firent au *Madrigal*, quelques années plus tard, les lettres germaniques auxquelles il entendait si peu lui-même, et pour cause.

La réprobation continua, cela va sans dire, pour une pièce de vers aussi ingénieusement audacieuse. Elle fut alimentée par une véritable « affaire » qui, en France, l'été de 1752, mit aux prises Fréron et le rédacteur du *Mercure*, les *Lettres* du premier ayant prétendu administrer la preuve d'un plagiat éhonté, mais une rectification ayant, en juin, remis les choses au point par les soins du second. Et, un peu partout, imprimés ou manuscrits, circulaient les vers à la princesse Ulrique, dont on n'avait toujours point prouvé que Voltaire les eût trouvés tout faits dans les poésies de La Motte.

Or qu'était-ce que cette imputation de plagiat, soulevée en France à propos d'un auteur trop habile à se faire des ennemis, à côté de la stupeur persistante avec laquelle les poètes allemands envisageaient la hardiesse d'un étranger et d'un homme de sang roturier, confiant aux vers un impudent aveu? Est-elle, comme on l'allègue, de Frédéric lui-même, tout à fait désabusé de son « grammairien » patenté, cette variation sur le même thème qui figure dans ses œuvres? « Nous sommes faits, dit Shakespeare, de la même étoffe que nos rêves » : c'est un peu ce qu'allègue cet apologue.

On remarque pour l'ordinaire
Qu'un songe est analogue à notre caractère.
Un héros peut rêver qu'il a passé le Rhin,
Un marchand qu'il a fait fortune,
Un chien qu'il aboie à la lune.
Mais que Voltaire, en Prusse, à l'aide d'un mensonge,
S'imagine être roi pour faire le faquin,
Ma foi, c'est abuser d'un songe.

En tout cas, il est aisé de juger, par un cas particulier, de l'effarement de la gent littéraire d'Allemagne. Hagedorn, un Hambourgeois pourtant, et un spécialiste de l'anacréontisme, écrit à son confrère Ebert le 3 avril 1744, à l'heure où le mariage d'Ulrique fait courir dans le public le fameux madrigal :

Ne croyez pas que ces vers, il les ait écrits en l'honneur d'une actrice française! La licence poétique dont il jouissait à Berlin allait si loin qu'il put se permettre de révéler son tendre rêve à Ulrique, princesse de Prusse! Pareille audace ne se conçoit que de la part d'un Voltaire; et s'il s'agit de *leurs* poètes de cour, c'est un langage fort différent qu'entendent les princesses allemandes!

Rien de plus vrai : une conventionnelle déférence, la pauvre et gauche divinisation des figures princières demeuraient la règle pour quiconque se risquait à s'adresser en vers à ces féodales entités! Et qui sait? C'était après tout le Parnasse tout entier, et pas seulement l'Almanach de Gotha, hiérarchie et protocole, que bousculait ici l'offensive voltairienne s'avisant, à la cavalière, de traiter une princesse en femme. Si bien que le lyrisme amoureux devait nécessairement, outre-Rhin, s'effarer d'une hardiesse poétique faisant si bon marché des fictions interposées entre un amoureux et sa belle.

S'effarer — et aussi, finalement, s'inspirer. Car voici, au camp des vrais poètes, un authentique écho du madrigal fameux. Gœthe, jeune étudiant à Leipzig, tout plein des formes littéraires de la France, adresse à son « Annette » de ces vers de circonstance comme il en tissera toute sa trame, et fait figurer, « du français de M. de Voltaire », une charmante version du *Madrigal* dans son recueil de 1767. Parmi les écrits de l'auteur de *Candide*, les courtes pièces « adressées à des personnes » par son devancier, outrecuidant et désinvolte par ailleurs, lui semblent encore, à soixante ans de là, de vrais chefs-d'œuvre :

mais celui-ci reste le plus parfait. N'est-elle pas émouvante, et propre à nous satisfaire sur la survie de la poésie, la réplique instantanée du patriarche de Weimar, le 16 décembre 1828, quand Eckermann lui dit, au cours d'un long examen des mérites et des faiblesses du poète français :

Votre Excellence se souvient-elle de la courte pièce où Voltaire fait à la Princesse de Prusse, future reine de Suède, la subtile déclaration d'un songe qui l'avait élevé au rang des rois?

— C'est une de ses pièces les plus parfaites, dit Gœthe, qui se met à réciter en français :

... Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire.
Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

FERNAND BALDENSPERGER

MONSIEUR DE BULOW EN FRANCE[1]

(SOUVENIRS)

A la fin de novembre 1878 je me présentai à Paris comme deuxième secrétaire de l'ambassade d'Allemagne. Sur le chemin du retour je m'étais arrêté à Bordeaux, et deux jours à Tours et je m'étais rendu compte que ces deux villes étaient aussi ennuyeuses que Lyon, Rouen, Amiens, Bayonne, Grenoble, Clermont-Ferrand, Nancy et toutes les autres villes de province françaises que j'ai connues. Bordeaux, la plus grande ville du Sud-Ouest et quatrième ville de France, me rappelait Hambourg par sa situation. Mais combien l'Ancien et le Nouveau Jungfermstieg sont plus beaux que les quais de la Garonne et combien le port de Hambourg est plus grand et plus animé que celui de Bordeaux[2]! Quant à la cathédrale de Tours, avec ses deux clochers, elle peut aussi mal se mesurer avec l'immortelle cathédrale de Cologne que cette ville de saint Martin peut se comparer avec la ville allemande « aux centaines de chapelles et d'églises ».

A Paris je fus reçu très aimablement par mon nouveau

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

2. On a déjà constaté, dans la précédente livraison, que le prince de Bulow n'aimait pas beaucoup la France. Ses goûts se ressentent de cette aversion. Dans la plupart de ses jugements sur notre pays et sur nos compatriotes, ce que nous cherchons, d'ailleurs, avant tout, en ce qui concerne du moins cette partie des *Souvenirs*, ce sont des documents sur la psychologie allemande. (N. D. L. R.)

chef, qui m'avait déjà vu au Congrès, le prince Chlodwig de Hohenlohe Schillingsfürst, prince de Ratibor et Corvey, ambassadeur de l'Empire auprès de la République française, chevalier de l'Aigle noir, grand chambellan de la couronne de Bavière. Il était grand seigneur autant par l'âme que par la naissance et par sa situation, d'allures très modestes cependant et presque timides, bien qu'il ne fût pas dépourvu de fierté morale et qu'il n'oubliât jamais que l'ancêtre de sa maison était le duc Eberhard de Franconie, frère du roi Conrad Ier.

Bien que huit ans à peine se fussent passés depuis la guerre, j'ai pu fréquenter alors la plupart des maisons du faubourg Saint-Germain. L'intelligente comtesse de La Ferronays me dit un jour : *Vous voyez comme vous êtes bien accueilli un peu partout. Si vous rencontrez par-ci par-là quelqu'un qui vous fait grise mine, n'oubliez pas que nous avons été, hélas, vaincus. Si nous avions été les vainqueurs, nous serions à vos pieds.* Cela était dit dans une bonne intention, mais n'était pas absolument juste. J'entends dire aujourd'hui qu'après que la France nous a vaincus avec l'aide du monde entier, la société française est moins aimable avec nous qu'après la défaite française de 1870. Machiavel semble donc avoir raison de dire qu'il y a deux façons de gagner et de mener les hommes, la crainte et l'affection, mais que la crainte est le moyen le plus sûr.

Au fond la banalité régnait dans les salons de Paris comme dans tous les salons. Je trouvai plus de conversation intéressante et un accueil d'une affabilité inoubliable chez le directeur de la Banque de France, Georges Pallain, sincère patriote français et financier éminent; il était en même temps écrivain délicat, *éditeur* des lettres écrites à Louis XVIII par Talleyrand pendant le congrès de Vienne et auteur d'un intéressant essai sur Mirabeau. Je fis chez lui la connaissance des trois frères Charmes, publicistes de grand talent, dont les articles dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Deux Mondes* étaient très remarqués, ainsi que celle des deux frères Cambon, dont l'un, Paul, fut préfet à Lille, ambassadeur à Constantinople et à Londres, et l'autre, Jules, préfet à Lyon et ambassadeur à Madrid et à Berlin. Ils me présentèrent un journaliste dont ils me dirent qu'il avait « un drôle de passé », mais

de l'esprit, de l'habileté et surtout une dévorante ambition, Camille Barrère. Jeune enthousiaste, ce Barrère avait pris part à la Commune et avait été collaborateur du *Père Duchesne*, qui avait repris la tradition de Marat.

Je conserve également un souvenir reconnaissant au vieux comte Roger du Nord. La France passe pour le pays des femmes élégantes et sémillantes. A mon sens elle est tout aussi bien le pays des vieux messieurs bien conservés, pleins d'expérience et de sagesse. Le comte Roger du Nord avait été un des amis les plus intimes d'Adolphe Thiers. Il l'appelait « le sauveur de la France » et le tenait, avec Richelieu, Colbert et Talleyrand, pour le plus grand homme d'État français. Il mettait d'ailleurs Henri IV au-dessus de tous ces ministres. Au-dessus de son bureau il avait un beau tableau qui représentait le plus populaire des rois de France faisant son entrée dans la capitale après avoir déclaré que Paris valait bien une messe. Regardant un jour ce tableau le vieux comte me dit : « Voilà le vrai génie politique! La politique demande des concessions et des combinaisons ». Chez Thiers il vantait la prévoyance politique, le courage et l'énergie politique. Thiers, me disait-il, avait désapprouvé la guerre de 1859 contre l'Autriche et prévu que la « prétendue » libération de l'Italie créerait à la France un rival incommode dans la Méditerranée; dans son discours du 3 mai 1866, un des plus grands discours politiques qui aient jamais été prononcés, Thiers avait prédit qu'une victoire prussienne dans la guerre prusso-autrichienne qui se préparait pourrait avoir de mauvaises conséquences pour la France; il avait vite reconnu que Cavour et Bismarck étaient dangereux pour la France; quand, en juillet 1870, Napoléon III, conseillé par Ollivier et Gramont, avait déclaré à la Prusse et à la Confédération de l'Allemagne du Nord, de la façon la plus maladroite, seul devant une Chambre qui lui coupait la parole et l'insultait, il avait fait entendre le langage de la raison; pendant la guerre, tout âgé qu'il était, et en plein hiver, il s'était rendu à Saint-Pétersbourg, Vienne et Rome pour y gagner des sympathies à la France et avait sauvé enfin l'avenir de la France en concluant à temps la paix avec l'Allemagne; mais son principal mérite était l'énergie

avec laquelle il avait réprimé l'insurrection de la Commune. « En faisant fusiller des milliers d'émeutiers, en en faisant déporter des milliers à la Nouvelle-Calédonie, Thiers a conservé à son pays la possibilité d'une évolution paisible et raisonnable, exactement comme un chirurgien prolonge la vie d'un malade en faisant à temps une opération nécessaire. » Ainsi parlait le comte Roger du Nord. Mais moi, je pense que les Français ont donné une brillante preuve de bon sens en comptant le chirurgien qui fit cette sanglante mais salutaire opération au nombre de leurs plus grands hommes d'État et en lui érigeant à Paris et dans beaucoup d'autres villes monuments sur monuments. Les Allemands chantent : *Deutschland, Deutschland über alles*. Les Français, eux, mettent par-dessus tout la France, son intérêt, sa grandeur et sa gloire. Précisément, à cet égard, Adolphe Thiers était un vrai type de Français. Avant et après 1871, il n'a pas cessé de croire à la *prépondérance légitime de la France*. C'était un *fils de Voltaire* assez peu accessible aux sentiments religieux. Mais sa foi en la France avait quelque chose de religieux.

Je fis chez le comte Roger du Nord la connaissance de Gambetta. Il avait alors quarante ans. Au premier abord il n'avait rien d'imposant. Pour sa taille, qui était moyenne, il était trop corpulent, ses mouvements étaient brusques et vulgaires. Jules Grévy et Jules Ferry, Waldeck-Rousseau et Freycinet avaient plus de dignité. Comme le cyclope de l'Odyssée, Gambetta n'avait qu'un œil. Ses adversaires prétendaient qu'il s'était crevé l'autre pour ne pas faire de service militaire. En réalité, il avait perdu un œil par accident dans son enfance. Tout compte fait, l'extérieur de cet homme, qui avait dirigé la « Défense nationale », n'avait rien de précisément bien distingué. Mais le Gambetta qui parlait à la tribune du Corps législatif n'était pas le même que le Gambetta en frac qu'on voyait dans un salon. Il était orateur né, au sens où l'entendent les nations latines, orateur comme l'étaient Danton et Mirabeau, Jaurès, Castelar et Crispi. Il avait une voix forte, grave, harmonieuse, tonnante quand il le voulait, le geste large et dominateur qui convenait à une pareille voix, et un jeu expressif de physionomie. Ses poumons vigoureux et

sa langue facile lui avaient déjà, quand il était étudiant, donné de l'autorité dans ce café Procope, où bien des Français qui sont plus tard devenus célèbres ont fait leurs débuts oratoires. L'étudiant Gambetta habitait au Quartier Latin, rue de l'Odéon, dans le même hôtel où Alphonse Daudet, de deux ans plus jeune, vivait dans une mansarde. Daudet devait plus tard, dans *Numa Roumestan*, son roman peut-être le meilleur, donner d'un crayon net la silhouette du démagogue méridional qui conquiert Paris. On a prétendu que Gambetta étudiant avait été obligé d'emprunter une pièce de vingt sous à ses camarades pour payer son souper. Ceci est une bourde. Gambetta recevait trois cents francs par mois de son père, herboriste établi à Cahors, et c'était une jolie somme pour un étudiant du Quartier Latin. Par contre, je suis disposé à croire que Gambetta, tout en étant à l'aise, avait l'air d'un bohème tant au café Procope, dans sa première jeunesse, que plus tard, à l'époque où, devenu avocat, installé sur la rive droite de la Seine, il haranguait au café de Madrid, le soir, avec sa voix de poitrine, ses auditeurs pleins d'admiration. Encore à l'époque où je le vis, sa tenue négligée me frappa. Son frac était mal mis, sa chemise sortait en bouffant de son gilet. Sa cravate était de travers. Cela lui aurait nui en Angleterre, où on attache beaucoup d'importance au vêtement et où Disraëli prédisait un bel avenir à un membre débutant du Parlement parce qu'il portait son monocle « comme un gentleman ». Le Français ne regarde pas tant à l'extérieur d'un homme, mais d'autant plus à son talent d'orateur. Les Allemands ne tiennent beaucoup ni à l'un, ni à l'autre, mais jugent un homme politique en première ligne sur sa solidité morale et sur son attitude philosophique.

Léon Gambetta, comme Napoléon, Mazarin, le maréchal de Retz et le cardinal de Retz, était d'origine italienne. Son grand-père était venu de Gênes s'établir en France. Son père, né en Italie, et qui prononça toujours le français avec un accent italien très marqué, tenait à Cahors une herboristerie qui avait pour enseigne « Au port de Gênes ». Gambetta était-il d'origine juive? On l'a souvent prétendu, et la coupe de son visage le donnerait à penser. S'il était vraiment juif, ce serait une nouvelle preuve des aptitudes politiques des

Israélites, déjà marquées par Disraëli, Manin, Luigi Luzzati, Karl Marx et Ferdinand Lassalle, pour ne rien dire de Moïse, ni de Salomon.

J'ai conservé le souvenir très exact de ce dîner chez le comte Roger du Nord où je fis la connaissance de Gambetta. Le comte était un gourmet. Il y avait de magnifiques truffes de Périgord cuites au champagne et accommodées au beurre le plus fin, en somme tout ce qu'on peut imaginer de plus indigeste. J'admirai l'appétit avec lequel Gambetta se servit de truffes. En fait d'appétit il rappelait Bismarck. Il accompagnait les truffes de rasades de Chambertin. Après le dîner il se dirigea vers moi, me prit par le bras, s'assit sur un sofa et m'invita à m'asseoir près de lui. Il était tout à fait ce que les Italiens appellent un *simpaticone*, plus que cela, c'était une grande nature. Il amena tout de suite la conversation sur son rôle pendant la guerre de 1870 et ce fut parfaitement juste, car c'est l'admirable énergie avec laquelle, même après la reddition de Metz et l'investissement de Paris, il conduisit la France à la dernière lutte désespérée qui lui a donné en France une situation comme aucun Français de sa génération n'en a eu une égale. Il n'a pas été seulement patriote, comme les Français le sont tous, sauf d'infimes exceptions, il a été le patriote, le nationaliste, par excellence, l'homme qui voulut jusqu'au dernier moment la guerre au couteau, la guerre *à outrance*, comme Clemenceau voulut en 1918 la guerre *jusqu'au bout*. Avoir, à force d'énergie, d'enthousiasme, de foi en son pays, prolongé de quatre mois la résistance, lui a assuré une place dans le cœur des Français et dans la fière histoire de France. Dès décembre 1870 Taine, historien d'esprit critique et peu porté au culte des héros, écrivait à un ami : « Même si nous sommes écrasés, Gambetta aura sauvé notre honneur. Grâce à lui la France sera estimée davantage dans l'avenir. » C'est pourquoi, quand la France, à vrai dire avec l'aide des deux hémisphères, est sortie victorieuse de la Grande Guerre, de Nice, où Gambetta est inhumé, son cœur a été transporté au Panthéon, temple des gloires françaises.

En quelques phrases courtes, vigoureuses, lapidaires, Gambetta, en ce premier entretien que j'eus avec lui, me décrivit son attitude après Sedan et comme membre du gouver-

nement de la Défense nationale. « La France, me dit-il, était sur les genoux. Je lui ai dit : Debout, en marche! Celui qui dans de grands moments conduit la France, a l'impression d'avoir un thermomètre dans la main, une pression de la main et le thermomètre monte. *Dans ces moments, dans les grands moments, on peut tout faire de la France.* » Puis il me parla des rapports de l'Allemagne et de la France. Sans doute, me dit-il, j'avais entendu répéter ce qu'il avait dit de la revanche, qu'il fallait y penser toujours, mais n'en parler jamais, c'était toujours son avis. Il avait parlé aussi de *justice immanente* dans le cours de l'histoire et en Allemagne on lui en avait voulu; pourtant ce mot ne signifiait pas qu'une guerre entre la France et l'Allemagne fût inévitable ou prochaine. En souriant il ajouta : « Voyez Rome. Quand les Italiens ont fait leur entrée dans la Ville Éternelle par la brèche de la Porta Pia, on a cru en général que le pape et le roi ne pourraient pas demeurer voisins dans la même ville et l'on citait Victor Hugo : « Ceci tuera cela. » Eh bien, voyez, le pape et le roi vivent toujours paisiblement à Rome. Ils ne s'aiment pas, mais ils ne s'arrachent pas les yeux. Naturellement le pape espère qu'un jour il sera de nouveau seul à Rome, tandis que les Italiens espèrent qu'il finira par se réconcilier complètement avec eux. Mais provisoirement ils s'arrangent tant bien que mal. Entre la France et l'Allemagne beaucoup de solutions sont possibles dans l'avenir, beaucoup de *combinazione.* Vous connaissez la phrase : *La France désire la revanche, mais elle veut la paix.* La première partie de cette phrase n'est vraie qu'avec des réserves, mais la seconde est absolument vraie. »

Après m'avoir invité à aller le voir à l'occasion, Gambetta me serra la main avec bonhomie et se tourna vers les autres invités. Parmi ceux-ci il traita le général de Galiffet d'une façon toute particulière, tout à fait comme un ami personnel. Le marquis de Galiffet, qui n'avait pas encore atteint la cinquantaine à cette époque, était un brillant militaire. Les mousquetaires sous Louis XIII, les *talons rouges* sous Louis XIV et Louis XV devaient avoir cette allure. Jeune officier, il s'était distingué par sa bravoure. Au Mexique un éclat d'obus lui avait ouvert le ventre. Avec la main il fit rentrer les intestins qui sortaient et attendit ainsi le secours

d'un médecin. On disait que depuis il portait un bandage en argent. A Wörth et surtout à Sedan il avait pris part à de brillantes charges de cavalerie. Plus tard il s'était distingué dans la répression de la Commune, à vrai dire avec une férocité qui souvent accompagne l'héroïsme chez les Français. Pendant cette soirée chez le comte Roger, le général de Galiffet me raconta à moi-même qu'il avait donné l'ordre de fusiller tout communard fait prisonnier, tout ouvrier dont les mains seraient noires de poudre. « Peut-être bien y eut-il parmi ces gens quelques hommes dont les mains avaient été noircies par autre chose que de la poudre; mais dans des moments pareils il ne faut pas être trop méticuleux, *il ne faut pas y regarder de trop près.* »

Certainement beaucoup des électeurs qui avaient voté pour Gambetta dans son ancienne circonscription, l'arrondissement de Belleville, avaient été massacrés sur l'ordre de Galiffet, mais cela n'avait nullement troublé l'amitié qui unissait ce tribun du peuple à ce général de cavalerie. Les Français ont un naturel souple et surtout un admirable patriotisme qui leur permet au moment décisif de faire abstraction de toutes les divergences politiques et de se réconcilier. Quand le comte de Mun, longtemps chef des légitimistes cléricaux à la Chambre française, et qui, colonel de cuirassiers en mai 1871, s'était distingué pendant la répression de la Commune, mourut juste au début de la Grande Guerre, le « dernier survivant de la Commune » et un de ses principaux chefs, Édouard Vaillant, prononça un discours hautement patriotique pour célébrer le défunt. Quand Gambetta prit le pouvoir en 1881, il n'hésita pas un instant à mettre à la tête du grand État-Major le général de Miribel, l'officier le plus monarchiste de l'armée française. Quand, dans la dernière phrase de la Grande Guerre, Clemenceau se mit à prêcher la guerre jusqu'au bout, le général le plus clérical de l'armée, de Castelnau, se présenta à lui : « *Je suis celui qu'on appelle le capucin botté, et je viens me mettre entièrement à votre disposition.* » Clemenceau, athée et anticlérical par excellence, demanda : « *Êtes-vous patriote?* » Le général : « *Jusqu'à la mort. — Alors, je vous donne l'accolade.* » Et nous autres, Allemands?

Pendant le même dîner Gambetta avait attiré mon attention sur le député Waldeck-Rousseau. De huit ans plus jeune que Gambetta, il était, au physique, très différent de lui, grand, élancé, avec un visage régulier, calme et sérieux, un regard froid. Il était habillé avec soin, et même avec élégance. A la tribune il avait une diction nette, une voix claire et qui portait loin. Ce qui est rare en France, il parlait sans gestes, mais d'un ton de commandement. Jamais d'emphase, un ton quelquefois sarcastique et un peu dédaigneux. La Chambre ne lui en imposait pas. Ses discours étaient sobres, mais de forme achevée. Quand Gambetta me le montra, il me dit : « *Ce jeune homme sera un jour la dernière cartouche de la République.* » Cette prophétie devait se réaliser. Appelé en été 1899 à constituer le gouvernement, Waldeck-Rousseau sauva la France amenée au seuil de la guerre civile par l'affaire Dreyfus et la faiblesse politique de ses prédécesseurs. Il ne satisfit pleinement ni les amis, ni les ennemis de Dreyfus, ce qui est en général le sort de tout homme politique modéré. Mais, en graciant Dreyfus et en faisant passer une loi d'amnistie pour toutes les affaires soulevés par ce procès, il ramena la paix intérieure. En même temps, considérant que pendant six ans les troubles de l'affaire Dreyfus avaient été provoquées par des intrigues cléricales, il présenta malgré la violente résistance de la droite une loi sur les congrégations. Le jour où il venait de faire adopter cette loi, en juin 1906, il se retira du gouvernement avec la conscience d'avoir amené le vaisseau au port. Il mourut deux ans plus tard d'un cancer au foie, dans sa cinquante-huitième année.

Tandis que tous les invités du comte Roger se montraient extrêmement aimables à mon égard, seul le sénateur Scheurer-Kestner affecta avec moi, parce que j'étais Allemand, une attitude de raideur; et pourtant, avec ses cheveux blonds, sa barbe blonde, sa haute taille et ses larges épaules, il avait tout à fait l'air allemand. Il descendait de la famille d'industriels bien connus à Mulhouse et était petit-fils de cette aimable Charlotte Buff qui, âgée de moins de vingt ans, tourna la tête à notre plus grand poète, qui l'a immortalisée dans son *Werther*. La Charlotte Buff en chair et en os épousa Jean Kestner, secrétaire de légation au tribunal impérial de

Wetzlar et elle devint la grand'mère de chauvins français. Le sénateur Scheurer-Kestner, qui fut d'ailleurs plus tard un des premiers à prendre avec intrépidité le parti de Dreyfus, était plus français que les Français. C'est un vieux trait du caractère des Allemands, que de n'avoir jamais autant d'ardeur nationale que quand ils se sont donnés à un peuple étranger.

Le bon comte Roger du Nord m'a invité souvent à sa table et chaque fois je vis chez lui des gens intéressants. Un jour il me dit sur sa patrie ce mot juste et profond : « *La France est fille aînée de l'Église et mère de la Révolution.* C'est un avantage pour notre politique extérieure, car nous pouvons à volonté jouer la carte noire ou la carte rouge. Gambetta pense même que nous pourrions jouer simultanément l'une et l'autre. Il a beau avoir donné à la France, il y a six ans, dans son discours de Saint-Julien, le mot d'ordre : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi*, il a beau avoir, il y a un an, crié encore à la Chambre, à l'adresse du cabinet clérical Broglie, que la France ne tolérera pas un gouvernement de curés, il veut protéger tout de même la clientèle catholique de la France en dehors de nos frontières. A son avis l'anticléricalisme n'est pas article d'exportation. Mais à l'intérieur l'opposition de la Révolution et de l'Église est la cause la plus profonde de nos dissensions depuis cinquante ans et provoquera encore bien des luttes. »

Aimablement invité par Gambetta à lui rendre visite, j'allai le voir plusieurs fois et jamais je ne l'ai quitté sans avoir le sentiment d'avoir passé une heure agréable et intéressante avec un homme de haute valeur. Ses adversaires lui reprochaient d'être superficiel et ignorant. Ils le plaisantaient sans beaucoup d'esprit pour avoir une fois, dans un discours improvisé, mentionné la bataille de Crécy comme une des glorieuses victoires françaises. En réalité, il avait énormément lu et emmagasiné dans son extraordinaire mémoire une quantité de faits. A chaque visite que je lui rendais, il m'interrogeait sur les choses d'Allemagne. Je m'appliquai à lui faire comprendre notre système administratif, dont la complication le surprenait. Il ne comprenait pas pourquoi Bismarck n'avait pas unifié l'Allemagne comme Cavour et ses successeurs avaient unifié l'Italie. Il se rendait compte que notre

Bundesrat conservateur servait de contrepoids au Reichstag issu du suffrage universel. « *Ah! voilà! le Conseil fédéral a les fonctions très utiles et très nécessaires qu'exerce chez nous le Sénat.* » Mais le rapport, effectivement très compliqué, de la Prusse avec l'Empire dépassait son entendement et révoltait sa pensée habituée à la *clarté latine*, aux abstraites formules françaises. Je lui dis que les institutions françaises ressemblaient au parc de Lenôtre à Versailles, que les nôtres rappelaient au contraire une forêt d'Allemagne; il me répliqua qu'il préférait de beaucoup le parc de Lenôtre. Il était profondément convaincu qu'un pays centralisé a plus de ressort qu'un pays organisé fédérativement. « *La force de la France réside dans son unité, dans sa centralisation. Nous la devons à Richelieu, le grand cardinal que j'admire par-dessus tout, à son successeur Mazarin, à Louis XIV, qui mérite le surnom de Grand par l'énergie avec laquelle il a maintenu et fortifié l'unité de la France, à la grande Convention, au grand Napoléon. Tous ils ont centralisé.* » Je rapportai un jour ce propos à Bismarck. Il me répondit : « Certainement un pays centralisé est plus facile à gouverner. La centralisation est-elle un agrément pour les administrés? Cela est une autre question. En tout cas elle est impossible en Allemagne. Elle est contraire à toutes les habitudes et tendances des Allemands, à nos qualités comme nos défauts, à toute notre histoire. »

S'entretenant du même sujet avec mon père, Bismarck lui dit : « Les Français sont plus gouvernables que les Allemands. Malgré toutes les révolutions dans lesquelles ils se lancent de temps à autre par chaleur de tempérament ils ont plus de respect que nous pour l'autorité de l'État, plus d'esprit public. Ils ne sont pas non plus aussi platement bourgeois, ils sont beaucoup plus patriotes. »

***

Le prince de Hohenlohe me présenta au maréchal de Mac-Mahon, président de la République. J'avais vu dans le marquis de Galiffet un jeune général de cavalerie; en Mac-Mahon, septuagénaire, je voyais un vieux sabreur, entré sous Charles X dans l'armée française. Il avait un fameux air avec sa barbiche

blanche à la Henri IV et son visage bruni par le soleil en vingt ans d'Algérie. Il était devenu célèbre par un mot qu'il n'avait jamais prononcé, ce *J'y suis, j'y reste* par lequel il aurait répondu à l'ordre d'évacuer le bastion de Malakoff qu'il avait pris d'assaut, mais qui était miné et pouvait sauter d'un moment à l'autre. Plusieurs fois le maréchal s'est défendu d'avoir ainsi parlé : « *Je m'exprime d'habitude plus simplement*, disait ce vieux troupier, *les grands mots ne me vont pas.* » Cette parole magnifique d'héroïsme et de brièveté fut, bien qu'elle n'ait jamais été dite, l'origine de sa brillante carrière. Pour l'amour de ce mot, le peuple français oublia même que Mac-Mahon alla à Sedan et sous les auspices de ce mot Mac-Mahon est entré dans l'histoire.

Le maréchal de Mac-Mahon se démit de ses fonctions le 29 janvier 1879. A ce moment, j'étais chargé des affaires de l'Ambassade parce que le prince de Hohenlohe s'était rendu à Berlin pour la fête des décorations et que le premier secrétaire d'ambassade, M. de Thielmann, était sur la côte d'Azur, le 29 janvier 1879, le banquier Erlanger me fit dire qu'il avait une communication intéressante à me faire. Quand j'entrai chez lui il me montra une lettre par laquelle l'aide de camp du maréchal président, le marquis d'Abzac, l'informait confidentiellement que le maréchal résignerait le lendemain ses fonctions de président de la République. « Télégraphiez cela tout de suite à Bismarck, c'est une primeur politique. » Il fut très aimable de la part du baron Erlanger de me donner ainsi la possibilité d'envoyer le premier à Berlin cette nouvelle importante.

La retraite de Mac-Mahon, duc de Magenta, et son remplacement par l'avocat Jules Grévy, furent accueillis avec satisfaction par Bismarck. Il lui plut de voir à la tête de la France ce républicain bon teint. Effectivement c'est seulement après le départ du maréchal que la République devint en France une réalité. Or, cette transformation était désirée par Bismarck. Il était convaincu qu'une France démocratique serait plus pacifique qu'une France monarchiste et un gouvernement républicain serait incapable de contracter des alliances. Il n'estimait à leur valeur ni la vigueur, le ressort de la France, ni l'attraction exercée par sa brillante capi-

tale sur les peuples et les chefs d'État. Et au contraire il croyait trop que les souverains européens restaient fidèles aux principes légitimistes. En fait, les temps de la Sainte-Alliance étaient passés. Le prince de Galles ne ressemblait guère au mystique Alexandre Ier. Le roi Victor-Emmanuel n'avait pas la rigidité de Nicolas Ier. Alexandre III lui-même, pourtant très autocrate de tendance, et qui n'aimait ni la Révolution, ni les républiques, s'est allié à la France, à vrai dire seulement quand Caprivi, Marschall et Holstein, avec l'assentiment de Guillaume II, eurent dénoncé, d'ailleurs d'une façon maladroite et discourtoise, le traité de contre-assurance conclu avec la Russie et eurent ainsi fait tomber la pierre angulaire de l'édifice bismarckien. Même, quand la République se fut solidement organisée en France, les princes et souverains d'Europe firent de nouveau le voyage de Paris, comme au temps des Bourbons, des Orléans et des Bonapartes, et le bon ou le mauvais exemple fut donné par le prince héritier d'Angleterre et les grands-ducs de Russie.

Si le prince de Bismarck supposait qu'une France républicaine serait militairement moins dangereuse, sur ce point aussi il s'est trompé. Il jugeait trop la démocratie française d'après l'allemande. Chez nous les Schulze-Delich, les Rudolf Virchow, les Jean Jacoby et Waldeck étaient des pacifistes convaincus, qui détestaient du fond de l'âme l'armée et ne rêvaient que de fraternité internationale. Mais la démocratie française n'était pas faite ainsi; encore moins les socialistes français ressemblaient-ils aux nôtres, comme nous l'ont montré pendant et après la Grande Guerre Millerand, Viviani, Briand, Painlevé, Albert Thomas. Il est hors de doute que Jaurès, sur qui beaucoup d'Allemands sentimentaux fondaient leurs espérances, se serait montré aussi patriote que ses amis s'il n'avait pas été assassiné au début de la guerre. Gustave Hervé lui-même, qui avant la guerre voulait jeter le drapeau français au fumier, n'est pas resté en arrière, mais au contraire est passé d'un pacifisme absolu à un chauvinisme outrancier. Les traditions de la démocratie française sont chauvines.

Une autre erreur de Bismarck fut de croire que la France-République serait tellement affaiblie par des discussions politiques, des grèves et des désordres révolutionnaires qu'elle

serait paralysée à l'extérieur. La République française a très bien su maintenir l'ordre, d'une main ferme et au besoin rude. Quand il y eut grève, elle intervint plus énergiquement qu'aucun gouvernement allemand n'a jamais fait. Quand la grève des mineurs de l'hiver 1905 fut terminée, l'ambassadeur de France à Berlin, Jules Cambon, m'exprima son étonnement et son admiration, que cette gigantesque grève se fût passée sans effusion de sang. « Chez nous, en France, ajouta-t-il, quand il y a grève, il y a presque toujours des coups de fusil. »

La troisième République a donc toujours maintenu l'ordre avec une fermeté inébranlable. Cela ne veut cependant pas dire que Harry Arnim ait eu raison de chercher à convaincre Bismarck que mieux aurait valu pour nous une France monarchiste. Bien que la République française ne nous ait pas fait le plaisir de donner à nos démocrates le spectacle horrible de l'anarchie, bien qu'elle ait été patriote et même ait nourri en silence ses espoirs de revanche, nous avons vécu en paix avec elle pendant plus de quarante ans, et nous aurions pu vivre ainsi plus longtemps encore, si dans les tragiques journées de juillet 1914 nos diplomates avaient eu un peu plus de tête.

Parmi les trois Jules qui jouèrent un rôle en France après la guerre de 1870, Jules Simon, Jules Grévy et Jules Ferry, le moins remarquable était Grévy. Au physique il me rappelait ces magistrats de Berlin, qui au tribunal se font remarquer par leur exactitude, leur calme, leur rigueur de juristes, et qui au club ont de la gaieté, font avec plaisir une partie d'écarté, si la politesse l'exige, et risquent même une partie d'ombre avec des dames d'un certain âge. Grévy portait avec beaucoup de ses collègues du barreau de grands favoris blancs, les lèvres et le menton rasés, et il était complètement chauve. Cela faisait de lui le vrai type de l'avoué et tout acteur qui aurait voulu copier sa physionomie aurait été sûr du succès. Il aurait pu rester président jusqu'à la fin de ses jours, mais son gendre le perdit. La carrière de beaucoup d'hommes politiques a été brisée par leur femme, ou par leur fils. A ma connaissance Jules Grévy est le seul qu'un gendre ait sur la conscience.

Jules Ferry était tout aussi brave homme que Jules Grévy. Mais il n'était pas aussi sympathique que Gambetta et n'était pas comme lui une grande nature. Il était originaire de Saint-Dié, où depuis des siècles ses ancêtres avaient été d'honorables bourgeois. Il était grand, blond, large d'épaules, avec des mouvements anguleux. Gambetta, qui ne l'aimait d'ailleurs pas beaucoup, a dit de lui que, s'il était entré dans la carrière militaire, il serait devenu un Ney ou un Murat. On avait peine à croire que cet homme austère eût pu dans sa jeunesse écrire un pamphlet qui fut l'origine de son avancement dans la carrière politique. Les contes fantastiques d'Hoffmann sont plus connus et plus populaires en France qu'en Allemagne. Sous le titre : *Les contes fantastiques d'Haussmann*, Ferry publia un an avant la chute de l'Empire une brochure satirique et violente contre le préfet de la Seine, Haussmann, qui sous Napoléon III avait modernisé Paris en faisant exécuter d'immenses travaux très coûteux. Le jeu de mots « comptes-contes » rendit Ferry brusquement célèbre. L'expédition du Tonkin fit de lui un certain temps l'homme de France le plus haï. Lorsqu'en 1885 arriva à Paris la fausse nouvelle d'une grave défaite française à Langson, au nord-est du Tonkin, Ferry fut obligé de franchir au moyen d'une échelle le mur entre le Palais-Bourbon et le jardin du ministère des Affaires étrangères, pour ne pas tomber aux mains des gens du peuple qui épiaient sa sortie de la Chambre et voulaient l'écharper. Pas un homme d'État français n'a eu plus à souffrir que Jules Ferry de la sottise et de l'injustice de la *turba mobilium quiritum*. On l'accusait de sympathies pour l'Allemagne. J'ai entendu moi-même sur le trottoir devant la Chambre, des gens qui lui criaient « Bismarck! » En réalité Jules Ferry était un chauvin de la plus belle eau. Il a été un des fondateurs de la Ligue des patriotes. La France lui doit la Tunisie et le Tonkin. Ses adversaires ont prétendn qu'il s'était laissé manœuvrer par Bismarck qui, en l'orientant vers ces pays avait voulu détourner la pensée française de l'Alsace-Lorraine, brouiller la France avec l'Italie et désorganiser l'armée. En réalité Ferry a vu plus loin que Bismarck. Il savait que l'acquisition des grandes colonies n'empêcherait pas les Français de songer toujours à Strasbourg et à Metz, et,

en attendant, profitant de la bienveillante tolérance de l'Allemagne, il mettait la main sur de vastes et beaux territoires de grand avenir.

Négocier avec Ferry, ce que j'eus plusieurs fois à faire à Paris, n'était pas chose facile. A chaque mot qu'il disait, je voyais qu'il détestait l'Allemagne. Partout il voyait des traquenards, même où il n'y en avait pas. Cependant, à force de calme, d'exactitude et de politesse, je me tirais bien d'affaire avec lui. Il lui arriva de s'entretenir avec moi d'autres choses que des questions politiques particulières qui m'amenaient chez lui. Il était foncièrement autoritaire et méprisait en son for intérieur la plate démocratie. Pour lui la *fraternité*, et surtout la fraternité internationale, était un mot vide, l'*égalité* un pur non-sens, parce qu'elle est impossible, et la *liberté* ne pouvait s'entendre que dans la mesure où elle ne compromettait pas les intérêts de l'État. Comme Gambetta il voulait une France *blindée et cuirassée* et déclara encore en 1885 qu'il fallait militariser le peuple français jusqu'aux moelles par l'école et par une loi militaire la plus dure possible. Son testament se termina par ces mots : « Je désire être enterré à Saint-Dié, en face de la ligne bleue des Vosges, afin que tant que l'Alsace sera séparée de la France, je puisse entendre ses plaintes et, quand elle sera de nouveau unie à la France, ses cris de joie. » Au point de vue français il mérite les monuments qui lui ont été érigés à Tunis, à Haï-Phong et dans sa ville natale de Saint-Dié, même par des hommes qui de son vivant l'avaient attaqué, insulté et avaient provoqué sa chute. Son ennemi le plus acharné fut Georges Clemenceau, qui dirigea contre lui des attaques presque aussi haineuses que contre Gambetta.

Ferry était le type du Français de l'Est, robuste et noueux. M. de Freycinet, par contre, était un Français du Midi, aux membres délicats, extrêmement aimable et courtois. On le surnommait *la souris blanche*, mais dans son corps frêle vivait une âme forte. Il avait été le conseiller militaire de Gambetta pendant l'hiver 1870-1871. Notre attaché militaire à Paris, Adolphe de Bülow, juge très compétent en la matière, m'a dit que cet ingénieur, qui n'avait jamais été militaire et qui avait à peine quarante-deux ans quand il fut appelé

à organiser la résistance française, avait manifesté dans des conditions extrêmement difficiles plus de talent militaire que bien des vieux généraux dans une situation moins critique. Les rapports de notre ambassade avec Freycinet furent bons. Le prince et la princesse Hohenlohe entretenaient de cordiales relations avec la famille Freycinet et le prince me dit un jour en plaisantant : « Nous pourrions, en somme, faciliter le rapprochement franco-allemand en faisant épouser Mlle de Freycinet par Philippe-Ernest. » Ce Philippe-Ernest était le fils aîné du prince. Toutes ces petites amabilités n'ont d'ailleurs pas empêché Freycinet de travailler tout particulièrement à la conclusion d'une alliance franco-russe, et ses efforts ont été couronnés de succès, succès dû, il est vrai, en partie à la faute de ceux qui chez nous n'ont pas voulu renouveler le traité de contre-assurance.

J'étais second secrétaire d'ambassade. Le premier secrétaire était le conseiller de légation de Thielmann.

Le troisième secrétaire d'ambassade était le comte Philippe Eulenburg, que je rencontrai à Paris pour la première fois. Tous ses parents et amis l'appelaient Phili. Il était de deux ans plus jeune que moi. Il était extrêmement bien de sa personne, grand, avec de beaux yeux un peu mélancoliques, une voix agréable, d'excellentes manières, toujours naturel, jamais vulgaire, véritable aristocrate, et, par toute sa façon d'être, ce que les Français appellent un charmeur.

Après la guerre de 1870 la mode a été en Allemagne de traiter Paris de Babylone de la Seine. C'était une forte exagération et une expression qui manquait de bon goût. Le vice s'étale dans toutes les grandes villes, à Londres et à New-York plus brutalement qu'à Paris. Je me demande si, dans les années qui ont précédé la Grande Guerre, Berlin ne rappelait pas la ville de Nabuchodonosor plus que Paris, où au moins l'esprit et la grâce jettent un voile sur le péché. Je ne veux d'ailleurs pas prétendre que j'aie vécu justement à Paris comme un trappiste. J'y cherchai le calme et un réconfort auprès d'une dame bonne et affectueuse, qui s'intéressait à moi avec la tendresse d'une mère et le dévouement d'une amante, la comtesse D. Elle vivait séparée de son mari, sans être précisément divorcée. Elle avait une quarantaine d'années. Elle était tout

à fait femme du monde, sans avoir la banalité de manières des gens du monde, naturelle et pourtant distinguée. J'aimai la comparer à madame de Warens, ce qui au début la flatta, car elle avait une haute idée du génie de cet enchanteur de Rousseau. Mais lorsque, mis en train par ma comparaison, elle relut les *Confessions* et trouva que madame de Warens avait eu des relations intimes avec son valet de chambre Claude Anet, qu'elle était heureuse de ces relations et que Jean-Jacques était fier d'être le troisième personnage de cette histoire, elle me pria avec sévérité de ne plus faire de comparaisons pareilles. Nous nous étions rapprochés sans passion; nous nous quittâmes sans déchirement. J'espaçai mes visites chez elle et notre correspondance aussi finit par s'arrêter.

Près de trente ans plus tard son souvenir me revint de façon singulière. C'était un peu avant ma retraite comme chancelier. Moi qui ne rêve que très rarement, j'eus un surprenant rêve, aussi net que ceux dont parle le bon Homère. Je vis soudain la comtesse D. devant moi, en chair et en os, à ne pas me méprendre. C'étaient son visage, sa voix, son regard. Elle se mit à me parler de la façon la plus naturelle : « *Enfin, je vous revois. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes plus vus. Pourquoi ne m'avez-vous jamais écrit, à moi qui vous aimais bien?* » Je répondis non sans embarras intérieur mais en faisant bonne contenance : « *J'ai eu tort, très tort, ma chère amie. Mais si vous saviez combien ma vie a été agitée! J'étais si occupé! Mais si je ne vous ai pas écrit, je ne vous ai pas oubliée.* » Elle me tendit la main et disparut, comme disparaissent chez Homère les figures apparues en rêve, s'évanouissant dans un souffle d'air.

Lorsque, le lendemain matin, je m'assis à mon bureau je pris un bloc-notes et écrivis sur une feuille : « Bureau du chiffre. Prière de me faire connaître à temps l'heure de départ du prochain courrier pour Paris; j'ai à lui confier une lettre. » Mais avant d'avoir pu écrire à mon amie, comme je le voulais, je lus dans un journal de Paris, en prenant mon thé du matin, que la comtesse D. était morte la même nuit où j'avais eu ce rêve bizarre. Sa mort, disait le journal, faisait un grand vide dans la société parisienne, où elle était l'objet de beaucoup de sympathie et du respect de tous.

Je m'abstiens de tout commentaire et note seulement que je ne me suis jamais occupé de spiritisme, de somnambulisme, d'apparitions, d'hypnotisme ni de télépathie, bref que j'ignore complètement toutes les formes de l'occultisme, et je renvoie le lecteur à ce que Schopenhauer dit des rêves et des visions tant dans son ouvrage principal, *Le Monde comme volonté et représentation*, que dans ses *Parerga et Paralipomena*.

***

Le prince de Bülow, le père de l'auteur, étant mort, celui-ci dut se rendre en Allemagne. Nous reprenons son récit au moment où il revient à Paris.

Le prince de Hohenlohe, dans la pensée qu'en raison de mon deuil il me serait agréable de vivre tranquille et indépendant, m'invita à venir habiter avec lui à l'Ambassade. Avec lui vivaient sa belle-mère, la princesse Léonille Wittgenstein, et son plus jeune fils, le prince Alexandre, alors âgé de dix-sept ans. Je me souviens avec plaisir des soirées tranquilles que je passai là en cet hiver 1879-1880. La princesse Léonille, épouse en secondes noces du prince Louis Sayn-Wittgenstein, était une femme remarquable. Elle était Russe, née princesse Bariatinsky; elle s'était convertie à la religion catholique, à laquelle elle était attachée passionnément, mais sans intolérance. Elle mourut en 1918, dans sa cent troisième année et me témoigna jusqu'à sa fin une sincère affection.

Le 14 juillet 1880, quatre-vingt-onzième anniversaire de la prise de la Bastille et Fête nationale des Français, eut lieu une grande revue au Bois de Boulogne, à Longchamp. Le Président de la République remit de nouveaux drapeaux à des délégations de tous les régiments. Sur ces drapeaux étaient marquées les victoires de l'armée française, Rocroi et Fontenoy, Valmy et Jemmapes, Arcole et Rivoli, Marengo et Austerlitz, Iéna, Wagram, l'Isly, Inkermann, Magenta, Solférino, Puebla. Ainsi le gouvernement français entretenait dans le peuple français, comme c'est le devoir de tout gouvernement patriote, énergique et sage, le souvenir

de ses traditions militaires. J'assistai dans la loge présidentielle à ce magnifique spectacle. Les troupes défilèrent bien. L'enthousiasme des milliers de spectateurs était indescriptible. Assurément la France continuait à vouloir la paix, mais l'âme fière de ce peuple foncièrement chauvin s'était ressaisie après l'ébranlement de l'*Année terrible* et de nouveau les Français regardaient leur armée avec affection et confiance.

Ce sont ces sentiments qu'exprima Gambetta à l'occasion de la brillante revue navale qui eut lieu au mois d'août à Cherbourg; il montra que l'armée française réunissait toutes les meilleures forces de la nation, et que le culte passionné du peuple français pour cette armée s'expliquait par la nécessité de relever la France, pour qu'elle reprît son rang dans le monde. Le sens de ce discours fut compris en Allemagne. L'empereur Guillaume Ier, qui n'aimait pas faire le hâbleur, mais qui n'entendait pas qu'on dépassât la mesure avec lui, profita du 2 septembre 1880, dixième anniversaire de Sedan, pour s'adresser à son tour à l'armée. Après quelques mots élogieux sur les remarquables qualités de l'armée française, il exprima sa reconnaissance aux hommes qui dans la glorieuse année 1870-1871 avaient conduit l'armée allemande; il rappela les douloureux sacrifices par lesquels la victoire avait été achetée; il dit que sa dernière pensée irait à l'armée, et qu'il souhaitait la voir se souvenir toujours qu'elle ne pourrait remporter de grands succès qu'à force d'obéir à l'honneur et au devoir, à force de discipline et d'application minutieuse.

Le 10 novembre 1881, le président du Conseil, Jules Ferry, donna sa démission après un débat sur l'expédition en Tunisie qui tourna mal pour lui. Jules Grévy chargea Gambetta de former le nouveau cabinet et Gambetta s'exécuta sans enthousiasme. Il aurait préféré de beaucoup se tenir encore pendant quelque temps à l'écart, mais il sentait qu'en raison du mécontentement grandissant que causait son *gouvernement occulte* il lui fallait rentrer en scène.

Tout le monde attendait un *grand ministère*, mais Gambetta ne réussit pas à en mettre un sur pied, parce qu'aucun des politiciens éminents auxquels il s'adressa n'eut envie de s'embarquer avec lui. Il essuya même un refus de la part de Freycinet,

son fidèle collaborateur au gouvernement de la Défense nationale. Il constitua donc un cabinet avec ses amis personnels : Waldeck-Rousseau à l'Intérieur, Rouvier au Commerce et aux Colonies; lui-même prit, avec la présidence du Conseil, le ministère des Affaires étrangères. Il donna un sous-secrétariat d'État, à un de ses intimes, Eugène Spuller, fils d'un Badois immigré, mais né dans le département de la Côte d'Or, qui produit de si bon bourgogne, et Français très chauvin, bien que l'opposition l'ait traité de « Badois » en manière de moquerie.

Peu après la constitution de ce nouveau cabinet un grand dîner eut lieu à l'ambassade d'Allemagne en l'honneur de Gambetta. Gambetta me salua avec son affabilité ordinaire. Il avait l'air fatigué. Henri Rochefort, qui avait jadis combattu le second Empire, coude à coude avec lui, était maintenant devenu son venimeux adversaire. Gambetta ayant envoyé comme ministre résident à Tunis un certain Roustan, Rochefort avait dirigé contre ce dernier de telles attaques que ce fonctionnaire déposa une plainte. Dans le procès qui s'ensuivit toute sorte de choses désagréables furent remuées, ce qui fournit l'occasion de nouvelles attaques contre Gambetta. Après dîner Gambetta me prit à part et me dit : « Vous voyez de quelle manière infâme et par quelles canailles je suis pris à partie! » Il ajouta avec un sourire mélancolique : « Mon jeune ami, je vous ai prédit un jour que vous pourriez être à la tête du gouvernement de votre pays. Si cela arrive, n'oubliez pas que la politique est un métier sale et qu'on ne peut pas avoir de la plupart des politiciens une idée assez mauvaise, surtout quand ils sont parlementaires. » Quand le prince de Hohenlohe me demanda le lendemain quelle impression Gambetta m'avait laissée, je lui répondis : « Il a du plomb dans l'aile. »

La France est un pays où, depuis Voltaire, Beaumarchais et Paul-Louis Courier, l'esprit a été une arme quelquefois terrible. Depuis que Gambetta était devenu ministre, il était l'objet de plaisanteries souvent mauvaises, mais quelquefois bonnes et qui en tout cas portaient comme des flèches. Il en est une dont je me souviens. Au cours d'une séance agitée à la Chambre, le ministre de la Guerre, Campenon, voulait prendre la parole

à un moment qui ne semblait pas opportun à Gambetta. Pour retenir son collègue de parler, Gambetta lui mit la main sur l'épaule. Un socialiste cria au ministre de la Guerre : « Obéissez à César! » Rappelé à l'ordre, il répliqua : *Je retire César et je mets Vitellius.* Depuis ce jour la presse d'opposition donna à Gambetta le nom de Vitellius, le plus dépravé de tous les empereurs romains.

Le 25 janvier 1882 la Chambre repoussa le projet de révision de la Constitution présenté par Gambetta. Aussitôt Gambetta démissionna et Grévy chargea Freycinet de constituer le nouveau cabinet. Léon Say, Jules Ferry et Himbert, qui n'avaient pas voulu se subordonner à Gambetta, reçurent des portefeuilles. La coalition qui avait fait tomber Gambetta était conduite par Clemenceau, qui à cette fin avait ménagé une alliance de l'extrême gauche radicale et de la droite. Freycinet, qui s'appliquerait à prendre le contre-pied des manières plutôt autoritaires de Gambetta, se présenta à la Chambre par un discours humble, dans lequel il déclara que le nouveau gouvernement était plein de *déférence* pour les représentants du peuple, sans lesquels il ne « pouvait rien ».

Quelques semaines après sa chute Gambetta me pria de venir chez lui. Je le trouvai de bien meilleure humeur et l'air bien plus dispos qu'au dîner de l'ambassade. Il me dit en souriant : « C'est bien gentil à vous de venir voir un mort. A vrai dire je suis seulement en état de catalepsie. J'ai l'intention de faire comme Lazare, qui ressuscita au bout de quelques jours, au grand étonnement de ses sœurs Marie et Marthe. Je n'ai que quarante-quatre ans. J'ai l'avenir devant moi. » C'était en mars 1882. Victor Hugo a dit : « L'avenir est à Dieu. » Gambetta n'avait pas fait entrer dans son calcul le *media in vita.* Il mourut un an à peine après sa chute. Au milieu de décembre 1882, il se fit une blessure dans sa modeste villa de Ville-d'Avray. Sur cet accident circulent encore toutes sortes d'histoires plus ou moins romantiques. Mais les faits vrais, tels que plusieurs de ses amis les ont rapportés, de façon concordante, immédiatement après sa mort, furent très simples. Depuis plus de dix ans Gambetta aimait une femme gracieuse et intelligente, madame Léonie Léon, divorcée depuis longtemps. Elle s'était éprise de lui en écoutant, assise

à la galerie du Corps Législatif, son entraînant discours du début de 1870 contre le plébiscite. Gambetta aurait bien voulu l'épouser, mais, en bonne catholique, elle ne voulait pas se remarier tant que son premier mariage n'aurait pas été dissous par le Saint-Siège, ce qui était impossible. Un jour que Gambetta se promenait avec madame Léon dans le jardin de sa villa, un petit revolver qu'il tenait à la main se déchargea par suite d'un mouvement tout à fait involontaire et la balle lui traversa la paume de la main et l'avant-bras. Tandis que Gambetta gardait le lit à la suite de cette blessure, une appendicite qu'il traînait depuis des années entra soudain dans une phase aiguë. Il se produisit une suppuration, suivie d'une péritonite, qui le fit succomber. D'après ce que me dirent tout de suite des médecins, une opération pratiquée à temps aurait pu le sauver. Il mourut dans la nuit du premier janvier 1883.

Les obsèques eurent lieu le 7 janvier. J'ai rarement été témoin d'une manifestation plus imposante. Comme à l'enterrement du pauvre Werther dans l'immortel roman de Gœthe, aucun prêtre n'accompagna sa dépouille; mais des centaines de milliers de personnes, appartenant à tous les partis, et à toutes les classes sociales, étaient venues. Immédiatement derrière le cercueil marchait Paul Déroulède, président de la Ligue des Patriotes et auteur des *Chants du soldat*. Il gesticulait en criant : « Quand même! Quand même! Vive Strasbourg! Vive la revanche! » L'inhumation ne put pas avoir lieu à Paris, parce que le père de Gambetta, originaire de Gênes, voulut absolument que la dernière demeure de son fils fût à Nice. Mais devant le Louvre, si étroitement uni à l'histoire de France, un monument national a été érigé à Gambetta, le patriote, l'organisateur de la *résistance à outrance*, le jusqu'auboutiste de 1870. Ce monument le représente en pied, avec ses longs cheveux flottant en arrière, la tête fièrement levée. Sa main tendue indique un but lointain, le Rhin et Strasbourg.

***

Au moment de mon séjour à Paris il n'était pas encore interdit aux membres des anciennes maisons régnantes de résider en France. Les Bonapartes n'occupaient pas beaucoup

de place. Le Prince impérial, que les adversaires de son père avaient appelé Loulou, avait péri misérablement en Afrique du Sud, dans une rencontre avec des indigènes, à l'âge de vingt-trois ans à peine. Sa mère l'impératrice Eugénie, avait le courage de venir chaque printemps à Paris et de se loger dans un hôtel d'où elle avait vue sur l'emplacement des anciennes Tuileries et sur le jardin où son fils enfant avait pris ses ébats.

Depuis la mort du pauvre Loulou le chef de famille était le prince Jérôme-Napoléon, surnommé Plon-Plon. Par ses goûts de libre penseur et plus encore par le cynisme avec lequel il affichait son athéisme, il était devenu la bête noire de tous les Français bien pensants, qui exerçaient il y a quarante ans plus d'influence qu'aujourd'hui. Plon-Plon était d'ailleurs loin d'être dépourvu de dons intellectuels. Je me suis plusieurs fois trouvé avec lui; au physique il avait une ressemblance non douteuse avec son oncle, Napoléon Ier, et il y avait quelque chose en lui du génie de cet oncle, comme le discerna Herbert Bismarck, quand il le rencontra dans l'hiver 1892-1893 à Rome chez ma belle-mère. Le fils du prince Jérôme Napoléon, le prince Victor, né en 1862, passait déjà pour un dégénéré. En 1848 encore l'immense prestige de Napoléon Ier avait rendu possible la restauration de l'Empire par le chimérique et faible Napoléon III; mais, trente ans plus tard, la famille du grand Corse, avait, à vues humaines, fini pour toujours de jouer un rôle.

Par contre la famille d'Orléans semblait à ce moment avoir de meilleures chances. Elle vivait à Paris très librement et j'ai souvent rencontré ses membres. Le chef de famille était le comte de Paris, qui avait alors à peine quarante ans. Il tenait davantage de sa mère, princesse mecklembourgeoise, que de son père, le brillant duc Ferdinand d'Orléans qui avait péri en 1842 dans un accident de voiture. Le comte de Paris semblait posséder des qualités solides, de la culture, mais n'avait pas de brillant. Il lui manquait ce qu'aiment les Français, le *panache*. Son frère, le duc Robert de Chartres, rappelait plutôt le roi Henri IV, qui *fit le diable à quatre*. Il passait pour un homme à bonnes fortunes, s'était bravement battu en 1870 comme simple soldat, sous un nom d'emprunt et commandait pendant mon séjour à Paris un régiment

de chasseurs à cheval. Le duc Louis de Nemours était sourd comme un pot et, depuis que son fils, le comte d'Eu, s'était marié avec la fille et héritière de l'empereur Pedro II, il ne s'intéressait qu'aux affaires du Brésil. C'était le cas aussi pour le prince François de Joinville, qui avait épousé pareillement une princesse brésilienne. Le duc Antoine de Montpensier était devenu très Espagnol depuis qu'il s'était marié à une sœur de la reine Isabelle II. Une princesse très sympathique était la duchesse Sophie d'Alençon, née duchesse de Bavière, sœur de l'impératrice Élisabeth d'Autriche et de la reine Marie-Sophie de Naples. Toutes les fois qu'elle me rencontrait, elle me saluait toujours avec amabilité en allemand. Elle a péri en 1897 dans un grand incendie, où par son sang-froid et son courage elle fit honte aux hommes présents.

Le plus remarquable, de beaucoup, des Bourbons-Orléans était le duc Henri d'Aumale, né en 1822. Il m'a fait deux fois l'honneur de m'inviter dans son magnifique château de Chantilly, le château historique de la famille de Condé, où il recevait en grand seigneur. Quelque jeune que je fusse, il me traita avec la même parfaite courtoisie que les généraux invités, ses camarades, et que ses confrères les membres de cette Académie française à laquelle il légua son château. Tandis qu'il nous faisait faire le tour du château, il attira mon attention sur un portrait grandeur naturelle de son grand-père, le duc d'Orléans, cousin de Louis XVI, qui vota pour l'exécution du roi et fut lui-même guillotiné bientôt après. En me montrant ce portrait le duc d'Aumale dit en souriant : « Et voilà mon grand-père, le citoyen Égalité. » Puis il se tourna vers ses invités et continua : « Et savez-vous comment mourut Philippe-Égalité? Avant de monter sur la charrette, il commanda son dernier déjeuner : trois douzaines d'huîtres, des meilleures marennes, deux côtelettes, une bouteille de Chablis. Savez-vous comment il était vêtu pour aller à la guillotine? Frac vert avec gilet de piqué blanc, culotte jaune et bottes bien cirées. Le grand historien anglais Carlyle nous a raconté cela. *Mon grand-père était un b...re, mais il n'avait pas froid aux yeux.* » Parmi les invités de Chantilly se trouvaient deux écrivains : Édouard Pailleron, auteur du *Monde où l'on s'ennuie* où il raille de façon très mordante Caro, le philosophe

de salon, et Victorien Sardou. Pailleron avait raison de railler Caro. J'ai entendu moi-même un jour ce pseudo-philosophe chez la princesse Monia Ouroussov; il prétendait éreinter le grand Schopenhauer; à la fin il apparut qu'il n'avait qu'une idée très sommaire de ses œuvres principales.

Le corps diplomatique à Paris était très nombreux. Comme le disait Bismarck en plaisantant, Paris semblait être le seul poste où les diplomates se sentaient en bonne santé. Dans toutes les autres villes ils se plaignaient du climat et demandaient à changer d'air. Paris était et est encore, effectivement, une ville merveilleuse et, avec Rome, l'endroit du monde où des étrangers peuvent mener la meilleure vie. Voulez-vous chercher des souvenirs historiques, avoir sous les yeux les plus purs chefs-d'œuvre de l'art, du laurier droit sous le ciel bleu? Allez à Rome. Voulez-vous le spectacle de la vie politique toujours changeante, des discussions passionnées sur les grands intérêts humains, des disputes entre gens d'esprit, une vie publique plus riche que nulle autre part en moments dramatiques? Allez à Paris. Le plus distingué et le plus sympathique des diplomates non-allemands à Paris était alors l'ambassadeur de Russie, le prince Nicolas Orlov; dans la guerre de Crimée, il avait perdu l'œil gauche à l'attaque de Silistrie, et portait un bandeau noir; avec ce bandeau et sa haute taille il avait un air très martial. Au contraire, l'ambassadeur d'Autriche, le comte Beust, faisait une pitoyable figure. On aurait dit qu'il ne s'était jamais lavé. Pourtant il se croyait bel homme et était très fier de ses petits pieds, au point d'aimer s'asseoir de telle sorte que tout le monde pût les admirer. De l'époque où, chancelier autrichien, il avait eu Bismarck comme adversaire, il avait gardé une rancune ineffaçable contre ce dernier, excitait tout le monde à Paris contre l'Empire allemand et fréquentait assidûment le salon de la plus germanophobe des femmes, la fameuse madame Edmond Adam (Juliette Lambert). L'ambassadeur d'Angleterre, lord Lyons, était avec Hohenlohe et le prince Orlov l'ambassadeur le plus distingué de Paris. Comme la plupart des Anglais il jugeait toutes choses, petites et grandes, du point de vue exclusivement anglais. Donnant une fois un grand dîner, il plaça le prince Erni de Hohenlohe-Langenburg,

simple attaché à notre ambassade, avant les ministres français et même avant les ambassadeurs des autres puissances, en faisant valoir que le prince était petit-neveu de la reine Victoria et par conséquent avait le pas sur tout le monde. Un personnage qui ne manquait pas d'originalité, c'était l'ambassadeur d'Espagne, le duc Fernand Nunes, Italien de naissance devenu Espagnol à la suite de son mariage avec une riche héritière espagnole. Il s'intéressait beaucoup aux jeunes dames du ballet. « *J'aime*, disait-il, *protéger les beaux-arts.* » La politique le laissait très indifférent. Comme je déjeunais chez lui avec le prince de Galles trois jours après que Gambetta s'était chargé du gouvernement, nous découvrîmes qu'il ne savait encore rien de la constitution du ministère Gambetta, ce qui amusa fort le prince de Galles. Le membre du corps diplomatique qui m'intéressa le plus fut le nonce du pape, Monseigneur Czacki, Polonais complètement romanisé, parfait représentant de la diplomatie du Saint-Siège, qui en un certain sens est la meilleure du monde. Il était à la fois naturel dans ses propos et prudent, ne cédant jamais quand des principes étaient en jeu, mais par ailleurs aussi accommodant, aussi opportuniste que possible, très aimable même avec les ministres et parlementaires français anticléricaux; je l'ai vu souvent assis sur un sofa à côté de Jules Ferry, Freycinet, Spuller, Paul Bert, fumant avec eux des cigarettes et causant avec animation. Il était sévère pour le clergé français. « *Ces gens-là, par leur fanatisme étroit et lourd, qu'ils appellent foi, gâtent les meilleures, les plus fines combinaisons. J'en ai par-dessus la tête.* » Il était grand admirateur de Bismarck.

Presque chaque année venait à Paris le prince de Galles, qui semblait se plaire là davantage qu'en aucune autre ville. Il fréquentait tous les milieux, les princes d'Orléans qu'il traitait en parents, les fils Rothschild, qu'il traitait en amis, les hommes politiques, les viveurs, les douairières du boulevard Saint-Germain et les dames du demi-monde. Chaque fois qu'il revenait à Paris, il m'invitait, comme ami de son beau-frère, le roi Georges de Grèce, et, me disait-il aimablement, comme camarade d'enfance de son épouse. Il me disait toujours des choses sérieuses et intelligentes. Devenu le roi Édouard VII, il m'a gardé sa bienveillance personnelle, qui ne

l'a pas empêché de poursuivre sa politique dite d'encerclement, mais a adouci bien des angles et évité de graves difficultés.

***

Le prince Chlodwig Holenlohe partit en congé au début de septembre 1883, comme c'était son habitude, pour se rendre à Aussee. Peu de temps auparavant j'avais été nommé premier secrétaire d'ambassade. Cet avancement ne m'avait peut-être pas tout à fait causé autant de joie que treize ans auparavant, alors que j'étais aux hussards, ma nomination au grade de brigadier et le bouton de brigadier sur ma tunique; tout de même il me fit plus plaisir que bien des avancements plus importants dont j'ai bénéficié plus tard. Le principal motif de ma satisfaction, c'est que comme premier secrétaire j'avais la certitude d'exercer chaque année pendant assez longtemps les fonctions de chargé d'affaires, c'est-à-dire d'être à la tête de l'ambassade; or, justement, comme le désire naturellement tout diplomate débutant qui a quelque ambition, je voulais faire mes preuves.

Mais, quand le prince Hohenlohe quitta Paris, le monde était calme, sans aucun signe précurseur de tempête. Le comte de Chambord, dernier des Bourbons directs et par conséquent dernier espoir des légitimistes en France, venait de mourir; mais cet événement n'avait d'intérêt que pour la France, un faible intérêt même, étant donné les progrès que faisait la consolidation de la République. Alphonse Daudet écrivait son roman « Les rois en exil », qui se termine par la mélancolique réflexion : « La royauté, une grande vieille chose morte » — réflexion qui à cette époque ne semblait pas devoir s'appliquer en d'autres pays que la France. La prise de Hué, capitale de l'Annam, fut un nouveau succès pour la République française. Pour que la France ne devînt pas trop orgueilleuse la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, organe du prince de Bismarck, administra au milieu du mois d'août une douche froide à la presse française, pour lui faire comprendre que son « absurde » chauvinisme anti-allemand pouvait finir par une guerre.

Le roi d'Espagne Alphonse XII assista aux manœuvres allemandes en Hesse et fut nommé à cette occasion colonel

du 15e uhlans, en garnison à Strasbourg. Il rentra en Espagne par Paris. Personne ne croyait que son passage à Paris provoquerait des incidents, et cependant ce fut ce qui arriva. Se rendant de la gare à l'ambassade d'Espagne le roi fut accueilli dans la « capitale de la civilisation » par des coups de sifflet, des cris et des brocards. Ce n'était pas seulement le bas peuple qui manifestait ainsi, mais aussi et surtout les gens du soi-disant grand monde, aux fenêtres des clubs, des grands hôtels et des restaurants élégants. A peine arrivé à l'ambassade le roi reçut le corps diplomatique. Son attitude fut d'un roi. A moi, qui représentais l'Allemagne comme chargé d'affaires, il dit à haute voix et en français, en regardant mon uniforme des hussards du Roi : « Je suis heureux de voir un uniforme prussien et fier d'avoir reçu de votre souverain le droit d'en porter un moi aussi. On paraît ici s'en fâcher, mais cela m'est tout à fait indifférent. » Le prince de Bismarck prit avec beaucoup de calme cet incident et me fit savoir par dépêche que les Espagnols avaient à porter plainte et à demander satisfaction eux-mêmes. Ils le firent, mais très timidement. Le président Grévy exprima verbalement et avec froideur ses regrets, d'abord au roi Alphonse, puis à l'ambassadeur d'Espagne. Charles-Quint et Philippe II ne se seraient sans doute pas contenté d'une satisfaction pareille, mais les Français montraient une fois de plus qu'ils sont, selon le mot de Tocqueville, « la plus brillante et la plus dangereuse des nations de l'Europe », l'enfant gâté qui se croit tout permis et auquel on passe tout.

J'ai souvent rencontré chez une princesse russe l'écrivain Tourgueniev, aussi sympathique dans sa conversation que dans ses manières, sans rien de cette vanité qui rend quelquefois insupportables les plus brillants causeurs français et sans rien du pédantisme des Allemands, qui transforment si facilement une conversation en discussion savante. Tourgueniev parlait comme il écrivait, avec clarté, profondeur et grâce. Du point de vue politique il n'était pas précisément germanophile, mais il avait une admiration sans borne pour la philosophie et la littérature allemandes, et surtout pour Gœthe. Il me dit un jour qu'il trouvait dans une seule poésie lyrique de Gœthe plus de vraie poésie que dans toutes les *Odes et Ballades* les *Orientales*, les *Rayons et les Ombres* et les *Contemplations* de

Victor Hugo. Il trouvait Hugo très surfait en France, il se moquait de sa vanité. Hugo lui avait dit un jour qu'il n'admirait pas beaucoup une œuvre très célèbre en Allemagne, le *Torquato Tasso* de Schiller. Tourgueniev ayant fait observer que *Torquato Tasso* n'était pas de Schiller, mais de Gœthe, Victor Hugo avait répondu en secouant la tête avec une majesté olympienne : « *Quand on s'appelle Victor Hugo, on n'est pas tenu de connaître toutes les médiocrités d'outre-Rhin.* » Tourgueniev était depuis des années assidu auprès de Pauline Garcia, femme du critique d'art Louis Viardot, cantatrice aussi laide qu'intelligente. L'époux et l'adorateur étaient les meilleurs amis du monde. On racontait qu'un jour, comme Pauline se laissait trop faire la cour par un jeune pianiste, Tourgueniev dit à Viardot d'un air inquiet : « *Il faut ouvrir les yeux; Pauline est en train de nous tromper.* »

***

Je trouvai une lettre de Herbert Bismarck, à ce moment premier secrétaire à l'ambassade d'Allemagne à Londres. Il m'annonçait sa prochaine visite et son intention de passer huit jours agréables à Paris. A son arrivée, je le trouvai en des dispositions bien meilleures que deux ou trois ans auparavant, lorsqu'il était encore sous le coup de sa passion malheureuse pour la princesse Élisabeth de Carolath, et que, mécontent de tout et de lui-même, il voyait tout en noir. Il me stupéfia par l'entrain avec lequel, au Café Anglais ou chez Voisin, il faisait honneur au Romanée Conti ou à l'Extra Dry, pour être le lendemain matin frais et dispos et capable de boire à déjeuner une bouteille de Porto.

A différentes reprises j'invitai tel ou tel de mes amis français à souper en peit comité avec lui, et il leur plut. Il ne parlait pas très couramment le français, mais de façon originale, et même en langue étrangère il trouvait l'expression adéquate à chacune de ses pensées. Je me souviens d'un excellent déjeuner chez Voisin, auquel prirent part le comte de Montebello, homme intelligent et aimable, Camille Barrère, le futur ambassadeur à Rome, et les deux frères Cambon, qui tous deux également devinrent ambassadeurs; les Français admirèrent la faculté d'absorption et la résistance de ce jeune colosse, et aussi sa bonne humeur et son esprit de repartie. Je présentai

Francis Charmes, le futur chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes*, à Herbert, auquel plut son esprit pénétrant et avisé. Je conduisis Herbert à Versailles. Je lui montrai la majestueuse cour d'honneur où se dresse la statue du Roi Soleil, entourée des statues de seize généraux français, de Bayard à Masséna. Nous traversâmes la Galerie des Batailles qui est consacrée *à toutes les gloires de la France*, et qui célèbre les victoires remportées au cours des siècles par les armées françaises. En lui montrant cette série de pages glorieuses, présentées sans la moindre ombre, je lui fis remarquer la vanité sans limite des Français, qui fait hocher la tête aux Allemands enclins aux considérations morales, mais qui est la source de l'éternelle ambition, de la vitalité des Français, et surtout de leur patriotisme passionné. Mais Herbert me répondit : « Tout cela, c'est du radotage. Ce sont *tempi passati*. Il ne faut pas que les Français nous épatent. Ils sont finis et pour toujours. » A l'encontre de son père, Herbert avait depuis sa jeunesse une tendance à l'orgueil, qui alla en augmentant, et devint plus forte encore chez lui quand il fut nommé secrétaire d'État.

Le 1er juillet 1884, je pris quatre jours de congé pour assister au mariage de mon frère Adolphe avec notre cousine, la comtesse Carola Vitzthum ; je vois encore toute la cérémonie ; elle eut lieu dans la vieille église de Nienstedten, sur la Basse Elbe, dont le pasteur m'a baptisé et où je voudrais reposer après ma mort.

Après la cérémonie, il y eut un déjeuner à la Bost, propriété des parents de la mariée, admirablement situé sur l'Elbe, déjà très large, et cachée sous les chênes, les tilleuls et les hêtres. Pendant le déjeuner je reçus un télégramme des Affaires Étrangères, annonçant que j'étais envoyé de Paris à Saint-Pétersbourg et m'invitant à rejoindre mon nouveau poste directement et immédiatement, car le général de Schweinitz, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, voulait prendre un congé qui, pour des raions de famille, ne pouvait être retardé davantage. C'est ainsi que je pris congé de Paris. J'avais supposé qu'après quelques jours passés aux bords de l'Elbe, je reverrais la Seine ; et je n'ai plus jamais revu Paris, où j'avais passé six ans. Mais que sont nos espoirs et nos projets?

PRINCE BERNARD DE BULOW

(Traduction de MM. HENRI BLOCH et PAUL ROQUES.)

L'ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

La guerre, sous ses formes diverses, obéit à des principes généraux et immuables, s'il faut en croire les gens du métier, stratégistes et professeurs de tactique, qui dépensent, pour le démontrer, des trésors d'ingéniosité, d'intelligence, de savoir, de logique. Leur argumentation a convaincu l'incompétence de la foule docilement moutonnière : l'opinion est aujourd'hui persuadée qu'Alexandre ou Annibal, Turenne ou Frédéric, Napoléon ou Moltke, tout en recourant à des procédés particuliers, se sont conformés à des règles qui sont valables partout et en toute époque. La bataille de Cunaxa ne présente-t-elle pas des traits communs avec celle d'Austerlitz? Ne retrouve-t-on pas dans l'affaire de Saint-Privat certains des caractères que présentait l'engagement — d'ailleurs très surfait — de Marathon? On a été jusqu'à assimiler l'action des chars armés de faux au travail qu'accomplissent les projectiles lancés par les canons d'aujourd'hui.

Simples paradoxes, mais séduisants et même instructifs : car, pour les rendre acceptables, il faut déployer une fertilité d'esprit et une érudition qui confèrent une réelle valeur à ces jeux de l'imagination. Ne lit-on pas avec plaisir ce qui a été écrit pour établir que Napoléon n'a jamais existé, pour démontrer que son histoire est un simple mythe solaire où les douze maréchaux incarnent les douze signes du zodiaque, lesquels correspondent aux douze mois de l'année?

Les savants découvrent ainsi des analogies qui déconcer-

tent ce qu'on appelle le gros bon sens. D'après les botanistes, l'acacia est une légumineuse, au même titre que l'épinard. La biologie, elle, apparente le cobaye à l'homme, tandis que le transformisme rattache celui-ci au singe. La chimie classe dans la même famille le chlore qui est un gaz, le brome qui est un liquide, l'iode qui est un solide. Aussi bien n'ignorons-nous pas que l'eau, sous les espèces de la glace ou de la vapeur, conserve toujours la même composition malgré les différences de son état physique.

Tout est dans le tout, dit-on. (— Et réciproquement, ajoutait un humoriste.) Il est bien évident qu'on peut trouver à la guerre de 1914 un « air de famille » avec les guerres antérieures. N'a-t-elle pas eu le même but : la victoire? N'a-t-elle pas employé le même moyen : la violence? Nous savons pourtant tous qu'elle a pris une physionomie en quelque sorte inédite et imprévue, dont le caractère tout nouveau a surpris les généralissimes eux-mêmes, obligés de donner aux opérations une tournure également inédite et imprévue. Joffre, aussi bien que Moltke, n'était-il pas entré en campagne bien décidé à suivre la règle primordiale appliquée par Napoléon et formulée par Jomini : chercher à écraser la principale des armées adverses? Il a dû se contenter de la « grignoter », tout comme Foch s'est simplement inspiré de ce mot d'ordre de Loukiane Carlowitch : « Tapez dans le tas! »

Que si on prétend voir dans les tentatives de percée l'imitation de l'attaque sur le centre, chère à l'empereur, c'est en s'amusant à transposer dans la stratégie, où elle est déplacée, une des « recettes » de la tactique. En comparant les expéditions des Dardanelles et de Salonique à des mouvements tournants, sous prétexte qu'elles étaient destinées à agir sur l'une des extrémités de la ligne, on s'est livré au même jeu d'esprit (sauf qu'il est tout juste le contraire, dirait un sergent instructeur) puisqu'on attribuait à la stratégie le dessein de s'approprier un moyen tactique. Dans l'un et l'autre cas, nous avons manifestement affaire à des sophismes.

Ce qui est vrai, c'est que la guerre met en œuvre les éléments que lui fournit son temps : outillage, méthodes, et même idées morales. Elle se ressent des habitudes acquises, de l'ambiance existante, des conceptions à la mode, impondérables

dont la perpétuelle évolution ne peut manquer d'entraîner des changements dans les méthodes de la guerre.

De nouveaux engins sont créés; des mœurs nouvelles sont instaurées; la composition de l'armée varie. En substituant dans celle-ci des citoyens à des mercenaires, la Révolution a transformé les conditions de la tactique et même de la stratégie. N'ayant plus à redouter au même degré la désertion des soldats, pouvant compter sur leur conscience du devoir patriotique, le commandement n'a plus eu à les maintenir en lignes serrées sous la surveillance de serre-files dont la canne plombée ramenait les hésitants dans le rang. Ces citoyens armés, on a pu les égrener en tirailleurs, et faire appel à leur initiative; leur marche a pris une allure dégagée et leste, alors que Frédéric était obligé d'imposer à ses troupes des mouvements compassés et lents. Les bivouacs français ont perdu le caractère de parc à bestiaux qu'avaient les camps sous l'ancien régime. Nos évolutions ont acquis une souplesse qu'a ignorée la Prusse jusqu'à la réforme opérée, après la défaite d'Iéna, par les Stein, les Scharnhorst et les Gneisenau.

La diffusion de l'instruction, le mélange sous les drapeaux d'intellectuels et de travailleurs manuels, ont augmenté à certains égards les ressources dont dispose l'autorité. A d'autres égards, elles les ont restreintes. En tout cas, elle les ont modifiées. Et les métamorphoses subies par la constitution de l'armée, par sa mentalité, par son armement, ont eu leur contre-coup sur la façon dont on met cette armée en œuvre et sur son action. Elles ont imprimé à la guerre une physionomie particulière et nouvelle.

Si les hostilités avaient continué à se succéder à intervalles rapprochés comme avant 1815, l'art militaire se serait transformé peu à peu, en même temps que les conditions dont il n'est qu'une résultante; cette succession d'avatars se serait opérée au jour le jour, en quelque sorte, et surtout au grand jour, sans brusques bonds. On en aurait suivi à l'œil nu les phases successives, phases d'autant plus rapprochées et distinctes, que les progrès de l'industrie, les acquisitions de la science, les dislocations de notre état social, sont devenus sans cesse plus fréquents et plus importants.

Il n'en est plus ainsi depuis que les grands conflits se sont

faits de plus en plus rares. (L'expérience d'expéditions coloniales ou de campagnes sans envergure risque d'induire en erreur sur ce qui se passera quand des nations entières seront aux prises.) Dans les longs entr'actes, un travail souterrain se fait, dont le résultat apparaît seulement le jour où les forces mobilisées arrivent sur le théâtre des opérations. On sait alors quelle évolution secrète et considérable s'est opérée dans les âmes et dans les doctrines, dans les engins et dans leur mode d'emploi.

Sur la nature et l'importance de cette évolution, les belligérants ne possèdent, avant cette épreuve décisive, que des indices suspects et fallacieux. Ils connaissent, plus ou moins exactement, le nombre, la composition, les effectifs, des corps d'armée éventuellement appelés à en venir aux mains; ils se sont renseignés sur les zones probables où s'effectuera la concentration; ils ont recueilli des données vagues ou précises, certaines ou suspectes, sur les plans de campagne de l'ennemi; ils se sont tenus au courant des fluctuations qu'a pu subir la mentalité de celui-ci; les livres, les journaux leur ont permis de se faire une idée de la doctrine probable du commandement, dans le camp adverse, et de l'esprit dans lequel il conduirait vraisemblablement les hostilités, c'est-à-dire de la violence avec laquelle il compte les mener ou des ménagements et des scrupules qu'il y apporterait.

Mais, de part et d'autre, on en est réduit à de simples conjectures : les tables de tir des canons contiennent des chiffres qui résultent des expériences du temps de paix. Or, sur le champ de bataille, l'artillerie n'a pas le même rendement que sur les polygones. Comment en estimer la diminution? Encore moins est-on capable d'évaluer les impondérables et de prévoir si l'instinct de la conservation, sous les rafales d'obus et les pluies de balles, sera maîtrisé chez les troupes par le patriotisme.

Pour voir l'avenir sous le voile épais qui le masque, il faut allier une pénétrante psychologie à des informations sûres, une imagination créatrice à de solides connaissances techniques.

Certes, chaque belligérant a le plus grand intérêt à être complètement édifié sur ses propres virtualités et sur celles du

parti adverse; la possession de ces données lui permettrait de prendre ses dispositions en conséquence. Aussi tout peuple s'applique-t-il à mesurer la valeur de sa force militaire et la valeur aussi des forces militaires qui lui seront éventuellement opposées; il s'attache à suivre le travail qui se fait en elles et qui se traduit par des progrès déjà accomplis ou en voie de réalisation ou simplement à l'état embryonnaire. Ce travail est masqué aux regards par les routines, par les traditions, par les survivances, qu'a accumulées, dans la sécurité d'une longue paix, la tendance naturelle au moindre effort.

Il est réservé à la guerre de mettre en évidence les insuffisances dans la préparation, la décrépitude des institutions, les non-sens des doctrines, les défectuosités du matériel, l'imperfection des rouages ou leurs coincements en cours de fonctionnement. Sous l'angoissante pression des événements, dans la fièvre d'une crise aiguë, il faudra donc improviser, compléter, améliorer, en faisant un appel désespéré aux moyens les plus efficaces, les plus puissants, fussent-ils en quelque sorte invraisemblables, fussent-ils atroces, fussent-ils prohibés.

Mieux vaudrait, certes, n'avoir pas à changer l'attelage au milieu du gué, et, si on n'a pu être complètement prêt à l'heure du péril (peut-être ne l'a-t-on pas voulu, d'ailleurs, ne fût-ce que pour des raisons budgétaires), si les troupes n'ont pas bénéficié des plus récentes acquisitions de la science ou de l'industrie, du moins faut-il être en état, à cette heure-là, d'intensifier l'emploi de ces ressources nouvelles. On n'y arrivera que si on a étudié leur mise en œuvre, que si on a prévu les méthodes appropriées, que si on a réussi à déterminer la doctrine de guerre la plus adéquate aux circonstances. Bref, le devoir des états-majors, en temps de paix, est d'essayer de découvrir le sens dans lequel évolueront la tactique et la stratégie.

***

Naturellement, un secret instinct pousse à conserver ou à adopter les méthodes auxquelles la dernière guerre a apporté la sanction du succès. Les vainqueurs restant attachés à leurs conceptions, les vaincus, eux, cherchent à s'approprier

celles-ci, auxquelles tout le monde attribue la plus grande part dans la victoire. En quoi les triomphateurs semblent faire preuve d'une grande modestie : ne méconnaissent-ils pas, en effet, la prépondérance de leur personnalité, et n'oublient-ils pas que la valeur intrinsèque d'un plan de campagne vaut moins que la façon dont on l'applique? Peut-être, se refusant à douter de cette valeur de leur plan, ne savent-ils pas eux-mêmes si c'est à la conception qu'ils doivent leurs lauriers, ou à l'exécution : en réalité, les procédés qu'ils ont employés leur paraissent ne faire qu'un avec cet emploi.

L'opinion publique ne cherche pas davantage à discerner ce qui est dû à l'énergie du chef ou à sa stratégie. Elle prend l'homme en bloc, sans faire au cerveau sa part, et aux muscles la leur. Au surplus, les rayons de la gloire éblouissent et rendent incapable de voir de quoi et comment cette gloire est faite. Il faut regarder le soleil à travers un verre fumé pour en discerner la forme.

Ne nous laissons pas aveugler par l'éclat du succès. Méfions-nous de notre tendance à admettre que ce qui a réussi dans le passé réussira encore dans l'avenir, et qu'il suffit, en conservant les principes consacrés par la victoire, d'apporter quelques améliorations de détail à leur mise en œuvre. N'acceptons pas, par nonchalance, l'idée que l'armée de 1918 doive être gardée religieusement, sauf à être mise « à la page » grâce à certains réajustements. Tâchons de déterminer le sens et la forme de la courbe que l'art militaire est appelé à suivre. Grave et difficile problème, mais dont la solution peut avoir une importance considérable pour notre pays d'abord, et même pour l'ensemble de l'humanité.

La guerre a eu longtemps le caractère d'un duel, c'est-à-dire d'un combat singulier dans lequel les deux adversaires aux prises étaient tenus d'observer certaines règles conventionnelles. Sans doute il n'y avait pas d'arbitres pour égaliser les effectifs opposés, comme il y a des témoins pour mesurer les épées dans un combat singulier. Mais, de même qu'il est interdit, au cours de ces rencontres, de se servir de la main gauche pour parer les coups, il est des pratiques qu'on s'est interdites comme déloyales ou barbares : un droit des gens s'est établi, qui a codifié toutes ces prohibitions, et celles-ci,

se multipliant à mesure que la civilisation se développait, en sont arrivées à former un réseau très serré autour des belligérants.

Certes, le commun accord ne s'est pas toujours établi. Là où il a existé, il n'a pas toujours subsisté. Souvent, il n'a été maintenu que par la crainte de représailles, toute violation de ce commun accord (tacite ou formulé) risquant de provoquer, de la part de l'ennemi, une violation analogue ou pire encore. Les peuplades sauvages massacrent leurs prisonniers après les avoir affreusement mutilés et torturés. Nos mœurs policées nous défendent de riposter par la loi du talion, et nous nous mettons ainsi, dans les expéditions coloniales, en état d'infériorité.

Ces mœurs policées se traduisent, aux différentes époques, par une certaine recherche d'élégance, correspondant à des actes plus ou moins chevaleresques : sous l'ancien régime, les armées se faisaient scrupule de vivre sur le pays, c'est-à-dire de se nourrir avec les denrées prises sur place et appartenant aux habitants. Aussi arrivait-il que des soldats souffrissent de la faim dans des localités où les granges regorgeaient de blé, et qu'on n'eût pas de fourrage à donner aux chevaux, bien que bivouaquant au milieu de fertiles prairies. Aujourd'hui encore, on ne s'arroge pas le droit de prendre : on réquisitionne, c'est-à-dire qu'on promet de payer.

Aux conventions internationales léguées par l'histoire, imposées par la tradition, s'en ajoutent d'autres — intérieures, celles-ci — résultant de l'organisation et de la structure de la nation. La grande préoccupation du commandement, sous l'ancien régime, était de disposer les troupes dans l'ordre des préséances : tel corps avait le droit d'occuper la droite du front de bataille, lorsqu'on s'attendait à une attaque, et c'est au plus ancien des régiments présents à un siège qu'était réservé l'honneur de monter, le premier, à l'assaut. On se rend compte des difficultés que ces privilèges, d'ordre protocolaire, créaient aux généraux, et de la raideur qu'ils imposaient aux mouvements tactiques.

D'autre part, lorsque les mercenaires étaient enrôlés plus ou moins contre leur gré, la crainte des désertions contribuait, elle aussi, à paralyser les manœuvres, celles-ci étant combinées

de façon à ne laisser aux soldats qui y prenaient part aucune possibilité de se dérober à la surveillance exercée sur eux.

Comme je l'ai rappelé plus haut, la nécessité du coude-à-coude ne disparut que du jour où la Révolution modifia le recrutement des troupes. Et, comme, en même temps, l'ordre social était bouleversé, on cessa de réserver à certains corps des places considérées comme privilégiées et enviables.

Peu à peu, les conventions « intérieures » ont été ainsi abolies plus ou moins complètement, tandis que les autres se renforçaient et se multipliaient. Or, quand un jeu est soumis à des règles déterminées, il est certaines manières de jouer qui sont indubitablement mauvaises, en ce sens qu'elles augmentent les chances qu'on a de perdre la partie. Si, au baccarat, ayant en main sept ou huit points, on demande une carte, il y a bien peu à espérer que cette carte sera justement l'as ou le deux dont on a besoin, pour « faire neuf », c'est-à-dire pour gagner.

Il était fatal que la tactique formulât des règles du même genre pour la conduite d'opérations qui doivent respecter certaines conventions admises. Car, par le fait même de ces conventions, telle manière d'agir donne des chances de vaincre; telle autre donne des chances d'être battu. Sans doute, le hasard, l'habileté du chef ou son impéritie, la vaillance des combattants ou leur lâcheté, interviennent dans le résultat et contrarient les solutions fournies par le calcul des probabilités. L'as désiré par le joueur de baccarat peut sortir contre toute espérance logique : c'est le gros lot qu'amène, à la loterie, la roue de la fortune.

Mais la force des choses a fini par décider l'art militaire à secouer le joug des conventions qui pèsent lourdement sur lui et le paralysent. L' « esprit pratique » tend à réagir en refoulant la traditionalisme. C'est en 1866, au combat de Nachod, que l'orthodoxie a reçu le premier coup. Verdy du Vernois, ne trouvant dans sa mémoire aucune règle qui pût le sortir de la difficulté tactique dans laquelle il se trouvait, prononça cette exclamation, devenue célèbre : « *Au diable les théories! Au fond, de quoi s'agit-il?* »

De cette formule, bien souvent répétée depuis, on n'a longtemps considéré que la question finale, sans s'attacher à

l'abjuration du début, c'est-à-dire sans « envoyer au diable » les leçons de l'histoire, l'enseignement des maîtres, voire les ordres des chefs. Tant il est difficile de se libérer de vieilles habitudes! Tant la paresse d'esprit prend plaisir à s'accrocher aux théories admises! Il lui répugne de faire effort pour imaginer une manière d'agir appropriée à la situation présente. Il lui répugne d'accepter les responsabilités de l'initiative et de la désobéissance.

Ce n'est pas que les avertissements aient fait défaut. En Allemagne, Bernhardi — à la suite de Clausewitz, d'ailleurs, — s'est élevé contre la conception de la guerre courtoise, élégante, en gants blancs, à l'eau de rose. Et on sait s'il a été écouté! En France, dans les belles études qu'il a réunies sous le titre *Vaincre*, le colonel Montaigne a laissé entendre qu'il fallait désormais demander le succès aux opérations sanglantes menées sans apitoiement et en dehors de toute idée de ménagements.

Au début de 1914, alors qu'on cherchait à exalter l'ardeur guerrière de la troupe, la librairie militaire Berger-Levrault publia un recueil d' « atrocités » commises par les Allemands en 1870-71. « Cette modeste brochure, bien incomplète, — disait l'avant-propos, — n'a retenu que quelques exemples typiques de cruauté ou de rapine. » Sous ce titre : « *Les horreurs de l'invasion* », elle relatait des faits horribles et révoltants (s'ils sont exacts, bien entendu) : véritables assassinats d'habitants paisibles et innocents, de blessés ou de prisonniers, exécutions sans jugements, guets-apens criminels; mais, pour arriver à remplir les cent pages de la brochure, l'auteur a dû compter comme atrocités des contributions de guerre en argent ou en nature, la capture d'otages, l'arrestation de notables, l'incendie de villages à titre de représailles, des razzias, des pillages. Voici, par exemple, ce qu'on lit aux pages 5 et 6 :

Thauvillé (19 *août* 1870). — Le château du vicomte de Castex est saccagé : mobilier, linge, vêtements, tout est mis en pièces; des vases de Sèvres d'une valeur de 30 000 francs sont brisés; l'uniforme du grand-père du châtelain, général du premier Empire, est lacéré. Les voitures de luxe sont enlevées : dans l'une se prélasse une Badoise ivre, affublée de la plus belle toilette de la châtelaine.

A Erlenbach, une autre bande de soudards prend comme otages le curé et l'adjoint. Poursuivant son chemin jusqu'à la ville, elle

rançonne la localité. La municipalité est sommée de fournir 30 bœufs, 30 sacs de farine, du tabac, du café, du sucre et, en outre, un repas pour 150 hommes. On saisit des otages et ceux-ci sont hissés sur des chevaux et emmenés au grand trot.

Siège de Strasbourg (*août à septembre* 1870). — Le bombardement méthodique de la ville commença dans la nuit du 23 août; il ne devait plus cesser jusqu'au 27 septembre. Pendant trente-quatre jours consécutifs, les projectiles ennemis incendièrent les maisons et les monuments. Il y eut des pertes irréparables, et la bibliothèque mérite les regrets du monde littéraire. 85 000 volumes ont été brûlés au séminaire protestant. Les projectiles ennemis incendièrent les musées de peinture et de sculpture.

Suit l'énumération de ce qui a été ainsi détruit : volumes imprimés, manuscrits, collections d'antiquités, de médailles et de monnaies, vitraux — « les plus beaux du monde », — toiles de maîtres — dont « un chef-d'œuvre de Van Ostade : *La dispute dans un cabaret* », — « deux belles statues d'Olmacht et deux de Gros ».

Trois pages plus loin, nous voyons qu' « un chef allemand dont on ignore le nom » fit décrocher et mettre en caisse, pour l'emporter, le beau lustre qui décorait le grand salon du palais ducal. Il est vrai que le général Blumenthal « s'empressa de faire remettre en place l'objet convoité ».

Je me rappelle que, à la lecture des *Horreurs de l'invasion*, un camarade, étonné de l'indigence de ce recueil, ne put s'empêcher de dire devant moi : « Est-ce donc là toutes les atrocités qu'on a pu relever? En tout cas, si une nouvelle guerre éclate, on en verra bien d'autres! » Et on en a vu bien d'autres. D'ailleurs, Bismarck n'avait-il pas dit que, au regard de ce que l'avenir nous réservait, la guerre de 1870-71 paraîtrait un jeu d'enfants? Qui sait si, au regard de ce que l'avenir nous réserve, la guerre de 1914-1918 ne semblera pas un jeu d'enfants, elle aussi?

Cette guerre a été le résultat d'un mouvement des esprits qui s'est dirigé en sens inverse de la marche de la civilisation. Comme pour contre-balancer le progrès des mœurs, les procédés de la guerre se sont faits plus violents, et, par une sorte de réaction contre l'adoucissement des caractères, contre leur affaissement, le déchaînement des instincts barbares leur a permis de se donner carrière. On a violé les engagements pris

pour garantir la neutralité de certains États. On a méconnu la valeur des traités d'alliance qu'on avait conclus. On a employé des moyens réprouvés comme immoraux, déloyaux ou barbares. On a maltraité les populations inoffensives; on a affamé les habitants; on a privé les nouveau-nés du lait qui leur était indispensable; on a bombardé sans provocation des villes ouvertes; on a employé les prisonniers à des travaux dangereux; on les a mis en première ligne pour les exposer aux projectiles de leurs frères d'armes; on a semé des germes morbides dans leurs camps. On a systématiquement détruit les récoltes, abattu les arbres fruitiers, dévalisé les musées, vidé les usines de leurs machines, noyé les puits de mine, éteint les hauts-fourneaux, etc., etc.

Bref, les belligérants n'ont reculé devant aucun moyen pour attirer à eux la victoire incertaine. S'inspirant de ce que j'ai appelé l'esprit pratique, de ce que d'autres appellent l'esprit industriel, l'esprit américain, — disons : l'utilitarisme, si vous préférez, — les militaires ont fait taire les scrupules dont les gens d'épée, naguère, se flattaient d'écouter la voix.

Ils ne s'y sont pas résignés de bon gré. Il leur en coûtait de rompre avec une tradition respectée et avec un souci d'élégance qui leur faisait honneur. Comment ne pas regretter le temps des règles conventionnelles qui permettaient d'agir correctement, de bien jouer la partie, d'imaginer des coups habiles, de trouver des solutions ingénieuses, de concevoir et d'exécuter de belles manœuvres, — satisfaction que la dernière guerre leur a refusée avec les « *Je les grignote* » des uns et le « *Tapez dans le tas!* » des autres? Les généraux aspirent à en revenir aux habitudes d'esprit qu'ils avaient avant la guerre, et que celle-ci a eu le mauvais goût de troubler. Ils tiennent à employer l'armée, instrument qu'ils avaient appris à manier d'une certaine manière et dont ils ne se consolent pas, déjà, d'avoir été contraints à faire usage autrement. Aussi s'obstinent-ils à demander que cet instrument soit conservé — avec quelques petites retouches, bien entendu, — et ils s'appliquent à restaurer la doctrine orthodoxe de l'art militaire classique, sauf à la mettre au goût du jour par quelques légers remaniements superficiels.

L' « utilitariste », lui, sait qu'il doit faire juste le contraire de ce que son adversaire désire qu'il fasse et espère qu'il fera. Étranger à toute fantaisie de dilettante, uniquement hanté par l'obsession du but à atteindre, il veut surtout ce que l'ennemi ne veut pas, et il ne veut pas ce que veut cet ennemi. La France avait protégé sa frontière nord-est par des lignes d'ouvrages qu'interrompaient plus ou moins traîtreusement des ouvertures préparées pour attirer l'envahisseur : il n'en a pas fallu davantage pour que celui-ci passât par le nord, prenant à revers la muraille construite pour lui barrer la route. La France, ayant lancé ses troupes de premier ban au-devant de l'agression, a gardé son second ban en réserve pour le remplacement éventuel ou pour des besognes accessoires : l'Allemagne, elle, amène ses réserves, dès qu'elle entre dans la lice, et le combat s'engage d'emblée à armes inégales.

***

Du moment que tous les peuples continuent à mettre leur pleine confiance dans cette armée de terre et cette flotte qui ont assuré leur gloire et leur salut, l' « esprit industriel » qui animera la stratégie de l'avenir poussera les nations guerrières soit à acquérir une supériorité marquée avec les mêmes moyens, soit à recourir à des moyens nouveaux.

A une augmentation dans la puissance de pénétration des obus ont répondu le renforcement du blindage des navires et la construction des forts en béton avec coupoles en acier. Une lutte s'est engagée entre le canon et la cuirasse. Et c'est la première des solutions, celle qui séduit le plus, celle qui exige le moindre effort de pensée, celle qui, dispensant de tout « saut dans l'inconnu », semble réduire les risques au minimum.

L'autre solution a pourtant maintes fois prévalu : par exemple, les chevaliers se sont débarrassés de leur armure à la suite de l'adoption du mousquet, c'est-à-dire juste au moment où ils auraient eu besoin, plus que jamais, d'être fortement bardés de fer. Seulement, ce qu'ils auraient gagné en invulnérabilité, ils l'auraient perdu en mobilité : mieux ils se seraient protégés contre les balles lancées par l'ennemi, moins ils auraient été capables de lui en lancer.

La souplesse et la ruse font parfois plus que la force et le courage. Le petit David a eu raison du terrifiant Goliath. Et le moucheron arrive, tout en esquivant la colère du lion, à mettre hors de lui le roi des animaux.

Dans les avions, n'augmente-t-on pas le poids du moteur pour accroître leur vitesse, plutôt que de leur conférer un supplément de solidité et de résistance en épaississant leurs autres organes? De son côté, la marine n'hésite-t-elle pas entre le développement de sa puissance par la construction de cuirassés de plus en plus formidables, et la multiplication de ses torpilleurs et de ses sous-marins? Elle tâche de rester fidèle au passé tout en faisant sa place à l'avenir : elle ne se décide pas à changer radicalement son système d'attaque et de défense.

L'armée ne renonce pas davantage à ses canons, à ses tanks, à ses mitrailleuses. Elle garde son infanterie, son artillerie, ses pionniers, voire ses cavaliers. Elle ne croit pas l'heure venue de se lancer à corps perdu dans le nouveau.

Et pourtant le développement de cette armée semble avoir dit son dernier mot : n'a-t-elle pas bénéficié de tous les progrès qu'elle paraît capable d'utiliser? Nos bouches à feu portent si loin que nous avons grand'peine à voir où arrivent leurs projectiles et à les placer où nous voulons. Les effectifs ont pris une telle ampleur que le commandement réussit malaisément à les mouvoir et que la science de l'état-major s'épuise à régler leurs déplacements, que les ressources des voies ferrées et l'automobilisme ne suffisent pas toujours à effectuer. L'art militaire ne sait plus quels procédés inventer, tant il en a imaginé, mis à l'étude, soumis aux essais. Il a beau avoir acquis de l'expérience, du savoir, de la sagesse, il lui manque ce bien qui les contient tous, comme disait le Faust de Gounod : la jeunesse!

L'aviation est une arme jeune. Elle n'en a pas moins donné déjà la mesure de ses qualités. A peine mise à l'épreuve, et dans des conditions défavorables, elle a accompli du bon et beau travail, qui a donné pleine satisfaction. Elle promet davantage encore. Pour peu qu'on améliore ses appareils (et chaque jour apporte de nouveaux progrès dans leur conception, dans leur confection, dans leurs modalités d'emploi), pour peu que, de plus, on trouve le moyen d'assurer leur pro-

tection et qu'on arrive à tirer d'eux tout le rendement qu'ils peuvent fournir, nul doute qu'elle ne tardera pas à prendre la prépondérance. Peut-être même se substituera-t-elle assez vite et complètement à l'armée de terre, suivant la loi en vertu de laquelle se sont succédé, à partir de l'arbalète, le mousquet, le fusil à âme lisse, la carabine rayée, l'arme à magasin ou à répétition, le fusil-mitrailleur.

On a beau vouloir éviter le « saut dans l'inconnu » en n'introduisant qu'en faible proportion l'engin meilleur dans l'outillage de l'armée ou de la flotte, son emploi se généralise fatalement. Le navire à voiles a disparu sous le nombre croissant des bâtiments à vapeur. L'hélice a supplanté la roue à aubes. Par besoin de sécurité, l'opinion réclame les modèles les plus parfaits, les engins les plus puissants. Par esprit d'égalitarisme, le soldat supporte difficilement que son camarade possède une arme supérieure à celle dont il est pourvu. Lorsque la carabine rayée a été donnée aux seuls chasseurs de Vincennes, infanterie d'élite, considérée comme seule capable de donner les soins convenables au mécanisme délicat de ce type et de tirer un bon parti de sa grande précision, l'infanterie « de ligne » s'est trouvée désavantagée, et il a fallu lui donner, à elle aussi, des armes rayées, dont on n'a cessé, au surplus, de compliquer les organes, au risque de rendre leur maniement plus délicat, leur entretien plus laborieux, leur enrayage plus fréquent, leur efficacité plus faible (relativement, bien entendu).

Sans doute, il y a une période de chevauchement pendant laquelle l'ancien matériel coexiste avec le nouveau, et le système périmé, avec celui qu'on instaure. Jamais on n'aura le courage ou l'imprudence d'abolir l'armée de terre au profit exclusif de l'armée de l'air. On les entretiendra l'une et l'autre. On cherchera à les rendre, l'une et l'autre, aussi fortes que possible. Seulement, il paraît inévitable que l'aviation finisse par prédominer, non seulement à cause des promesses qu'apporte sa plasticité, — plasticité de jeune être qui n'a pas encore pris sa forme définitive, — mais encore pour nombre d'autres raisons, à commencer par celle-ci : à égalité de puissance, une flotte d'avions comporte un matériel moins coûteux et plus rapidement fabriqué que l'ensemble des bouches à feu, des

véhicules, des attirails accessoires, dont est doté un corps d'armée. D'autre part, le personnel correspondant est infiniment moins nombreux. Il l'est si peu qu'on pourrait mobiliser toute l'armée de l'air sans appeler la nation aux armes et sans troubler le fonctionnement de son existence.

Dans l'état actuel des choses, la mobilisation des troupes et leur concentration exigent des jours et des jours. Le pays est sillonné, pendant ce temps, par un incessant va-et-vient de trains qui transportent les réservistes de chez eux à leur dépôt, qui amènent les corps à leur point de rassemblement initial. Quelques heures suffisent, au contraire, non seulement pour constituer l'ensemble des flottes aériennes, mais encore pour les réunir aux endroits où on a besoin d'elles.

Particularité remarquable, nouvelle et importante, que Wells a mise en lumière[1] : le personnel de l'armée aéro-chimique n'a rien de spécifiquement militaire; il peut être essentiellement civil, c'est-à-dire composé de spécialistes sans uniforme, indépendant de toute hiérarchie, et simplement astreint à cette discipline sportive qui place les joueurs d'une équipe sous la direction de celui qu'on juge le plus digne.

De là, découlent deux conséquences.

L'une, c'est que les entreprises d'une flotte d'avions peuvent constituer des actes de banditisme, et non des opérations de guerre, à proprement parler, ce qui leur permet d'échapper à la juridiction de la Société des Nations : circonstance dont seront tout naturellement conduites à profiter les nations avides de conquêtes et décidées à tenter une agression contre un voisin. Elles mettront tout en œuvre pour se soustraire, à la fois, aux moyens de défense préparés par ce voisin, et à l'ingérence de l'organisme qui a précisément pour objet essentiel de combattre la guerre. Au même titre qu'elles tâcheront de tourner la ligne des ouvrages élevés sur la frontière et de déjouer la résistance opposée par la couverture[2], elles devront s'efforcer d'éluder les foudres de Genève et de ne pas provoquer une coalition des États affiliés.

D'autre part, la jeunesse n'aura plus à connaître le régime

1. Dans le *Progrès civique* du 9 avril 1927.

2. Cette défense de la frontière perd toute raison d'être dans une guerre aéro-chimique.

de la caserne ou des camps d'instruction. Elle échappera même à la sujétion des exercices militaires préparatoires. Elle pourra consacrer tout son temps aux études fructueuses et se livrer aux travaux lucratifs qui sont utiles à sa prospérité personnelle et au bien-être national.

Dans les périodes de paix (exception faite pour les troupes coloniales, et sauf quand on emploie l'armée au maintien de l'ordre public), celle-ci (actuellement) ne sert absolument à rien : elle ne rend même que rarement des services analogues à ceux que l'ancien régime a demandés aux soldats en les employant à des travaux d'utilité générale.

Une aviation commerciale très développée serait, en temps normal, une abondante source de richesse pour le pays : recevant, à titre de subvention, tout ou partie des sommes absorbées aujourd'hui par le budget de la guerre, elle travaillerait à bon compte, perfectionnerait ses appareils (construits d'après des modèles adoptés par l'État en vue de leur utilisation militaire) et tiendrait son personnel en haleine, ce qui lui permettrait de le mobiliser presque instantanément, et sans accrocs.

La prodigieuse activité que déploie l'Allemagne dans ce domaine devrait nous servir de leçon. Le Reich nous montre à quels résultats on peut arriver et comment une nation, même officiellement et obligatoirement dépourvue de toute aviation de guerre, peut réussir à s'en préparer une. Qui sait si ce n'est pas dans les entreprises aéro-chimiques que les dirigeants de cet État placent leur secret espoir, et si tout le tapage, tout le « battage » qu'ils font autour de leur armée de terre n'a pas pour principal objet de nous donner le change sur leurs arrière-pensées? Les révélations sensationnelles de la *Menschheit* pourraient bien n'être que des supercheries dont le Dr F. W. Fœrster se serait rendu le complice involontaire parce qu'il en aurait été, tout le premier, la dupe inconsciente.

Du jour où la force des choses aura rompu l'équilibre qui se sera établi, dans une nation, entre sa puissance militaire terrestre et sa puissance aérienne, c'est du côté de celle-ci que penchera la balance. Et elle penchera de plus en plus. Car tous les pays seront conduits à imiter celui qui aura donné la prépondérance à l'arme nouvelle. Et aussitôt, celui-ci,

voulant garder son avance, accentuera encore l'inégalité de ses forces, si bien que l'aviation finira par devenir l'élément presque exclusif de la guerre, à la suite d'une course à l'unité d'armement quelque peu analogue à la « course à la mer » de septembre-octobre 1914.

Qu'une telle éventualité se réalise, et la lutte changera totalement de caractère. C'en sera forcément fini des belles évolutions et des savantes manœuvres qui étaient, tout récemment encore, l'objet même de l'art militaire. De 1914 à 1918, cette science factice a été vraiment bien délaissée. La stratégie, elle aussi, s'est transformée. Elle continuera à se modifier. Elle renoncera à orienter ses plans de campagne vers l'anéantissement des forces ennemies et vers l'occupation de territoires, d'ouvrages, de positions. Les machines volantes ne peuvent s'accrocher au sol, s'y maintenir et en défendre l'accès. Elles ne s'y posent que pour un séjour précaire et plus ou moins bref. En réalité, elles ne sont capables que de produire un simple effet moral : la terreur. Mais elles n'agissent sur les âmes qu'en raison de leur action sur les corps ou sur les choses, et proportionnellement à cette action. Il faut qu'elles soient meurtrières et destructrices pour bien s'acquitter du rôle qui leur est réservé. Les générations lointaines comprendront mal qu'on ait prohibé naguère les atrocités considérées comme inutiles, car on finira par reconnaître qu'il n'y a pas d'atrocités inutiles et que la barbarie est d'autant plus efficace qu'elle est plus excessive. Qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne, disait Tibère.

Perspective horrible et douloureuse! Eh quoi! après de si cruels et affreux spectacles, après avoir vu tant de campagnes ravagées, tant d'édifices éventrés, tant de chefs-d'œuvre détruits, tant de cadavres déchiquetés, faut-il donc s'attendre à pire encore? Et faut-il surtout se résigner à devenir les artisans d'une œuvre aussi odieuse? Ah! que ne sommes-nous aux temps où les Cartouche de la légende, les Fra Diavolo du théâtre, accomplissaient leurs plus noirs méfaits avec des raffinements de politesse, et gardaient le sourire en égorgeant galamment leurs victimes!

La guerre en dentelles pouvait convenir, alors qu'elle restait partielle et locale. Aujourd'hui, hélas! elle est totale

Sa sinistre malfaisance s'étend sur tout un pays. Elle frappe indistinctement à gauche et à droite, près et loin, s'acharnant contre les civils aussi bien que sur les militaires. Comment pourrait-elle donc, alors, garder son masque d'hypocrite urbanité? Résignons-nous à la voir telle qu'elle est, avec ses traits crispés par la haine, avec ses regards brillant de fureur sanguinaire et de convoitise.

L'humanitarisme d'un siècle éclairé comme le nôtre se refuse à d'aussi répugnantes hypothèses. Sous le courant qui porte le monde civilisé vers des mœurs de plus en plus douces, on a peine à concevoir qu'un contre-courant sous-jacent ramène à la sauvagerie des époques primitives. Les belligérants, eux-mêmes, ne s'avouent pas qu'ils puissent jamais consentir à employer des moyens qui révoltent la sensibilité de la conscience publique.

Ils risquent pourtant d'y être fatalement conduits, car les gouvernements manqueraient sans doute à leur devoir en ne se préparant pas, après l'expérience faite, à riposter aux surprises déloyales que, de son côté, l'adversaire éventuel machine mystérieusement dans l'ombre. S'ils se trouvent ainsi en possession de quelque engin d'anéantissement, et que la mauvaise fortune les accable, croit-on qu'ils se feront scrupule de recourir à l'emploi de ces engins, fût-il réprouvé par la morale? Les blâmera-t-on s'ils préfèrent le salut du pays au respect des principes et s'ils finissent par se résigner, — bien à contre-cœur, sans doute, — aux actes dont ils ont sincèrement repoussé la pensée dans le calme de la paix?

***

Si répugnante que nous apparaisse une telle conception, nous devons donc l'envisager. Nous le devons, parce que, si sa réalisation est possible, — et, bien davantage encore, si elle est probable, — de graves conséquences en découleront, non pour le pays seulement, mais pour le monde entier : une ère nouvelle s'ouvrirait par la résurrection de mœurs qui ont cessé d'exister. Les personnes qui voient dans l'histoire un perpétuel recommencement éprouveront sans doute, en effet, la satisfaction — satisfaction mêlée de quelque sur-

prise, de quelque déplaisir et d'une appréhension bien légitime — d'avoir affaire à des bandes du genre de celles qui, dans l'antiquité ou au moyen âge, travaillaient (soit pour leur propre compte, soit pour autrui) à détrousser les passants, à dévaliser les châteaux, à piller les villages, à terroriser les campagnes. Seulement, les bandes d'aujourd'hui, au lieu de sillonner les routes, fendront l'air, et elles tomberont du ciel pour s'abattre sur le pauvre monde.

Tout ce qu'il y a, sur le globe, de casse-cou, de cerveaux brûlés, tout ce qui alimente notre légion étrangère, tout ce qu'il y a aussi d'activités inemployées, d'esprits impatients de la vie banale, de tempéraments sportifs épris de dangers et de prouesses, toute cette foule éparse d'énergies ardentes se groupera, s'unira, pour offrir ses services à tel État qui songerait à entreprendre quelque acte de conquête ou de défense. Mieux encore, peut-être. Cette collectivité agira pour son propre compte avec l'espoir d'être rémunérée par le pays qui en aura profité, mais qui, n'ayant aucune attache officielle avec elle, sera fondé à ne pas reconnaître sa connivence.

Un ami dont les conseils me sont particulièrement précieux me cite, à ce sujet, l'exemple frappant d'une lutte à outrance engagée sans qu'il y ait guerre, à proprement parler, sans hostilité déclarée, sans participation ouverte de l'État, celui-ci se dédoublant, en quelque sorte, c'est-à-dire ayant, en dehors de son action officielle, une puissance occulte, d'apparence indépendante, dont il peut toujours désavouer les interventions : c'est la coexistence des républiques de l'U. R. S. S. avec leur filiale : la IIIe Internationale. (Ce phénomène de dissociation peut, d'ailleurs, se retrouver encore, plus ou moins nettement, dans l'Italie avec le fascisme, dans le Reich avec le racisme, dans l'Empire britannique avec la Royal Dutch, aux États-Unis avec les grands trusts : ces organismes dérivés peuvent engager, sur le terrain politique, social ou économique, des luttes qui ont un caractère national et auxquelles pourtant la représentation nationale et le gouvernement ne sont mêlés en rien.)

Les peuples consentiront-ils à se laisser engager, — fût-ce indirectement, fût-ce par le moyen détourné d'une initiative

plus ou moins spontanée, plus ou moins encouragée, — dans les risques terribles d'une nouvelle guerre? Les dirigeants d'un pays auront-ils le courage de lancer celui-ci dans une telle aventure? Les horreurs dont l'humanité a eu le spectacle suffiront-elles à dégoûter d'aussi sanglants et douloureux sacrifices? Hélas! il est permis de redouter le pire. L'immensité des catastrophes passées n'a pas empêché la dernière guerre d'éclater.

Mais cette guerre, bien qu'elle ait eu plus de violence qu'aucune des précédentes et qu'elle ait provoqué bien plus d'atrocités, de désespoirs et de deuils, bien qu'elle ait plus profondément révolté la conscience des hommes et qu'elle ait créé un puissant désir de paix, cette guerre a surtout eu pour résultat de ne pas « payer ». Celle de 1870 avait beaucoup rapporté au vainqueur : la Prusse avait acquis, avec l'hégémonie en l'Allemagne, la prépondérance en Europe; elle avait agrandi son territoire; elle avait touché une forte indemnité; et surtout son prestige était devenu considérable. On s'explique donc que, malgré les risques, elle ait tenté de renouveler l'aventure.

La paix qui a suivi la victoire n'a procuré à la principale intéressée — la France — que certaines satisfactions morales, payées par beaucoup de déceptions. Actuellement, après une douzaine d'années, le vainqueur en est à envier la situation du vaincu, ce qui — en dehors de toute considération de sentiment — est de nature à refréner les velléités belliqueuses.

L'issue d'opérations aéro-chimiques comporte, d'autre part, une incertitude qui ne manquera pas, elle aussi, de contribuer à rendre les peuples hésitants, au moment de prendre les armes. Il leur était naguère relativement aisé de se décider : ils connaissaient les atouts qu'ils avaient en mains; ils connaissaient les règles du jeu; ils pouvaient supputer leurs chances en additionnant les forces qu'ils possédaient — effectifs, matériel, dispositions morales, instruction, doctrine de guerre, commandement — et en les comparant aux forces correspondantes dont ils supposaient que leur adversaire disposait. Car on mettait ainsi en parallèle des quantités de même nature, plus ou moins faciles à évaluer, et qui comportaient une commune mesure.

Aujourd'hui, on tient de moins en moins compte des règles, ce qui est déjà une cause d'incertitude sur les probabilités de succès. Par surcroît, les éléments numériques, tangibles, pondérables, perdent peu à peu de leur valeur, et ils semblent destinés à n'en plus conserver beaucoup, avec la stratégie vers laquelle nous nous acheminons, et qui consistera exclusivement en actes de « terrorisation » et de représailles.

La puissance des États se mesurera donc à leur capacité d'intimidation et de contre-intimidation. Or, avec les progrès de l'industrie, cette force d'agression et de riposte varie journellement et dans une proportion qu'il est impossible d'évaluer, les expériences les plus décisives n'étant pas divulguées, ainsi que les plus importantes acquisitions de la science. D'ailleurs, même si on les révélait, la portée de leurs effets ne saurait être appréciée. Il en résulte qu'une déclaration de guerre serait, plus que jamais, un saut dans l'inconnu. En face d'une victoire douteuse, se dresserait la certitude des désastres, des carnages, des révolutions et des ruines. Qui se risquerait, dans d'aussi défavorables conditions, à tenter la fortune des armes?

La rapidité avec laquelle l'aviation peut entrer en jeu et se porter n'importe où lui confère une force de « terrorisation » d'autant plus grande qu'elle est latente et qu'on ne saurait ni mesurer son intensité, ni prévoir son point d'application. Les armées, sur le terrain, sont comme les pions posés sur les cases de l'échiquier : on a beau ignorer où ils seront placés, on sait, à chaque instant, où on ne les placera pas, parce que c'est interdit par les règles du jeu : l'incertitude qui plane sur leurs mouvements est donc limitée, comme sont limités ces mouvements eux-mêmes. Au contraire, la guerre aérochimique dispose de la totalité de l'espace. Elle se porte, à sa fantaisie, partout où il lui plaît. Tout point du territoire risque d'être en butte à ses caprices. Inconnu terrifiant!

Comment oser, dans ces conditions, ouvrir l'outre d'où sortirait la tempête? Espérons que la menace du péril empêchera le péril, et que la crainte de la guerre, plus forte que la haine de la guerre, consolidera la paix aujourd'hui si ardemment et unanimement souhaitée.

LIEUTENANT-COLONEL ÉMILE MAYER

LES FORCES D'AMOUR[1]

VI

Après le premier brouhaha de l'installation et de l'entrée en contact, lorsque la conversation hésite encore un peu, M. Galerne, en maître de maison attentif, s'évertue, par d'adroites questions, à provoquer la verve de ses convives en des régions diverses de la table.

S'adressant à M. Champgrenon, le souverain des casinos fastueux et des lieux de plaisir les plus brillamment assaillis, — ancien plongeur promu d'abord à la dignité de serveur à petite veste et à tablier blanc, puis de garçon en queue-de-pie aux basques volantes, de maître d'hôtel enfin, jusqu'à son avènement aux plus grands rôles de l'hôtellerie et de la limonade — M. Galerne, qui sait les drôleries qu'on peut parfois, attendre de son langage savoureux et pittoresque, lui demande à tout hasard :

— Quelles attractions nouvelles préparez-vous pour l'été prochain sur la côte?

— Dans les restaurants de mes casinos une innovation qui aura, je crois, grand succès... Jusqu'à présent les dîneurs ne voyaient que de haut et insuffisamment les jambes des danseuses qui, durant le repas, tournoyaient sur le plancher même...

— Pourtant, pas mal déjà ce qu'on découvrait! Que leur faut-il donc aux dîneurs exigeants?

— Dont vous êtes!... Alors, voici ce que j'ai imaginé : au

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

centre de mes restaurants un parquet mobile que, après le premier service, je fais relever à la hauteur des tables... De cette manière, les dîneurs ne perdent rien de ce que l'envol des jupes laisse apparaître.

— Et combien pensez-vous qu'il tiendra de danseuses sur votre parquet mobile? — demande un convive alléché.

Et sa galante imagination se délectait à l'idée de cette féerie. M. Champgrenon, matérialisa vite et pesamment son joli rêve :

— Sur ces planches mobiles, — jaugea-t-il, — dix mille kilos de danseuses!

Penchée vers son voisin qu'elle domine de sa beauté impérieuse, madame de Guivre lui dit presque impudiquement son caprice :

— Il n'y a pas beaucoup de gens qui m'intéressent!

Et, pour le mieux persuader, elle caresse presque, de sa ferme poitrine, le bras de l'ingénieur. Elle darde son profond regard gris sur ses yeux étonnés, après avoir, d'une parole sèche et négligente, relégué son autre voisin vers la personne qui le flanquait à gauche.

S'étant ainsi assuré le champ libre, elle poursuit :

— La plupart des hommes sont prévus et sur le même modèle : avantageux, cupides et lubriques; les uns mornes, les autres avec plus ou moins d'esprit...

— Vous êtes sévère! L'admiration dont ils vous entourent ne vous désarme pas.

— Quant aux femmes, pour la plupart ce sont des oiselles jalouses et jacassantes qui passent leur temps à lisser leurs plumes et répètent éperdument toutes les sottises lancées par les snobs.

— Permettez-moi de trouver beaucoup trop général ce jugement si dur.

Durant ce prélude Daniel Galerne, déployant ses grâces, tourne goulûment vers Florine Renaison sa terrible tête d'esturgeon affamé et résolu.

Pour faire sur elle grande impression, il ne trouve rien de mieux que de parler de lui-même, de son rôle dans les divers conseils d'administration où il siège, des principes et des

méthodes qui lui valurent l'autorité dont il se targue. Avec une délicatesse égale, causant avec une femme qu'il sait sans fortune et aussi sans voiture, à propos de l'insécurité financière d'aujourd'hui, il expose ses idées sur la composition de son portefeuille et sur les mérites supérieurs de la marque d'auto sur laquelle vient de s'arrêter son choix.

— Ah! vraiment... — lui répond de temps en temps, par simple politesse, Florine excédée.

Mais lui, émerveillé de l'effet qu'il croit produire, contemple avec avidité la jeune femme.

Son père, Édouard Galerne, qui l'observe à la dérobée, — avec quelle mélancolie et quels regrets! — devine la stupidité de ses propos avantageux et, connaissant sa frénésie, en redoute d'autres qui pourraient être offensants et grossiers.

Daniel, qui se sent guetté par son père jaloux, s'applique à paraître éblouissant et victorieux. Croyant s'être, aux yeux de Florine, dressé sur un socle, il ne songe plus qu'à la fasciner.

Alors il lui parle indiscrètement de sa beauté. Confondant le plaisir et la galanterie de luxe avec l'amour, il pense la flatter en lui disant que, si elle daignait apparaître dans une boîte de nuit, tous les yeux se tourneraient vers elle, émerveillés. Pouffant de rire, madame Renaison se borne à lui répondre qu'un triomphe de cette nature lui semble bien improbable et qu'au surplus elle ne s'en soucie guère.

Hypnotisée sur sa proie, madame de Guivre continue fougueusement sa chasse. Sans même entendre les protestations que Renaison, modeste et fort inquiet, lui oppose, elle l'étourdit de ses louanges.

— Vous m'avez intéressée et surprise...

— J'en suis flatté au delà de toute expression et, à mon tour, bien surpris...

— Chez vous ni fatuité ni vantardise, ni flagornerie... Aucun bluff dans ce milieu où il triomphe, où tout est fondé sur lui... Pourquoi j'y vis? Parce que mes intérêts m'y contraignent. Mais j'y étouffe et je m'en échappe le plus possible... D'ailleurs avec l'assentiment de mon mari, que ma fièvre épouvante... Nous n'avons plus rien à nous dire. Pour

chacun, large liberté... Nous sommes de bons camarades, des amis diligents, des associés de parfaite tenue... Je le laisse à ses spéculations, à son remue-ménage d'affaires. C'est la seule chose au monde qui désormais le passionne...

— Mais il est réputé pour un fervent amateur de tableaux...

— Il les aime, non pour leur beauté, mais pour leur valeur. Il n'achète jamais que ceux dont il croit certaine la montée... Demain, sans hésitation ni regrets, il vendrait sa chère collection si elle devait lui faire gagner quelques millions...

— Alors, son goût non moins connu pour les belles médailles et la céramique?

— Une élégance aussi, certes! Mais surtout l'espoir d'une heureuse spéculation éventuelle... Au reste, je vous avoue que, même en ne m'y laissant pas entraîner, je ne trouve pas cette hallucination forcenée sans grandeur!... Mais, comprenez bien que, dans notre milieu, personne ne crée rien... C'est la ruse au service de la force pour exploiter les idées d'autrui.

Renaison écoute avec autant de gêne que de stupeur cette étrange confession...

— Moi, j'aime la vie ardente, diverse, riche, illuminée par tous les feux d'idées qui se croisent sur le monde... Ma curiosité se passionne pour tout. J'ai besoin de sensations neuves... J'en cherche dans la vie, en littérature, en musique, en peinture surtout puisque j'en fais...

— On dit que vous êtes une coloriste d'un talent original, vigoureux et hardi...

— Peut-être y mets-je un peu de ma nature... Je vous demanderai de venir voir, un jour, mes toiles dans mon studio du boulevard Berthier...

— Hélas! Je suis l'esclave d'une vie accablante d'industriel qui sans cesse court de ses bureaux à ses usines et chez ses clients...

— N'empêche, — poursuit madame de Guivre sans se laisser distraire de son idée fixe, — que, seul parmi les hommes des milieux où j'évolue, vous trouvez le moyen, tout en étant un chef d'industrie dont on loue l'activité, la clairvoyance, l'énergie, de vous intéresser, et avec un goût averti, aux choses que j'aime...

— Faibles connaissances d'amateur trop occupé!... Mon père possédait quelques lumineux tableaux, alors sans valeur, au milieu desquels j'ai grandi. Au nombre de ses amis, il avait des écrivains, des musiciens... Habitudes d'enfance que je n'ai pas laissé s'éteindre, voilà tout.

— Vous avez la coquetterie de vous diminuer. Seuls, les hommes de grand mérite peuvent se le permettre. Elle ne me trompe pas. Un jour, je vous ai entendu et vous m'avez intéressée. Ensuite, à chacune de nos rencontres, je vous ai écouté, et j'ai été frappé par toutes vos paroles... Mais, à table, vous ne vous trouviez pas dans mes parages.

— Quels regrets pour moi!

— Mais, ce soir, je me suis amarrée près de vous afin de vous mieux connaître...

— Loin de la place qui vous est due...

— Ma place est là où je m'amuse, où je trouve de l'intérêt... Car je sais vouloir ce que je veux.

Ferme et menaçante affirmation de principes, qui n'est pas sans troubler M. Renaison.

Il l'intéressait et lui plaisait. Il représentait pour elle quelque chose d'inconnu; en outre, ayant maintes fois entendu parler de l'étroit lien de tendresse qui, après dix ans de mariage, unissait les deux époux, Isabelle de Guivre était attirée par la perspective d'un rude combat.

Elle était trop fière pour éprouver la moindre jalousie, la moindre haine à l'égard de Florine qui lui paraissait joliment insignifiante.

Juste à ce moment, le fastueux commanditaire des innombrables Instituts de beauté, qui manquait d'à-propos, s'étonnait de ne pas voir, comme d'habitude, madame de Guivre régenter la table de sa parole coupante. Il profita de ce que, par hasard, il venait de rencontrer son regard pour l'interpeller sur un sujet futile.

— Alors, intrépide exploratrice des nues, vous qui naguère étiez enivrée de longues et vertigineuses randonnées en auto, bien ralenti votre enthousiasme!

— Bah! rien de plus que l'indispensable moyen de transport dans Paris et jusqu'au hangar d'aviation pour l'élan à travers l'espace...

— Et le yacht dont, à un moment, on vous vit si férue?

Isabelle de Guivre comprit que, pour avoir le droit de reprendre, sans qu'il parût suspect, son captivant aparté avec Renaison, elle devait patiemment encore répondre à ce fâcheux :

— Tranquille rafiau pour balancer doucement ma mélancolie, les jours de spleen, entre les arbres des rives et entre leurs reflets dans les eaux calmes.

Même, comme elle était ce soir-là d'humeur complaisante, elle eut pitié de son autre voisin, le prince du lotissement, le célèbre destructeur de châteaux et de parcs qui, furieux de se voir ainsi négligé, — surtout à cause de ce que les autres convives pouvaient penser d'un abandon si offensant, — se morfondait en faisant une triste moue au-dessus de ses assiettes successives. Préoccupée de tout autre chose, elle lui fit négligemment l'aumône de quelques paroles. Ce qui permit à Renaison de moins délaisser sa voisine de droite, visiblement froissée, la femme du roi des liqueurs anisées, qui, pour prendre sa revanche de ce désobligeant abandon, bavardait éperdument pour la galerie avec son autre partenaire et, sans la moindre gaieté, riait aux éclats.

Cependant la conversation générale rebondissait de cime en cime. Étant parvenu — sans trop avoir l'air de l'y jeter lui-même — à citer le nom d'un candidat à la députation en Loir-et-Cher, qui venait d'être battu et en gardait de l'amertume, M. Cyrille Vavasseur, qui dans ce groupe était considéré comme un spécialiste de l'esprit, se donnait le plaisir de répéter devant un auditoire nouveau, l'à-peu-près dont il avait salué cet accident et que depuis une semaine il promenait partout :

— Le *dépité* de Loir-et-Cher!

M. Laurent Scalde, l'adroit agent de liaison entre divers intérêts, — pour leur réciproque avantage et pour le sien, — avait, tout au début de son apparition dans ce monde d'affairistes, regardé avec inquiétude cet amuseur besogneux qui peut-être jouerait le même jeu avec d'autres moyens et lui raflerait quelques-uns de ses habituels profits. Bien vite rassuré sur son inaptitude à faire quoi que ce fût d'utile, d'un air méprisant il prit le parti de le laisser pérorer.

Son large ventre bien à l'aise devant la table, il bâfrait

avec une conviction silencieuse. A le voir ainsi installé, on se le représentait toujours avec une serviette étalée sur sa poitrine comme un maquignon dans quelque salle d'auberge, le jour de la foire.

Et, en effet, ses contemporains se rappelaient que, lors de ses premiers pas hors de la boutique paternelle, il lui avait fallu beaucoup de temps pour apprendre les rites et les gestes de la table, et surtout pour se guérir de la vulgarité — hélas inguérissable pour le fond de son individu — avec laquelle il mêlait du vin à son potage, de l'eau-de-vie à son café, et se livrait sans cesse à d'abracadabrantes mixtures.

Mais, depuis longtemps, à force de déjeuner avec des hommes de la politique et des affaires, dont quelques-uns étaient bien élevés, du moins en apparence, il s'était peu à peu adapté au code des bonnes manières.

Lorsque, parvenu à ce stade d'éducation élémentaire, Laurent Scalde avait eu la révélation de la vie élégante, c'était encore l'époque où l'on se souciait de la tenue extérieure. Pour tenir son rôle dans le monde, Laurent Scalde s'était habillé à la mode des boulevardiers fringants. On le vit apparaître avec des hauts de forme gris et des pardessus mastic. Mais, dans ce costume, malgré cette application méritoire, Laurent Scalde faisait toujours penser à un cocher de fiacre de ce temps-là, qui aurait un instant laissé sa voiture pour aller lamper un « demi-setier » de vin rouge chez le mastroquet d'en face.

Depuis que le laisser-aller général avait balayé la bonne tenue, soulagé, Laurent Scalde était redevenu lui-même. Affectant la libre fantaisie des bohèmes, il ressemblait, sous les larges ailes de ses chapeaux mous et dans ses manteaux flottants, à quelque gras et lourd tenancier de mauvais lieu voulant se donner un air artiste.

A table, sachant enfin manœuvrer sa cuiller et son couteau, maintenir sa serviette sans la suspendre à son cou ou aux entournures de son gilet, Laurent Scalde empoignait avec assurance, de ses gros doigts boudinés, ses verres et sa fourchette, et « bouffait » avec entrain. Dédaigneux de la peine qui ne rapporte rien, il ne causait avec ses voisines que si elles pouvaient le servir. Et, ses rares propos essoufflés, il les coupait

de perpétuels « Meung! Meung! » qui, en toute justice, l'apparentant à un veau, faisaient sourire.

Soudain, dans un arrêt de la conversation, que Cyrille Vavasseur n'avait pas su éviter par une de ses facéties lancées avec à-propos, on perçut plusieurs paroles qui, dites tour à tour, entre voisins, en divers coins de la table, prirent soudain, à la faveur de ce brusque silence, une importance que leurs auteurs n'avaient pas prévue. Mais comme ils révélaient bien l'état d'esprit de ce milieu!

— Il y a longtemps que le ridicule ne tue plus en France! — constate l'un des dîneurs sur un ton de satisfaction qui est comme un aveu.

— Pas plus d'ailleurs que la malhonnêteté! — se laisse aller à dire l'un des plus vieux convives qui, sceptique, a encore, malgré son âge, des spontanéités dangereuses.

Et à peine le mot lui a-t-il échappé qu'il regrette son imprudence.

— Non! Non! Il ne faut jamais s'attendrir! — grince, à ce moment, comme si un ressort s'était soudain détendu dans sa vieille carcasse, M. Auguste Frelampier, le grand homme de ce groupe et de plusieurs autres.

Ce dur exposé de principes, qui venait de lui échapper en une minute de franchise cruelle, résume si bien toute sa vie et toute la vraie pensée des principaux convives qu'aucun d'entre eux ne proteste. Seules, quelques personnes baissent la tête avec une confusion qui n'ose pas se manifester.

D'habitude M. Auguste Frelampier parlait peu. Ce fâcheux précepte, si révélateur, inquiète son fils Bernard, qui, étonné de le voir témérairement loquace, se demande si, cette fois, son père n'est pas réellement malade.

En effet, la suprême rouerie de M. Auguste Frelampier avait été de simuler depuis quarante ans la maladie, de geindre inépuisablement sur ses misères et les tristesses de sa vie, d'affecter le plus magnifique désintéressement, un désir éperdu de solitude, de vie effacée et simple. Et l'on imagine, si, à force de la jouer, il était devenu habile dans le perpétuel recommencement de cette comédie qui lui était supérieurement profitable.

— Laissez-moi, — implorait-il d'un air excédé et lugubre chaque fois qu'on lui offrait un rôle dans une nouvelle affaire... — Déjà beaucoup trop de soucis!... Je n'en puis plus. Je suis à bout de force... Je ne désire rien... Je pourrais vivre de rien... M'enfermer, voilà mon rêve... Ah! fichtre non, je ne suis pas de ceux qui convoitent mille choses, s'insinuent partout, s'agitent fiévreusement... Ce sont des gens que je plains et qui me font sourire... D'ailleurs, personne n'a besoin de moi...

En réalité, depuis sa jeunesse, M. Frelampier n'avait cessé d'être avide de tout. Son dur amour de l'argent égalait son ambition, orgueilleusement insatiable. Et, comblé, il trouvait le moyen d'être encore jaloux. Il jalousait l'imagination créatrice, dont il était totalement dénué, la science et la culture qui lui manquaient, la bonne humeur, la santé, l'esprit, la jeunesse, dont, même à ses vingt ans, il n'avait pas connu le charme. Sous des paroles cauteleuses et les apparences d'une droiture inflexible, il détestait tout le monde, même ses amis, même ses proches. Dominateur, il n'avait de bonne grâce que pour les médiocres, les impuissants, les malchanceux, les morfondus, les égrotants, et encore à la condition qu'ils se bornent à être pour lui une « Cour des miracles » complaisante, et que jamais ils ne lui demandent ni aide ni secours.

Par cet adroit stratagème de la conscience incorruptible, du désintéressement austère et renfrogné, de sa fallacieuse misère physiologique, il obtenait qu'on vînt, avec mille précautions, le supplier d'accepter ce dont il avait envie. C'est ainsi que, depuis quarante ans, tout en maugréant contre son triste sort, contre les honneurs et les prébendes auxquels on l'obligeait à se résigner, il avait fait la plus avantageuse carrière.

Il avait si bien joué son personnage que désormais on ne concevait pas sans lui une grande affaire nouvelle. On voulait se couvrir de ce profitable masque de désintéressement et d'honnêteté qu'il avait pris. Et de quelles précautions touchantes on entourait sa chétive et précieuse santé! Chez tous ses intimes l'attendaient une couverture, des coussins et, comme pour quelque vieille dame, une bouillotte. Il n'était

content que lorsqu'il supposait autour de lui ce chuchotement flatteur :

— Quel mérite à faire ce qu'il fait!... Tout ce qu'il nous donne de sa santé et de sa vie!... On ne saurait avoir pour lui trop d'égards...

Et lui, le pauvre homme, avec des gestes d'accablement et de désolation, avec des paroles endolories, il encaissait...

C'est sans étonnement que madame de Guivre avait entendu le triste mot jailli de sa férocité. Dure et franche comme elle l'était, elle aurait plutôt blâmé l'hypocrite correctif de son mari, si elle l'avait perçu :

— Ne pas s'attendrir, certes. Mais surtout ne pas en avoir l'air! — avait-il adroitement rectifié.

Après avoir aspergé son entourage de quelques hâtives politesses, Isabelle était bien trop attentive à la conquête projetée de M. Renaison.

— Vous m'avez dit, — se rappela-t-elle — que, chez vos parents, vous aviez grandi au milieu de beaux tableaux. Quels sont-ils?

— Une radieuse gelée blanche de Camille Pissarro, des roses de Renoir d'une fraîcheur éblouissante, une esquisse de Claude Monet pour son rayonnant Pont d'Argenteuil!... Je les ai heureusement gardés pour notre joie... et pour la dot de mes filles...

— Nobles choses sans doute, mais un peu démodées pour mon goût!... Trop bien construites et dessinées!... Puis, cette fluidité, cette transparence ,cette vibration! On en est excédé... Je suis emballée sur des choses beaucoup plus audacieuses... J'aime surtout ce qui est cérébral, transposé, très loin de la nature.

— Ça peut, en effet, aller loin! — dit en souriant Renaison... — Mais avez-vous vu beaucoup de belles toiles impressionnistes, lumineuses et subtiles, et où la vérité s'exprime avec tant de poésie?

— Je vous avoue que, depuis que je m'intéresse à la peinture, j'ai surtout regardé les peintres les plus audacieux d'aujourd'hui.

— Sympathie qui vous fait honneur! Il faut toujours s'in-

téresser aux artistes créateurs de son temps! Mais pourquoi, les jours où vous vous résignez à la désespérante lenteur de votre quarante chevaux, ne pas vous offrir la visite des salles du Louvre?

— Accompagnez-moi! — lui propose-t-elle en plongeant dans ses yeux son ardent regard gris où passaient à la fois du désir, un ordre et une imploration... — Demain?... N'importe quel jour de cette semaine...

— Je suis l'amateur en cage! — se défend-il avec une amabilité fuyante. — Et cela à votre service! Même pour vous plaire, je n'ai pas le droit de trahir votre confiance...

Et, pour essayer d'éluder cette offre dangereuse, il oriente madame de Guivre vers une autre visite qu'il croyait la voir aussitôt écarter parce qu'il l'estimait moins intéressante pour elle :

— Tenez! Je parie que vous ne connaissez pas, aux Tuileries, sur la terrasse du Bord de l'eau, le musée où sont marouflés les fameux « Nymphéas » de Claude Monet. On les ignore. On ne va pas les voir. Jamais personne dans ces deux vastes rotondes où, sous la plus douce des lumières, resplendissent ces toiles nuancées et chatoyantes, d'une adorable poésie... Ne vous refusez pas l'agrément de cette découverte. Vous serez l'une des très rares Parisiennes qui, dans le silence et la solitude, se soient donné cette émotion...

— Au moins, ne pouvez-vous pas, sans une impolitesse dont je serais très blessée, ne point m'accompagner dans cette exploration!... Cette fois, je n'accepte aucune dérobade...

— Je suis à vos ordres, — capitule en souriant M. Renaison qui n'avait guère envie de sourire... — Vraiment, — essaye-t-il encore, — le meilleur charme d'une telle visite est la rêverie solitaire devant le mystère fleuri des eaux et des brumes... En toute sincérité, je crois que vous gâchez une demi-heure d'enchantement...

— Je passe cependant pour bien administrer mon bonheur! — lui dit-elle en lui offrant, comme une promesse, son visage illuminé par l'espérance de la victoire.

VII

Dans les deux salons où les invités se répartissaient par groupes plus ou moins sympathiques, Daniel Galerne s'accrochait obstinément à madame Renaison.

C'est en vain qu'à table, pour lui plaire, il avait déployé tout ce qu'il croyait posséder de séduction. Et ce fut plus vainement encore que, avec la grossière illusion de l'émouvoir physiquement, il s'était risqué à lui infliger quelques indiscrets contacts. Froissée mais trop fine pour lui faire l'honneur de laisser croire qu'elle s'en apercevait, elle s'était bornée à se préserver de lui par une dérobade.

Elle n'avait pas eu besoin de ces façons grossières pour juger son voisin dont, en d'autres rencontres, l'outrecuidante sottise lui était apparue déjà. Ses simples propos de table suffisaient à fortifier l'opinion de Florine.

— Quel pauvre homme, ce richissime prince héritier! — s'était-elle dit avec pitié.

Cette platitude lui sembla plus consternante encore lorsque, s'étant risqué sur le sujet des femmes et de l'amour, il se mit à pérorer sur le sentiment. Habitué à l'approbation des belles filles vénales qui n'avaient pas intérêt à lui trop laisser voir qu'elles le tenaient pour un vaniteux crétin, Daniel Galerne, sur ce thème, s'estimait irrésistible.

Madame Renaison ne lui avait répondu que par des paroles simples où sa charmante, sa joyeuse honnêteté protesta fièrement contre les complications sentimentales, la perversité, les périlleuses fantaisies qu'on regrette après un bref étourdissement, et que toujours on paye, comme toutes les fautes.

Simplement parce que Florine était droite, saine, elle avait paru sotte à Daniel Galerne, qui en restait pourtant très entiché à cause de sa rayonnante beauté.

Au sortir de table, madame Renaison avait essayé de le « semer ».

Comme toujours après la séparation d'un dîner, le mari et la femme s'étaient adroitement rapprochés l'un de l'autre pour échanger une parole de tendresse et quelques rapides impressions sur l'atmosphère, lesgens, leurs voisins.

Tout en offrant des cigares aux invités, Daniel Galerne étudiait la physionomie de son père, surveillait son attitude, comme il l'avait fait pendant le dîner. Celui-ci, simili-Wagner retouché par Daumier, possédait une trop grande maîtrise pour laisser voir son inquiétude. Sa longue vie, aux alternatives pénibles, lui avait appris à subir les pires émois, sans broncher.

Depuis la venue de son premier invité, il se montrait plein de bonne humeur, serrait et baisait des mains, trouvait pour chacun des mots banalement amènes, s'ingéniait avec sang-froid à prévenir et à combler les silences qui étaient fréquents à sa table, où aucun lien ne s'établissait entre ces gens disparates.

Pourtant il était alarmé par la menaçante révélation de son fils. Sans doute ses débuts dans la vie des affaires n'avaient pas toujours été d'une exemplaire délicatesse. Et ses amours de jeunesse s'accompagnèrent de quelque brutalité désinvolte. Mais il y avait si longtemps que, après fortune faite, il croyait effacés tous ces lointains souvenirs, comme ils l'étaient de son esprit.

De quelles pièces, lettres ou preuves, sa femme, que, assurément il avait molestée, trahie, fait souffrir, avait-elle pu s'emparer? Comment ne s'en était-il pas aperçu? Il ne se l'expliquait que par l'enragement et l'hallucination des affaires, par l'encombrement de sa vie infernale.

Fallait-il que sa femme eût une rancune tenace et le méprisât comme un homme capable de tout, même à l'égard de son fils, pour avoir souci d'armer Daniel contre lui! Injuste vengeance, précaution insultante, pensait-il, car, au milieu de toutes ses violences et fantaisies, il avait entouré madame Galerne de confort, de luxe, de considération.

N'empêche que, tout ce soir-là, selon les exigences de son fils, cavalièrement notifiées deux heures plus tôt, il ne laissa rien voir de son passionné désir pour madame Renaison, n'eut pour elle que les politesses usuelles et indispensables d'un maître de maison. Cela certainement pour ne pas porter ombrage à Daniel et aussi pour ne pas aviver son regret d'une renonciation qui lui était douloureuse. Car il ressentait pour Florine Renaison, qui s'étonnait un peu de le voir si réservé

à son égard, une folle passion de vieil homme. Mais que n'avait-il pas à craindre de l'implacable Daniel, enfant gâté et féroce?

— Décidément il encaisse bien! — se disait celui-ci avec une admiration de lutteur. — Faut-il qu'il ait des choses à se reprocher! Et plus graves sans doute que celles dont j'ai la preuve! Car il ne sait pas au juste ce dont je suis muni contre son égoïsme féroce et son bon plaisir. Je le tiens. J'en ferai désormais ce que je voudrai... Et aucune représaille à craindre!

De son côté, sans une minute de distraction dans ses entretiens avec ses hôtes, auxquels il répondait toujours avec le plus souriant à-propos, M. Galerne ne perdait pas de vue Daniel et son manège.

Voici, précisément, que Daniel Galerne aperçoit madame Renaison à peu près délaissée. Car, la sachant une épouse éprise et fidèle, les hommes ne se souciaient pas de s'attarder près d'elle. Et, factueuses autant que blettes, les femmes présentes jalousaient sa jeune beauté sans perles ni diamants, en même temps qu'elles méprisaient sa situation modeste. En hâte il vient s'asseoir près d'elle et il la persécute de sa cour.

Sentant que, obstiné et vaniteux, Daniel Galerne va, par amour-propre d'homme qui veut vaincre, s'incruster sur le canapé où il s'est assis près d'elle, madame Renaison, d'un sourire, attire à son secours madame Antoinette Chalaronne, qui depuis un instant, semblait désirer s'approcher d'elle.

Sous ses cheveux blancs, coiffés avec une noblesse un peu vieillote, mais qui conviennent à sa placidité timide, les yeux bleus très calmes de madame Chalaronne et son sourire, charmant de douceur, révèlent son honnêteté et sa bonté. Toute sa personne fait penser à quelque agréable portrait d'une belle et tranquille femme de 1830, dont la chair serait restée fraîche sous l'argent de la chevelure.

Belle-sœur de M. Auguste Frelampier, — toute jeune, elle avait épousé le frère de sa femme, mort depuis trois ans et qui était l'associé de ce spéculateur, — madame Chalaronne était la seule habituée de ce milieu qui témoignât une vraie sympathie à monsieur et madame Renaison. Elle prenait plaisir à les entendre, se rapprochait d'eux volontiers; elle faisait le plus possible naître l'occasion de mêler à de tels entretiens sa fille, Pierrette, qui était tacitement réservée à

Daniel Galerne, son cousin, pour accroître encore la fortune de la famille et sa puissance d'action.

Bien vite les Renaison devinèrent que madame Chalaronne avait dû souffrir dans cet âpre milieu sans tendresse et qu'elle s'y sentait comme en prison.

C'est là que, dès ses dix-huit ans, elle avait vécu. Tous ses intérêts, toutes ses relations et l'avenir de sa fille l'y rattachaient. Jusqu'à sa rencontre avec les Renaison, elle avait eu l'impression que, au point de vue social et financier, la tutelle des Frelampier, Galerne et leurs copartageants lui était indispensable. Ou mieux, par habitude, elle ne s'était même pas posé la question. Néanmoins, si docile et peu exigeante qu'elle fût, aujourd'hui plus encore que du vivant de son mari, elle ne se trouvait pas heureuse dans l'atmosphère âpre, glacée, et parfois brutalement joyeuse, que créaient autour d'elle ces conquérants effrénés, jouisseurs et sans scrupules. Elle s'était aperçue de son malaise surtout à partir du moment où, tout radieux de leur belle union, les Renaison avaient apporté là, sans qu'on y prît garde, tendresse et douceur.

C'est discrètement encore que cette femme timide osait laisser voir qu'elle se plaisait près d'eux et que leurs propos lui révélaient une autre conception de la vie, à laquelle jusqu'alors son destin l'avait laissée étrangère.

— Il m'a semblé, — s'excusa-t-elle, avec une malice discrète, — que je ne vous dérangerais peut-être pas si, en venant m'asseoir près de vous, j'interrompais votre conversation avec Daniel. Et je n'ai pas l'impression que, vous et votre mari, vous vous soyez beaucoup plu ce soir dans cette maison.

— Je vous assure que si, chère Madame! — proteste Florine inquiète d'avoir peut-être laissé paraître son dégoût... — M. Daniel Galerne a très aimablement fait tout ce qu'il a pu pour m'intéresser.

— Vous me parlez ainsi parce que vous êtes indulgente et ne voulez pas m'attrister. Mais laissez-moi vous le dire : maintenant que je vous connais, je sais bien bien que M. Renaison et vous n'êtes pas pareils à ceux d'ici. Près de vous, il fait bon. Vous parlez un langage qui fait doux au cœur. Il y a comme un rayonnement autour de votre gaîté si

simple. On sent qu'elle jaillit d'âmes sereines et vraiment jeunes.

— Vous me dites des paroles bien émouvantes! — répond Florine en lui prenant les mains. — Et quelle fierté de les entendre de vous, vers qui nous nous sommes très vite sentis attirés.

— Alors permettez-moi de vous demander un grand plaisir, celui d'aller me réchauffer, de loin en loin, à la tiédeur de votre foyer et aussi d'y conduire ma fille. Elle est sensible et souvent triste. C'est vous qui m'avez fait comprendre pourquoi elle ne s'épanouit pas dans le milieu où nous vivons. Déjà elle en souffre inconsciemment. Que serait-ce plus tard? Et si, un jour, elle cessait d'en souffrir, alors qu'aurait-on fait d'elle à son insu?

— Chère Madame, notre maison est bien modeste. Ses familiers sont des gens fort simples. Mais nous sommes gaiement liés par une volonté de vie généreuse, humaine. Tout ce que vous me dites me donne la certitude que vous vous trouverez bien au milieu de nous. Nous aurons plaisir à vous y voir.

— Merci!

— Et je suis sûre aussi que votre douce Pierrette, en effet un peu repliée, s'y égaiera...

VIII

Ce soir-là, monsieur et madame Renaison attendent chez eux leurs amis les plus intimes, ceux qui sont vraiment les chers familiers de leur existence toute simple.

Et, pour faire à tous joyeux accueil, l'appartement, qui donne toujours une impresssion d'aimable et gaie quiétude, a pris un air de fête.

Le plus rapide coup d'œil sur le salon révèle chez les maîtres de la maison le sens de la beauté, de l'harmonie. Surtout on y discerne l'hérédité d'un goût qui, loin de se satisfaire exclusivement avec les meubles et les bibelots du passé, s'est, par l'éducation, donné assez de finesse pour retrouver, sous d'autres formes, dans les œuvres d'aujourd'hui, ce qui charme en celles d'autrefois.

— Bonsoir, les tourtereaux! — plaisante, dès la porte ouverte, avec sa bonhomie joviale et brusque, le Dr Perréon.

Tout jeune ami du père de Renaison, il donnait à son fils — qu'il avait vu devenir un homme et qu'il tutoyait — la meilleure affection de sa maturité.

— Journée dure et maussade! Ma solitude avait besoin de cordiale gaîté à l'ombre de votre bonheur. Voilà pourquoi j'arrive si tôt.

— Vous savez bien qu'ici vous êtes toujours attendu! — affirme Florine.

— Qu'est-ce donc qui, tout au long de ce jour, a bien pu vous rendre mélancolique, vous dont la bonne humeur est légendaire? — demande Hugues.

— Le spectacle des misères qu'on est venu m'avouer et qui, aisément évitables, tiennent à la frénésie des hommes...

— De quelle nature?

— L'intoxication et le détraquage d'un peloton de jeunes femmes par les cocktails! Une partie de la société est en train de devenir alcoolique... Or, si l'excessif arrosage par un flot de liqueurs fortes finit par tuer les hommes, les organes et les nerfs des femmes n'y résistent pas longtemps...

— Et, en général, le cas des mâles qui viennent à vous?

— Bien entendu, pour les deux sexes, je vois des guenipes de toute sorte. Ce n'est fichtre pas leur faute si leurs parents les gratifièrent d'un cœur qui bat la breloque ou d'un estomac qui flanche... Mais combien d'autres nous arrivent qui sont leurs propres bourreaux! Les démoniaques du jeu et de la spéculation... Les insatiables martyrs de la perversité et du vice! Ouf! me voilà soulagé!... Vos enfants? Gentils, solides?

— Ils parlent de vous comme d'un grand ami...

— Être aimé des enfants, c'est la récompense que je souhaite!

Ravi d'avoir, avec bonne humeur, grogné sa colère contre le vertige de tant de forçats volontaires, le Dr Perréon s'assied.

Sa volumineuse tête ronde, si calme dans sa puissance, rayonne. Il rit — et avec quel rire jeune! — de sa bouche où resplendit la bonté, de son regard honnête, aigu et fin, qui brille derrière le lorgnon :

— Il ne me reste plus qu'à pousser mon habituel cri de guerre contre l'aveuglement, les routines, l'ignorance et l'orgueil de la médecine officielle qui prodigue et impose de présomptueuses théories, mais ne guérit rien... Bon! Voilà ma marotte satisfaite!... Je me promets toujours de résister à la tentation. Mais il faut que ça parte!

Très savant et d'une pénétration divinatrice, le Dr Perréon s'est créé par ses travaux une doctrine et des méthodes qui ne s'accordent pas avec celles des tout-puissants augures de la médecine triomphante. Aussi, le combat-on sournoisement.

Mais on ne peut l'empêcher ni de voir clair, ni d'augmenter sans cesse par le travail ses ressources thérapeutiques, ni de guérir.

Il a sauvé, et tous les jours il sauve d'innombrables malades, que, la plupart du temps, on ne soulageait point ailleurs.

Pour les secourir, il se donne à eux, en un grand élan d'humanité, avec tout son cœur d'homme très bon. Aussi, malgré dénigrements et sarcasmes, vit-il dans une atmosphère d'affection et de gratitude.

Comme il est aussi désintéressé que savant, il fait servir les honoraires de ses « rescapés » opulents au sauvetage des pauvres. Et il éprouve un tel bonheur d'accomplir, à sa façon, œuvre créatrice, de poursuivre ses expériences et ses découvertes, que sa vie de travailleur obstiné lui est un enchantement.

Il cesse de se railler lui-même lorsque, dans l'encadrement de la porte, surgissent la jeune tête blanche et le noir regard du peintre Vincent Vendenesse.

— Ah! Notre cher Vendenesse! — s'écrie joyeusement Renaison. — Aujourd'hui ce sont nos plus vieux amis qui nous arrivent les premiers, ceux que j'ai appris à aimer chez mes parents et qui m'aident à garder le souvenir de leur foyer.

— C'est vrai que tu étais presque encore un gosse lorsque ton père, qui aimait la peinture, m'ouvrit sa maison. Maintenant, tu m'intimides.

— L'homme, — raille le Dr Perréon en lui serrant la main, — qui, sans le secours d'aucun médecin, trouve le moyen de rester jeune...

— ... en aimant la jeunesse et, puisqu'elle veut bien me tolérer, en me mêlant à elle.

— Sans doute, — poursuit Perréon, — mais aussi parce que, de préférence, tu peins, avec des couleurs fraîches, des scènes charmantes de poésie dans la vérité, des paysages où l'on sent la joie de vivre, des visages de grâce...

— Il m'arrive de peindre aussi des portraits moins attrayants, et que, avec une gêne implorante, mes modèles, fort déçus, me demandent d'embellir.

— Toi, naguère bafoué comme un anarchiste de la peinture, te voilà devenu un révolutionnaire à la mode!

— Et toi, dénoncé partout comme un charlatan pernicieux et fanfaron, tu as le monde à tes pieds.

— Nous tournons bien mal! On nous compromet.

— En effet, — constate Renaison, — le succès, que vous ne cherchiez pas, est venu vous chercher dans votre vie dignement laborieuse. Par vous, trop rare exemple, l'esprit, le talent et le cœur ont vaincu. Vous êtes les seuls...

— Les premiers! espérons-le. Et, de la même poigne, nous aiderons à la victoire de nos cadets.

— Dans notre « cellule » amicale, chacun de nous bénéficie de vos âmes généreuses, — interrompt Hugues Renaison. — Mais, dans l'état présent du monde où l'arrogance des forces matérielles opprime l'intelligence, la réussite de l'un d'entre nous, si éclatante qu'elle puisse être, ne signifie rien contre ce fait que l'ordre des valeurs est de plus en plus bouleversé. L'argent n'exerça jamais tyrannie aussi insolente.

— Comme tu es sombre ce soir! — constate le Dr Perréon amusé.

— Mais juste! — approuve le peintre Vendenesse.

En vérité, Renaison était de triste humeur parce que, après avoir espéré, dans l'ardeur changeante de madame de Guivre, — qu'il s'était ingénié à dégriser par le terre-à-terre voulu de ses propos, — une saute de sa soudaine fantaisie, tout l'après-midi il venait d'avoir, par de pressants coups de téléphone, la preuve de son inquiétante obstination.

Comment la décourager sans trop de ridicule — et sans risques de dangereuses représailles? Car, vindicative autant qu'impérieuse, par son mari et ses amis madame de Guivre est

puissante dans le groupe où Renaison exerce son autorité. Il se tourmentait d'autant plus que, ayant l'habitude de confier ses moindres soucis à sa femme, c'était la première fois qu'il se sentait contraint de garder pour lui seul une préoccupation qui, ainsi, était rendue plus pesante.

Pouvait-il se douter de l'inquiétude que Florine dissimulait sous son calme apparent? Aussi sûre de son amour fidèle et invulnérable qu'Hugues l'était du sien, pour les mêmes raisons elle préférait lui épargner l'agacement d'une telle confidence. C'était le premier secret qui projetait son ombre sur leur bonheur. La tristesse qu'elle en éprouvait s'ajoutait à l'humiliant tracas de se sentir guettée et poursuivie.

Plusieurs invités, avec leurs femmes, font à ce moment leur apparition. Les maîtres du logis les fêtent d'un accueil gai et affectueux.

— C'est quasi toute une promotion de l'École Normale qui vous arrive..., et même précédée de son aumônier! — explique l'un des survenants, Maurice Liergues... — Cette soirée, que nous savions avoir le plaisir de passer ici, nous a paru un agréable prétexte pour dîner ensemble, y compris l'abbé Sermages, qui pourtant ne doit rien au séminaire de la rue d'Ulm, mais que nous avons adopté.

Durant la guerre il avait servi comme artilleur dans la batterie de Renaison, alors capitaine, qui, à cause de la bonté de l'abbé et de son âme évangélique, s'était lié avec lui.

Relevant du diocèse de Paris, ce prêtre, en qui ses supérieurs religieux reconnaissaient la flamme d'un apôtre, s'était vu confier dans un coin de la banlieue la carcasse d'une église en planches parmi les cahutes d'ardents réfractaires à tout sentiment religieux.

Là, par la seule influence de son humanité secourable, qui jamais ne se préoccupait de la croyance ou de l'incroyance de ses « paroissiens », il avait vaincu bien des préjugés. Déjà on l'aimait assez pour ne plus faire le poing au Christ qu'il portait, avec tant de douceur et de charité, parmi cette population méfiante. Comme il n'avait en outre aucun appétit d'honneurs et de richesses, son apostolat le rendait heureux.

Pour satisfaire son goût de la lecture, qui était son délassement après les journées de lutte contre tant de misères

morales et physiques, ses amis lui prêtaient des livres. Puis, avec la satisfaction de secourir la détresse et le chagrin, d'apaiser les âmes en révolte, sa plus grande joie consistait en une soirée, de temps en temps, au foyer des Renaison.

C'est chez eux qu'il s'était lié avec ses « camarades de l'École Normale », ainsi qu'avait dit Liergues en entrant. Dès avant la guerre, Maurice Liergues, compagnon du capitaine au lycée et toujours resté dans la vie son confident le plus intime, lui avait fait connaître ses amis. « Vous êtes dignes de vous aimer », avait-il simplement dit aux uns et aux autres. La paix les rassembla de nouveau. Et lorsque Renaison se maria, sa jeune femme eut l'intelligence de comprendre que ce nœud de vivantes amitiés autour de lui était un élément de son propre bonheur. Elle n'eut qu'à se montrer telle qu'elle était pour s'en faire agréer et pour en devenir le centre.

De son côté, l'abbé Sermages qui, après avoir repris sa soutane, n'avait cessé de se tenir en relations avec son chef, devenu son ami, s'était tout naturellement trouvé, lui aussi, l'un des hôtes les plus habituels de ce beau foyer.

Avec le Dr Perréon et le peintre Vendenesse, avec Maurice Liergues, son ami de toujours, professeur de philosophie dans un lycée de Paris, voici les fidèles de ces réunions, où ceux qui étaient mariés venaient avec leurs femmes, non moins amies entre elles et non moins attachées à la même conception de la vie.

D'abord, en ce groupe des échappés de la rue d'Ulm dont nous avons vu l'entrée massive et cordiale, le physicien Robert Carcassonne, israélite en qui l'abbé Sermages retrouve, se plaît-il à dire, l'esprit même de l'Évangile, agrégé des Sciences et Docteur, à l'ingénu regard bleu, d'autant plus jeune qu'il rayonne sous une haute couronne de cheveux blancs bouclés, homme de laboratoire qui, pour s'adonner en paix à la recherche scientifique, s'est volontairement condamné à la vie la plus modeste. Son idéalisme, sa générosité, sa perpétuelle révolte contre l'injustice, le rêve poétique dont s'illuminent ses yeux, son tendre respect de l'être humain, ont fait de lui un doctrinaire socialiste.

Puis ses deux autres camarades de promotion, Léon Vézery

et Jacques Brévant, l'un agrégé des lettres et, sans chaire, se consacrant, au prix de dures tâches mal rémunérées, à des travaux de philologie; l'autre, agrégé d'histoire et professeur en un lycée parisien. Vézery est lentement passé — après de longues luttes contre lui-même pour se maintenir dans le bastion du positivisme où il se croyait fermement établi pour toujours — de la libre pensée au catholicisme. Il a eu l'honnêteté de se l'avouer et, sans ostentation ou zèle indiscret, de le faire savoir à ses intimes, c'est-à-dire à ceux qu'il était loyal d'avertir. Quant à Jacques Brévant, il est resté fidèle au déterminisme de sa famille et de sa jeunesse. Mais quelle déception il éprouve de sentir, à notre époque, la vie morale en régression et tant de consciences mortes! Lui aussi est contre l'insolente domination matérielle, comme tous ceux qui sont là, comme ceux qui arrivent encore.

— Ah! Grosrouvre l'enchanteur! — s'écrie le peintre Vendenesse. — Ouvrez vite le piano.,.

Grosrouvre, compositeur et admirable virtuose du piano, géant timide et doux avec le terrible masque de Danton, qu'il ne sait comment porter, chancelle sous cet accueil.

— Votre venue annonce que votre livre est fini, — constate avec joie Hugues Renaison en voyant entrer l'écrivain Camille Dompierre, délicieusement poète en ses romans sur les secrets et les drames de la vie intérieure.

— Et vous, mon cher Crézanson, comment n'êtes-vous pas encore parvenu à vous illuminer vous-même? — demande madame Renaison en s'avançant vers ce nouvel arrivant. — Vous devriez projeter des rayons autour de vous!

Poète à sa façon, l'ingénieur Lucien Crézanson est aussi, par la science, un créateur de beauté. Il gagne sa vie et rend plus agréable celle des autres en illuminant la grisaille des antiques cités par ses féeries électriques, par ses imaginations qu'il écrit en traits de feu, en pluies d'or et d'argent, en jaillissements de flammes multicolores dans les ténèbres.

Heureux de se retrouver dans cette maison si délicatement amie, où tous se sentent à l'aise parce qu'ils y ont des habitudes d'affection, hommes et femmes goûtent une infinie douceur à se sentir unis au milieu des brutalités d'alentour. Parfois ils se raillent de la sorte d'aristocratie

morale qu'ils se targuent ainsi de constituer dans un monde vertigineux.

Le sentiment de leurs travers et de leurs défauts les préserve de l'orgueil. Ils savent bien que, hommes et femmes, ils ne sont pas au-dessus de l'humanité. Tous ou presque tous, ils ont leurs mesquineries, leurs ambitions futiles, leurs jalousies, leurs mauvais désirs, leurs vanités, leurs injustices. Parfois à leur insu, parfois même consciemment. Dans ce cas, lorsqu'ils s'en aperçoivent, ils se blâment, se moquent d'eux-mêmes et, en haussant les épaules, cherchent à s'amender. Au sein même de ces ménages unis, il peut y avoir — moins qu'ailleurs sans doute, mais comme ailleurs — froissements, malaises et colères. Mais tous ont la supériorité d'aspirations nobles, la foi en l'amour, le culte de la beauté et de l'idéal, le désir de vivre généreusement. Certes, on pourrait écrire le roman de leurs petitesses. Mais il ne ternirait pas le rayonnement de telles âmes. Et ici, seul importe l'ensemble de leurs qualités et de leurs tendances.

— Comme type de paria, en voici un d'assez reluisant! — s'écrie le Dr Perréon en voyant apparaître Cyprien Landard, l'une des plus avenantes figures de ce groupe, qu'on se faisait une joie de taquiner parce que lui-même lançait très jovialement les fléchettes de la plaisanterie.

— Ce dentiste des crocs les plus célèbres!

— Qui trouve le moyen d'ajouter des couronnes aux mâchoires des fastueux couronnés de la société contemporaine!

— Et leur fait des rires en or!

Camarade de lycée d'Hugues Renaison, docteur en médecine très épris de chimie, — ce qui lui était un lien particulier avec le Dr Perréon, chimiste autant que médecin, — Cyprien Landard avait fondé un cabinet dentaire où des aides, travaillant sous sa direction, lui laissaient du loisir pour ses expériences et recherches.

— Votre succès, — déclare le socialiste Robert Carcassonne, — celui de Perréon, — le juste et tardif emballement pour les toiles de Vendenesse ne peuvent rien contre ce fait, d'ordre général, que la société actuelle est régie par une horde de conquérants qui rêvent d'une humanité asservie. Ils feront de la

terre une lugubre prison industrielle et bureaucratique. Déjà ils chassent du monde tout ce qui en est la poésie, la beauté, l'enchantement...

Hugues Renaison faisait un geste d'approbation, lorsque, se glissant jusqu'à lui, derrière le groupe des causeurs, la femme de chambre vint l'avertir que M. Galerne l'appelait au téléphone.

— Jusqu'ici, le soir, après d'irritantes journées où les membres du Conseil m'ont sans cesse à leur disposition! — se plaint tout haut Renaison, d'habitude plus patient.

Décidément, lui, ordinairement affable et impassible devant les petites exigences ou services imprévus, il est un peu crispé. Le voyant nerveux, la servante se disculpe :

— J'ai répondu que Monsieur est occupé avec des amis. Il a insisté.

— Quel monsieur Galerne? Édouard ou Daniel?

— Je sais seulement que ce Monsieur m'a dit avoir déjà téléphoné deux fois aujourd'hui sans trouver personne et que, puisque Monsieur et Madame sont là, quelqu'un veuille bien venir à l'appareil.

— Si, au lieu de me harceler chez moi, — grogne Renaison s'adressant à ses amis, — il m'avait tout simplement appelé à mon bureau, où je suis du matin au soir, il m'y aurait trouvé!

Visiblement, bien que Florine ne lui eût fait aucune confidence sur les galantes entreprises de Daniel Galerne, Hugues était agacé des attitudes que, au dîner chez son père, il s'était permises avec elle.

Par la porte, laissée entr'ouverte, de son cabinet de travail, les amis qui, instinctivement, pour ne pas gêner la communication, ralentissent leurs propos et assourdissent leur voix perçoivent des fragments de cet entretien :

— Oui, tout l'après-midi... Des courses d'abord, puis des visites.

— ...

— Vous ne la rencontrez jamais dans le monde, dites-vous? Cela prouve simplement que vos amis ne sont pas les mêmes que les nôtres.

— ...

— Merci. Elle en sera très touchée. Mais nous allons peu au théâtre.

— ...

— Je sais... Admirable voix... Et quel style!... Ç'eût été avec plaisir. Mais, quand nous ne dînons pas en ville, nous restons près de nos enfants...

— ...

— Ce soir?.. Parler affaires?.. Mais rien d'urgent, que je sache, ou de grave...

— ...

— Le Conseil d'administration vous a chargé d'un rapport?... Eh bien, à moins qu'il n'inaugure des habitudes nouvelles, je présume qu'il ne siège pas la nuit!.. Alors, si vous voulez, demain matin, dès neuf heures, à mon bureau...

— ...

— Vous auriez été content d'en parler avec moi aujourd'hui même? Mais, je vous l'ai dit, j'ai du monde chez moi...

— ...

— Vous auriez le plus grand tort de vous froisser!... Je n'ai aucune envie de vous être désagréable...

— ...

— L'homme que vous êtes?... Mais nous n'avons plus rien à apprendre sur lui...

— ...

— Des malentendus?... Je vous donne ma parole qu'il n'y en a aucun entre vous et moi.

— ....

— Alors, content? plus fâché?

— ...

— Bonne nuit! C'est-à-dire amusez-vous bien jusqu'à l'aurore!...

Lorsque Hugues Renaison rentre au salon, il a le visage durci d'un homme qui vient de faire un grand effort pour se contenir.

— Ouf! — soupire-t-il. — Quel crampon! — Il a le vin loquace et tenace!

— Quoi? il prétend venir ici et prendre part à nos réunions? — s'indigne madame Renaison. Trop ambitieux! A la rigueur

et faute de pouvoir l'éviter, je peux encore me résigner à être, de très loin en très loin, sa voisine de table. Mais, lui, un familier de notre maison. Jamais!

Au ton de son mari, toujours amène et indulgent, Florine a compris que, malgré le souci de lui taire son dégoût et sa révolte, Hugues est désormais en méfiance. En femme de haute sagesse et sûre d'elle, elle se promet de lui celer davantage encore les inutiles outrecuidances du personnage. Mais, plus nettement aussi, l'indiscrète obstination de Daniel Galerne, ses manœuvres pour la revoir et se mêler à sa vie, lui montrent sa volonté de la conquérir.

Âpre lutte où elle a la certitude de triompher. Mais quels désastres peuvent résulter de sa victoire même!

Entre alors en coup de vent le capitaine Sauvain, durant la guerre lieutenant de Renaison, comme lui ancien élève de Polytechnique, et devenu son ami à travers les périls communs.

— En retard... désolé... Mais, à la vieille d'un concours, il m'a fallu donner deux répétitions plus longues que d'habitude.

Marié en province où il tient garnison, père de deux enfants, il est à Paris pour les cours de l'École de Guerre. Sans autre ressources que sa solde — comme tant de ses camarades — il doit à son avenir militaire le sacrifice momentané de ses commodités et de son bonheur. N'ayant pu installer sa famille à Paris, il y donne secrètement des leçons de mathématiques, s'exténue à cette besogne entre ses travaux personnels, afin de pouvoir assurer en province la vie de son ménage.

— Voici incontestablement, — murmure Maurice Liergues à ses voisins, — l'un des parias de la France d'aujourd'hui.

— C'est tout naturel : il ne travaille que pour la défendre!

— Comme nous pour l'instruire, — complète Jacques Brévant.

— La distraire, l'ennoblir, l'émouvoir, — osa dire le timide Camille Dompierre.

— Comme vous tous, — dit Renaison en s'adressant au Dr Perréon, au passionné investigateur des laboratoires Robert Carcassonne, à Cyprien Landard, — comme vous encore qui guérissez la souffrance.

— Je reconnais que nous sommes tous logés à la même enseigne admet Robert Carcassonne, qui pourtant n'est pas militariste.

Dans son honnêteté toute cordiale, il ajoute même, l'israélite inspiré par sa passion de justice, en désignant l'abbé :

— Et celui-ci, le consolateur des misères de la banlieue frémissante, plus que tous les autres.

L'abbé Sermages, qui devisait avec les femmes, ravies de sa bonne humeur, perçoit la phrase de Robert Carcassonne. Se redressant dans sa soutane un peu luisante — encore, des deux qu'il possédait, avait-il choisi la meilleure — il proteste :

— Moi, un paria? Quelle idée! Mais je suis le plus heureux des hommes. La tâche qu'on m'a confiée est celle-là même que j'aurais choisie si j'en avais eu le droit.

— L'abbé, — déclare avec une familiarité respectueuse le Dr Perréon qui était incroyant, — vous êtes un chic type. Aussi, on vous aime. Lorsque, parmi vos banlieusards miséreux, vous en aurez qu'on laisse mourir par ignorance et qu'on peut sauver, amenez-les-moi.

— Des parias? — continue l'abbé, — mais tous ici, ne le sommes-nous pas volontairement? Et ceux qui ne le sont plus, à cause du besoin immédiat que les frénétiques ont de leur science ou de leur talent, ne l'ont-ils pas été de leur plein gré, avec fierté, avec bonheur?

— Je crois en effet, — accepte Vézery — que, peut-être, en consacrant à d'autres activités la contention d'esprit dont nous faisons preuve ailleurs, nous aurions pu davantage participer aux joies matérielles de ce monde.

— Mon cher Vézery, — poursuit l'abbé, — renonceriez-vous, pour le trafic le plus rémunérateur, à vos travaux de philologie, qui pourtant ne vous enrichissent pas?

— Certes non!

— Vous, Liergues, Brévant, à l'enivrement des fortes pensées et de la poésie dont vous enchantent les littératures antiques et le trésor séculaire des Lettres françaises?

— Non, bien sûr, — déclarent en souriant les deux amis. — Trop intoxiqués pour nous résigner à un autre régime!

Alors, dans la jubilation, l'abbé résume :

— Donc, bien que, tout à l'argent, au plaisir, à la ripaille,

le monde forcené d'aujourd'hui méprise l'intelligence qui ne sait pas l'enrichir et lésine avec celle qui l'enrichit; bien que de plus en plus il raille les travaux de l'esprit qui n'assurent pas la fortune, le pouvoir, la jouissance, c'est nous, les parias de cette société matérialiste, qui sommes les vrais riches.

— Les heureux!

— Parce que, dans une humanité d'où il semble qu'on fasse tout pour extirper la tendresse et l'amour, nous vivons par le cœur.

Depuis un instant les femmes groupées dans un angle du salon, et gentiment attentives aux propos de leurs époux, sourient et chuchotent entre elles. Se faisant l'interprète de toutes, la plus spontanée et la plus hardie jette sur un ton de gai reproche :

— Messieurs les justiciers magnanimes, vous êtes en train de nous révolter par votre injustice!...

— Il nous semble que dans cet hymne à la noble ordonnance de votre vie, vous ne faites pas, quelles que soient nos erreurs, une part suffisante aux vertus de vos femmes. N'est-ce pas ensemble que *nous avons appris à aimer ce qui ne coûte rien*!

— Je crois en effet que c'est la juste formule d'un des secrets de notre bonheur, — approuve le musicien Grosrouvre... — Mais il en est d'autres.

— Certes! Et, avant toutes, la constatation que glisse discrètement Pascal, — rappelle le Dr Perréon, très classique dans ses goûts malgré ses doctrines révolutionnaires en médecine. — Bien des fois, au cours de ma jeunesse, je me suis préservé de l'inféconde agitation en me répétant cette petite phrase si simple : *J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre.* Splendide, hein? Comme cela explique bien la misère morale d'à présent!

— Ces forcenés du gain et de la jouissance — dit Renaison — mettent leur ambition à vivre comme des animaux : par la force ou la ruse conquérir des proies, boire, se gorger, dormir, s'accoupler! Mais eux, ils se bornent aux voluptueux simulacres de l'amour.

— Ce soir, Pascal semblant être l'un de vos hôtes, mettons-le encore à l'honneur! — suggère Maurice Liergues. — *Je ne*

puis concevoir l'homme sans pensée, a-t-il écrit. Or les goinfres et les convulsifs d'aujourd'hui, qui se ravalent avec tant d'allégresse à l'animalité, ne pensent certainement plus à rien sinon à leurs tripotages et à leurs rafles, puis aux liesses qui s'ensuivent.

— Ils se contentent de peu. Plaignons-les! — murmure l'une des femmes.

— Et c'est encore Pascal, — fait observer le romancier Dompierre, — qui nous a légué la meilleure forme de cette compassion : *Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère de l'homme.*

— Mais les rapaces de maintenant, et les damnés du plaisir sont si bas qu'ils ne s'aperçoivent même plus de leur misère morale, n'en ont aucune honte et n'en souffrent pas.

— Dans la vie chère d'aujourd'hui, où les prix montent sans cesse, une seule chose a baissé...

— Quoi donc? — se hâtent de questionner les femmes incrédules.

— L'âme!

— Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi se réjouir!

— Comme le cœur, ça ne se porte plus!

— Ce sont les laissés pour compte des grandes époques héroïques.

Les hommes réfléchissaient à ce réquisitoire qui, de ces diverses consciences en éveil, a jailli contre les mauvaises mœurs opprimantes de notre temps.

Inquiètes, les femmes pensent à l'avenir que ce cynisme et cette frénésie risquent de faire à leurs enfants. L'une d'elles résume l'épouvante qui vient de s'abattre sur toutes :

— Ou complices ou victimes, voilà ce qu'ils risquent d'être!

Un silence s'établit, que Jacques Brévant, le positiviste fidèle, mais déçu et chagriné, rompt par cette constatation attristée :

— S'il est vrai que l'Humanité se crée des dieux, quels dieux peut bien se créer l'humanité d'aujourd'hui?

— Ne cherche pas! — répond Robert Carcassonne, l'idéaliste révolutionnaire. — Ses idoles sont ceux des peuples et des gens sans noblesse : l'argent, la force, le plaisir, contraint de se dépasser chaque jour pour être perceptible, et d'aboutir aux fureurs sadiques.

— Prévisions affreuses! — protestent les femmes.

— Par bonheur, si contaminé que soit notre temps sous l'influence des bêtes de proie hypnotisées par le butin et la fête des sens, des millions et des millions d'êtres humains vivent par l'esprit et par le cœur.

— Sainement, selon la loi divine et la loi naturelle.

— C'est la même, — affirme l'abbé Sermages.

— Il y a aussi, reconnaissons-le, toute une élite d'hommes d'action, de capitaines d'industrie, d'organisateurs à la tête de puissants intérêts, qui ne luttent pas pour asservir et se gorger, qui ont souci de la vie intérieure, respectent l'intelligence...

— Sans doute. Même ils sont nombreux. Et s'ils n'en sentent pas le contre-coup dans leurs affaires, — encore n'en suis-je pas sûr! — ils souffrent autant que nous, dans leurs habitudes de vie intellectuelle et de bonne tenue, dans leur élévation morale, des grossières façons de tous ces avides potentats aux mœurs de ruffians.

— Alors, — demande une voix de femme, — pour nous préserver, nous et nos enfants?

— Vivre de plus en plus comme nous vivons, — assure l'énergique Dr Perréon. — Rester unis pour être forts. Travailler. Combattre. Par nos actes, par nos propos, par l'air de sérénité joyeuse que nous avons...

— Quand nous ne parlons pas d'eux! — interrompt malicieusement le peintre Vendenesse.

— ... Par le bien que nous faisons, par le don de nous-mêmes, essayer de les convertir et de les amener à nous...

— Il est certain, — approuve Camille Dompierre, — que, si l'exemple de ces fauves en chasse et en rut pervertit, celui des braves gens peut sauver.

— Et si, — demande madame Renaison, — de plus en plus ils nous oppriment et nous blessent?

— Dans ce cas, ma petite, — menace gaiement le Dr Perréon qui jusqu'à présent n'a jamais fait de mal à une mouche, — « comme disent les gars costauds du peuple » : *on leur rentre dedans*... Et comment!

Puis, enchanté de cette perspective, il laisse fuser son bon et franc rire de brave homme.

GEORGES LECOMTE,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

LE DROIT D'AUTEUR : VIOLATIONS ET SANCTIONS

Les droits des auteurs sur leurs œuvres — qu'il s'agisse d'œuvres littéraires ou artistiques — sont fixés par la Convention de Berne signée le 9 septembre 1886, révisée à Berlin en 1908, puis à Rome en 1928, et qui groupe une quarantaine d'États, la plupart européens. Ils sont fixés également par les lois internes que ces États ont prises et qui, les unes, s'étendent à toute la matière de la propriété artistique et littéraire, les autres, traitent cette matière en quelque sorte fragmentairement, leurs dispositions ne formant pas un texte unique, mais au contraire une suite de textes séparés et distincts les uns des autres, et votés quelquefois à de fort longs intervalles. Ces lois nationales, très nombreuses, sont très diverses. Il y a longtemps déjà que des corps savants, comme l'*Association Littéraire et Artistique Internationale*, à la naissance de laquelle a présidé Victor Hugo et qui a récemment fêté son cinquantenaire, travaillent à l'élaboration d'une loi type sur la propriété littéraire et artistique. Leurs efforts n'ont pas été vains, puisque les textes qu'ils ont élaborés ont déjà maintes fois inspiré des législations nouvelles. Mais l'unification est pourtant encore loin d'être faite. Si les lois internes des États qui composent l'Union de Berne sont en harmonie avec les dispositions impératives de la Convention, elles sont par contre fort différentes les unes des autres dans le domaine propre que cette Convention leur laisse. Or, ce domaine est très étendu. A de nombreux articles du texte de Berne on lit ceci :

« Est réservée à la législation intérieure de chaque pays de l'Union la faculté de... » Et chacun de ces pays a largement usé, comme c'était son droit, de cette faculté en adoptant sur les matières exclues de la Convention les points de vue qu'il préférait.

De cette dissemblance on aperçoit sans peine les inconvénients. La diversité des lois réglant à l'intérieur des États la matière de la propriété littéraire et artistique a pour conséquence la formation de jurisprudences qui n'ont le plus souvent aucun lien les unes avec les autres. Supposez un auteur qui, estimant avoir été lésé, intente une action judiciaire fondée sur la Convention de Berne ou une loi nationale : selon le lieu du délit, selon la loi interne invoquée, selon le tribunal saisi la solution du litige pourra être toute différente. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà : plus qu'en toute autre matière, cette vieille maxime est vraie dans le domaine de la protection des droits intellectuels. Alors que ces droits sont parmi les plus internationaux qu'on puisse imaginer, alors que la Convention de Berne constate, dans toutes ses dispositions, ce caractère international puisque, pour les protéger, elle a groupé en une véritable Union toutes les puissances signataires, rien n'a été prévu pour que les violations de ces droits reçoivent, où qu'elles se produisent, dans quelque pays de l'Union qu'elles interviennent, quel que soit leur auteur, des sanctions similaires. Ces sanctions sont laissées à l'appréciation des tribunaux nationaux de chaque État. Qu'il s'agisse de la violation d'une des dispositions de la Convention, ou bien de la violation d'un texte interne, que pour statuer il soit nécessaire d'interpréter tel ou tel article de celle-là ou de celui-ci, toujours, dans tous les cas, le litige recevra sa solution de juridictions nationales, et cette solution pourra nécessairement varier selon la juridiction saisie, puisque, encore une fois, la loi applicable ne sera pas la même.

Ce grave défaut a depuis longtemps apparu aux yeux des spécialistes de la propriété littéraire. Mais comme la Convention de Berne n'a été révisée que deux fois, et que quelque vingt ans se sont écoulés entre chacune des révisions, ils se sont trouvés empêchés de tenter le moindre effort pour essayer d'y remédier. Lors de la dernière révision de Rome, en 1928,

une tentative a été — enfin — faite, mais elle a échoué, parce que d'abord elle n'était pas « au point », et aussi sans doute parce que l'opinion n'avait pas été, à son sujet, suffisamment préparée. Deux délégations, la suédoise et la norvégienne, ont proposé que les litiges nés de l'application ou de l'interprétation de la Convention fussent déférés à la Cour Permanente de Justice Internationale. Projet hardi, brusqué, qu'on n'a pas exactement compris, et qu'on a rejeté. Projet qui apportait sans doute une solution neuve à quelques litiges, mais qui semblait se désintéresser des cas pourtant les plus nombreux. Car si certains procès nécessitent une interprétation de la Convention d'Union, le plus grand nombre sont fondés sur les lois nationales. Déférer à la Cour de la Haye les premiers, mais laisser les seconds à la compétence des tribunaux ordinaires n'aurait abouti qu'à remédier à une très faible partie du mal, puisque la similitude de jurisprudence n'aurait pu s'instituer qu'à l'occasion d'une catégorie spéciale de procès — la plus restreinte.

Mais l'idée d'une sanction internationale, bien que mal présentée à Rome, a quand même depuis fait son chemin. Elle est à présent « dans l'air », et a déjà fait l'objet de quelques études, notamment de la part de l'*Institut International de Coopération Intellectuelle* et de l'*Association Littéraire et Artistique Internationale*, qui a émis à son sujet un vœu lors de son Congrès tenu à Budapest au mois de juin dernier. De ces premières études semble se dégager cette idée que, pour assurer complètement et pratiquement la sanction internationale des violations du droit d'auteur, il ne conviendrait pas d'entrer dans la voie suggérée à Rome par les délégations suédoise et norvégienne et de donner compétence, au moins immédiate, à la Cour de la Haye. On paraît redouter que, si on lui confie de tels litiges, cette Cour ne se trouve tout d'un coup surchargée; on craint également de remettre entre ses mains des procès ne portant que sur des intérêts privés, alors qu'elle n'est en principe, et de par son statut même, ouverte essentiellement qu'aux litiges entre États. Aussi paraît-on plutôt opiner pour ne faire de la Cour — et dans certains cas seulement — qu'une instance de second degré, confiant à d'autres juridictions internationales — à constituer — le soin

de juger les espèces les plus nombreuses. S'agirait-il d'une difficulté d'interprétation de la Convention de Berne née entre deux États adhérents, — cas jusqu'ici assez rare, — on pourrait songer à des procédures calquées sur celles instituées par le Traité de Versailles, dans sa partie XIII, à propos du travail ouvrier. Ce ne serait qu'après cette procédure (commissions d'enquête, etc...) que la Cour de la Haye pourrait éventuellement avoir à se prononcer. S'agirait-il au contraire des innombrables procès entre particuliers de nationalités différentes que motive en tout pays l'ample matière de la propriété littéraire et artistique, on pourrait prévoir la compétence de tribunaux arbitraux mixtes, inspirés de ceux créés par le même traité de Versailles pour régler les différends d'avant-guerre, ou nés de la guerre, s'élevant entre ressortissants ex-ennemis[1]. Ainsi, et par ce double moyen, les violations du droit d'auteur recevraient véritablement des sanctions similaires, toutes les difficultés d'interprétation et d'exécution de la Convention de Berne, tous les litiges nés entre particuliers de nationalités différentes à l'occasion de celle-ci et des lois internes relevant de tribunaux spéciaux, lesquels seraient, pour les différends entre États, des commissions d'enquête et subsidiairement la Cour de la Haye, et, pour ceux entre particuliers, des tribunaux arbitraux mixtes.

Ces idées méritent le plus sérieux examen. Cependant la réalisation de certaines d'entre elles se heurterait, semble-t-il, à bien des difficultés. En effet, l'assimilation à laquelle on songe des violations des droits intellectuels aux violations des règles internationales du travail ouvrier, si elle peut être séduisante, est néanmoins sans fondement solide. Car les deux matières sont en tous points différentes, n'ont aucune analogie entre elles. Les règles de la partie XIII du traité de Versailles sur les commissions d'enquête, le recours à la Cour de la Haye, où le traité a prévu la constitution d'une chambre spéciale pour les affaires du travail, ne pourraient pas s'appliquer aux différends entre États sur la Convention de Berne; il faudrait des règles entièrement nouvelles et spéciales, et l'organisation serait à créer de toutes pièces. Mais il y a plus : le cadre qu'on constituerait ainsi ne risquerait-il pas de demeurer quelque

1. Ou bien encore des tribunaux mixtes égyptiens.

peu vide? Car, encore une fois, les différends entre États ne sont pas les plus nombreux, et ne sauraient certainement suffire à alimenter l'activité régulière d'une Chambre spéciale de la Cour de la Haye. Par contre, confier aussi à celle-ci tous les litiges entre particuliers de nationalités différentes aboutirait certainement à l'excès contraire. Et en appeler à elle seulement quand, au cours d'un de ces litiges, ou même d'un litige survenu entre particuliers de même nationalité, une question de principe sur l'interprétation d'un texte de la Convention se serait posée, n'aurait pas, semble-t-il, de moindres inconvénients. Obliger un tribunal national à surseoir à statuer jusqu'à la solution, par un tribunal international, d'une question de principe, c'est entraîner les plaideurs dans des procédures toujours coûteuses et toujours longues.

Le vrai moyen d'assurer, dans tous les cas de violations, par des individus de nationalités différentes, ou d'interprétation de la Convention de Berne, une décision identique, efficace et pratique, est de confier la solution des litiges nés de ces violations, ou nécessitant interprétation d'un texte, à des tribunaux arbitraux mixtes. Ces tribunaux ne seraient pas à créer; ils existent. Il suffirait de les adapter à la matière nouvelle qu'on leur confierait. On sait, en effet, qu'ils ont été constitués par les traités qui ont mis fin à la Grande Guerre, et par le premier en date, le traité de Versailles, pour régler tous les litiges nés de la guerre, et les litiges antérieurs à la guerre et non réglés à cause de celle-ci, intervenus entre les ressortissants des États vainqueurs et les ressortissants des États vaincus, ainsi qu'entre les États eux-mêmes. Ces tribunaux internationaux qui ont leur siège dans différentes capitales — — les plus nombreux résident à Paris, d'autres à Londres, à Rome, à Genève, à Constantinople — sont présidés, chacun, par un magistrat d'une puissance demeurée neutre pendant la guerre et comprennent, outre des agents de chacun des États intéressés, des arbitres de la nationalité de ces États. Ainsi le plus ancien, le Tribunal franco-allemand, constitué par le traité de Versailles, comprend deux présidents, l'un espagnol, l'autre hollandais, un arbitre et un agent français, un arbitre et un agent allemands. Tous les autres tribunaux mixtes —

il y a autant de tribunaux qu'il y eut de belligérants — sont constitués sur le même modèle.

Ces tribunaux ont, depuis onze ans, rendu les plus grands services[1]. Ils ont réglé plusieurs dizaines de milliers d'affaires dans un temps relativement court, selon une procédure rapide et fort peu coûteuse, faisant application aux parties en litige non seulement des lois nationales, mais aussi du droit international, soit écrit, soit coutumier, et même de l'équité, conformément aux stipulations des traités qui leur avaient donné naissance. Ces hautes juridictions, qui sont l'application de principes et de formules neufs, seront très vraisemblablement appelées à demeurer, même quand leur tâche de liquidation de la guerre sera entièrement achevée. On peut, en effet, prévoir, à raison des services rendus, que la plupart des États s'entendront pour substituer, dans certains cas, leur compétence à celle des tribunaux nationaux, et leur reconnaître juridiction pour un grand nombre de litiges entre individus de nationalités différentes, ou entre États, mettant en jeu des intérêts internationaux[1]. En tout cas, ces Tribunaux fonctionnent encore à présent, et constituent des cadres tout prêts à recevoir les nouvelles matières dont les États pourraient convenir de leur confier l'examen.

Pour que ces juridictions internationales puissent connaître aussi bien des litiges s'élevant entre États sur l'interprétation et l'application de la Convention de Berne que des très nombreux procès auxquels, entre particuliers de nationalités différentes, la vaste matière des droits intellectuels donne naissance, il suffirait d'inscrire, dans cette Convention, une simple disposition additionnelle. Par là, on éviterait la diversité de jurisprudence signalée au début de ces pages. On éviterait aussi, soit d'encombrer la Cour de la Haye, comme il ne manquerait pas d'arriver si on lui confiait tous les litiges entre particuliers, soit de constituer dans cette Cour un cadre qui aurait beaucoup de chances de demeurer souvent vide, comme il se produirait si on ne lui confiait que les rares conflits entre États. En donnant à une seule juridiction compétente pour connaître de *tous* les litiges internationaux relatifs aux droits intellectuels, on assurerait, de la meilleure et de la plus

1. A. de Monzie, *Revue de Paris*, 15 juin, et René Arnaud, 1er novembre 1930.

simple des façons, l'unité de jurisprudence souhaitée. Et on peut donner, à cet effet, compétence aux tribunaux mixtes avec d'autant plus de confiance que, comme il a été rappelé plus haut, ces tribunaux ont déjà fait leurs preuves dans le double domaine qu'on leur impartirait, puisque, dans leurs attibutions actuelles, rentrent aussi bien les différends entre particuliers que ceux entre États.

Peut-être l'organisation actuelle des tribunaux mixtes, qui, au lendemain de la guerre, devaient connaître d'un nombre extrêmement élevé de conflits, semblera-t-elle aujourd'hui trop importante pour la seule matière des droits intellectuels. Mais il serait fort aisé de diminuer le cadre de l'organisme, et de lui donner des dimensions plus modestes. Il suffirait, tout d'abord, que, dans chaque pays signataire de la Convention de Berne, un tribunal — un seul pour tout l'État — spécial à la matière des droits intellectuels, fût constitué (n'a-t-on pas créé, en France par exemple, des juridictions particulières pour les difficultés relatives aux loyers, pour celles s'élevant entre patrons et ouvriers, etc...) composé d'un président, d'un arbitre assesseur, avec seulement voix consultative, et d'un agent, représentant l'État. Ce tribunal, à juge unique, aurait compétence pour tous les litiges entre nationaux, ou entre l'État et un national. Si le litige mettait en cause soit des États, soit deux individus de nationalités différentes, ce litige serait déféré au Tribunal spécial du défendeur, qui serait composé de la manière suivante : un arbitre et un agent de chaque nationalité (l'arbitre ayant, non plus voix consultative comme devant le tribunal national spécial, mais voix délibérative) et un président, choisi, d'un commun accord, par les arbitres ou à défaut par le Président en exercice de la Cour de la Haye, parmi les arbitres assesseurs d'un état non intéressé au procès.

Tel est le système, très simple et très pratique, qui seul peut, semble-t-il, assurer l'uniformité de la jurisprudence en matière de droits intellectuels, et par là l'uniformité des sanctions en cas de violations de la Convention de Berne et des lois nationales relatives à ces droits. Cette uniformité serait assurée dans le domaine international, puisque tous les litiges entre États ou entre particuliers de nationalités diffé-

rentes relèveraient de tribunaux mixtes ayant, de par leur organisation même, des liens étroits les uns avec les autres. Et elle serait également assurée dans le domaine intérieur, puisque les différends entre particuliers de même nationalité relèveraient, eux aussi, de tribunaux spéciaux — un par État — constitués tous pareillement, et ayant entre eux les mêmes liens que les tribunaux internationaux. Mais, au-dessus de ces tribunaux internationaux, ne devrait-on pas prévoir un recours à la Cour de la Haye qui statuerait, en quelque sorte, comme juge d'appel? La question mériterait certainement examen. Cependant, quelque séduisante que puisse être l'idée, il semble bien que sa réalisation serait contraire à cette simplicité, à cette rapidité et à cette presque gratuité qui sont parmi les causes les plus certaines du succès des actuels tribunaux mixtes, lesquels statuent souverainement, sans appel, et dont les décisions, les rares fois où elles ont été critiquées, ne l'ont été que pour des raisons politiques, inhérentes aux excitations de l'après-guerre, et jamais pour des motifs juridiques. D'autre part, il conviendrait, sans aucun doute, que cet autre et si précieux avantage, l'exécution hors des frontières sans exequatur, dont jouissent à présent les décisions des tribunaux mixtes, fût maintenu, de manière que les jugements des nouvelles juridictions soient, comme ceux des juridictions actuelles, exécutoires de plein droit sans aucune formalité sur le territoire de chacune des puissances signataires de la Convention. A présent, l'exécution des jugements des tribunaux mixtes à l'étranger se poursuit sur la simple signature de l'agent de l'État dont le poursuivant est le ressortissant. Si, par exemple, un jugement du Tribunal franco-allemand rend nécessaire une exécution en Allemagne au bénéfice du requérant français, il suffit, pour que ce requérant puisse s'adresser aux autorités allemandes à l'effet de faire valoir les droits qu'il tient du jugement, que l'agent du Gouvernement Français près le Tribunal signe une simple formule exécutoire, apposée sans frais au bas d'une expédition délivrée elle-même gratuitement. Ce système a eu les plus heureux effets, et a permis aux intéressés d'obtenir de leurs débiteurs, dans le moindre temps et avec le minimun de dépense, qu'ils s'acquittent des obligations mises à leur charge

par justice. Demain, comme aujourd'hui, il serait indispensable que les États convinssent, aux termes mêmes de la Convention qui les lierait, que chacun d'eux traiterait toutes décisions des tribunaux mixtes exactement comme les décisions de ses propres tribunaux. Ce serait l'assimilation absolue et complète des décisions internationales avec les décisions nationales.

Le jour où la Convention de Berne aura été complétée par des dispositions instituant des organismes chargés de veiller à son application et à son interprétation, le jour où les violations dont elle est constamment l'objet, que ces violations soient le fait de particuliers ou d'États, seront déférées, non plus à des tribunaux nationaux ordinaires n'ayant entre eux aucun lien, mais, selon les cas, soit à des tribunaux nationaux spéciaux, soit à des tribunaux internationaux également spécialisés, où puisse s'élaborer une jurisprudence uniforme, applicable dans les mêmes cas à tous, la protection des droits intellectuels se trouvera — enfin — dans le double domaine intérieur et international véritablement et solidement établie. L'œuvre est de celles qui méritent d'être entreprises et menées à bien. Trop souvent, l'opinion publique n'attache qu'une minime importance au vaste domaine de la propriété littéraire et artistique. Il semble qu'elle considère celui-ci comme trop touffu, trop ardu, laissant aux seuls spécialistes le soin de l'explorer et de le défricher. Une telle indifférence est coupable. Si la Convention de Berne n'a été révisée que deux fois en près de 45 ans, alors qu'elle aurait pu et dû recevoir tant d'améliorations, c'est en grande partie parce que, presque partout, on se désintéressait de son sort. Aujourd'hui, dans quelques milieux, voici qu'on commence à se préoccuper de celui-ci. Puisse le mouvement s'étendre, de manière qu'en 1935, date à laquelle on prévoit une troisième révision de l'Acte de 1886, cet Acte soit complété, et en quelque sorte modernisé, par des dispositions capables de lui assurer son plein rendement. Celles qui auraient pour effet de réprimer uniformément les violations dont il peut être l'objet seraient, à n'en pas douter, parmi les plus utiles et les plus fécondes.

ERNEST LÉMONON

LA COUR DU TIGRE BLEU[1]

Le lendemain matin, il se leva vers dix heures et la domestique lui dit que madame Lakarin était partie pour la boutique à sa place. Les autres enfants étaient, soit au collège, soit à l'école, et il paressa dans la maison toute la matinée. C'était le premier jour de congé — en dehors du sabbat ou des fêtes légales — qu'il s'accordait depuis sa sortie de pension et il estimait qu'il le méritait bien. A l'heure du déjeuner il se dirigea vers la maison de Bessie.

— Tiens, — fit celle-ci, en simulant la surprise, — qu'est-ce que tu fais par ici?

— C'est ça, — dit Rube, — fais la maligne, comme si tu ne savais rien.

— Oh, j'ai toujours dit que tu étais un peu piqué, — lui répondit-elle, et elle se remit à chantonner pour son bébé. Mais Rube voyait bien qu'elle n'était pas autrement fâchée de la division survenue entre le père et le fils. Il savait que, tout comme les autres frères et sœurs, elle avait toujours déploré l'influence de Rube sur leur père.

Il accepta l'invitation à déjeuner de Bessie et, dans l'après-midi, il alla voir les « Éperons ». Il fut stupéfait de l'énorme foule qui assistait au match. Quels moyens d'existence pouvaient bien avoir tous ces gens-là? Lui-même se sentait vaguement coupable : il faisait l'école buissonnière, il n'était qu'un chômeur. Pour la première fois la partie ne l'intéressa pas.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai et 1er juin.

Cette Bessie lui portait sur les nerfs. Il n'avait pas besoin qu'on le lui dise, il savait très exactement ce qui s'était passé dès qu'il avait été sorti de chez elle. Elle avait dû courir au téléphone, appeler sa mère, et, pendant une heure, les deux femmes avaient dû parler de lui. Bessie avait crié :

— « Mariez-le, mariez-le, mariez-le. » — Bessie, il le savait, n'ignorait pas qu'il n'approuvait pas autant que toute la famille le ménage Lewis. Pour se venger, elle aspirait à pouvoir se moquer du ménage de Rube. Elle l'avait prié de revenir pour le thé et il aurait été ravi de retourner jouer avec le bébé, — Rube adorait les enfants et, naturellement, il était fou de ce premier Lakarin de la nouvelle génération, — mais il s'en abstint et, au lieu de cela, se dirigea vers l'Ouest.

Il avait l'intention de prendre un promenoir à l'Hippodrome le soir, et il dîna dans un restaurant *kosher* de Soho. Mais l'addition fut si exorbitante qu'il changea d'avis et alla simplement à la « Maison du coin ». Là, pour le prix d'une tasse de café et d'une tranche de Dundee cake, il resta assis trois heures à écouter l'orchestre. Kroff, qui avait suivi la classe d'hébreu avec Rube, et qui était en train de se faire un nom dans l'East End comme avocat et politicien de quartier, était aussi là avec deux professeurs de leurs amis. Ils revenaient juste tous les trois d'une excursion sur le continent et ils régalèrent Rube d'histoires sur la vie de grands seigneurs qu'ils avaient menée dans les pays à change bas. Il éprouva bien quelque jalousie en les écoutant, mais trouva tout de même la soirée assez agréable.

Quand il rentra chez lui ce soir-là, il constata qu'il avait dépensé tout ce qu'il avait d'argent, il laissa donc sur la table un mot adressé à son père le priant de lui remettre une ou deux livres. Le lendemain matin, levé encore à dix heures, il trouva sa lettre où il l'avait posée et, épinglé dessus, un billet de cinq livres.

Après avoir pris son premier déjeuner et s'être habillé, il s'en alla à la Cité, avec l'intention de passer voir Lewis. Il ne retournerait pas chez Bessie, il en avait un peu assez d'elle. En montant l'escalier du bâtiment de Cheapside où Lewis avait son bureau, il se trouva face à face avec son père.

Une fraction de seconde les deux hommes hésitèrent,

puis, avec un bref signe de tête, ils passèrent sans se parler. Chacun d'eux était trop Lakarin pour céder à l'autre.

— Qu'est-ce que le patron venait faire ici? — demanda Rube à Lewis.

Celui-ci se mit à rire et toussota.

— Ah, — dit-il, — secret professionnel. Il ne faut pas vendre la mèche.

Et en dépit de tous les efforts de Rube pour lui tirer les vers du nez, Joe ne se laissa pas prendre. De quoi Rube l'estima davantage.

Lewis et Rube s'entendaient très bien. Rube trouvait que son beau-frère était un bon garçon, un joyeux compagnon, plein d'entrain et de bonne humeur avec tout le monde, toujours le sourire aux lèvres. Ce sourire agaçait quelquefois Rube, parce qu'il n'était jamais bien sûr qu'il ne s'exerçât pas aux dépens des Lakarin. Ils firent ensemble un déjeuner de poisson, — que Rube laissa Joe payer, — puis ils restèrent jusqu'au soir dans le bureau de Lewis où les clients brillèrent par leur absence. Joe parla de tous les sujets imaginables, — sauf de la Cour du Tigre bleu. Lentement, mais de façon sûre, si adroitement et avec tant de tact que Rube ne se rendit pas compte tout d'abord de ce qu'il faisait, il amena la conversation sur les projets de mariage de Rube.

— Alors bonsoir, — dit ce dernier, — il faut que je m'en aille, et il partit.

« Lewis aussi, se dit-il, ça c'est le comble. » Tous ceux qu'il rencontrait étaient inspirés par le souffle de Schadchan. La seule vue de Rube paraissait donner à tout le monde le désir de devenir un agent matrimonial, professionnel ou amateur. Il savait bien naturellement que Lewis, si bien élevé qu'il fût, enviait la félicité de célibataire de son beau-frère, et souffrait à la pensée que tandis qu'il avait dû, lui, avaler Bessie Lakarin pour s'assurer une existence facile, Rube, sans être dans la dépendance d'une femme, jouissait du même bien-être. Très bien : Lewis souhaitait sans aucun doute d'être encore un joyeux célibataire, avec l'argent des Lakarin à sa disposition. Et c'était son principal grief contre Rube que celui-ci eût les ressources sans avoir le goût des plaisirs d'un célibataire.

« Il peut attendre, songeait Rube, avant que je ne gaspille

mon argent pour une femme — que ce soit une femme légitime ou une de la main gauche. »

Il alla avaler un morceau chez Lyons — il ne voulait plus de restaurants *kosher*. Il ne mangeait pas de viande qui ne fût préparée suivant la méthode orthodoxe, mais, tant que les prix des restaurateurs juifs n'auraient pas baissé, il se contenterait d'œufs et de pommes frites. Et, le soir, il alla à une réunion sioniste, à Kingsway hall.

Sioniste et nationaliste juif, il l'était jusqu'aux moelles, mais, faute d'occasion, c'était la première fois qu'il assistait à une de ces réunions. Il rencontra en route un des jeunes secrétaires de cette section, fils d'un des locataires d'Aaron dans l'East End, et le jouvenceau fut trop content d'escorter le grand M. Lakarin, par l'entrée réservée, sur l'estrade, au milieu des hauts dignitaires. Bien entendu, Rube les connaissait tous — leur origine, leur histoire, leur fortune et leur famille. Ils s'empressèrent autour de lui et firent des frais pour lui, et ils le présentèrent à leurs filles, à leurs sœurs et à leurs cousines, tout en chuchotant derrière leurs mains, sur un ton de confidence, qui n'échappa pourtant pas à l'ouïe fine de Rube, « la Cour du Tigre bleu ».

Ensuite le docteur Weitzman, chef du sionisme, prononça une allocution. Il parla avec une ferveur, une conviction qui enthousiasmèrent Rube. Mais pendant tout son discours Rube, dont les yeux enregistraient tout, remarqua que toutes les femmes, au lieu d'écouter, regardaient les hommes, que les mères ne cessaient de chercher dans l'assistance des gendres possibles, pendant que la masse des pères lui adressait sans interruption des sourires. Aussitôt que le docteur Weitzman se rassit, Rube se leva et se retira. Il ne pouvait supporter cette atmosphère. Ce n'était pas une société sioniste, c'était une réunion Schadchan. Et tout le long du chemin, en rentrant chez lui à pied, il écumait de rage. Il était furieux contre les Schadchans, contre Joe Lewis, contre Bessie, contre son père, contre les restaurants kosher, contre le capitaine des « Éperons », contre la Cour du Tigre bleu, contre les sionistes, contre Daniels, et surtout il était mécontent de Rube Lakarin.

Le lendemain matin, en paressant au lit avant de se lever, il décida que la vie qu'il avait menée ces deux ou trois derniers

jours ne pouvait pas continuer. Quand il descendit, il trouva, l'attendant sur la table du déjeuner, une épaisse lettre officielle de Lewis. Lewis avait le plaisir d'informer M. Reuben Lakarin qu'obéissant aux instructions de M. Aaron Lakarin, il envoyait inclus un chèque de mille neuf cent quatre-vingt-quinze livres, qui, avec les cinq livres déjà remises, formaient une somme de deux mille livres, qu'il le priait de considérer comme une gratification pour le pénible et obstiné labeur de M. Reuben Lakarin pendant et depuis la guerre. Son client l'avait en outre chargé de déclarer que, conformément à la promesse si souvent faite par M. Aaron Lakarin à tous ses enfants, M. Reuben Lakarin recevrait, le jour de son mariage, une somme de dix mille livres, et que, vu la part importante prise par M. Reuben Lakarin dans le développement des affaires de M. Aaron Lakarin, M. Reuben Lakarin à la mort de ses père et mère toucherait un tiers de la fortune restante. Son client tenait à déclarer qu'il regrettait le malentendu qui s'était élevé entre M. Reuben Lakarin et lui-même, mais, tant que M. Reuben Lakarin n'aurait pas fait pleine et complète amende honorable, il ne pouvait être question d'une reprise de leurs relations d'affaires. En attendant, son client suggérait volontiers que M. Reuben Lakarin devrait immédiatement entreprendre quelque sûr et solide commerce et en même temps se marier et s'établir.

Au bas de la feuille Joe avait griffonné au crayon : « Mon cher Rube, suivez mon conseil, faites une fin. Plantez une épingle à l'aveuglette, épousez la fille qu'elle désignera en s'arrêtant, et ne faites plus l'imbécile. Joe. »

« Oh oui, M. Lewis, se dit Rube, voilà ce que vous avez fait, vous avez planté une épingle à l'aveuglette, et maintenant vous le regrettez rudement. Aussi voudriez-vous me voir aussi cruche que vous... Merci beaucoup. Je suis un peu plus exigeant. Je veux une femme qui m'aime. »

Il prit le chèque et joua avec. Pendant cinq minutes il fut indécis. Il pensait à Dattelbaum et à son plan pour importer des perles imitation, et il était sur le point de lui téléphoner pour lui demander un rendez-vous, quand brusquement il se rendit compte que, pour la première fois de sa vie, il avait de quoi réaliser ce projet. Cela faisait une énorme différence

dans la façon d'envisager la chose. Souvent, tout en sachant qu'il jouissait de tout le crédit inhérent aux Lakarin, son père lui avait reproché d'être trop prêt à se lancer dans des aventures dont l'issue n'était pas absolument sûre. « Attends que l'argent soit à toi », lui criait Aaron. Et voilà que, brusquement, ce chèque à la main, Rube comprenait la façon de voir de son père. Quand il avait jusque-là songé à l'entreprise de Dattelbaum, il n'en avait pas été détourné par le point faible de la combinaison. Il serait aisé, il l'avait senti, de parer à ce danger. Mais, maintenant que c'était son argent à lui qui devait être en jeu, la chose était différente. Admettons qu'il ne puisse pas surmonter l'obstacle, qu'il perde son argent,... non, merci bien. Que Dattelbaum trouve une autre poire! Alors il se rappela Kroff et ses amis, et leurs histoires sur Vienne et sur l'Allemagne. Ah, voilà son affaire! Pendant un an il avait songé à aller voir par lui-même ce qu'il y avait de vérité dans les récits de coups à faire avec les tas d'ordures et les châteaux. Il avait même été jusqu'à se procurer un passeport, mais quelque chose était toujours survenu pour l'empêcher de quitter l'Angleterre. Eh bien, le moment était venu.

Après de longues recherches pour retrouver son passeport, qu'il découvrit par hasard au milieu des livres des fournisseurs dans la cuisine, il descendit en tramway jusqu'à l'East End et se fit ouvrir un compte à la banque de son père. Il tira un chèque de quarante-cinq livres et donna ordre de lui préparer pour le soir une lettre de crédit sur le Continent de neuf cent cinquante livres. Alors il se précipita vers l'Ouest pour obtenir dans les consulats les visas nécessaires. Et il ne put s'empêcher de remarquer combien de figures familières de l'East End il retrouvait dans chaque bureau : partir pour l'étranger, c'était la dernière mode à Whitechapel.

Il rentra chez lui vers cinq heures pour faire sa malle et préparer son sac. Il n'avait rien acheté, ni chemises, ni faux-cols ou autres accessoires, pas même un nouveau nécessaire de voyage. Il verrait quand il serait arrivé à Vienne. D'après tous ses renseignements on pouvait se procurer une valise et un équipement complet en linge et vêtements de dessous pour un souverain environ.

Pendant qu'il faisait ses préparatifs, sa mère monta dans sa chambre.

— Eh bien, Rube? — dit-elle.

— Je pars pour l'étranger, mère, — fit-il.

Elle le regarda avec stupeur.

— A l'étranger? Où? Quand?

— Demain matin; je vais à Paris, Vienne, Berlin... je vais voir la vie.

— *Oi vei, oi vei!* — s'écria-t-elle, et elle s'abattit accablée sur le lit et sanglota avec toute l'impétuosité orientale de la Juive.

Voir la vie! Ainsi c'était fini! Son poussin, son fils, son premier né, ce garçon parfait, qu'elle avait toujours couvé des yeux avec son orgueil intense de Lakarin, la quittait. La vie de famille était brisée. Il s'en allait vers des contrées inconnues... pour voir la vie... à l'étranger, où il y avait des femmes nues, de l'ivrognerie, des rixes et des orgies, à l'étranger, sur cette pente où, en dépit de tous les efforts de la famille, son second fils, Dave, était entraîné par la pernicieuse influence de ses camarades, les Daniels. Oh! pourquoi Rube ne pouvait-il pas rester à la maison, faire des excuses à son père, se marier, s'établir?

Mais Rube la rassura, la consola et lui répéta ce qu'il lui avait affirmé, enfant, quand il avait obtenu sa bourse municipale. « Ne te tourmente pas, mère, ils ne me gâteront pas. »

Elle sécha donc ses larmes et descendit lui préparer un thé somptueux avec du saumon fumé, une sole frite, des olives et du hareng saur, sans compter des « *bolas* », des « *singes farcis* » et autres mystères de la pâtisserie juive. Rube, après trois jours de nourriture de restaurant, se sentit le cœur et l'estomac tout réchauffés. Mais, malgré toutes les supplications de sa mère, il ne céda pas d'un pouce : il avait dépensé deux guinées en visas, il n'allait pas perdre une pareille somme.

Son père, à ce qu'il apprit, était allé à une séance du comité des réfugiés et ne rentrerait probablement que tard dans la soirée. Rube resta donc à la maison à faire des patiences. Bientôt arrivèrent Joe et Bessie, et la figure de Joe ne fut toute la soirée qu'un large ricanement, tandis que Bessie parlait avec mépris du continent et de ses boîtes de nuit, et pré-

sumait qu'elle aurait une danseuse de ballet pour belle-sœur.

Se rappelant qu'il aurait à se lever matin, Rube alla se coucher à dix heures. Il dit au revoir cordialement à Joe, toujours ricanant; Bessie, lui jetant les bras au cou, lui donna un baiser d'adieu affectueux. En toute autre circonstance elle pouvait bien railler et persifler son frère librement, mais, du moment qu'il s'agissait de son départ pour des pays étrangers, l'esprit de famille reprenait le dessus. Elle se voyait contrainte de prouver que la solidarité familiale ne saurait être atteinte par la séparation imminente.

— Au revoir, Rube, — dit-elle, — soigne-toi bien.

— Au revoir, Bessie, — répondit-il en l'embrassant. — Je vous rapporterai quelque chose, à toi et à ton gosse.

Et, après un dernier baiser à sa mère, inondée de larmes, il alla se mettre au lit.

Le lendemain matin, en descendant à six heures et demie, il trouva déjà tout prêt un déjeuner substantiel auquel il fit honneur. Puis, dans le vestibule, au moment de sortir, il se trouva en face de son père.

Les deux hommes échangèrent un demi-sourire et un demi-froncement de sourcil. Ni l'un ni l'autre n'était disposé à faire le premier pas.

— Eh bien, — dit enfin Aaron, — eh bien, au revoir, Rube.

— Au revoir, père, — répondit Rube, et après l'avoir embrassé affectueusement, il s'élança dehors.

La première personne qu'il aperçut à la gare de Victoria fut Sally Belman, qui avait toujours vécu à un jet de pierre de la Cour du Tigre bleu.

— Tiens, — dit-elle, — où allez-vous?

— A Vienne.

— Vraiment? Nous aussi.

Sur le moment elle fut assez impressionnée. Mais elle n'était pas sotte. Ses parents et les Lakarin avaient bien pu se concerter plus d'une fois, elle n'en savait pas moins que Rube n'avait guère l'intention — ou même pas du tout — de l'épouser, elle ne voyait donc aucune raison de se montrer respectueuse pour la fortune des Lakarin.

— Alors, — dit-elle, — M. Rube Lakarin s'en va à Vienne. On peut, j'imagine, se fier à un Lakarin pour être toujours

là quand les prix baissent quelque part. — Et elle montra très légèrement le fin bout de sa langue.

Rube se mit à rire. Il appréciait toujours la franchise. Mais il se piquait toujours de rendre aux gens la monnaie de leur pièce.

— Je ne vois pas pourquoi vous m'accusez de cela. Je n'ai jamais encore accepté une invitation à dîner de votre père.

— Qu'entendez-vous par là? — Son ton était un peu aigre.

— Je ne veux rien dire de plus que ce que j'ai dit, à moins, bien entendu, qu'il ne vous plaise de le supposer.

A ce moment arrivait Belman.

— Hallo, Rube, mon garçon, — cria-t-il en lui frappant sur l'épaule, — est-ce que vous allez à Ostende?

— Oui, — répondit sèchement Rube.

— Alors venez avec nous, nous avons un compartiment de seconde réservé.

— Je voyage en troisième, — dit Rube, et il courut vers l'autre bout du train.

Pendant les trente-six heures du voyage jusqu'à la capitale autrichienne ce fut la même histoire. Sur le bateau il connaissait au moins trente personnes.

Mais la traversée était délicieuse, la mer unie comme une glace. Rube, qui n'avait jamais voyagé sur mer, croyait que c'était normal, et était fier d'avoir le pied si marin.

A Ostende il monta dans une voiture de seconde classe avec les Belman et les Progen.

Ils arrivèrent à Vienne, avec deux heures de retard, à une heure du matin. Un groupe d'Autrichiens marchandaient avec les conducteurs de taxis et leur offraient cinq mille couronnes. Mais Rube et ses amis raflèrent toutes les voitures disponibles — après tout, que leur importait de payer dix ou quinze mille couronnes, un shilling ou un shilling six? Ils se firent conduire à l'hôtel Bristol, le meilleur de la ville, où les autres avaient tous retenu leurs chambres à l'avance. Mais il n'y en avait pas pour Rube. Il finit, après s'être fait promener en voiture la moitié de la nuit, par trouver un lit de camp au Grand Hôtel.

Il n'était pas autrement fâché d'être séparé du reste de la

troupe. Une fois dans son lit, — il fut assez longtemps avant de s'endormir, car il se sentait encore secoué par le mouvement du train, — il se rappela que, pendant le voyage, Belman lui avait répété six ou sept fois qu'il avait maintenant trois douzaines de magasins de chaussures dans tout Londres, en faisant chaque fois, incidemment, allusion aux charmes de Sally. Progen avait parlé au moins douze fois de sa nièce Trixie, qui était bachelière. Esselstaub, qu'il avait rencontré au wagon-restaurant, lui avait dit à quel point ses affaires prospéraient et avait rappelé que sa sœur était d'une intelligence remarquable. Un nombre infini d'Allemands et d'Autrichiens avaient causé avec lui : s'il avait dû entreprendre seulement le dixième des affaires qu'on lui avait proposées entre Passau et Vienne, il aurait fait une fortune dépassant tous les rêves des Lakarin. Peu à peu ses pensées devinrent confuses et il s'endormit.

Il passa à Vienne une semaine assez agréable. Il alla partout, il vit tout, et toujours, en dépit de ses efforts pour être seul, il rencontrait des connaissances et des amis de l'East End. Chose curieuse, il retrouvait partout Sally Belman. Cela ne venait pas d'elle, il le savait bien : elle était trop fière pour cela. Mais sa mère s'obstinait, un peu trop désireuse de profiter de cette heureuse rencontre.

Cependant il ne faisait rien au point de vue affaires. Il avait flairé un peu tout le temps, mais jusque-là il n'avait rien aperçu d'intéressant. On pouvait bien acheter des bagatelles, — une valise et des effets, une canne à pomme d'ivoire, un sac à main en crocodile pour Bessie, une pipe en écume pour Joe, une écharpe en dentelle pour sa mère, — tout cela pour presque rien. Mais quand il s'agissait d'achats en gros... la marchandise était assez bon marché, mais on ne pouvait se la procurer en grandes quantités, ou bien, sans même être très au courant de ce commerce particulier, il sentait que ces articles ne conviendraient pas au marché anglais.

Sans bien savoir pourquoi, Rube n'était pas satisfait : il avait compté sur quelque chose de tout à fait nouveau, différent. Mais tout était comme à Londres. Il prenait ses repas dans un restaurant kosher de Léopoldstadt. Il n'y avait pas été six fois que le propriétaire venait lui offrir un « *Schiddack* »,

(un mariage) avec photographie de la jeune personne et documents probants sur sa fortune en couronnes tchécoslovaques.

Pour Rube ce fut le dernier coup. Il rentra à l'hôtel décidé à faire sa malle et à essayer sa chance à Berlin.

Tandis qu'assis dans le hall il consultait l'indicateur, un monsieur et une dame survinrent. « Deux vrais Anglais », se dit Rube, puis il se mordit la lèvre, mécontent de lui-même et de son manque de perspicacité, agacé aussi de ce que à première vue le terme « vrai anglais » n'était pas déplacé : car le nouveau venu n'était autre que sa vieille connaissance, Jackie Hart.

Les deux arrivants s'assirent à la même table que Rube. « *Erlauben sie* », dit Jackie, avec un fort accent anglais.

— Faites donc, je vous en prie, M. Hart, — dit Rube.

Jackie tressaillit.

— Oh, c'est toi, Lakarin. C'est prodigieux ce qu'aujourd'hui on rencontre de gens à l'étranger. — Puis, en réponse à un regard interrogateur de la dame, il ajouta d'un ton maussade :

— M. Lakarin... ma femme.

— Enchanté de vous connaître, madame Hart, — dit Rube en tendant la main. — Votre mari et moi sommes de vieux camarades de collège.

Rube aimait le son de voix de madame Hart : il était étudié, mélodieux, sympathique. Il aimait également sa personne. Grande, mince, bien faite, elle avait une jolie figure intelligente qui aurait pu être très anglo-saxonne, n'eussent été ses yeux brun foncé dont l'éclat, le feu, avaient une intensité toute orientale. Quand elle enleva son chapeau pour le poser sur une chaise à côté d'elle, et laissa voir une calotte de boucles noires, ondulées à la dernière mode, Rube resta saisi. Elle paraissait à peine plus de vingt ans. Mais, se souvenant que Hart était déjà marié depuis six ou sept ans, il fit un calcul rapide et lui donna au moins vingt-cinq ans.

« Elle a tout de même bon air, pour avoir un mari comme celui-là, se dit-il. Il a été fiancé au moins six fois avant de l'épouser. Je me demande pourquoi elle l'a accepté. »

Oui, il aimait bien son physique. Et, avec sa suffisance habi-

tuelle, il se demanda aussitôt automatiquement : « Que peut-elle bien penser de moi? » Et, tandis que Hart continuait à s'absorber dans son journal, il se mit à causer avec la jeune femme, de son ton le plus aimable, en cherchant à trouver la réponse à cette question. Il lui demanda combien de temps ils avaient l'intention de rester, si c'était la première fois qu'ils venaient à Vienne, ce qu'elle pensait de cette ville et des habitudes du pays.

— Il faut ouvrir l'œil soigneusement quand on change de l'argent, — dit-il, — mais ils ne me roulent pas. Je viens de la Cour du Tigre bleu... mais, naturellement, vous ne savez pas où c'est?

Elle eut un sourire gracieux.

— Oh si, je la connais. Je travaillais dans le bureau de mon père : tous les ouvriers venaient de l'East-End.

— Dans la fabrique de votre père? Puis-je vous demander qui il est? Je le connais peut-être.

Elle lui dit que son père était mort et que son unique frère avait été tué à la guerre. Elle s'appelait Kerrel de son nom de jeune fille.

— Kerrel? Kerrel et fils, fabricants de chaussures, bien sûr, je les connais. Une maison de premier ordre, très ancienne, qui marche toujours très bien.

— Oui. Elle appartient maintenant à mon oncle.

Jack jeta son journal.

— Venez-vous faire un tour, Reenie? — dit-il. Et il la regarda à travers Rube comme si celui-ci n'eût été qu'une feuille de papier transparent.

— Non, j'ai envie de rester ici, Jackie. Allez vous promener tout seul et dites bien des choses de ma part à toutes les jolies filles que vous rencontrerez sur le Ring.

Jackie jura en dedans. Avec Reenie il fallait s'attendre à tout. Voilà qu'elle flirtait avec un garçon ordinaire, commun, comme ce Lakarin. Bien entendu elle lui faisait payer d'avoir voulu la veille rester au cabaret jusqu'à trois heures du matin. Eh bien, tant pis, que diable, un mari ne peut pas toujours rester dans les jupes de sa femme.

— Parfait, je rentrerai vers six heures, — dit-il, et il s'éloigna sans même faire un signe d'adieu à Rube.

Rube se sentit terriblement gêné : il ne s'était jamais trouvé dans pareille situation. Une femme mariée... en somme, ce n'était pas son affaire. Et il se leva également pour prendre congé.

— Vous êtes pressé, M. Lakarin? — demanda-t-elle. Il sentit qu'il aurait dû dire oui, mais, sans bien savoir pourquoi, il murmura : — Non, pas précisément, — et se rassit.

— Ce n'est pas un mauvais garçon, vous savez, non vraiment pas, — dit-elle.

— Qui donc? — demanda-t-il, stupéfait.

— Mon mari. J'ai vu que vous le regardiez d'un air de blâme.

— Moi... moi... vous êtes prompte.

— Bien que je ne sorte pas de la Cour du Tigre bleu, — risposta-t-elle vivement. Sur quoi ils se mirent tous deux à rire. Rube était éperdu d'admiration. C'était un genre de femme nouveau pour lui — la Juive-anglaise dépourvue de cette hauteur intolérable qui pour lui était inséparable de cette caste.

Quant à lui, il intéressait la jeune femme. Du premier coup d'œil elle avait remarqué sa vivacité. Elle avait l'intuition qu'il s'intéressait au problème qui pour elle-même était toujours une énigme si passionnante : pourquoi, dans quelle intention avait-elle fait ce mariage?

Il se mit à lui parler du temps où elle était employée chez son père, et de son travail ensuite pendant la guerre, alors que son mari était en France, de son frère qui y avait été tué et de l'aventure de celui-ci avec une actrice du théâtre Yiddish. Rube n'avait jamais entendu parler du jeune homme, mais il connaissait toute l'histoire par l'autre côté. Il donna à madame Hart la version de l'actrice sur cet épisode, lui disant qu'on en avait beaucoup parlé dans l'East End. Reenie souriait, ravie.

— Voyez cela, n'est-ce pas prodigieux? Que le monde est petit. C'est à Vienne que j'apprends la vérité sur une aventure de mon frère à Londres.

« Voilà bien ma veine, se disait Rube. C'était absolument la femme qu'il me fallait. Et dire qu'elle a épousé un garçon comme Hart. Elle est dix fois trop bien pour lui. »

Mais la conversation, si agréable qu'elle fût, avait été assez loin pour Rube. Il prit congé et partit pour errer dans les rues, l'esprit rempli de Reenie Hart. Quelle charmante femme! Si raffinée, si compréhensive, si calme et si réservée et pourtant, avec son intelligence prompte, le type même de la Juive. Il ne supposait pas qu'elle eût jamais fait attention à lui, mais si seulement il pouvait en rencontrer une dans ce genre-là, comme il se marierait volontiers!

La semaine qu'il passa à Berlin fut une simple répétition de celle de Vienne. Il était descendu au Terminus dans la Friedrichstrasse. En dehors des commerçants et fabricants de l'East End, qui étaient la majorité, il y avait un groupe de six jeunes professeurs de l'école du Comité Juif de Londres, — deux hommes et quatre femmes. Rube s'attacha à ces derniers et alla visiter la ville avec eux, bien qu'il ne se sentît pas très à l'aise en leur compagnie. Il savait que pas une des femmes ne l'aurait regardé, n'eût été son argent, et il voyait que les hommes, sur la défensive, étaient disposés à se moquer de son manque d'éducation et de titres universitaires. Il ne leur en voulait pas au fond. C'était pour eux la seule riposte possible aux flatteries que lui prodiguaient les femmes. Aussi, au bout de quelques jours, se sépara-t-il d'eux et alla-t-il de son côté au café ou aux courses. Le septième jour les Belman arrivèrent à l'hôtel et Rube trouva qu'il était grand temps de changer encore une fois de place.

— Eh bien, — s'exclama madame Belman, — où vous voilà-t-il encore une fois parti?

— A Francfort, — dit Rube, et il prit le premier train pour Hambourg.

Hambourg, Cologne, Wiesbaden, Bruxelles, Paris.... dans toutes ces villes ce fut la même histoire. Partout il retombait sur son clan, partout il retrouvait l'atmosphère de la tribu. A la fin il était profondément désappointé. Sans doute il pouvait dire maintenant qu'il avait été à l'étranger, qu'il avait vu de nouvelles villes, de nouveaux pays, de nouveaux peuples. Mais avait-il réellement vu de nouvelles gens? Son premier soin en arrivant dans une ville était de s'enquérir d'un restaurant « *kosher* », et les gens qu'on rencontrait dans ces

établissements n'étaient-ils pas les mêmes dans le monde entier? Quant aux affaires... mon Dieu, quantité d'occasions s'étaient offertes à lui de spéculer, de spéculer sur le change et sur des marchandises d'une valeur douteuse, mais il n'avait pas mis la main sur une seule entreprise sûre, saine, solide. Il allait rentrer avec six livres qui lui restaient sur quarante-cinq, et sa lettre de crédit intacte.

Non. Tout ce voyage avait été plus ou moins raté, bien qu'il n'eût jamais songé à l'avouer à Bessie ou à ses parents. Par une après-midi pluvieuse, debout sur le quai de Boulogne où il attendait le bateau, il réfléchissait que le seul incident intéressant dans ces cinq semaines avait été sa conversation d'une demi-heure avec madame Hart dans cet hôtel de Vienne. Ça, c'était quelqu'un pour lui : énergie, caractère, décision et charme. Quelle sacrée impudence de la part d'un animal comme Hart de se l'approprier!

Et voilà que sur le bateau il la revit. Ce fut une traversée abominable. Le petit steamer roulait durement en creusant son sillon vers le nord, comme s'il ne pouvait quitter la côte de France, ainsi qu'un enfant qui se cramponne à sa nourrice. Après Calais, la Manche était absolument démontée. Une pluie torrentielle ruisselait en nappe blanche d'un ciel voilé de brume. « Bon Dieu, grognait Rube au milieu d'un groupe misérable d'hommes entassés autour des écoutilles, pourquoi ne construit-on pas ce tunnel sous la Manche? »

Vers eux s'avançait lentement une jeune femme calme, maîtresse d'elle-même, qui semblait considérer cet ouragan furieux comme son élément naturel. Rube tressaillit en la reconnaissant. Et en ce moment il fut fier d'elle, fier de son énergie de Juive qui restait là, à défier les éléments.

Tout à coup il y eut une rafale de vent et d'écume particulièrement violente, qui inonda tous les passagers qui se tenaient de ce côté-là du paquebot. Elle empoigna l'impertinent « tam-o'-shanter[1] » de Reenie Hart et l'emporta. Rube se précipita dessus et réussit à l'attraper avant qu'il ne passât par-dessus bord.

— Merci infiniment, — dit-elle sans le reconnaître. — C'est magnifique, vous ne trouvez pas? Moi, j'adore ça.

1. Sorte de grand béret.

— Eh bien, madame Hart, — répondit-il, — si vous aimez ce temps-là tant que ça, moi je n'en suis pas friand : je vous donne volontiers ma part.

— Oh, — s'écria-t-elle avec surprise, — monsieur Lakarin!

— Vous me reconnaissez? — Il était extrêmement flatté.

— Bien sûr.

— Où est votre mari?

Elle sourit et s'appuya contre un rouleau de cordages.

— En bas : je crois qu'il est très malade.

— Ah, moi, je ne le suis pas, — s'écria Rube, ravi de pouvoir après tout fermer un peu la bouche à cette petite poupée vaniteuse.

Ses yeux étincelèrent.

— Ne le jugez pas si durement, monsieur Lakarin.

— Comment avez-vous su ce que je pensais?

— Intuition féminine. Par exemple en ce moment vous vous demandez.... — Et comme pour l'exciter elle s'arrêta.

— Je me demande quoi?...

— ... pourquoi je l'ai épousé.

Le choc que lui donna cette franchise, combiné avec une brusque embardée du bateau, lui fit complètement perdre l'équilibre, et il s'étala tout de son long sur le pont.

— Ah, vous ne manquez pas d'aplomb de dire ça tout à trac, — dit-il en se relevant. — Mais je reconnais que j'aimerais le savoir.

Elle se haussa pour s'asseoir sur le paquet de cordages.

— Vous rappelez-vous ce mot d'Oscar Wilde, dans une de ses pièces, je ne sais plus laquelle? « Un homme se marie par satiété, une femme par curiosité. » Je crois que ç'a été ça pour nous.

Si choqué qu'il fût de l'entendre citer Wilde, il pencha la tête de côté et réfléchit en pinçant les lèvres.

— Oui, — dit-il après un bref silence, — il se peut que ce soit le cas pour certaines personnes, mais je vous assure, Madame, que pour moi ce serait faux.

Elle lança un éclat de rire musical.

— Comme c'est bien de vous! Quoi que l'on vous dise, vous le ramenez à votre personne. Vous devriez vous marier, vous savez, monsieur Lakarin.

— C'est ce que je ferai dès que j'aurai trouvé une femme qui vous ressemble.

— Gardez-vous-en bien, — dit-elle précipitamment. — Une femme comme moi ne vaudrait rien pour vous. Vous n'êtes pas pareil à Jackie. Vous vous inquiétez de ce que pensent les autres. Vous deviendriez fou à essayer de deviner mes pensées. Non, il faut que vous épousiez une gentille Juive, toute simple, comme une de vos amies de l'hôtel.

— Merci bien, — riposta Rube.

Leur conversation fut interrompue par la fureur de la tempête qui avait redoublé de violence pendant qu'ils échangeaient ces propos.

— Oh, comme j'aime ça! — cria Reenie, dans un moment d'accalmie. — J'adore la nature...

— Excusez-moi, — dit Rube, en se précipitant vers l'intérieur. La nature avait eu raison même d'un Lakarin.

IV

Rube rentra chez lui dans un état d'esprit incertain. S'il avait réussi quelque grosse affaire à Vienne, il aurait été préparé à oublier et à pardonner, mais il revenait l'humeur sombre et avec son capital en somme intact. Cela ne le disposait donc pas à l'indulgence quand son père le salua en ces termes :

— Eh bien, Rube, as-tu fait fortune?

— Non, — répondit-il d'un ton bourru.

— Alors tu ferais aussi bien de revenir au magasin.

— Quand je pourrai te l'acheter, oui, pas avant.

Et Rube refusa de continuer la conversation avec son père.

— Ne parlons pas affaires, — dit Bessie. — Mais, voyons, la danseuse?

— Laquelle?

— Oh! écoutez-le faire le malin, — cria Dave, — laquelle?

— Ma foi, j'en ai vu rudement plus que tu n'en verrais jamais quand tu resterais là-bas une année entière, toi, avec ta serveuse de la marchande de poissons frits.

— Chut, chut, — fit la mère, — c'est bien oublié maintenant; Dave ne fréquente plus les fils Daniels.

— Eh bien, raconte-nous un peu ce que tu as vu, — dit Bessie.

— J'en ai vu plus que n'en doit savoir une jeune femme comme toi. — Et c'était bien son avis. N'avait-il pas été tous les soirs dans un café ou un cabaret? Et cette nuit à Montmartre, avec le jeune Boetes, où il avait dépensé près d'un souverain, bien que la livre valût soixante-dix francs!

Mais en somme il n'était guère bavard. Si la famille avait compté sur des histoires de la vie continentale, émouvantes et sensationnelles, elle était désappointée. Seule sa mère était profondément satisfaite : son Rube était revenu de son périlleux voyage sans être changé d'un iota : Lakarin il était au départ, Lakarin il demeurait.

Oui, c'était bien toujours un Lakarin. Et les cinq mois suivants furent une période extraordinaire, telle qu'elle n'était possible que dans un intérieur de Lakarin. Ce fut, sur une plus grande échelle, une réédition des trois ou quatre jours qui s'étaient écoulés entre la querelle et son départ pour le continent. Il vivait chez ses parents, y couchait, y prenait tous les repas qu'il voulait, parlait à sa mère sur un ton amical, mais sans aucune intimité, et n'adressait pas la parole à son père. Aaron Lakarin se levait et se couchait très tôt. Rube avait la même nature et les mêmes goûts que son père, mais il travailla délibérément à prendre l'habitude de se lever tard et de se coucher toujours après minuit, uniquement pour éviter son père. Ils avaient beau habiter la même maison, ils restaient parfois trois ou quatre semaines sans se voir. Se rencontraient-ils par hasard sur l'escalier ou dans la rue, ils se contentaient d'échanger le plus bref salut.

Rube passait la majeure partie de son temps avec Lewis. A mesure que Rube connaissait mieux son beau-frère, il éprouvait pour lui un respect et une admiration sans bornes. « Bessie peut se lécher les doigts d'avoir un mari comme celui-là », se disait-il. Et dans son esprit se faisait presque une transposition entre les deux époux, si bien que, quand, avec tout son orgueil familial, il vantait son beau-frère à des étrangers, on aurait presque pu se figurer que c'était Joe qui était un Lakarin et Bessie qui appartenait à une autre famille.

Ils passaient tous les jours des heures entières à de longues discussions d'affaires. Car ce même instinct qui, dans sa jeu-

nesse, avait permis à Aaron Lakarin de reconnaître infailliblement « une bonne chose » guidait également Rube. Il avait déjà conçu l'entreprise qui devait faire de Rube Lakarin, à vingt-cinq ans, un des hommes les plus enviés de l'East End.

Le surlendemain de son retour, il suivait à pied Commercial street. Il avait rendez-vous avec Dattelbaum pour examiner à fond le projet des fausses perles. Il y avait quelque chose à faire. Il savait que des centaines de gens étaient disposés à accueillir à bras ouverts un Lakarin comme associé, mais il était anxieux de s'engager dans cette voie. La crise était à son paroxysme, les maisons les plus anciennes et les plus solides s'écroulaient. Le commerce régulier ressemblait encore plus qu'un pari aux courses à un jeu de hasard. Donner rapidement les cartes et tourner atout avec Dattelbaum, cela pouvait être la marche la plus avantageuse. Soudain il s'arrêta. Deux Irlandaises étaient en train de s'invectiver copieusement au grand amusement d'un nombreux cercle qui applaudissait, et naturellement de Rube qui s'y joignit : un incident de ce genre était un régal pour lui. La foule s'écarta à l'approche de deux agents, et Rube fut poussé contre une palissade.

« Je me demande ce qu'il peut y avoir derrière ces planches », se dit-il, avec l'instinct du spéculateur-né en immeubles. Mais cette question n'exigeait pas de réponse car il savait naturellement, il savait depuis douze ans, comme tous les habitants de Whitechapel, que cette palissade cachait l'emplacement des anciennes écuries L. C. C. qui ne servaient plus depuis l'électrification du réseau des tramways en 1909.

« Il serait temps qu'on fît quelque chose de cet emplacement », pensa Rube, et brusquement, comme un éclair, sa grande idée lui traversa l'esprit.

Il n'alla pas trouver Dattelbaum. Au lieu de cela, il courut en toute hâte chez Lewis.

— Joe, — lui dit-il, — écris une lettre aux gens de L. C. C. et demande-leur s'ils sont disposés à céder leurs anciennes écuries de Commercial Street comme terrain à bâtir. Dis que tu désires ce renseignement pour un client, mais sans citer mon nom. Ils pourraient ne pas aimer celui de Lakarin.

— Qu'est-ce que tu voudrais faire de ça, Rube? — demanda Joe. — Des logements ouvriers?

— Grand Dieu non, je démolis les écuries et je construis un immeuble moderne. Le sous-sol pour des salles de billard, c'est la rage en ce moment, des boutiques au rez-de-chaussée et, au-dessus, des appartements modernes, avec tout le confort dernier cri. Salles de bain dallées, cuisines électriques, chauffage central : des appartements du West End dans l'East End... tu verras, je leur montrerai quelque chose. Mais pas un mot à âme qui vive.

Joe écrivit aux administrateurs de L. C. C. et deux jours après on lui répondait que sa requête serait prise en considération. Quinze jours plus tard on l'informait que le Conseil d'administration était prêt à examiner l'offre de son client.

— Parfait, — dit Rube, — nous allons leur faire une offre. Mène-moi cette affaire-là, Joe, ce sera notre œuvre à tous les deux.

Pendant quatre mois, Joe conduisit les négociations avec une adresse si consommée que Rube fut, une fois de plus, éperdu d'admiration pour son beau-frère, et se dit : « Quel dommage que ce garçon-là soit si paresseux. S'il voulait seulement se remuer, il entrerait aisément au Parlement, qui sait même, dans le ministère. » Au bout de ces quatre mois, Rube avait acquis l'emplacement pour un prix qui représentait juste la valeur du terrain sans aucune prime. Pour se procurer l'argent nécessaire à la construction, comme son capital personnel était insuffisant, il était forcé de faire un gros emprunt à la banque. Et il éprouva encore une fois une vive satisfaction à constater comment, à chaque pas, le prestige du nom de Lakarin lui facilitait les choses. Le directeur de sa banque — après lui avoir juré le secret — le conduisit lui-même au siège principal, dans Lombard street, où ils eurent une entrevue avec le Directeur général, Lord Worsley. Malgré lui Rube fut impressionné. Lord Worsley... qui était-ce? Un brasseur au teint coloré, un cabaretier arrivé qui, parti d'en bas, avait fait son chemin. Quelle raison Rube avait-il de s'en laisser imposer par un homme comme celui-là? Mais, tout en voyant bien, de son œil exercé, que l'aisance et le vernis de Lord Worsley étaient acquis, il n'en était pas moins frappé de la largeur de ses vues. Pour la première fois il se rendait compte que lui, Rube, ne pourrait jamais s'élever au rang d'homme public

éminent. Il serait toujours trop le Juif conscient de ses origines.

Mais il obtint le consentement de Lord Worsley au prêt demandé : c'était l'essentiel. Et, quand les actes eurent été approuvés et scellés par le Conseil, et le contrat signé avec l'entrepreneur, et qu'une demi-douzaine de futurs locataires eurent été pressentis par Lewis, — dans la grande pénurie d'immeubles, un si magnifique emplacement à un mille de la banque d'Angleterre attirait une avalanche de demandes, — mais avant qu'aucun des baux eussent été conclus, — ce qui devait les obliger à révéler le nom du propriétaire, — Rube dit à Joe :

— Écris au patron que je désire le voir demain, dans l'après-midi, à ton bureau.

Joe fit une grimace.

— La main légère avec lui, — dit-il.

— Oh, je ne le malmènerai pas, — répondit Rube.

Le lendemain après-midi, en grande pompe et grande cérémonie, le père et le fils se rencontraient dans le bureau de Lewis qui, toujours ricanant, présenta gravement M. Reuben Lakarin à M. Lakarin.

— Comment va, père? — dit Rube.

— Comment va, Rube? — riposta Aaron.

Et ils se serrèrent cordialement la main.

— Voilà, père, je t'ai prié de venir parce que j'ai à te parler d'une question très sérieuse.

— Ça va bien, — dit Aaron, — je sais de quoi il est question.

— Tu le sais? — cria Rube, en jetant un regard de colère à Lewis, qui se mit à rire et protesta :

— Je ne lui en ai pas dit un mot.

— Ça va bien, — répéta Aaron, — je sais et cela me plaît tout à fait.

— Qu'est-ce qui te plaît?

— Sally Belman.

— Qui est-ce qui parle de Sally Belman? Tu peux la prendre pour toi, si cela te dit.

— Bon, bon... Te figures-tu que je n'ai pas appris tout ce qui s'est passé entre elle et toi à Vienne?

Lewis ne se tenait plus de rire. Rube à son tour, voyant

soudain le comique de la situation, eut une explosion de gaîté. Aaron les regardait tous les deux avec stupeur. Il était arrivé à un âge où la jeune génération commençait à l'inquiéter.

— Eh bien, père, — dit Rube quand il fut un peu remis, — pour abréger une longue histoire, as-tu remarqué qu'on a commencé à construire sur le terrain des anciennes écuries de la Société des transports dans Commercial street?

— Si je l'ai remarqué? Bien sûr. Pense un peu aux milliers de fois que je suis passé là. Si j'avais eu la moindre idée que la Société voudrait vendre, il y a beau temps que j'aurais dit à Joe de leur écrire.

— Des millions et des millions de gens sont passés devant ce terrain, et pas un n'a pensé à ce qu'on pourrait en faire, mais moi, — dit Rube sur un ton impressionnant, — j'y ai songé.

— Toi, Rube! — cria son père, bouche bée de stupéfaction.

— Oui, père, moi, — dit fièrement Rube.

Ce fut la grande minute de son existence. Et il se mit à expliquer à son père toutes les négociations, comment il avait emprunté des capitaux à la banque, comment, bien que les fondations ne fussent pas encore complètement creusées, les baux du sous-sol, de la boutique et des trois premiers étages étaient déjà signés; comment, dans trois ou quatre jours, il allait toucher sur ces locations des primes dont le montant serait suffisant pour rembourser deux fois la banque, et comment, avec le surplus, il comptait acheter la boutique de la Cour du Tigre bleu.

Tout ce qu'Aaron pouvait faire, c'était de murmurer : « Rube! Rube! » Et il restait là, assis, rayonnant de la prouesse de son fils, du triomphe des Lakarin, du succès obtenu par celui qui était la prunelle de ses yeux. Mais par-dessus tout il était ravi que Rube, même en cette heure de gloire, songeât à retourner à la Cour.

Trois semaines plus tard Aaron et Fanny se retiraient avec bonne grâce, et, comme premier fruit de leurs loisirs, ils prenaient leurs dispositions pour faire un long voyage en Amérique, afin d'aller voir les frères et cousins, qu'Aaron n'avait pas vus depuis trente ans, et devenus maintenant des magnats du commerce à New-York et à Chicago. Et Rube

prit possession du magasin paternel. La Cour eut un sourire d'approbation. Mais Bessie verdit de jalousie à l'idée que, malgré sa jolie maison et son excellent homme de loi de mari, elle ne serait plus le centre de l'univers des Lakarin.

Dès le jour de l'entrée de Rube en possession, les ouvriers arrivèrent. On descendit la vieille enseigne et on en installa une autre, toute battant neuve, qui portait : « *Reuben Lakarin, orfèvrerie d'or et d'argent.* » Et pas un étranger n'aurait eu la moindre hésitation à désigner la boutique de Lakarin comme le chef-d'œuvre de la Cour.

Une de ses premières clientes fut Bertha Quattor. Elle avait fait de fréquentes visites à la Cour pendant les deux années qui s'étaient écoulées depuis son mariage. Maintenant que sa situation d'épouse légitime lui mettait une auréole de respectabilité, elle s'était prise de passion pour son ancien entourage. C'était devenu presque une manie chez elle de démontrer la loyauté de bon aloi de sa nature à ceux qui l'avaient connue dans ses années plus orageuses. Ils étaient devenus tout à fait bons camarades, Rube et elle, et ils avaient ensemble de longues conversations dans la boutique. Avec lui elle ne faisait pas de façons. Elle lui parlait très librement de son passé, de Jackie Hart, qui lui avait toujours fait une très vive impression, et de son mari. « Le meilleur garçon de la terre, Rube, disait-elle en se plaignant, mais si jaloux ! Je voudrais bien qu'il se calmât. Cela vous fait froid dans le dos de sentir qu'un homme vous épie constamment. »

Étant donnée son absence de la boutique, il y avait huit mois que Rube ne l'avait vue. Il remarqua immédiatement que, si sa nouvelle existence l'avait, dans l'ensemble, adoucie et affinée, ses yeux avaient une expression lasse et inquiète — la vie n'avait pas que des roses pour elle, il le voyait bien.

— Mes félicitations, Rube, — et se penchant sur le comptoir elle lui serra la main d'une pression confidentielle. Et il se souvint que, lors de sa première visite à la boutique avec son futur mari, il avait remarqué cet attouchement tout spécial de son pouce, ce mouvement qui trahissait le désir et qui, en dépit de tous ses efforts pour se donner un air respectable, révélait sa classe et son genre.

— Eh bien, — ajouta-t-elle, — je suppose que vous allez

bientôt vous marier? — Puis, comme il ne répondait pas : — Bien entendu, je sais ce que vous cherchez. Mais croyez-moi, Rube, mon cher ami, l'amour n'est pas si facile que ça à trouver et quand on l'a... je ne sais pas... Mais, même alors, tout n'est pas sucre et miel, non, sûrement pas...

Elle s'interrompit brusquement et se mit à jouer avec une breloque qu'elle voulait donner à réparer.

— Il y a quelque chose qui vous tourmente, Bertha.

Elle ne répondit pas à cette question. Changeant de ton, elle se mit à lui raconter gaîment une récente querelle qu'elle avait eue avec sa sœur Freda, comment son beau-frère, le docteur, avait essayé de lui faire une cour assez vive, et comment elle l'avait repoussé, puis, au milieu de son histoire elle s'arrêta encore et se mit à regarder pensivement le plancher.

— Allons, Bertha, — fit Rube, — dites-moi tout.

Et après un moment de silence elle murmura à voix basse :

— Jackie Hart.

Rube devint écarlate de fureur... Ce garçon-là, ce sale animal, avec une femme comme la sienne, courir après d'autres! Cela le démangeait de lui donner une leçon. Ses doigts tiraillaient avec colère, armés d'une pince, le collier qu'il était en train de réparer.

— Bertha, — dit-il, — voulez-vous m'accorder une faveur? Si jamais ce garçon vous cause un tourment sérieux, dites-le-moi. Je me chargerai de lui. — Et il jeta sa pince sur le comptoir.

Elle leva les yeux sur lui avec curiosité, sous ses longs cils.

— Vous êtes vraiment un bon garçon, Rube, — dit-elle avec douceur. — Je vous aime bien, je vous ai toujours aimé depuis l'époque où nous étions gosses.

— Oui, je le sais, — fit-il en acquiesçant de la tête. Et se souvenant qu'elle l'avait un jour embrassé sur le nez, il se frotta pensivement cet appendice.

Après son départ, il fut frappé de cette idée qu'en dehors de sa famille, elle était, à beaucoup près, le seul être humain qui l'eût jamais aimé pour lui-même, sans tenir compte de l'argent des Lakarin. C'est avec elle, si elle n'avait pas été la femme qu'elle était, qu'il aurait pu peut-être trouver le bonheur.

Il était heureux, sans doute, mais pas pleinement. Il était content d'être maintenant riche, de ne plus dépendre de ses parents. Sans faire œuvre de ses dix doigts, les loyers de ses immeubles lui assuraient largement mille livres par an. Mais naturellement cette vie-là ne lui conviendrait pas. C'était un travailleur. Ces derniers mois d'oisiveté avaient été pour lui une torture morale. Il était satisfait d'avoir repris sa place à la Cour, de se retrouver dans son atmosphère natale, d'avoir une occupation régulière. Mais ce bonheur-là ne lui suffisait pas. En dépit de son matérialisme foncier, il sentait quelque part en lui des aspirations romanesques... la tendance Badchan, peut-être. Ce côté de sa nature était maintenant très éveillé et demandait ardemment, demandait... l'amour.

V

Un dimanche après-midi, Bessie fit son entrée dans la boutique, pleine de monde comme toujours à cette heure-là. C'était chose merveilleuse de voir à quel point, malgré le marasme général du commerce, les affaires étaient encore prospères à la Cour. Cela était dû principalement à la fécondité des mères juives. Les familles nombreuses amenaient une demande incessante de bagues de fiançailles, d'alliances, de cadeaux de *Barmitzvah* (confirmation) et de mariage.

— Hallo, — dit Rube, — je suis à toi tout de suite.

Il voyait qu'elle était toute brûlante d'excitation et pleine d'importance.

— Eh bien, qu'y a-t-il? — demanda-t-il. — Non, je ne peux pas rabattre un penny, je me ferais attraper par mon père, — ajouta-t-il tout d'une haleine, en s'adressant à son client.

— Nous recevrons quelqu'un ce soir.

— Qui?

— Des gens que tu ne connais pas, des amis de Joe. Dame, tu ne connais pas tout le monde.

— Très bien, très malin. J'aurai vite fait de trouver... Je vous le céderai à cinq guinées, pas un penny de moins.

— Vous êtes bien jolie, madame Lewis, — dit le client, —

vous pouvez m'en croire. Alors, votre mari reçoit des amis... Je vous en donnerai cinq livres.

Et le marchandage continua. Bessie s'en alla faire ses emplettes. Quand elle revint, une heure ou deux plus tard, il y avait une accalmie momentanée, qui laissait à Rube toute liberté de causer.

— Eh bien, qui sont ces fameux visiteurs, mademoiselle la farceuse? — demanda-t-il.

— Je te dis que tu ne les connais pas. L'un est un acteur, le second écrit des pièces.

— Oh, c'est bien malin. Gluberg et Petinsky du théâtre Yiddish. Je ne les connais pas, peut-être? Demande donc à Gluberg quand il compte payer sa note à Orloff, son tailleur.

Bessie chanta victoire.

— Non, ce n'est pas Gluberg. Et ils n'appartiennent pas au théâtre Yiddish. Ce sont des Anglais, deux Juifs charmants, deux gentlemen. L'écrivain est un client de Joe et il nous amène son ami. Joe l'a connu à l'armée.

— Est-ce qu'ils sont mariés?

— N'essaie pas d'avoir le nez trop creux. Je ne te dirai rien de plus. Viens ce soir, tu les verras.

— Qu'ai-je besoin de les voir? J'ai mieux à faire de mon temps que de courir après les gens que tu reçois.

Mais Bessie se contenta de sourire d'un air triomphant et rentra chez elle.

Resté seul, Rube bouillait de curiosité. Ainsi Lewis avait ses amis à lui, hein? des amis qu'il recevait. Il trouvait que c'était bien risqué de la part de son beau-frère d'introduire ainsi des étrangers à son foyer. Qu'est-ce que ces gens-là — et un acteur par-dessus le marché — pouvaient bien savoir de la déférence due aux Lakarin? A huit heures Bessie lui téléphona.

— Ils seront ici à neuf heures, — lui dit-elle, — viendras-tu?

— Non, — répondit-il, et il raccrocha brutalement. Mais il expédia vivement deux clients, — non sans avoir encaissé des arrhes, — enleva tous les bijoux de la montre, mit tout ce qui avait de la valeur dans le coffre-fort, éteignit, et ferma la boutique.

En montant dans son autobus, il était tout pénétré de la

satisfaction que procure un travail acharné combiné avec de bonnes affaires. Puis, suivant son habitude, une fois hors de la Cour, il chassa la pensée du commerce, pour ruminer ses affaires personnelles. Cette question du mariage le préoccupait, il voulait la régler. Il avait devant lui deux ou trois mois de répit, jusqu'au retour de ses parents, partis pour l'Amérique. Après cela il faudrait prendre une décision. Bertha l'avait troublé, il était bien aise de penser qu'il serait quelques mois sans la revoir : elle était en Espagne avec son mari, à la recherche d'objets anciens.

Bessie, avec son tempérament mécontent, l'inquiétait aussi, et non moins la tendance de Joe Lewis à s'affranchir de la tutelle des Lakarin. Maintenant qu'il y réfléchissait, la réception de ces visites n'était pas la première circonstance où Lewis eût depuis peu fait montre de personnalité. Il s'était inscrit dans un club politique, où il passait une ou deux soirées par mois, malgré les railleries de Rube, absolument incapable de comprendre quel plaisir on pouvait trouver dans un milieu où les Lakarin n'avaient pas la prédominance. Quelquefois, en outre, il avait ouvertement manifesté sa préférence pour une soirée passée chez lui avec son haut-parleur, au lieu d'aller faire une partie de cartes chez les Lakarin.

Et puis il y avait son jeune frère Dave, qui avait maintenant plus de vingt ans, et qui était sur la mauvaise pente. « Ce garçon-là coûtera à mon père des mille et des cents », murmurait parfois Rube à quelque vieux client devenu un ami.

Mais, Dieu merci, Dave avait récemment donné des signes de vouloir se ranger. Il était devenu très « copain » avec deux garçons de son âge, extrêmement comme il faut, qui faisaient partie du Club de la Synagogue. Ils allaient ensemble à l'Empire, aux soirées dansantes, au tennis.

Il était tout près de neuf heures quand Rube arriva chez Bessie. Le mari et la femme finissaient juste de dîner.

— Eh bien, où sont ces visiteurs de marque? — demanda-t-il.

— Ils seront bientôt là, — répondit Lewis.

— Donne-nous des détails sur eux, — dit Rube en s'installant dans un fauteuil et en observant attentivement la figure de son beau-frère.

— Ne lui dis rien, — cria Bessie.

C'était son mystère à elle, sa fête. Pour une fois elle était investie d'une importance que ne partageait pas le reste de la famille, et elle était bien décidée à tirer de la situation tout le plaisir possible.

— Il n'y a pas grand'chose à dire, — reprit Joe. — C'est un de mes clients, un garçon jeune, que j'ai connu à la guerre. Il a été nommé officier après avoir été blessé. Je me suis occupé d'affaires avec lui durant la semaine et il est venu me voir ce matin ici pour une question urgente et alors je lui ai demandé de revenir ce soir. Il m'a dit qu'il devait sortir avec un de ses amis, un acteur, sur quoi j'ai suggéré qu'ils pourraient venir tous les deux.

— Qui est-ce? — demanda Rube, — un auteur dramatique?

— Non, il est dans les affaires, mais écrire des pièces, c'est sa marotte.

— Il est tout à fait charmant, — dit Bessie; — je l'ai vu ce matin : un vrai gentleman... et pas de la Cour du Tigre bleu.

— Eh bien, j'aurai vite fait de le connaître à fond, — dit Rube sur son ton de vantardise. — Il fera bien de ne pas essayer de m'en jeter plein la vue.

— Les voilà! — s'écria Bessie, très agitée, en entendant la sonnette.

La femme de chambre annonçait :

— Monsieur Anderstein, monsieur Graner.

Deux jeunes gens élégants entrèrent : à première vue ils déplurent à Rube. Leur allure aisée, leurs manières assurées, tandis qu'ils attendaient à l'extrémité du salon que leur hôtesse les accueillît, tout trahissait l'Anglo-Juif content de soi qu'il trouvait toujours si odieux. Il pensa malgré lui à son aversion pour Jackie Hart, sa bête noire.

Le plus petit et le moins élégant des deux visiteurs s'avança.

— Bonsoir, madame Lewis, — dit-il, — permettez-moi de vous présenter mon ami, Mr. Graner.

Instantanément, au son de sa voix, Rube changea d'avis : non, pas Jackie Hart, mais Reenie Hart.

— Enchanté de vous rencontrer, Madame, — dit Graner, d'une voix timbrée, claire, sonore; et Rube se dit, avec un pincement de jalousie : « Ce garçon-là a du style. »

— Comment ça va-t-il, Anderstein? — dit Lewis.

De derrière son dos celui-ci tira un bouquet de fleurs qu'il offrit à Bessie avec un sourire gracieux.

Rube vit que sa sœur était toute embarrassée : jamais encore chose pareille ne lui était arrivée. Pour le moment elle ne savait trop si elle devait accepter ou non. A Rube non plus cela ne plaisait guère. Accepter quoi que ce fût, même un rien insignifiant comme un bouquet ou un sac de chocolat, cela ne cadrait pas avec la dignité de la famille. En outre, c'était si bien de l'argent perdu que les fleurs. Aucun des Lakarin n'aurait jamais été assez stupide pour en acheter. Que ce jeune homme considérât que c'était la chose à faire, cela gênait Rube. Un vague soupçon s'éveilla dans son esprit : il devait y avoir d'autres mondes, avec d'autres usages, une autre étiquette, en dehors de la portée de vue des Lakarin.

Ce fut Lewis qui vint au secours de sa femme en murmurant hâtivement un reproche :

— Oh, vous n'auriez pas dû, Anderstein, vraiment...

Bessie restait là, gauche, les fleurs à la main, ne sachant que faire. Rube la poussa dans le dos.

— Oh, — cria-t-elle, — assez, Rube... — Mais ce stimulant fit son effet et elle ajouta vivement : — Mon frère, monsieur Lakarin.

— Enchanté de vous voir, — dit Rube.

Et il leur serra la main cordialement à tous deux, pendant que Bessie arrangeait ses fleurs dans un vase. Puis il continua :

— Asseyez-vous, je vous prie, vous êtes chez vous ici.

Et, pour montrer à quel point il était lui-même à son aise,il se mit à parler avec volubilité du temps, de Lloyd George, des chances des « Éperons » dans la coupe, de la lutte prochaine pour la présidence de la synagogue, du dernier assassinat, et il termina en donnant aux deux visiteurs des détails complets sur la Cour du Tigre bleu.

Bessie, remise de son embarras, songea à remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

— Une tasse de thé, monsieur Anderstein? — demanda-t-elle.

— Oh, je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine, Madame, — dit Graner.

Rube remarqua une lueur d'amusement, aussitôt réprimée, qui s'allumait dans les yeux des deux jeunes gens échangeant un regard. Pour une fois il se sentit intrigué. Cela lui rappelait ce sourire troublant qui éclairait à l'occasion le visage de Lewis, ce sourire dont il ne pouvait jamais savoir s'il ne brillait pas aux dépens des Lakarin.

— Ces messieurs, — suggéra-t-il, — aimeraient peut-être manger quelque chose, Bessie?

— Oh non, vraiment non, — s'écria Anderstein. — Nous avons fait un dîner copieux avant de venir, n'est-ce pas, Graner?

— Il me serait impossible d'avaler la moindre bouchée en ce moment, je vous remercie, Madame, — répliqua à son tour Graner avec un regard aimable à Bessie.

Tandis qu'ils s'asseyaient devant le feu, Rube regarda attentivement les deux visiteurs. Ils lui étaient, en somme, sympathiques, leur présence s'accordait bien avec son humeur. Ces deux garçons-là étaient pour lui des types nouveaux : des Juifs, et pourtant des hommes du monde, aux manières policées, mais sans rien d'arrogant. Comme madame Hart, malgré leur raffinement, ils ne lui inspiraient aucune antipathie. Il observa que Graner, sa tasse de thé à la main, examinait soigneusement la pièce. Et cette fois encore il surprit les deux amis échangeant un sourire léger, railleur, entendu. Son orgueil de Lakarin en fut blessé. Ces étrangers oseraient-ils, fût-ce en dedans, se moquer de l'installation d'une Lakarin? Immédiatement il entreprit de la défendre.

— Cette pièce est délicieuse, n'est-ce pas, monsieur Anderstein?

— Oui, c'est justement à quoi je songeais, — dit Graner.

— Je sais ce que vous pensiez, — interrompit Anderstein.

— Et qu'est-ce que c'est? — demanda Bessie.

— Oh, peu importe, Madame. Vous êtes trop jeune pour le savoir, — répondit Graner.

Bessie, flattée, minauda, et Graner, que l'ennui et l'embarras menaçaient, se mit à parler avec aisance et abondance de la vie en général et de rien en particulier : de la banlieue et de bébés, des pensions de famille au bord de la mer, d'automobiles et de livres... Mais là il vit aussitôt qu'il commettait une gaffe.

Adroitement il bifurqua et se lança sur le plaisir des achats dans les magasins et le récent concert de charité juif à l'Empire du Parc de Finsbury. Il s'adressait de plus en plus à madame Lewis et Anderstein fit bientôt comme lui. Ils avaient plaisir l'un et l'autre à parler à une jolie femme, et Bessie ne manquait pas de charme. Ils lui prodiguaient toutes sortes de menues galanteries auxquelles ils n'attachaient eux-mêmes aucune importance. Pour Bessie c'était un nouveau chapitre de sa vie qui s'ouvrait. Rube, qui l'observait, se rendit compte tout à coup que c'était la première fois dans son existence tout unie que quelqu'un prenait la peine de faire attention à elle.

D'ailleurs Rube, à ce qu'il vit, n'était pas le seul dans la pièce à être frappé de ce que la réunion avait de significatif. Bessie, pour sa part, sentait seulement que Graner flattait l'idée qu'elle avait d'elle-même et qu'elle le trouvait charmant. Lewis, debout devant la cheminée, laissait errer sur ses lèvres un sourire amusé et cynique. Évidemment, il trouvait fort drôle que quelqu'un se donnât tant de peine pour sa femme. Et, se tournant vers Anderstein tandis que Graner parlait, Rube fut saisi de le voir diriger sur le mari et la femme un regard malin, dur, pénétrant. Anderstein, comme conscient d'avoir été remarqué par Rube, se tourna vers lui et lui fit un signe d'intelligence accompagné d'un sourire. Celui-ci tressaillit en se rendant compte que pour une fois en quelque sorte il n'était pas seul à s'adonner à l'étude du caractère de ses interlocuteurs. Aussitôt un espoir lui traversa l'esprit : pourvu que le verdict d'Anterstein sur lui ne fût pas trop sévère!

S'il avait su ce qui se passait dans le cerveau d'Anderstein, il aurait été assez flatté. Celui-ci n'avait pas tout d'abord fait grande attention à Rube, bien que sa conversation sur la Cour du Tigre bleu eût été intéressante et eût révélé des choses. Non que la situation demandât grand commentaire : les faits parlaient d'eux-mêmes.

En venant chez Lewis ce matin-là, après une semaine pénible au tribunal de commerce, chambre des faillites, où l'avocat avait lutté pour lui, ferme comme un roc, Anderstein avait été stupéfait par le luxe qui s'étalait à profusion dans cette demeure. Était-ce là l'intérieur de Lewis, son ex-camarade

de l'armée, naguère sans le sou? Il ne s'était permis aucune question, mais il était émerveillé. Et il le fut plus encore en voyant madame Lewis. C'est dans cet esprit qu'il accepta l'invitation pour le soir. Graner voulait passer la soirée au Café Royal, mais son ami lui avait persuadé de l'accompagner. Et il n'avait pas eu grand'peine à le faire : la description de la maison, l'enrichissement inattendu de Lewis avaient excité sa curiosité comme celle d'Anderstein.

Pour dire la vérité, Anderstein, dont l'esprit littéraire était toujours à l'affût d'idées et d'impressions nouvelles, avait jusque-là trouvé la soirée assez morne. Madame Lewis manquait d'intérêt et la conduite de Lewis lui déplaisait. Après tout, ce n'était pas la faute de la femme si le jeune avocat avait commis la bévue de faire ce mariage. Il la plaignait même un peu en observant l'attitude sarcastique de son mari : Il était heureux que la jeune femme — c'était évident — n'eût pas assez de perspicacité pour soupçonner ce qui se passait dans l'esprit de son mari. Mais il y avait quelqu'un à qui visiblement la situation ne faisait aucune illusion, c'était le frère. Et il se mit à observer Rube de près.

— Est-ce que votre ami pratique toujours ces manières-là, monsieur Anderstein? — demanda Rube sur un compliment très flatteur de Graner à Bessie.

— Oh, c'est son esprit de tous les jours, — répondit Anderstein en riant.

— Est-ce que vous jouez toujours beaucoup, monsieur Graner? — demanda Lewis.

— A propos, Graner, — dit Anderstein, — Lewis est lui-même quelque peu un acteur amateur.

— Oh non, non, non, — protesta Lewis en riant.

— Qu'est-ce que j'apprends, Joe? — dit Rube. — C'est nouveau pour moi.

— Tu ne m'a jamais dit un mot de ça, Joe, — fit Bessie sur un ton fortement agacé.

— Un soir, — expliqua Anderstein, — dans un concert donné au camp, Lewis a joué un petit rôle.

— C'est vrai : j'avais à dire, je crois : « Monsieur est servi. »

— Une phrase bien utile d'ailleurs, — murmura Graner.

— Monsieur Lewis est exactement l'homme qu'il nous faut.

Ainsi, presque par hasard, le grand plan se développa. Anderstein, dans les loisirs que lui laissait sa façon de ruiner l'affaire de son père, qui avait trente-deux ans d'existence, avait écrit une pièce que Graner se disposait à monter pour une représentation de charité. Il avait réuni un groupe de jeunes gens bien doués, étudiants couronnés dans les concours académiques et membres de cercles dramatiques de l'Université, tous avides de trouver une occasion qui pût leur mettre le pied à l'étrier dans leur carrière. La principale difficulté était de découvrir un local pour les répétitions.

— Si vous voulez nous prêter ce salon, Madame, — dit Graner, — nous nommons immédiatement votre mari président de notre société.

La dignité des Lakarin se manifesta aussitôt par la bouche de Rube.

— Croyez-moi, monsieur Graner, dans notre famille on n'est pas assoiffé d'honneurs.

— Qu'en dites-vous, Lewis? — demanda Anderstein.

— Oh... heu... hem..., il faut demander à ma femme — fit Lewis en riant.

— Cela ne me regarde pas, — dit celle-ci en se balançant assise, sur le bord du garde-feu en cuivre, le dos au feu, les mains croisées derrière elle, la tête légèrement penchée de côté, et, sur son visage, le sourire satisfait, un peu fat, de l'enfant choyée et gâtée. Cette heure était vraiment la sienne.

— Je suis sûr que les répétitions vous amuseraient énormément, Madame, — ajouta Graner de son ton le plus persuasif.

— Eh bien, demandez à mon mari, — continua-t-elle; mais son regard tomba sur son frère.

Ce fut Rube en somme qui décida pour eux. Son esprit examina rapidement la proposition. Ces deux personnages l'intéressaient énormément. Toute sa vie, même enfant, il n'avait fréquenté que des gens âgés, les amis de son père. S'il avait connu des garçons comme Anderstein et Graner, peut-être n'eût-il pas trouvé cette question du mariage si difficile. L'étrangeté de cette idée l'intriguait : comment une occupation aussi étrangère aux affaires, aussi peu profitable qu'une représentation théâtrale d'amateurs, pouvait-elle intéresser quelqu'un? Il voulait voir de plus près des gens si

extraordinaires. Les avantages de ce plan se présentaient immédiatement à son esprit. Cela empêcherait Lewis d'aller au club, cela provoquerait des réunions sous le toit d'une Lakarin. Bien des gens y viendraient, et inévitablement ils subiraient l'influence de la famille, ils en répandraient l'importance dans le monde... perspective agréable. Sans compter qu'il aurait toute une série de sujets nouveaux à étudier... son dada favori. Il donna son consentement.

Graner et Anderstein furent tous deux ravis. Avec les moyens restreints dont ils disposaient, il n'était pas facile de trouver une salle assez grande pour répéter. Pour des raisons très différentes le théâtre était la vie de ces deux jeunes gens. Après plusieurs années passées à jouer de petits rôles en tournée, Graner avait un emploi sûr chez un agent de change, situation qu'il devait à l'appui d'un jeune membre de la charge qui patronnait le théâtre d'amateurs et fréquentait le Café Royal. Sammy Graner, employé d'agent de change et premier metteur en scène juif d'un groupe d'amateurs à Londres, devenait un personnage intéressant.

Le cas d'Anderstein était tout différent. Il était poussé par quelque chose dont il n'était pas maître. Il portait en lui cette maudite étincelle de talent littéraire, qui ne serait peut-être jamais plus qu'une étincelle, mais qui l'avait attiré tandis que s'écroulait sous lui l'affaire lentement édifiée par son père. Pour Anderstein cette représentation de bienfaisance était l'occasion par excellence. Un certain nombre de critiques, et à leur tête le vieux Finbar, voyaient en lui l'auteur de l'avenir. Mais les directeurs n'avaient pas confiance. Sa première pièce, financée par son père, et donnée dans une mauvaise période, avait été un four. Il comprenait maintenant quelle sottise ç'avait été de risquer sa réputation dans cet effort prématuré. Depuis, cette épreuve lui avait appris à écrire. Il avait connu les angoisses morales et intellectuelles, l'amour lui avait infligé ses tortures, sa situation financière était un chaos, il ne dormait pas... Au cours de tous ces tourments il avait composé une nouvelle œuvre en laquelle il mettait tout son espoir.

Ce fut Graner qui exprima leurs remerciements à madame Lewis.

— Vous pouvez venir ici aussi souvent que vous voudrez, — répondit-elle, — et, croyez-moi, plus vous y viendrez, plus je serai contente.

Son expression prouvait qu'elle était sincère, et Rube ne manqua pas de remarquer le regard de triomphe qu'elle lui lança.

« Quelle ingrate friponne, se dit-il. J'ai toujours fait tout ce que j'ai pu pour elle depuis sa petite enfance et elle n'a pas cessé de guetter tous les moyens de me rabaisser. »

On fit des arrangements minutieux pour la première répétition qui devait avoir lieu le mercredi suivant et les deux visiteurs se levèrent pour prendre congé.

— Au revoir, madame, — dit Graner, — nous avons passé une soirée exceptionnellement agréable, j'espère que ce n'est que le début de nos relations.

— Vous êtes mille fois aimable, — murmura Bessie, si troublée qu'elle savait à peine ce qu'elle répondait.

— Tout ce que je peux dire, — déclara à son tour Anderstein, — c'est que mon vieil ami Lewis est un heureux gaillard.

— Il est heureux que quelqu'un soit de cet avis, — dit Rube. — De quel côté allez-vous, Messieurs?

— Du côté de Finsbury Park.

— Alors je vous accompagne.

Il avait en tête son objectif habituel, mais jamais promenade ne fut si peu couronnée de succès. A peine furent-ils sortis de la maison que les deux amis se mirent à parler métier. Ils eurent un long débat au sujet de certains passages du texte pour lesquels Graner demandait des changements et qu'Anderstein se refusait à modifier. Rube se sentait débordé, mais il se cramponnait.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez mon beau-frère? — demanda-t-il.

— Je l'ai rencontré à l'armée, — dit l'autre. — Sa situation n'était pas si enviable alors, — ajouta-t-il avec un sourire.

— Non, il n'est marié que depuis trois ans.

Et Rube se lança immédiatement dans une longue et brillante description du fameux mariage.

Quand ils atteignirent la grande avenue il leur souhaita

brusquement le bonsoir. Il avait ample matière à réflexion tout en rentrant lentement chez lui.

Une fois mises en train ces répétitions chez Bessie, l'influence de la famille se ferait inévitablement sentir. Anderstein, il l'avait compris à certaines allusions de son beau-frère, était dans une situation pécuniaire difficile. Si Graner était à la Bourse, il y avait cent façons de l'aider. Il serait assurément facile de s'en faire des créatures, dont les manières et la bonne éducation ajouteraient au prestige de la famille.

Et pourtant il se surprenait à se demander s'il souhaitait réellement ce résultat. Exactement comme il avait été mécontent des relations de Dave et de ses amis, maintenant, en pensant à Anderstein et à Graner, il éprouvait le besoin de quelque chose de plus sérieux qu'une simple adulation. Il voulait pénétrer dans leur monde. Et il était assez perspicace pour comprendre que, s'il essayait de les gagner, de les plier à sa volonté, il ne réussirait qu'à manquer son but véritable. S'ils se soumettaient à lui, ils livreraient leurs propres drapeaux. Et soudain il eut une illumination. Il sentit que lui, personnellement, n'avait ni désir, ni besoin de flatteurs ou de flagorneurs. Il enviait, oui, il enviait à ces hommes leur amitié et cette mutuelle franchise qui en était la base. Sa vie à lui — il le découvrait de façon bien inattendue — avait été stérile et solitaire, destinée, suivant l'habitude de sa caste, à un mariage sec et sans amour. Depuis des mois le malaise de ses pensées le conduisait à cet instant. Elles se cristallisaient pour la première fois en une brusque détermination à la révolte. Il ne fallait pas qu'il restât aveuglément asservi à son entourage, à la routine. Il ne devait pas se marier hâtivement, uniquement parce que sa mère et ses voisins le désiraient, car, après tout, et, bien qu'il eût témoigné son indépendance et sa supériorité au monde de la Cour du Tigre bleu, c'était cela la véritable clef de la situation. Si ces deux jeunes gens, du même âge que lui, trouvaient plaisir et satisfaction, comme ils le faisaient évidemment, à des occupations si complètement étrangères à tout ce que la Cour considérait comme essentiel, il n'y avait à coup sûr aucune raison pour qu'il n'assurât pas son propre salut. Il pouvait rechercher leur société. Peut-

être même, en relation d'amitié avec eux, découvrirait-il un moyen d'échapper à un mariage précipité et aux conséquences de malheur probable pour les deux conjoints.

Le respect de soi-même exigeait que, s'il se liait avec eux, ce fût sur un pied d'égalité. Pour y arriver, il fallait résolument reléguer l'argent à l'arrière-plan. Et, tout comme il avait formulé ce qu'il exigeait d'une femme, il posait maintenant pour lui-même le premier principe de l'amitié : le désintéressement.

***

Anderstein et Graner, après le départ de Rube, firent quelques pas en silence. Puis le premier dit tout à coup :

— Un garçon assez intéressant, ce Lakarin.

— C'est ce qu'il m'a semblé, — acquiesça Graner. — Un peu au-dessus de l'ordinaire.

— Je me demandais si cela t'avait frappé. Un lutteur, évidemment. On voit ce qui se passe en lui. Un effort continuel pour s'évader de son entourage.

— Je vais te dire où il y a une lutte : dans mon estomac.

— Dans le mien aussi, — fit Anderstein en riant. — Je meurs de faim. Avons-nous encore les moyens de nous offrir à souper, après ce bouquet?

— Nous pouvons, je crois, aller jusqu'à une omelette et à une tasse de café. Viens, descendons vivement jusqu'au Parc.

CHARLES LANDSTONE

(Traduction MAURICE RÉMON.)

(*A suivre.*)

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

GENRE ET ESPÈCES

I

La littérature est comme le maquis corse : elle prend en été son repos biologique. Puisque nous voici au moment où l'année des écrivains s'achève, ensevelie dans la douceur de juin, jetons un regard, en sa saison défleurie, sur tout le jardin des lettres.

***

La poésie, conservée comme un arbre ancien et vénérable, après la poussée de sève qu'elle a eue voici quarante ans, ne donne plus que de rares fleurs. Mais il en est d'exquises. Quel livre est plus délicieux que ce volume des Cahiers Verts, intitulé les *Poésies de Gérard d'Houville*?

Les vers y atteignent leur point parfait quand ils sont dans un certain état de succulence tendre, ni trop durcis de fierté parnassienne, ni trop amollis à la façon des nèfles lamartiniennes, mais d'un tissu intact, d'une chair fondante et riche de suc. Ils ont alors un parfum d'une finesse pénétrante et triste, où la douceur de vivre se mêle à un goût de jeunesse acide et de choses mortes.

C'est une merveille que la jeunesse et la mort soient ainsi associées. Il n'y a point de trace de la vieillesse ou seulement de la maturité. De jeunes fantômes peuplent ces stances mélancoliques. Ce sont les ombres de celles qui ont passé des jeux de l'enfance au rêve immobile de la tombe.

Sur ton sein ténébreux, enfant triste endormie,
O terre! je repose, et serre entre mes bras
La poupée aux yeux peints qui fut ma seule amie
Et qui sait mes secrets qu'elle ne dira pas.

Une jeune amante regrette éternellement sa forme éphémère. Jamais, dit-elle, en passant, tu ne sauras ce que fut ma beauté. Et le poignant désir de ce qui n'est plus se mêle aux refrains de l'amour. Une autre confie au potier le soin de rendre éternelle, la forme de son corps dans l'argile rose de l'urne funéraire. Ces mortes ne sont point proprement des mortes. Elles se souviennent de la terre, et elles participent encore à la nature. Elles confient aux femmes le soin de porter sur leur tombeau les grappes et le miel chaud. Elles voient la lune s'accroître. Elles regardent dans leur miroir le prestige lointain de leur vie écoulée. Elles ne sont pas désespérées, mais seulement tristes au jeu; — un peu contentes aussi. Celle à qui le nautonnier a laissé le miroir aimé de son visage se dit qu'elle n'est pas entrée entière dans la nuit. Leur vie a été un rêve d'enfants sages, sans envie et non pas sans amours.

L'amour mélancolique et quelquefois divin
A replié sur moi ses ailes familières;
J'ai rêvé tout mon rêve et le reste m'est vain.

Elles gardent dans les jardins funèbres une sérénité faite de soumission au destin. Éphémères, elles ont aimé les choses éphémères, la pourpre d'une rose et l'arome d'un vin. Elles ont su qu'elles étaient passagères et ont accepté leur destin. L'heure délicieuse est l'heure qu'on sait brève. En fait, ces poèmes de la mort sont teints de volupté. La fleur même des magasins de deuil, l'horrible pensée violette et jaune, attifée comme une dame de charité dans une ville de province, s'entend dire des vers pleins d'ébouissements et de caresses :

Ta chair a la couleur des belles améthystes
Et des sombres parfums, affaiblis et lascifs,
Voluptueux velours, si doux à des doigts tristes,
Pervenche des cyprès, violette des ifs.

Ce goût d'errer sur les rives sans jour, ces conversations avec les ombres, ce regret de la vie avec ce plaisir d'être morte, et le sentiment poignant, gracieux et sensuel qui se

joint à tort à cela, c'est ce qu'un freudien appellerait sans doute le complexe de Perséphone. Le plus singulier, c'est que vers le milieu du livre ce complexe s'efface. Le mélange de l'ennui de vivre et de la peur de mourir fait place à une ardeur qui ne peut être comblée. « Aucun plaisir pour moi n'est assez beau », et encore : « Je sais tous les secrets des cœurs trop torturés. » Voilà ce que nous lisons dans une pièce qui est un appel au rêve. Et le rêve répond par l'ordre de souffrir : « O cœur ingrat, souffrir, c'est être mieux vivant. » Qu'elle est loin de la petite fille qui jouait aux Enfers, et qui rêvait de séduire même le vieux Charon, celle qui, à la fin du livre, interroge son âme et reçoit d'elle cette réponse :

Je voudrais ce qui dure avec ce qui demeure...
Il n'est point de bonheur dans les amours mortelles...
Non, tout n'est pas promis au néant taciturne...
Triomphe, pour jamais, des tristesses étranges
Et contemple, éblouie, avec les yeux de l'ange,
Ce quelque chose en toi, qui ne peut pas mourir.

La petite morte, évadée de sa tombe, est devenue immortelle. Deux traits pourtant la font encore reconnaître. Elle n'a point cessé d'être mêlée à la nature; et, dans cet enchevêtrement confus de la vie et de la mort, elle n'a point cessé de se sentir elle-même errante et incertaine. Les huit vers qui composent l'Épitaphe finale sont tout le livre. Celle qui l'a écrite souhaite que l'ombre des feuilles trace sur sa tombe une inscription mouvante, — aussi changeante qu'elle fut elle-même. Qu'est-ce que la vie? L'ombre d'une feuille.

***

Le roman n'est plus, comme il était aux temps décrits par Paul Morand, toute la littérature. Et, selon toute vraisemblance, nous voyons la décadence de son règne amoindri. De même que les naturalistes mesurent la vitalité d'un genre à la profusion des espèces, de même, pour connaître l'état du roman, examinons les formes diverses qu'il peut prendre. La plus naturelle de ces formes, la plus éphémère et du même coup la plus durable, est une peinture du temps. Les dernières semaines nous ont donné, sur cet article, deux documents de premier ordre.

L'un est un roman de M. Henriot, intitulé *les Occasions Perdues*[1], biographie d'un homme qui a eu vingt ans au moment où madame Rose Caron chantait *Orphée* à l'Opéra. C'est, si l'on veut, l'histoire de ceux qui ont fait la guerre quand ils appartenaient à la réserve de l'active, l'aventure des hommes nés vers 1890. Nous sommes enclins à faire de grandes différences entre les générations. Les hommes qui avaient vu 1870, quand les enfants de l'année terrible atteignirent leur majorité, crurent reconnaître une race nouvelle et lui adressèrent un pathétique appel, qu'on retrouvera dans les papiers de M. de Vogüé. A leur tour, ceux qui devinrent hommes à la fin du siècle apparurent marqués d'un signe, qui était celui de l'anarchie, du rêve individuel et de la décadence. Les adolescents de 1910 ne sont pas moins reconnaissables : épris d'ordre, amants de la raison et enracinés au passé. Cependant le temps se déroule, et déjà les différences s'effacent dans le passé. Après un demi-siècle, elles deviennent insensibles. Qui distingue aujourd'hui un homme de 1860 d'un homme de 1870, un homme de 1830 d'un homme de 1840? On n'aperçoit dans ces perspectives éloignées que l'uniformité de la nature humaine.

Un étudiant nommé Claude flirte dans le parc de Versailles avec une jeune fille nommée Denise. L'auteur a placé au seuil de son roman ces deux personnages représentatifs. Denise reparaîtra deux fois; d'abord comme une jeune fille fort libre, qui a des amants et qui épouse l'un d'eux; plus loin, comme une femme à la mode, qui a un salon littéraire. Autre figure significative : Jérôme Bargemont. C'est un ancien surveillant de lycée, qui, à trente ans, professeur d'histoire moderne à l'École des Sciences Politiques, fascine les étudiants. « Petit, pâle, le regard abstrait derrière la vitre du binocle, le menton orné d'une barbiche universitaire, la voix sans timbre, corrigée par une diction appliquée, le geste court et décisif, comme déblayant la place devant lui, il tenait son monde en haleine par le jeu d'une intelligence acérée, maniée avec la même agilité qu'un bistouri dans les doigts d'un opérateur, et un sens si net du réel que tout problème exposé par lui devenait clair et transparent, au point qu'on était presque humilié de

1. Plon.

n'avoir pas trouvé tout seul la conclusion née de ses lèvres avec une telle force d'évidence. » Ce Bargemont, énergique, ironique et froid, dur comme le silex et, comme lui, jetant des étincelles et créant un feu dont il n'est pas brûlé, esprit agile et inhumain, ambitieux de toutes choses, sinon de grandes choses, sceptique et passionné à la fois, nous allons le retrouver homme politique et nous serons témoins de sa puissance et de sa chute.

Cependant Jérôme et Denise restent des figures épisodiques. Claude au contraire est le personnage même du livre. Mais justement parce qu'il est vivant, il n'est pas très déterminé; nous le connaissons et nous ne saurions pas le définir. Que voyons-nous? Un adolescent passionné, fou de littérature, qui écrit des vers; il va visiter un grand écrivain qu'il admire et il revient un peu déçu; il a sa première intrigue avec une fausse grande dame russe, et il revient détrompé; il voit un de ses amis, Masserel, malade et déjà sur le versant funeste, aimé d'une créature tendre et fine, Jeanne Heylesse, et qui l'abandonne pour une aventurière dont il meurt. Claude lui-même aime Jeanne Heylesse et il en est aimé, mais seulement dans le règne du sentiment et de l'esprit. « Vous avez tout de moi », lui dit-elle, et il a tout, sauf elle-même.

Comme la plupart des adolescences, celle-ci est une longue suite de duperies et d'écoles. Claude n'en est pas découragé. Fils d'un médecin doué d'une sagesse un peu courte, il a hérité de lui un optimisme qui, étant chez le père un simple défaut d'imagination, est chez notre héros un désir passionné du bonheur. Claude, dit M. Henriot, « tirait sa confiance d'un si vif désir d'être heureux qu'il finissait par se persuader que tout se passerait comme il le désire, pour la seule raison qu'il en a envie. Il se disait toujours *Demain*! avec une illumination intérieure de tout l'être, et guettait le facteur, chaque matin, comme s'il devait recevoir de lui les plus merveilleuses nouvelles : la fortune, le génie, l'amour, la reine de Saba dans son lit! »

Un voyage qu'il fait à Rome l'enivre, et cette ivresse passe, pour les animer, dans quelques pages de la plus grande beauté. Après la première nuit où avec le peintre Pulby, il a erré sous les étoiles, à travers la ville déserte changée en décor, dans le silence où se plaignaient les fontaines, il écrit :

« Rome éternellement à mes yeux sera bleue, déserte, bruissante d'eaux vives et baignée de lune sous un ciel africain, dure comme une mesure à quatre temps, toute en grands pans carrés de marbre entre de gigantesques parties d'ombre, un ami à côté de moi. » — Au retour de Rome il rencontre quelques personnages significatifs, eux aussi, de leur temps, dont les visages, même sous un ciel étranger, restent assez facilement reconnaissables au lecteur. Voici l'abbé Saisset, qui s'en va dans le monde à la conquête des âmes pécheresses, et qui, aimé pour son indulgence, très saint prêtre quoique hardi dans la charité de sa doctrine et convaincu que l'enfer se fait sur la terre, n'hésite pas à affirmer qu'il a plus appris des femmes que des théologiens. Voici le peintre Jussienne, homme intelligent, d'un goût délicieux, mais dont l'âme baigne dans la bile et qui n'a d'intérêt dans la vie qu'une curiosité maladive des sentiments d'autrui, avec l'horreur d'être dupe. « Il était de ces gens qui prennent aisément leur parti de n'être pas aimés et finissent par faire de très bons critiques ». Voici enfin la princesse d'Arêne, qui a du génie et une éloquence inépuisable, qui s'épanche dans le plaisir divin de parler. Le portrait est charmant. « La princesse était jeune et vive. Le verbe habitait en elle, comme un dieu. Elle parlait avec abondance, ainsi que jaillit une source et qu'une cataracte bondit. Elle avait ce pouvoir charmant d'embellir d'une grâce inattendue les vérités les plus communes, et de faire réfléchir longuement avec un bon mot. Rien n'était si amusant que de l'entendre, et elle s'en amusait la première, comme si elle n'avait vraiment conscience d'exister qu'en étalant au jour, dans une conversation continue et pleine de prodiges, son âme immensément retentissante et inspirée. »

C'est à Rome que Claude avait rencontré madame de Brou. Il la revoit à Paris. Mais cette coquette affectueuse et décevante n'est dans le roman que pour son salon, où le lecteur est conduit, et où Claude rencontre une jeune femme différente des autres, avec un air de retenue et une voix musicale. « Elle s'exprimait avec douceur. Ce qu'elle disait avait du charme et paraissait pensé, venu de loin. » Thérèse Aubier va être l'héroïne de la seconde partie du roman. Mais, pour lui faire vivre cette aventure, M. Henriot a changé la condition de

Claude, dont le père est mort et qui doit maintenant gagner sa vie, dans un journal. Les services d'information, à la veille de la guerre, regorgeaient de jeunes poètes qui avaient renoncé. Car la douceur de vivre n'était point partagée entre tous les hommes.

Cette aventure de Claude et de Thérèse est elle-même un roman dans le roman. Par le fait même que c'est une histoire de passion toute pure, elle est échappée à la définition étroite du livre et elle n'est pas plus particulière au temps que ne le sont les drames racontés par M. Mauriac. On entre là dans le profond et dans le permanent du cœur. Thérèse a été mariée à un homme qui, dès le premier soir où elle l'a vu, a été son maître. Cet homme, Philippe Aubier, était aussi brutal qu'elle était fine. Il l'a emmenée dans un coin perdu du Plateau Central, aux Noires Terres. Au moment où elle commençait elle-même à devenir rude et fagotée, son beau-frère Michel est revenu d'une longue absence : Michel, aussi aimable, aussi sensible que son frère était taciturne et violent. Une sympathie naturelle, un goût pareil de la musique, une pitié donnée et ressentie ont accordé Michel et Thérèse. Philippe, avec une subtilité de chasseur, a épié les signes de ce sentiment trouble, dangereux, mais en fait innocent. Un soir de chasse, Michel a reçu une balle dans la tête. Thérèse n'a point douté que son mari fût l'assassin. Elle s'est enfuie, épouvantée. Elle a laissé prononcer le divorce contre elle, et donner au meurtrier la garde de leur fils, Gérard, enfant sournois et pareil à son père. Telle est la femme que Claude rencontre, qu'il aime et qui lui cède sans l'aimer vraiment. Que l'enfant soit rendu à la mère, voilà un obstacle et un danger entre les amants. Il les surprend un jour, et Thérèse ne revoit plus Claude.

Nous voici aux quatre cinquièmes du roman. Les soixante dernières pages résument la vie de Claude pendant la guerre, et les destinées de la génération sacrifiée. Claude se bat bien. De ses amis, l'un, Lestrange, devient une sorte de saint : « Je ne sais pas comment il tient debout, mais il tient. Cette puissance de l'âme est extraordinaire. J'ai cru voir un croisé devant moi. Cette simplicité et cette flamme dans ses yeux !... Et puis, lui, il a la foi. Il croit que la douleur est nécessaire

et bonne. Il croit enfin... Ce qui simplifie tout. » — Un autre, le peintre Pulby, blessé en Champagne et mutilé, trouve dans son art un bonheur tranquille. On entend les propos d'après-guerre. On voit apparaître la face inquiétante de la génération nouvelle : le petit Gérard dérobe une bague à une fille. Quant à Claude, il reprend son métier de journaliste. Une balle tirée au hasard le tue, un 1er mai.

L'objection qu'on peut faire au livre se voit tout de suite. Fait en apparence de trois parties, il n'est pas tout à fait aussi bien construit qu'il semble. Le premier volet, si j'ose employer ce terme pour ce triptyque, est bien un tableau de la jeunesse de 1910; mais le second est un drame de tous les temps; et le troisième, qui est fait d'indications, d'ailleurs précises et justes, sur les années de 1914 à 1919, est un peu étriqué pour un si grand sujet, le massacre de tout un printemps sacré. Telle est l'inquiétude que donne d'abord cette composition. On considère, non sans alarmes, cette colonnade inégale. A la réflexion on est bien obligé de se dire que cette dissymétrie était nécessaire. Un livre qui ne serait que le tableau d'un temps ne serait rien. A chaque moment l'homme s'évade du passager et entre dans l'éternel. Il faut bien qu'à ce moment-là le peintre aussi cesse de noter des croquis et peigne l'homme lui-même. De là l'ampleur de la seconde partie. C'est le passage du héros à travers la vie universelle. Quand il en est sorti, quelque grands que soient les événements, ils sont accessoires pour lui. Ainsi s'explique le resserrement du dernier épisode. Quoi qu'on pense d'ailleurs de cette architecture, il faut y reconnaître une décoration riche et vivante. Toutes sortes de scènes se déroulent, les unes pittoresques, les autres pathétiques; et toutes ensemble forment la frise de ce qui fut notre temps.

II

Le second témoignage, qui me semble essentiel pour l'his- de notre temps est, *le Feu follet*, de M. Drieu La Rochelle[1]. Le titre en dit long. Là où de la matière vivante se décompose, des gaz prennent feu, et les flammes semblent dans la nuit des êtres vivants. Tel est Alain. Ce garçon élégant imite assez bien l'apparence humaine, mais il n'est rien. Dans une peinture

1. Nouvelle Revue Française

d'une crudité voulue, par où le livre commence, l'auteur nous l'a suffisamment signifié : Alain, s'il est un joli homme, n'est pas un homme. L'argent dont une femme le paie, et qu'il accepte sans peine, est vraiment volé.

Cette femme, qui se nomme Lydia, est une Américaine, avec qui Alain s'est fiancé, à New-York, un soir, dans une salle de bains. Trois jours après, elle s'était mariée avec un autre, un inconnu, dont elle s'était séparée un peu plus tard. Quant à Alain, il avait épousé Dorothy, qu'il avait à demi ruinée. Aussi veut-il maintenant divorcer, et épouser Lydia. Celle-ci, qui vient de passer quelques jours à Paris, est d'accord avec lui. Un matin, dans une chambre d'hôtel, elle lui dit crûment : « Dorothy n'est plus la femme qu'il vous faut, Elle n'a pas assez d'argent et vous laisse courir. Il vous faut une femme qui ne vous quitte pas d'une semelle; sans cela vous êtes trop triste et prêt à faire n'importe quoi. » Là-dessus Lydia s'en retourne à New-York, et Alain, muni d'un chèque de dix mille francs, regagne Saint-Germain, où il achève une cure de désintoxication, dans la maison de santé du docteur de la Barbinais.

Le récit a donc commencé par ce matin de novembre, au petit jour. Il s'achève le surlendemain matin. C'est l'histoire de quarante-huit heures, qui sont les dernières journées d'Alain. Nous le voyons qui déjeune à la maison de santé, dans la salle à manger commune, et nous apercevons les figures falotes des malades. Il monte dans sa chambre, et déjà son parti est pris. Jamais il n'a disposé de tant d'argent. Or, l'argent pour lui signifie la drogue; de cette drogue, à un certain moment, il a eu peur; il a voulu se débarrasser d'elle; mais maintenant son parti est pris. Ces dix mille francs, ce sont quelques nuits encore, les dernières; après quoi il s'enfoncera dans la nuit définitive. La journée se passe pourtant en hésitations. Il flotte entre l'idée de Lydia et celle de Dorothy, sa femme, qui s'est enfuie, et à qui il envoie un télégramme de repentir. Lui qui affecte de mépriser la littérature, il écrit quelques pages d'un manuscrit commencé : *Le voyageur sans billet.* Ce n'est que le lendemain matin qu'il va à Paris, où il déjeune chez un ami.

La veille, nous avions eu le sentiment de l'incertitude, de

l'instabilité, du flottement de cette vie. Sans foyer, sans liaison, quoiqu'il ait des maîtresses, quand il en veut, sans fortune, quoiqu'il ait toujours un peu d'argent emprunté, ce malheureux garçon est dans cet univers comme une chose errante, sans place et sans raison. Ce sentiment, nous l'avons encore le lendemain, et bien plus fortement. Il y a quelque chose de poignant à suivre Alain de maison en maison. Chez son ami Dubourg, d'abord; un compagnon de jeunesse, qui s'est marié, et qui vit, presque pauvre, mais content, occupé d'égyptologie. Comment résumer leur conversation? Elle est faite des conseils de Dubourg, et des froissements, des répugnances, des mépris muets, des attaques sournoises d'Alain. Et elle est aussi une discussion de la drogue, et, par là même, le point central du livre. Pourquoi Alain a-t-il commencé à se droguer? songe Dubourg. Ce n'est point par déception, puisque à cet âge, il était sûr que la vie allait tout lui donner. C'est plutôt par haine de certains aspects de la vie, par délicatesse et par refus. L'opium et l'héroïne sont des moyens de se dérober à des contraintes médiocres et à des bonheurs douteux, au travail et aux femmes. S'intoxiquer, c'est nier l'existence, « retomber dans la protestation mystique, dans l'adoration de la mort. Les drogués sont des mystiques d'une époque matérialiste qui, n'ayant plus la force d'animer les choses et de les sublimer dans le sens du symbole, entreprennent sur elles un travail inverse de réduction et les usent et les rongent jusqu'à atteindre en elles un noyau de néant ».

La fin de la journée est sinistre : visite à l'ignoble Falet, qui fume avec Eva Canning, visite à la sournoise et fausse Praline, qui fume avec Urcel. Alain retrouve la drogue, ou plutôt il ne l'a pas quittée. « Les vagues se multipliaient et déferlaient l'une par-dessus l'autre... Ce n'était que ça, mais c'était ça. Ça ne présentait absolument aucun intérêt, mais ainsi était la vie. L'intensité se détruisant elle-même montre qu'il n'y a que l'identité de tout dans tout. Il n'y a pas d'intelligence puisqu'il n'y a rien à comprendre, il n'y a que la certitude. Se suicider? Pas besoin, la vie et la mort sont une même chose. » De page en page, on dirait qu'une brume de désespoir monte dans le livre. L'auteur lui-même est envahi par l'anxiété qui se respire dans ce brouillard. « Pourquoi

Alain continuait-il? N'en avait-il pas assez vu? Et, s'il voulait se tuer, quelle meilleure heure que sept ou huit heures du soir?... » Mais non. Emporté par l'habitude, Alain va d'abord chez les Lavaux : lamentable soirée où la vaine sympathie des uns, l'aversion et le dégoût des autres se croisent sur ce pauvre diable aux trois quarts ivre, qui ne dit que des sottises et qui, dans sa bassesse, a le sentiment amer de l'abandon où il est. Il s'en va vers onze heures, comme s'il était chassé du monde des vivants.

A trois heures du matin il se couche. Au réveil, une idée de délivrance semble poindre dans son corps : il sent qu'il est entré dans la zone de la mort. Cette ombre inadaptée, ce fantôme inexistant, rencontre enfin quelque chose de solide : le revolver. Et il se tue.

Dans les romans considérés comme des chroniques de notre temps, un autre groupe est formé par les ouvrages de ceux qui étaient des enfants au temps de la guerre. Le premier d'entre eux qui ait fait ses confidences a été, je crois, Radiguet, et *le Diable au corps* a été accueilli avec la curiosité que l'on doit aux premiers qui annoncent une génération nouvelle. Que nous apportera celle-ci? Quels rêves, quel art, quelle angoisse, quel système du monde?

Il est encore malaisé de le savoir. Le roman de M. Dabit, *Petit-Louis*[1], dont il a été beaucoup parlé, est un récit dans la manière léguée par les naturalistes. Un style plein, rapide; une notation exacte et dépouillée; des tableaux vifs et d'autant plus émouvants qu'ils sont plus brefs; çà et là une page vraiment saisissante; sous l'air de l'objectivité absolue, plus d'arrangement littéraire que l'auteur ne veut en laisser voir; au total un excellent récit, où Petit-Louis, presque un enfant en 1914, fait la guerre, revient de captivité à la dernière page, et, dans ce grand mouvement de la vie commune, nous demeure à peu près inconnu.

HENRY BIDOU

1. Nouvelle Revue Française.

LES LIVRES D'HISTOIRE

Léon X et la Renaissance. — Que penser de Dupleix? L'Allemagne géographique.

Le pape qui caractérise la Renaissance, c'est Léon X, à la fois parce qu'il appartient à la famille des Médicis et parce que son pontificat évoque le souvenir d'œuvres d'art incomparables. Rome devient la capitale du beau. On dit « le siècle de Léon X », comme on dit le siècle d'Auguste ou le siècle de Louis XIV. Ce serait plutôt le siècle de Périclès. En effet, aucune grande œuvre littéraire ne marque le règne de Léon X. Auguste ne fait pas naître des Virgile à point nommé. Léon X est passionné pour les antiquités, il favorise les études anciennes, il est flatté de passer pour un fin latiniste, sans qu'il soit démontré qu'il le soit positivement. Il ranime l'Université de Rome, enrichit à tout prix la bibliothèque vaticane et la sienne, fait publier les cinq premiers livres de Tacite inconnus jusqu'alors, encourage les hellénistes, crée une imprimerie grecque, en autorise une juive. Et cependant sa gloire n'est pas là. Léon X reste le protecteur des arts. La sculpture, malgré Michel-Ange, peut-être plutôt à cause de Michel-Ange, dont le caractère incommode décourage les meilleures sympathies, ne vient qu'en seconde place. Léonard de Vinci, trop bouillonnant d'idées et de projets, inquiète le pape, encore plus son trésorier. L'homme de Léon X, c'est Raphaël, le Raphaël des Loges, et qui dirige après Bramante les travaux de Saint-Pierre.

Même à lui, on ne put laisser carte blanche. Léon X a beau être le fils de Laurent le Magnifique, il est obligé de compter. La basilique de Saint-Pierre est un gouffre. Léon X mourra couvert de dettes, pour ne pas dire insolvable.

Sa carrière ecclésiastique, sans être unique en ce temps, parut étonnante. Il est cardinal à treize ans : né le 11 décembre 1475, il est nommé cardinal le 9 mars 1489, sauf à n'être « publié » qu'à dix-sept ans. En fait, il recevra les insignes dès le 9 mars 1492, à seize ans. Il sera pape à trente-sept ans, le 11 mars 1513, ce qui n'était pas extraordinaire. Ce qui l'était plus, c'est qu'il n'avait pas encore reçu les ordres. Il en était resté au diaconat qui lui avait été sommairement conféré lors de sa promotion au cardinalat. Il fut ordonné prêtre le 15 mars, sacré évêque le 17, couronné pape le 19, jour où il dit sa première messe.

Il avait acquis de l'expérience, surtout au cours d'un voyage accompli incognito au début du pontificat d'Alexandre VI, alors qu'il était exilé de Florence dont son frère avait été chassé comme trop accommodant avec les Français, et qu'il était lui-même considéré à Rome comme un enfant sans conséquence. On ne s'étonnait pas alors de bien des choses qui nous scandaliseraient aujourd'hui. Cependant cette bande d'une douzaine de jeunes cavaliers qui voyageaient sans but apparent parut suspecte aux gardes de la porte d'Ulm. Leur défiance s'accrut lorsqu'un de ces jouvenceaux se prétendit cardinal. On les conduisit tous à l'empereur Maximilien, qui les remit en liberté après constatation de leur identité. Un accident du même genre leur arriva au retour sur la route de Rouen. Le futur pape ne s'attarde pas davantage dans ces pays inhospitaliers et rentre à Rome où il mènera l'existence de savant et d'artiste qui est dans ses goûts. Il est l'ami de Jules II, il est même son légat auprès de l'armée battue à Ravenne par Gaston de Foix en 1512. Ses flatteurs affirment qu'il s'y battit comme un lion, d'où le nom de Léon qu'il prit comme pape l'année suivante. Il se prénommait, en réalité, Giovanni.

M. Emmanuel Rodocanachi, poursuivant le cours de ses vivantes études sur l'histoire de Rome à la fin du moyen âge et au début de la Renaissance, nous donne aujourd'hui le

Pontificat de Léon X (Hachette), illustré, comme les volumes précédents, avec toute sûreté de goût et de documentation. Il n'y a peut-être plus beaucoup de nouveau à dire sur un pape aussi célèbre et aussi abondamment biographié. M. Picotti, professeur à l'Université de Pise, qui a consacré à *la jeunesse de Léon X* un volume très fouillé et qui vient d'être traduit, n'ajoute lui-même que peu de choses à ce que nous savions sur l'éducation du jeune Jean de Médicis. Il est pourtant remonté aux sources. Bien entendu M. Rodocanachi avait connu l'œuvre dans son édition italienne et en a tiré l'essentiel.

Pour vanter l'éducation classique du futur Léon X, on en a fait l'élève d'Ange Politien, un des plus savants humanistes de l'époque. Il faut en rabattre. En réalité, Politien n'a eu le jeune Giovanni pour élève que trois mois, et à l'âge de trois ans. Si précoces que fussent les enfants d'alors, il est clair que Jean de Médicis n'apprit pas les finesses du latin avec cet illustre spécialiste qui dut se borner à lui apprendre les rudiments de la lecture et de la numération. La fresque fameuse de Ghirlandajo, qui le représente à côté de ses frères derrière Politien, lorsque le pape Honorius III approuve la règle de saint François, n'a rien de documentaire. On nous dit aussi que le latin était la langue courante à la cour de Laurent le Magnifique, que lui-même s'entretenait en latin avec ses fils et que la jeunesse florentine pratiquait le grec comme si Athènes « avait été transportée en Toscane ». Il n'en est pas moins vrai que Léon X ne savait pas beaucoup de grec, qu'on souriait de ses solécismes quand il débuta à Rome comme jeune cardinal et qu'on trouve en tout temps beaucoup de fautes dans ses citations latines. Défions-nous un peu des enfants prodiges de la Renaissance. D'Aubigné, à sept ans, savait en perfection le français, le latin, le grec et l'hébreu. C'est lui qui le dit. Pantagruel n'était pas moins phénoménal, nous dit Rabelais, mais Rabelais, c'est son père.

Comme pape, Léon X donne un exemple fort rare à cette époque. Il a des mœurs pures qui, nous dit malicieusement M. Rodocanachi, « font l'étonnement encore plus que l'admiration » de ses contemporains. Il n'est pas un ascète; il est passionné pour la chasse, il aime les longs repas bien qu'il soit

tempérant par goût et par hygiène; il raffole des bouffons, goûte le théâtre sous toutes ses formes, offre au peuple un carnaval resté légendaire (1520), multiplie les fêtes et les défilés. Mais il mène de front les plaisirs de l'esprit, comble de largesses des pléiades de poètes latins qui ont plus de facilité que de génie, à en juger par ce qui a survécu de leurs élucubrations. Un cardinal se vantait de pouvoir en réunir trois cents à sa table. Heureux temps, dit l'un d'entre eux, « qui vit naître tant de Catulles, de Tibulles, d'Horaces et de Virgiles ». Il y en avait moins au temps de Mécène, assurément.

M. Rodocanachi a laissé à peu près de côté ce qui concerne la Réforme. Il a étudié naguère en deux volumes la Réforme en Italie. Ce qui concerne la Réforme en général, et spécialement en Allemagne, ne rentrait pas dans le plan d'un volume qui fait partie d'une histoire de Rome, non d'une histoire de l'Église. On a reproché à Léon X de ne pas s'être opposé avec assez d'énergie à l'entreprise de Luther. En fait, il a condamné Luther lorsqu'il lui a paru démontré qu'il ne restait aucun espoir de l'amener à résipiscence. Mais, dans cette condamnation, rien ne frappait les tentatives de réforme qui se faisaient jour en Italie. L'autorité pontificale était tenue ici à beaucoup de ménagements. Les préoccupations du souverain temporel gênaient singulièrement l'action du souverain spirituel. Malgré le soin que mit Léon X à ne porter aucune atteinte directe aux réformés d'Italie, le Conseil des Dix interdit d'abord la promulgation de la bulle pontificale à Venise, et n'en autorisa, à la suite de longues négociations, la lecture dans les églises de la République « qu'après que tous les fidèles en seraient sortis ».

***

Dupleix a été longtemps admiré sans réserve et sa femme sans mesure. Il n'est plus autant considéré comme un surhomme, ni « Johanna Begun » comme une déesse. M. Alfred Martineau, qui joint à son titre de professeur au Collège de France celui d'ancien gouverneur de l'Inde, a consacré à son illustre prédécesseur cinq volumes qui sont la somme de tout ce qu'on peut savoir présentement sur lui. Il publie aujour-

d'hui, pour le grand public, un ouvrage qui résume le fruit de ses recherches *Dupleix, sa vie et son œuvre* (Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales).

L'impression d'ensemble est que Dupleix est un peu responsable de ce qui lui est arrivé. Ses desseins étaient grands, ses moyens ne l'étaient pas. Il n'a pas voulu le voir. Il n'a pas voulu s'y résigner. C'est un défaut pour un chef chargé de grands intérêts que de ne pas tenir compte des possibilités. « En politique, disait un homme d'État, tout ce qui n'est pas possible est faux. » On a souvent accusé les dirigeants de la Compagnie des Indes d'ignorance, d'incapacité, de petitesse de vues. Ce n'est pas démontré. Le conseil des directeurs se composait d'hommes d'expérience, qui connaissaient l'Inde, qui y avaient exercé les plus hautes fonctions. Les prédécesseurs de Dupleix en faisaient partie, lui-même y eût pris place tout naturellement avec un peu plus de diplomatie. Les commissaires envoyés en inspection étaient également des spécialistes : Godeheu, tant accablé, avait travaillé avec Dupleix. Que les administrateurs d'une compagnie de commerce fussent plus soucieux de bénéfices que de conquêtes, il n'y a ni à s'en étonner ni à le leur reprocher. Leurs concurrents de la compagnie anglaise étaient dans les mêmes principes. Il n'apparaît pas au surplus que Dupleix ait été systématiquement paralysé. On ne l'aidait pas comme il aurait voulu; on ne lui envoyait pas tous les moyens d'action qu'il réclamait, mais cette déconvenue ne lui était pas personnelle. Les communications n'étaient pas faciles et surtout elles étaient lentes. Il fallait dix-huit mois au moins, souvent davantage pour qu'une correspondance pût faire la navette entre Pondichéry et Paris. Les instructions envoyées ne correspondaient plus à la situation qui les avait provoquées. Les gouverneurs coloniaux avaient une responsabilité et une initiative dont rien aujourd'hui ne peut donner l'idée.

Dupleix n'était pas colonial de naissance. Sa famille, éminemment terrienne, était originaire de Châtellerault. Lui-même est né à Landrecies (1697) où son père était contrôleur général des domaines. Mais, dès l'année suivante, son père est chargé d'installer une manufacture de tabac au manoir de Pénanrue en Ploujean, près de Morlaix. A neuf ans, le jeune

Joseph-François Dupleix est mis au collège des Jésuites de Quimper, en pension chez une bonne dame qu'il appelait « maman ». Il est question d'elle plusieurs fois dans la vie de Dupleix, jamais de sa vraie mère. Il montre plus de goût pour les mathématiques que pour les lettres, sans passion bien marquée, sauf pour la musique. Aux Indes, il emporte sa basse de viole, le violoncelle d'alors et il fera venir un orchestre de France.

Les études étaient courtes en ce temps et la vie active commençait de bonne heure. Le père de Dupleix était devenu fermier de la Ferme des tabacs, à Paris, et, à ce titre, en relations avec la Compagnie des Indes. Le jeune Dupleix fait un voyage aux Indes en 1716; peut-être en fait-il un aussi en Amérique. Il ne reste pas chez lui plus de deux ans et demi de 1713 à 1721. Il ne s'entend pas très bien avec son père qui le trouve dépensier. Dupleix admet qu'il a eu des torts. Dans une lettre à son frère aîné, qui se déclarait satisfait de son fils, il écrivait trente ans plus tard : « Mon père ne l'a pas toujours été de moi et il avait raison. » Il part pour de bon en 1721, avec un titre officiel fort recherché et qui était une insigne faveur pour un débutant de vingt-cinq ans. Il était premier conseiller au Conseil supérieur de Pondichéry et Commissaire général des troupes. Embarqué à Lorient le 23 juin 1721, il débarque à Pondichéry le 16 août 1722. On faisait relâche en route, celle de l'île Bourbon fut spécialement longue. On comprend qu'on ne faisait pas souvent un pareil voyage. Dupleix ne reviendra qu'au bout de trente-quatre ans.

Le gouverneur était mort dans l'intervalle : le second conseiller faisait fonction. Dupleix eut la sagesse de ne pas réclamer son droit strict. Il dut même se contenter d'être conseiller au dernier rang. Parmi ses collègues figuraient Dumas, qui le précédera comme gouverneur de Pondichéry et Vincens qui le précédera comme mari de madame Dupleix. Le jeune conseiller n'a pas bon caractère : il ne sait tenir ni sa langue ni sa plume. Il se brouille avec son gouverneur général, Lenoir, et, à la suite d'une obscure affaire d'argent au cours d'un voyage en Chine, il est soupçonné d'abus de confiance, destitué et invité à rentrer en France. Comptant sur des appuis, — son père et son frère notamment, — il attend

là-bas les événements et il est réintégré par retour du courrier, à la suite d'un rapport sur le commerce de la Compagnie, qui avait indisposé son chef hiérarchique par la prétention de traiter sur le pied d'égalité ses supérieurs, mais qui avait révélé aux directeurs une compétence à ne pas laisser perdre. Le poste de directeur à Chandernagor était devenu vacant. Dupleix y avait droit. Lenoir lui préféra un conseiller plus jeune en grade, mais la Compagnie donna gain de cause à Dupleix (1731).

Devenu chef d'emploi, il donne sa mesure. Quand Lenoir revient en France, en 1736, Dupleix ne se plaint pas de voir Dumas le remplacer, et c'était, en effet, un choix excellent, mais il voit d'un mauvais œil La Bourdonnais remplacer Dumas aux Iles, c'est-à-dire Bourbon et l'Ile de France (Maurice aujourd'hui). Son mécontentement exprimé sans précautions oratoires explique ses démêlés ultérieurs avec La Bourdonnais. « Je souhaite, écrivait-il, que la Compagnie retire des talents de M. de La Bourdonnais tout ce qu'elle en espère; il n'y a dans toute l'Inde qu'une voix sur son chapitre; il est vrai qu'elle ne lui est pas avantageuse. » Il va jusqu'à écrire que madame de La Bourdonnais a usé de tous les moyens pour faire avancer son mari. De telles manières attiraient à Dupleix des ennemis. Il a même des piques avec Dumas.

C'est à ce moment qu'il se marie. Madame Dupleix a joué un rôle assez grand dans sa vie et sa carrière pour qu'on s'y arrête. Son père, Jacques Albert, était un chirurgien de la Compagnie qui avait épousé une métisse de Portugais et d'indigène, Rose de Castro. Jeanne Albert, née à Pondichéry en 1706, avait épousé à treize ans Jacques Vincens, simple agent de la Compagnie. Elle n'avait pas de fortune, aucune chance d'en avoir, étant l'aînée d'une famille de huit enfants. Elle-même en aura onze de son premier mariage, aucun du second. Le chirurgien Albert étant mort dès 1721, c'est Vincens qui eut la charge d'élever, outre ses propres enfants, les frères et sœurs de sa jeune femme. Il devint conseiller en 1723, et collègue de Dupleix qui s'intéresse à ce jeune ménage fort méritant. Dupleix nommé à Chandernagor y attira Vincens qui n'avait pas fait fortune dans l'administration, et qui gagna davantage à faire avec lui le commerce « d'Inde

en Inde », que la Compagnie permettait à ses fonctionnaires pour arrondir leurs insuffisants traitements. Vincens meurt le 26 septembre 1739, Dupleix épouse sa veuve le 17 avril 1741. Elle avait trente-cinq ans et il lui restait six de ses onze enfants, Dupleix ne faisait pas un mariage d'argent. Est-ce une idylle? Il avait six ans de plus que sa femme. L'idylle en tout cas est fort discrète, nous n'en avons aucun écho.

Madame Dupleix était incontestablement intelligente, charmante, cultivée. Elle parlait le tamoul, la langue indigène de la région, ce qui lui permettra d'être utile dans le service des renseignements. Les témoignages contemporains de première main trouvent qu'elle fait trop son Égérie, qu'elle aime un peu trop l'argent, que ses conseils n'ont pas toujours été heureux. On a eu tendance à exagérer sinon son mérite, du moins son rôle. Dupleix n'est pas de ceux qui se laissent si facilement influencer.

Au moment de son mariage, il était déjà désigné comme successeur de Dumas à Pondichéry, mais n'en savait rien. La nouvelle n'arriva que six mois plus tard, en juillet 1741, et Dupleix ne prit possession de son poste qu'au mois de janvier 1742. Dumas était parti, sans qu'il l'eût pu voir, depuis le 20 octobre. Dupleix est maintenant son maître. Il a la volonté, l'intelligence, la décision, l'expérience du pays, la connaissance des affaires, la puissance de travail, une fortune honorablement acquise. Il a les qualités rares, il lui manque les qualités courantes à son époque : la légèreté de ton, la bonne grâce, l'art des nuances, le tour d'esprit aimable qui désarme les préventions. Quand il croit avoir raison, il lui semble injurieux d'avoir à le démontrer. Il aime mieux proclamer à tue-tête que les autres ont tort. Il ne sait pas s'abstenir de personnalités, d'arguments *ad hominem*, il ne dissimule pas le peu de cas qu'il fait de ses supérieurs quand ils ne pensent pas comme lui. Alceste est plus homme du monde : pour lui faire dire ce qui lui brûle les lèvres, il faut le mettre hors de lui. Dupleix s'y met tout seul.

Dans sa querelle avec La Bourdonnais, c'est lui qui a raison. Mais La Bourdonnais a ses raisons de n'être pas aux petits soins pour Dupleix. Il sait comment Dupleix l'a traité dans ses lettres, et pas seulement dans ses lettres privées. Quand

Madras est prise par La Bourdonnais, qui a le droit d'en disposer? Leurs pouvoirs réciproques ne sont rien moins que réglés. Somme toute, La Bourdonnais cède. Il avait peut-être le droit d'accorder à Madras une capitulation, mais non pas de toucher une commission personnelle d'un million à cette occasion. Il ne violait pas la lettre de ses instructions, d'ailleurs vagues et contradictoires, il en méconnaissait l'esprit et ne le faisait pas gratuitement. Cependant il avait rendu service et après son départ Dupleix n'arrive plus à rien. Il échoue devant Gondelour sur les faux renseignements d'un espion de madame Dupleix qui mangeait aux deux râteliers. Dupleix défendit magnifiquement et victorieusement Pondichéry, mais le fait d'y avoir été assiégé n'était pas rassurant.

Jusqu'ici Dupleix ne s'était pas écarté de la ligne de conduite de ses prédécesseurs. Il va le faire après la paix d'Aix-la-Chapelle. Il a rendu Madras, il va essayer de se créer un empire indigène, — tout au moins des vassaux indigènes, — dont les tributs rendraient inutiles les sacrifices demandés jusqu'ici à la Compagnie pour prendre pied à l'intérieur. Dumas était entré dans cette voie en intervenant dans les querelles des princes indigènes, en obtenant même du grand Mogol un titre de nabab qui l'introduisait parmi eux, mais la Compagnie avait désavoué et persistait à désavouer cette politique. Il était à craindre que la Compagnie anglaise n'en fît autant, et que la guerre terminée en Europe ne se poursuivît aux Indes d'une façon indirecte.

La prudence de la Compagnie était naturelle. Dupleix a beau lui promettre et se promettre qu'il n'aura pas besoin de subsides, que sa politique hindoue se suffira, que ses alliés et protégés feront les frais de l'entreprise. Il était permis d'en douter et il n'en fut rien en réalité. Les clients de Dupleix pouvaient être battus et devenir par suite insolvables en dépit de ses pronostics. Dupleix n'a que des moyens insuffisants, la Compagnie anglaise n'a pas mieux. Si la France avait fait un effort, il eût été victorieux, a-t-on assuré. C'est vite dit. Si la France avait fait un effort, l'Angleterre n'eût pas manqué d'en faire un parallèle et c'est, en effet, ce qu'on verra au cours de la guerre de Sept ans. Le résultat

aurait donc eu bien des chances d'être le même. Les ressources et les alliés se valent des deux côtés, en bien comme en mal, et il s'y trouve plus de mal que de bien. Dupleix est moins bien entouré. Sauf Bussy, il n'a personne sur qui compter, personne qui vaille Clive et Lawrence. Mais Dupleix ne laisse à ses subordonnés aucune liberté, il leur écrit tous les jours, et plutôt deux fois qu'une, ce qui n'encourage pas l'éclosion des talents.

Le succès seul aurait pu justifier Dupleix. Le succès ne vint pas, ce fut même tout le contraire. Quand Dupleix est rappelé, la situation n'est pas bonne. Clive et Lawrence ont fait prisonnière au Carnatic notre petite armée commandée par le fils de Law (avril 1752). Louis XV est tout aussi pacifique que la Compagnie. « Nul autre avantage ne peut tenir lieu de paix », écrit-elle (5 mai 1751). Le commissaire du roi près de la Compagnie, Silhouette, écrit de même : « On préfère généralement ici la paix à des conquêtes, et les succès n'empêchent pas qu'on ne désire un état moins brillant mais plus tranquille et plus favorable au commerce. On ne veut plus se rendre une puissance politique dans l'Inde; on ne veut que quelques établissements en petit nombre... et quelques augmentations de dividendes. »

Le rappel de Dupleix ne nous fit pas perdre l'Inde. Nous n'étions plus en position de la prendre. Godeheu n'a pas usé, pour renvoyer Dupleix, de procédés perfides ou blessants. Il le connaissait, ne lui était pas hostile personnellement, et mit tous les ménagements d'amour-propre dans l'accomplissement de sa mission. Dupleix quitta l'Inde avec le cérémonial d'un gouverneur, le 14 août 1754. En France, il ne fut pas mal accueilli. La liquidation de ses comptes eût été fort laborieuse et compliquée en tout état de cause. Dupleix, en s'abstenant de visiter les directeurs de la Compagnie, ne la simplifia pas. Il est certain que la Compagnie et le Gouvernement ne songeaient qu'à reculer un règlement qui ne pouvait tourner, quelle que fût la manière de compter, qu'au profit de Dupleix. Il avait fait des avances de fonds dont le montant était discutable, dont la réalité ne l'était pas. Sa fortune, et aussi celle de sa famille et de ses amis, avait servi à boucher bien des trous. On fit traîner les choses en longueur, il mourra

le 13 novembre 1763 sans avoir obtenu justice. Tout ce qu'on fit pour lui, c'est de lui permettre, par des lettres de surséance, de ne pas payer ses propres dettes. Mais une injustice ne se rachète pas par une autre. Dupleix est mort dans la gêne, sa femme était morte avant lui, n'ayant pu supporter le changement de climat et peut-être encore moins le changement de situation.

***

La *Géographie universelle* de Vidal de la Blache et Gallois se poursuit très régulièrement et très brillamment (Colin). Après une longue randonnée à travers l'Amérique et l'Asie, nous voici revenus en Europe. Il s'agit aujourd'hui de cette Europe centrale (Mittel Europa) que l'Allemagne songeait à constituer sous son hégémonie, qui s'est effritée et morcelée à la suite de la guerre, où se sont constituées des nationalités nouvelles sur les décombres de l'empire austro-hongrois. Le puissant volume qui vient de paraître n'est que la première partie du tome IV, consacré à l'Europe centrale par M. de Martonne, professeur à la Sorbonne. Cette première partie contient des généralités sur l'Europe centrale et l'étude particulière de l'Allemagne.

Le sujet seul suffit à en montrer l'intérêt. Qu'est l'Allemagne d'aujourd'hui? Où en est-elle au point de vue agricole, industriel, commercial? Après ce qu'elle a perdu comme territoire et comme population, reste-t-elle sensiblement amoindrie? Et surtout est-elle affaiblie? Sa population, elle l'a retrouvée par l'excès de ses naissances sur les décès, sa prospérité économique est-elle dans le même cas? Est-elle réellement appauvrie, si gênée qu'elle le dit, qu'elle a intérêt à le dire pour obtenir de nouvelles réductions de sa dette des réparations?

Ce sont là des questions de la plus haute importance, que chacun traite à la lumière peu sûre de ses intérêts ou de ses préjugés. Un livre de science sans arrière-pensée politique est le meilleur guide pour les résoudre objectivement. On y trouvera tous les éléments nécessaires pour se faire une opinion, non une opinion toute faite. La population de l'Allemagne

s'accroît encore de plus de 400 000 âmes par an. Grâce à quoi l'Allemagne a retrouvé ses 65 millions d'habitants d'avant la guerre. Cet accroissement devient d'autant plus sensible que l'émigration est très ralentie surtout depuis que les États-Unis ont quasi verrouillé leur porte : 100 000 émigrants s'embarquaient à Hambourg et Brême en 1923 et 60 000 encore en 1925 dont les trois quarts à destination des États-Unis. Ce torrent n'est plus qu'un ruisseau. D'autre part, l'émigration, depuis qu'elle est ralentie, est compensée par une immigration presque correspondante.

Le point noir de la situation démographique est dans l'avenir. D'abord la natalité diminue, surtout dans les villes; Berlin en est même à la dénatalité. On ne s'en aperçoit pas encore à cause de la restriction de l'émigration et de la baisse de la mortalité, mais la proportion des naissances, en Allemagne, n'est plus guère au-dessus de la nôtre et l'accroissement de la population allemande est destiné à fléchir à bref délai. En outre, l'exode des campagnes vers la ville, dont nous nous plaignons en France, se précipite en Allemagne. De 1910 à 1925 Berlin a gagné 400 000 habitants, la Prusse orientale en a perdu 135 000. Et le même phénomène se manifeste partout. L'Allemagne a une population urbaine de plus en plus impressionnante. Au recensement de 1925, elle comptait 45 villes de plus de 100 000 habitants alors qu'elle en avait à peine 10 en 1870. Elle a sept villes dépassant 500 000 habitants, nous n'en avons que trois. L'agglomération berlinoise dépassait 4 millions d'habitants, en 1925, elle a encore augmenté depuis. Ce ne sont pas là des symptômes d'équilibre et de paix sociale.

A. ALBERT-PETIT

L'EXPOSITION D'ART BYZANTIN[1]

Le mois dernier a été inaugurée au Musée des arts décoratifs une exposition internationale d'art byzantin. La plupart des pays d'Europe y participent. Ne sont-ils pas tous à quelque titre les héritiers de la capitale du premier empire chrétien? Ils communièrent alors en une même foi, et, sous le signe de Byzance, se fit, au cours de dix siècles, l'unité de notre continent. Dans les trésors de leurs églises et de leurs palais, de leurs bibliothèques et de leurs musées, ils détiennent quelques-unes des merveilles que fabriquèrent les ateliers de Constantinople. A travers tout l'Occident, pèlerins, marchands, moines et constructeurs avaient transporté ces messages d'une culture longtemps sans égale. Depuis lors disséminés, ils se trouvent aujourd'hui pour la première fois réunis en un ensemble du plus grand choix.

Une exposition réussie est d'abord un beau spectacle. Celui qu'offre le Pavillon de Marsan est une fête de haute noblesse. Byzance s'y présente avec toute sa cour d'émaux, de pierreries, d'ivoires et d'étoffes, dans la majesté des marbres et des porphyres, dans le scintillement des orfèvreries. Malgré l'éclat que ces mots portent avec eux, n'imaginez pourtant rien de massif, ni de pompeux. L'accueil en est discret : une certaine retenue en masque la richesse; vous pouvez traverser la grande

1. Avant de rendre compte de cette exposition nous tenons à remercier ici ceux qui en ont permis la réalisation : Royall Tyler par sa documentation unique et sa ferveur, fut le meilleur guide et le plus actif compagnon. Georges Duthuit a, depuis bien des années déjà, fait connaître ce que rendent aujourd'hui évident les objets réunis en partie par ses soins. Gustave de Lorey, l'inventeur des mosaïques de la grande mosquée de Damas, était, lui aussi, un des artisans désignés de la réparation que nous avons, sous la présidence de M. Charles Diehl, apportée aux arts de Byzance, grâce à la collaboration de la Direction du Musée des Arts décoratifs, MM. Metman, Guérin et Alfassa, dont on ne dira jamais assez l'incomparable savoir-faire. *(Note de l'auteur.)*

salle où sont réunis les ouvrages des premiers siècles de l'Empire chrétien d'Orient sans être heurté par un geste voyant, par une note criarde. Vous y côtoyez les plus authentiques emblèmes du pouvoir et les plus précieux indices de richesses dont l'homme se soit jamais paré, mais le cristal, le saphir, l'or et l'argent, loin d'être impatients de proclamer leur splendeur, y règnent en une sobre harmonie. Pour connaître leur mérite il faut que vous vous haussiez vous-même jusqu'à eux. Ce demi-silence a peut-être surpris ceux qui entraient dans ce palais attiré par les fanfares du nom de Byzance; ils y auront été captivés par un chant plus secret, qui sonne impérieusement dès que se tend notre esprit et qui, à mesure que nous nous accordons avec lui, frémit sans repos.

Cette exposition dissipe bien des légendes. L'art byzantin n'est pas, au rebours de ce qui fut dit trop souvent, riche seulement en surface et pauvre d'âme. Celle qui s'y exprime est plus vibrante que la parure qui le revêt; c'est par elle qu'il faut approcher des matières précieuses qu'elle anime. De la croyance en un art immuable, où survivent appauvries et figées les dernières forces de l'antiquité grecque et romaine, rien ne subsistera dans l'esprit de ceux qui auront parcouru les salles du pavillon de Marsan. Ils y auront connu un monde fiévreux et véhément. Personnages, animaux, plantes, ou simples motifs ornementaux sont poussés par un élan, qui sans doute créerait le désordre, s'il n'était dominé par une volonté souveraine, qui tend sans le lâcher le ressort de leurs forces. Le hiératisme des figures n'est qu'apparent. Il affirme, en s'y opposant, l'énergie qui les soulève et que dénoncent l'acuité d'un regard, l'aveu d'une main aux doigts écartés, l'impatience des corps suspendus et comme en arrêt.

N'en soyons pas surpris puisqu'en cet art se traduit le trouble qu'a apporté avec elle une religion venue d'Orient. Nous assistons à la rencontre du vieux monde païen et du christianisme à peine sorti de son berceau asiatique. Dans les formes anciennes s'introduit non seulement un esprit étranger, mais le génie même d'un autre continent, qui peu à peu les désagrège et les recompose selon de nouvelles formules. Nous notons ce trouble dès avant le IVe siècle, date à laquelle commence l'exposition, lorsque Constantin transporta à Byzance le siège de l'Empire. A travers dix siècles nous sui-

vrons le développement de cette culture. La disposition des objets nous permet de l'accompagner en cheminant de salle en salle.

Dans la première se présentent les ouvrages du début, et ceux du grand siècle de Justinien, le VIe siècle, qui nous a laissé Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Vital de Ravenne. A l'entrée se font face deux têtes laurées, l'une en granit, du Victoria and Albert Museum, l'autre en calcaire, du Kaiser Friedrich Museum. Toutes deux sont de fabrication égyptienne et appartiennent à la fin du IVe ou au Ve siècle. Les deux visages ont le même ovale et l'un comme l'autre sont traités en masques. Leur similitude fait mieux ressortir leurs différences : celles-ci sont dues à des oppositions de métier, les procédés nouveaux ne s'affirmant pas avec la même franchise dans ces deux ouvrages. Quelque chose de la mollesse saïte subsiste encore dans le modelé de la tête en granit bleuté; la symétrie des traits fléchit sous la sinuosité de la plastique. Quelle autorité au contraire affirme le calcaire bruni trouvé à Kéna! l'aplatissement du masque en rend la symétrie inflexible. Il ne s'est pas agi pour le sculpteur de reproduire dans son volume tournant une réalité d'os et de chair, il semble qu'il ait au contraire tenté de supprimer la profondeur pour établir, sur un seul plan, comme une façade monumentale, la face de l'empereur. Ce qui, jusqu'alors, était pittoresque et saisi dans la fuyante spontanéité de l'instant se fixe selon un rigoureux géométrisme.

Entre les deux torses de porphyre qui occupent le panneau du fond de la salle, se lisent des rapports semblables. Celui de Berlin est d'un métier plus rude et d'un volume plus simplifié que celui de Ravenne, dont le manteau et la robe ont les plis encore moelleux des marbres antiques. Ces deux torses sont pourtant contemporains; ils ont même vraisemblablement été taillés par des artisans du même atelier, près de Coptos, en Égypte, dans cette unique carrière de porphyre où se travaillait sur place cette matière, qui, détachée de la paroi, durcit et éclate sous le ciseau.

Le sarcophage de marbre, qu'a également envoyé le Kaiser Friedrich Museum, présente ce double caractère. Les figures drapées y sont encore traitées à l'antique, mais le décor architectural en est tout byzantin, — incisé, découpé et plat

comme une broderie où la lumière et l'ombre, s'entre-choquant en vifs contrastes, jouent à la manière d'un décor en blanc et noir. La recherche de la couleur s'y substitue à celle de la forme en ronde bosse : l'ancienne technique grecque du relief baigné d'ombre, qui utilise toutes les ressources du clair-obscur, de la perspective, et des trois dimensions, fait place à la vision toute orientale de la couleur qui s'organise autour de la ligne. La tache remplace le dégradé, et l'équilibre s'établit non en profondeur, mais en surface.

Dès le seuil de l'exposition nous prenons ainsi conscience d'un monde en révolution.

La sculpture sur ivoire nous répète la même leçon. Une remarquable suite de diptyques en résume, à elle seule, l'histoire au cours des premiers siècles. Le style hésite d'abord entre l'Orient et Rome. Cette ville comptait, au IVe siècle, des groupes de famille conservatrices, païennes, qui, par opposition au christianisme, et à son art, restaient fidèles à l'ancienne technique. La famille de Nicomaque était une des plus fameuses : un feuillet de diptyque, sur lequel est sculpté son nom, représente une femme debout, tenant deux torches renversées, et fournit le meilleur exemple de ce style de réaction.

Le diptyque de Félix, exécuté à Rome en 428 est au contraire l'ouvrage du nouveau style, de même que la plupart des autres diptyques des Ve et VIe siècles, dont les plus saisissants sont ceux de Boèce, d'Anastasius Magnus, de Flavius Clementinus... Chacune de ces pièces mériterait une mention spéciale, tant y est frémissante l'image du Consul en costume d'apparat, debout ou sur la chaise curule, assistant de sa loge aux jeux du Cirque ou siégeant dans son Palais, accueillant, ordonnant gesticulant, jamais au repos.

Des écoles occidentales qui travaillèrent l'ivoire à l'imitation de Byzance nous citerons entre autres la Pyxide de Berlin, travail trévien du Ve siècle, et deux morceaux sortis des ateliers provençaux, où se reconnaissent de fortes influences syriennes : la couverture de l'évangéliaire de Saulieu et le diptyque de Bourges. Il nous reste encore à signaler la fameuse statuette de Cluny représentant une Ménade aux prises avec un satyre, toute alexandrine de thème, mais copte par la technique ; — ainsi que la plaque du Louvre, dite ivoire Barberini, dont le

centre figure un cavalier en très haut relief, au galop, vu de face.

Au VIe siècle s'est fixée une technique byzantine de l'ivoire, dont le moulage de la chaire de Saint-Maximen représente le meilleur type.

Par la juxtaposition de pièces que l'on n'avait jamais vues voisiner en si grand nombre et dans un tel choix, ont été, sur bien des points, modifiées les idées des connaisseurs eux-mêmes. Les étoffes ont reçu la visite des spécialistes les plus autorisés d'Allemagne : Iklé, Rank, Volbach, les ont examinées, et ont, avec hardiesse, changé bien des attributions. La Perse y a, pour les premiers âges, gagné ce qu'a perdu Byzance qui n'a pas tardé à reprendre la priorité. Des Sassanides le style et la technique se sont affirmés bien supérieurs à ceux des premiers ateliers chrétiens, comme le montre par exemple l'étoffe aux griffons affrontés du Musée de Nancy, accrochée près de la vitrine où se déploie le suaire de Saint Siviard de la Cathédrale de Sens : le même motif traité dans une même gamme de couleurs y est répété. Le premier de ces deux morceaux a été, d'un commun accord, donné à la Perse du IVe, tandis que le voisin en serait une imitation orientale du VIIIe; l'élégance de la silhouette, la nervosité du contour avivé par le jeu des redents, du décor du tissu persan semblent justifier ce classement. Un carré d'étoffe rapporté par Pelliot d'Asie Centrale et qui appartient au Louvre est d'un type analogue et occuperait une place intermédiaire entre les deux précédents morceaux.

Un des changements d'attribution les plus audacieux qui ait été proposé, est celui du merveilleux petit fragment de tissu d'or que nous a envoyé le Musée National de Budapest : une femme y glisse parmi les feuillages. Ouvrage de la période classique grecque, il serait faussement donné à Byzance et devrait être rajeuni de six ou sept siècles.

Ainsi l'exposition répond déjà à un des principaux buts de toute manifestation de ce genre, qui est de renouveler la connaissance d'un art et de poser à son sujet le plus grand nombre possible de problèmes.

Un des signes les plus rares de la noblesse de Byzance est l'égalité qui a régné entre toutes les formes de ses créations artistiques. L'Orient avait mis à la mode l'emploi des matières

précieuses. Elles furent traitées par les artisans byzantins avec une habileté qui, en bien des points, demeure inégalée. Mais le matériel singulièrement riche, que nous a légué la ville de Constantin, trouve son prix ailleurs que dans la perfection des techniques.

Qu'il soit tissu, médaille, coupe ou statue, l'objet, au même titre, concourt à l'accomplissement d'un cérémonial dont il reçoit sa dignité, qui l'élève et le domine, qui l'exalte et le commande. En chacun d'eux indifféremment s'exprime le thème essentiel de ces temps troublés : dans la pureté de ses gemmes qu'enchâsse l'or ou que sertit l'émail, un joyau reflète autant de force contenue et d'ardeur résorbée que le portrait d'un Basileus; la marque impériale est sur toute chose.

Les argenteries des IVe, Ve et VIe siècles (dans lesquelles il faut bien ranger le fameux calice d'Antioche), les admirables pièces des vitrines centrales, tels que la patène en serpentine incrustée de poissons d'or du Louvre, le grand camée de Robert de Rothschild, le pendentif à monture de saphirs et de perles, les têtes de lionnes en cristal taillé de Cluny, dans leur miroitante variété pèsent autant que de grands ouvrages. Ils annoncent les chefs-d'œuvre des derniers siècles de l'Empire, d'un art moins hermétique mais encore d'une exceptionnelle fermeté, malgré le raffinement auquel atteint alors l'habileté de l'ouvrier. Sans m'arrêter à la grâce fleurie des plaques d'or émaillé de la couronne de Constantin Monomaque, je signalerai deux pièces, entre toutes remarquables : le reliquaire en argent doré, orné d'émaux cloisonnés d'Estergom, et la croix d'or émaillé de Cosenza.

Nous y voyons à quel pathétique peut atteindre un art qui n'est, le plus souvent, qu'ornemental. Loin de distraire l'émotion, la préciosité des matières la renforce. La descente de croix qui illustre un des panneaux du reliquaire hongrois, et le Christ cloué sur la croix italienne, évoquent les plus grands morceaux de la peinture religieuse. L'exiguïté de la scène rend le drame plus compact. Tout en remplissant strictement son emploi ornemental, le motif est introduit par l'objet qu'il décore, à l'intérieur du cérémonial, qui encadrait et haussait la vie des sujets de l'Empire. Il est inscrit dans une hiérarchie et dans une matière d'une solidité

égale. Que l'indépendance d'une toile peinte nous semble flottante auprès de cette dignité!

Pour éclairer par d'autres exemples la maîtrise singulière à laquelle parvinrent les orfèvres byzantins, je serais tenté de citer le plus grand nombre des objets qui occupent l'avant-dernière salle de l'exposition : ils appartiennent à la période de renaissance qui brilla à Byzance du xe au xiiie siècle; je me bornerai à indiquer la grande plaque en argent doré et repoussé du musée du Louvre d'un sentiment si chrétien : en frémissant les Saintes Femmes s'écartent du tombeau vide, que de la main montre l'ange, tandis que de l'aile il désigne le ciel.

Quelques étoffes contemporaines de ces orfèvreries semblent parfois, elles aussi, être taillées dans le métal. Le réflexe. qui dresse sur l'étoffe d'Auxerre les aigles d'or, semble provoqué par un ressort d'acier plutôt que de soie. D'autres aigles, des lions et des griffons, qui n'ont pas une fierté moins tendue, se retrouvent sur les soieries qu'ont envoyées le Musée des tissus de Lyon, la cathédrale de Sens, la cathédrale de Metz, ainsi que les musées d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Hollande et de Belgique.

Par leur technique et leur style les objets de fabrication étrangère répètent des modèles sortis des ateliers de l'Empire. Le plus fameux de ceux qui sont réunis à l'exposition est la croix d'or enrichie d'émaux et de pierreries du trésor des Guelfes, ouvrage italien du xiie siècle. Parmi les autres objets de travail barbare notons le trésor trouvé dans le tombeau de Childéric, père de Clovis, le calice d'or et la patène d'or enrichi de grenats trouvés à Gourdon, les magnifiques bijoux appartenant à la comtesse de Béhague, etc., etc.

Nous voyons enfin, pour la première fois réuni, un éblouissant bouquet de tissus coptes, si proche par la couleur de la peinture telle que nous l'aimons aujourd'hui. Aux iiie et ive siècles cet art est encore tributaire d'Alexandrie, comme le monstre la grande tapisserie à fond rouge de la collection Kelekian : le sujet est pittoresque et les personnages gracieux : deux amazones demi-nues chevauchent galamment des monstres marins.

Aux ve et vie siècles sont attribuées deux des plus belles pièces : la tapisserie de la collection Bliss, où trône une divi-

nité environnée d'amours empressés et voltigeant parmi les fleurs, et la tapisserie Rockfeller, qui montre un homme barbu aussi transparent qu'une figure de vitrail. L'une et l'autre sont d'une qualité qui les distingue de leurs rustiques compagnons. Ce n'est plus Alexandrie, mais Byzance, qui envoya ces modèles aux ateliers coptes.

Des photographies, des relevés d'architecture, des copies de peintures et de mosaïques donnent quelques indications nécessaires pour imaginer le cadre dans lequel se déroulaient les cérémonies dont les évangéliaires, les couronnes et les croix, les bas-reliefs et les statues composaient les accessoires ou le décor. La Syrie, où prit naissance une architecture chrétienne, l'Égypte, où se forma la vie monastique, la Géorgie et l'Arménie, où plus intimement qu'ailleurs se mêlèrent les traditions orientales et celles venues du monde méditerranéen, la Grèce aux fameux sanctuaires de Mistra, d'Athènes et du Mont Athos, l'Italie et la Sicile, la Serbie et la Dalmatie, Constantinople enfin, montrent dans le hall central du Pavillon de Marsan, leurs innombrables coupoles.

Comment expliquer les délais imposés à l'hommage rendu aux arts de Byzance? Des difficultés d'ordre pratique furent sans doute une des premières causes de ce retard : la valeur morale et matérielle des objets byzantins, considérés le plus souvent comme des reliques religieuses ou nationales, semblait, en effet, interdire leur réunion. Mais tandis que le zèle qu'aurait, il y a quelques années encore, suscité cette tentative, n'aurait pas été assez vif pour vaincre ces obstacles, l'an dernier, au contraire, dès que fut lancée l'idée de cette manifestation, elle rencontra, tant en France qu'en Europe et aux États-Unis, un accueil qui en assurait le succès. Voyons-y l'effet du changement qu'ont apporté dans notre goût la curiosité et la pratique des cultures les plus diverses, une plus ample connaissance de l'art oriental, un détachement progressif des modèles que la Renaissance italienne ne cessait de nous imposer, et la familiarité qui nous lie à l'œuvre de certains peintres contemporains, tel que Matisse, à la suite de qui nous avons pu pénétrer dans un monde de la couleur qui n'est pas sans de singuliers rapports avec celui qui fleurit, lorsque se fut rompu l'ancien équilibre des formes fixé par les Grecs et les Romains.

GEORGES SALLES

RÉCEPTION
DE M. CHARLES LE GOFFIC

Quand tous les invités de l'Académie furent casés (et ce n'est pas une mosaïque aisée : des princesses s'assoient sur les marches et des prêtres s'arc-boutent dans les cintres ainsi qu'en un trompe-l'œil de Tintoret), — quand tout le monde fut en place, M. Henry Bordeaux, qui présidait, entouré de M. René Doumic et de M. Abel Hermant, donna la parole à M. Le Goffic « pour la lecture de son remerciement ». M. Le Goffic se leva. On aime son visage plein et bonhomme qu'encadrent une barbe blanche, des cheveux blancs et où, parmi les lignes rondes, luit un regard tendre et fort. L'aspect appelle la sympathie; et la carrière, la dignité de l'homme l'appellent également. L'Académie, outre les titres, a certainement cédé à cette sympathie en offrant à M. Le Goffic la succession de François de Curel; et l'effet de ce sentiment en ce jour de réception entraînait la satisfaction de l'assistance : elle appréciait de voir ce poète promu au poste d'immortalité qu'il avait souhaité. Il se peut que, pour un jeune rimeur qui débarque à Paris, le plus beau jour de sa vie, quand il regarde l'avenir, soit celui de sa réception à l'Académie. Entre le rêve et la réussite se glissent parfois beaucoup de déceptions, de contretemps, de démarches : l'usure des forces et du caractère. Pourtant il en est qui peuvent garder leur fraîcheur d'illusions et qui, pour n'avoir pas été trop brûlés aux lumières de la ville, conservent l'incarnat de leur printemps, la nuance

de leur province. Ils n'ont pas souffert, n'ont rien abandonné, et portent encore toutes leurs bannières. Nous pensons que l'académicien Le Goffic n'est pas trop différent du compagnon de Barrès débutant que M. Henry Bordeaux devait évoquer d'une jolie manière. Il est resté apparemment ce qu'il était alors : un homme fidèle à sa race et aux vœux de ses premiers âges, un amoureux de sa terre et de son métier.

Aussi bien, dès les premiers mots de son discours, a-t-il dédié à sa province et à ceux qui l'ont illustrée, à la Bretagne, à Brizeux, à Anatole Le Braz, l'honneur qui lui était accordé. Or ce n'était point seulement ici une formule. M. Le Goffic pensait bien ce qu'il disait. Il n'a cessé d'être, à Paris, un enfant de la Bretagne, toujours tourné, pour la mieux faire connaître, vers celle dont il est né. Il est des cœurs plus ou moins attentifs, mais il est aussi des influences qui se laissent plus ou moins oublier. La Bretagne n'est pas de celles qu'on oublie.

Ce lien de l'origine et du talent formait une communauté entre le récipiendaire et son prédécesseur, François de Curel, Lorrain, lui non plus n'a jamais ni abandonné ni oublié sa Lorraine. Peut-être n'est-ce pas de la même façon que M. Le Goffic pour la Bretagne. La Lorraine, qui n'est pas d'ailleurs sans quelques points de ressemblance avec la Bretagne par une certaine âpreté, agit sur François de Curel comme une sauvegarde. Elle était le lieu où, demeuré attaché par ses traditions et ses biens, il retrouvait la solitude nécessaire à sa création. M. Henry Bordeaux, dans la partie de son discours où il a évoqué l'auteur des *Fossiles*, a fort bien montré les inspirations de la forêt lorraine dont cet écrivain fut comblé : « Comme Ronsard, fils des conservateurs de la forêt de Gâtine, François de Curel avait passé sa jeunesse dans l'assemblée solennelle des arbres. Il avait chassé le sanglier, le cerf, le chevreuil et vagabondé à la façon des jeunes faons pour qui l'ombre est la liberté. Pouvait-il se promener dans ses bois de Lorraine, sous les forts de Metz, au-dessus de la Seille, sans se dire à lui-même comme son Jean de Miremont dans le *Repas du Lion* : « Mon enfance entière s'y promène encore... » Était-ce bien d'ailleurs son enfance qu'il y cherchait et n'était-ce pas davantage une société animale, une ardeur de

vie qui enchantaient son imagination et ses sens? Sa jeunesse, M. Le Goffic nous a dit qu'elle n'avait pas été très favorisée. La famille de Curel, apparentée à de fameuses féodalités lorraines, avait une conception austère, un peu rude, de l'éducation. Le jeune Curel avait été élevé sans luxe, sans coquetterie. Une histoire de vêtements rapiécés rapportée par M. Le Goffic a fait sourire le public académique. Ces déchirures-là pourtant blessent les âmes : nous l'avons bien vu avec Jules Vallès. Cependant François de Curel ne garda pas trop d'amertume de cette âcre éducation; mais elle lui donna, en tous les cas, un esprit libre de préjugés et décidé à l'examen. Il eût pu devenir un important et riche ingénieur de mines dont une part lui appartenait. Les circonstances, et peut-être un pressentiment de son talent, l'en détournèrent, le conduisirent vers un autre état où il allait — au lieu d'avoir à la forger — mettre « une plume de fer » sur son cimier doré de gentilhomme.

A plus de trente ans il débuta — et par des romans qui ne nous sont point connus. M. Charles Le Goffic, panégyriste consciencieux, les a lus. Ces romans, paraît-il, ne signifient pas grand'chose, et l'un d'eux fit écrire à M. Charles Maurras, critique alors tout frais : « Au théâtre, M. de Curel, au théâtre! » François de Curel devait y penser déjà. C'est dans le dialogue qu'il savait pouvoir le mieux se confier et aborder quelques-uns des problèmes de tous ordres qui, à la fin du dernier siècle, sollicitèrent ceux de bonne volonté. Mais où se faire jouer, où s'imposer avec des œuvres difficiles quand la plupart des scènes étaient tenues par les héritiers de Scribe, par un théâtre conventionnel et sans portée, quand Becque était encore méconnu, Ibsen incompris? François de Curel envoya trois manuscrits, trois pièces, à un homme dont M. Le Goffic a cité le nom et dont l'influence vers 1890 aura été capitale pour le théâtre français : André Antoine. Et ces trois pièces étaient l'*Envers d'une Sainte*, *l'Amour brode* et *la Figurante* que François de Curel avait signé de trois noms différents pour ne pas effaroucher celui dans lequel il plaçait sa dernière chance (car les trois pièces avaient été présentées sans succès à tous les directeurs). M. Le Goffic a largement et noblement décrit cet instant important de

notre histoire dramatique. Qu'il en soit loué. Il y a un dédain du poète et du romancier pour le théâtre, pour ses servitudes, pour ses fards — revanche peut-être contre les renommées bruyantes qu'il décide. Certains le tiennent pour inférieur, pour esclave. « Au théâtre la sagesse est de viser un peu bas », a dit un jour M. François Mauriac à un de nos dramaturges et, déjà, vers ces années 1890, Maurice Barrès, inaugurant les *Taches d'Encre*, écrivait : « Comme il s'agit ici d'une revue littéraire, il n'y sera pas, bien entendu, question de théâtre. » Pourtant, à la fin de l'autre siècle, le théâtre tint bien sa place à l'avant-garde des lettres, traça la route aux esprits originaux et l'on peut assurer que l'apparition de François de Curel marqua dans le mouvement des idées de notre temps. Il suffit alors de la rencontre de cet inconnu avec un acteur original et pauvre pour décider une carrière éclatante. Citons ici M. Le Goffic dont le récit est émouvant. « Quand, au cours d'une laborieuse veillée de la fin de juillet 1891, dans sa petite chambre du fortin de Camaret où il s'était retranché contre ses créanciers, l'héroïque directeur du Théâtre-Libre, à bout de ressources, sinon de manuscrits, « tomba », suivant son expression, sur les trois actes d'un M. Charles Watterneau, intitulés l'*Envers d'une Sainte*, et qui à l'habituelle « tranche de vie » des naturalistes, au persiflage et au sentimentalisme frelaté de la comédie boulevardière, substituaient l'implacable anatomie morale d'une âme d'exception, à la fois criminelle et martyre, bourreau de soi-même autant et plus que des autres, son émoi fut si grand qu'il en eut la fièvre et ne put fermer l'œil du reste de la nuit. Songeons que ni Hervieu, ni Donnay, ni Lavedan n'avaient encore écrit leurs grandes œuvres, que Porto-Riche venait seulement d'être révélé. Le 2 août, M. Antoine « tombait » sur un autre manuscrit, fort différent du premier, mais qui lui causait une émotion presque aussi forte : *l'Amour brode*, d'un M. de Weindel, provisoirement fixé à Vienne (Autriche); le 4 août, l'émotion se renouvela pour la troisième fois à la lecture d'une pièce intitulée *la Figurante*, et signée, celle-là, François de Curel, 83, rue de Grenelle, Paris. »

Ces trois pièces précédaient une longue série d'ouvrages, dont quelques-uns comme *les Fossiles* (qui vint aussitôt

après) devraient suffire à la renommée de François de Curel, si le théâtre ne dépendait pas, pour sa survie, d'éléments étrangers à sa valeur. Tour à tour Curel étudia les problèmes que la vie contemporaine, la rencontre des antiques héritages et des préoccupations nouvelles imposaient à sa pensée. M. Le Goffic s'est résigné à ne pas trouver de doctrine, de philosophie générale, dans l'œuvre de François de Curel. Il a avoué ne pas avoir pu saisir au-dessus des symboles et des discussions le mot final de cette vaste idéologie. Il a cherché pourquoi, avec honnêteté, avec franchise, et il a cru en découvrir la raison dans ce fait que chez Curel l'idée dramatique était d'abord fille de l'image, qu'elle « était chair avant d'être idée... ». Peut-être. C'est dans ce sens évidemment qu'a évolué le théâtre de Curel, vers un sensualisme auquel il demandait à la fois l'inspiration et l'explication de ses personnages.

Quels retentissements a eu ce théâtre, quelles luttes a-t-il entraînées pour sa suprématie ou son éminence, quelles chances de durée possède-t-il? Il n'appartenait sans doute pas à M. Le Goffic de le dire, ou de dresser un inventaire déjà diminué. Pour nous (en nous excusant d'apporter ici un témoignage personnel) il est lié, dans notre mémoire filiale, au souvenir d'un critique qui l'aima et le défendit trop chaleureusement pour que nous ne lui gardions pas, au moins, une sympathie; et dans cette *Revue de Paris*, qui l'a presque entièrement publié, il nous est agréable finalement de saluer l'hommage indépendant que M. Charles Le Goffic en a fait devant l'Académie.

Du bureau, une voix souple et bien timbrée se fit entendre. M. Henry Bordeaux est un excellent confrère que ne tentait pas le jeu, médiocre en somme, des flèches et des malices. Il accueillit M. Le Goffic cordialement et en l'incorporant dans une vaste fresque de la Bretagne poétique. L'origine de M. Le Goffic y aidait joliment : son père n'était-il pas libraire et éditeur des bardes? Quand le jeune Le Goffic vint à Paris, il retrouva quelques-uns de ces bardes qui n'avaient pas fait fortune, bien sûr, mais qui, toujours, chantaient, sans désespérer! Burlesque insouciance des débuts! M. Henry Bordeaux la ranima en se servant de souvenirs que M. Le Goffic lui-même

a plaisamment contés : « Tout le monde n'est-il pas poète en Bretagne, où le vers et la mélodie ne font qu'un? Il en est même qui le sont trop, comme ce Charles Gwennon qui composa sept mille vers en un mois pour rafistoler un ancien mystère. Celui-ci habitait la banlieue de Paris. Quand vous lui rendîtes visites, vous fûtes surpris de trouver chez lui quantité de couronnes mortuaires avec toutes les inscriptions ou banderoles qui peuvent rappeler un deuil familial, père, mère, femmes, enfants. Déjà vous vous demandiez quelle catastrophe incroyable avait pu frapper le malheureux dont la gaîté vous paraissait un scandale : il vous expliqua alors que sa femme, pour l'aider à vivre, fabriquait cette décoration funèbre.

» A Paris vivait aussi, en ce temps-là, un autre barde quasi célèbre, Narcisse Quellien, du pays de Tréguier, le doux poète d'*Annaïk*, l'ami de Renan et le pilier de ces dîners celtiques, où se réunissaient, autour de quelques linguistes bretons, des Belges, des Roumains, des Espagnols, des Tchèques, un nègre. — Ce nègre des dîners celtiques, racontez-vous, fut longtemps fameux parmi nous. Il assistait aux obsèques du pauvre Quellien, mais ce n'était pas le même. Les Bretons se sentaient bien un peu débordés dans cet afflux de nationalités étrangères. Mais enfin, pourvu qu'il y en eût là deux ou trois, Renan — l'Arthur de la nouvelle Table Ronde — laissait entendre que l'honneur était sauf. C'était le plus indulgent des hommes. Il acceptait de conférer l'investiture celtique à tous les convives de bonne volonté : Henri Martin, Coppée, Theuriet, Bourget, Ledrain, Richepin, Barrès, Tellier, Vicaire, Bouchor la reçurent ainsi tour à tour. »

Dans cette compagnie Charles Le Goffic avait entretenu son goût de la poésie, sa passion de la chose écrite, essais, notes, chroniques, vers, roman, tout ce qui participait enfin du métier littéraire et que rien, ni les charges, ni les années, ne devait ralentir. Au faîte de sa carrière, l'auteur de l'*Âme bretonne* se tourne encore vers sa Bretagne et la poésie. Hier encore, comme en ses vingt ans, il publiait des vers (d'un tour, cette fois, mallarméen) pour célébrer sa mer et son ciel.

La mer, le vent qui chante et l'aube au cou de cygne...
Vivre! vivre! Ah plutôt l'équinoxe et ses grains
Que cette rade morte où mon cœur en consigne
Traîne l'obsession des tumultes marins...

De la forêt de François de Curel nous passions à cette autre sœur d'âme : la mer. « On est arbre ou navire », a écrit M. Abel Bonnard en un de ces traits où il sait si fortement ramasser une poétique expérience. Le Breton est *navire* par origine et par destinée. M. Le Goffic a-t-il porté lui-même tous les signes, songerie, révolte, mystique, mélancolie, qui rendent les Celtes reconnaissables entre tous? A-t-il nourri cette inquiétude que Renan retrouvait dans les siens? Souvenons-nous de la phrase sublime des *Souvenirs d'Enfance* : « Ne riez pas de nous autres, Celtes... Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini. La grande profondeur de notre art est de savoir faire de notre maladie un charme; cette race a au cœur une éternelle source de folie... » M. Le Goffic ne s'est pas trop étanché à la source de folie; mais il en a peint tous les reflets en de nombreuses pages sur l'*Ame bretonne* qui sont encore mieux que des études : un acte de foi. Ailleurs, dans ses poèmes, dans ses romans, ses études historiques, et, après la guerre, dans les nobles livres qu'il a consacrés à l'épopée des « Fusiliers marins », il a parfait, sans cesse, le monument qu'il élevait à sa province. M. Henry Bordeaux a défini ces mérites avec beaucoup de largeur de vues et en donnant pour fonds à son discours et au portrait de son confrère, un vaste horizon de la Bretagne, — horizon dessiné d'une main sensible et compréhensive.

C'est ainsi qu'ayant accueilli le successeur de François de Curel, M. Henry Bordeaux a loué aussi bien d'autres poètes qui de leur vivant sans doute n'entretinrent jamais l'espoir d'une pareille louange, en un tel lieu. Il a offert, au rayon de cette séance ensoleillée, des ombres pâles et charmantes, et s'est accordé le bonheur d'interrompre un instant l'oubli.

GÉRARD BAUËR

TABLEAUX DE 1900

Regard. — Sans la guerre, 1900 paraîtrait encore si rapproché de nous, que ceux qui avaient alors vingt ans — ou moins, comme M. Paul Morand — ou davantage, comme d'autres qui publient déjà leurs souvenirs — ne croiraient point nécessaire ou intéressant d'en parler. Mais les longues années de la guerre comptent triple et, pour certains, 1900 paraît avoir déjà rejoint le second Empire. C'est évidemment beaucoup de hâte, de précipitation à devancer l'œuvre du temps qui met tout à sa place.

L'Exposition de 1900 n'était guère plus monstrueuse dans le détail que certaines expositions d'aujourd'hui. Les modes de 1900, comme toutes les modes passées et présentes, avaient leurs exagérations, et, surtout, un côté « bal paré » dont les couturiers contemporains, les ont, pendant dix ans, bien débarrassées. Mais reviennent les robes longues, les traînes, les vains ornements et il me semble, certains soirs, que peu de différence existe entre les modèles que l'on s'en va reprendre à la poussière des vieux journaux et ceux d'à présent.

Une gravure de modes exagère toujours. Quand elle n'est pas exécutée par un Driant, comme jadis par un Debucourt ou un Vernet, c'est un raté de la peinture qui s'en charge ou bien quelque artiste du chiffon doué pour inventer des modes nouveaux de ne pas laisser montrer aux femmes tout ce que la plupart d'entre elles ne songeraient qu'à exhiber, en dépit du sens commun. Le dessin de mode est une sorte de songe tracé en noir et même quelquefois colorié pour exercer plus

de puissance suggestive sur les personnes qui ne peuvent dépenser beaucoup pour leur toilette ou que la nature éloigne férocement, injustement, du type de beauté rêvé par les fournisseurs.

Les femmes qui ont du goût et celles qui dépensent facilement, ne se soucient guère des gravures. Elles vont chez le faiseur et font adapter à leur personne ce qui leur déplaît le moins ou les séduit davantage. Juger 1900 et sa mode d'après les gravures dont mademoiselle Mathilde Sée alors inspirait les plus élégantes — l'histoire doit de le connaître — est aussi peu justifié que de prétendre donner un aspect de ce temps-ci d'après les catalogues répandus par la plupart des magasins.

Les portraits des peintres sont plus fidèles. Quoique...

Précisément les expositions Boldini, Toulouse-Lautrec, Jacques E. Blanche, Van Dongen viennent de nous rendre simultanément une image de cette époque, assez peu fidèle d'ailleurs. Il suffit de comparer un Boldini à un Lautrec pour s'en persuader. Les peintres peignent (d'après une technique et selon les déformations qui leur deviennent bientôt assez personnelles) beaucoup moins leurs contemporains tels qu'ils sont, que tels qu'ils aiment à les fixer.

Toulouse-Lautrec, qui était de son vivant le moins considéré de tous par les plus considérables de ses contemporains, est aujourd'hui celui qui semble personnifier tout à coup le plus exactement l'époque qui va de 1890 à 1900. Mais Lautrec ne fait pas davantage le portrait physique de ses contemporains que François Flameng par exemple. Celui-ci plaçait des houlettes de théâtre entre les mains de ses modèles de la finance et d'une certaine aristocratie, et les coiffait de tricornes empruntés à Lancret en passant par le costumier Landolff qui, alors, travestissait Émilienne d'Alençon en charmeuse de pigeons et Polaire en cantharide. Un Flameng est un Flameng avant tout, comme un Degas un Degas et Lautrec un Lautrec... Et un Boldini rien autre chose qu'un Boldini. De même le second Empire finit par revivre presque exclusivement dans Constantin Ghys, dont les sépias se vendirent cinq ou dix francs aux enchères de la vente de Nadar, qui les avait collectionnés bien avant que le baron Napoléon Gourgaud les remît à la

mode et s'en défît. Ghys était le correspondant de quelques journaux illustrés, ami de Baudelaire. Les dames du temps l'ignoraient. Leurs calèches, leurs laquais, leurs chevaux ne devaient pas offrir la finesse fantomatique qu'il leur a prêtée; pourtant, c'est selon lui que nous les voyons désormais, comme nous voyons les femmes d'après Manet, dont ses contemporaines élégantes n'eussent jamais voulu pour portraitiste. Ainsi, le temps rétablit, non pas la vérité, mais *sa* vérité, qui est sans doute la meilleure, à tout prendre. Nous en sommes le plus souvent redevables à l'effort de certains artistes, écrivains souvent, amis de gens de goût — une élite dans laquelle s'enrôle, aux côtés du vieil homme du monde affiné au commerce des jeunes amants de ses anciennes maîtresses, le petit jeune homme fraîchement promu aux douceurs d'une vie cérébrale, sensuelle et libre.

***

On ne peut jamais voir clairement le temps présent, pas plus que nous n'avons conscience du mouvement de la terre qui nous semble bien immobile sous le passage des saisons.

Ainsi pour le passé. Disons-nous que le passé n'a jamais habillé que des hommes qui ne cessent point de se ressembler et qui ne diffèrent point de ceux d'à présent, pour la raison qu'ils ne portent plus de chapeau haut de forme ou que certaines femmes ont supprimé le corset à baleines pour le remplacer par une ceinture de caoutchouc qui les moule depuis les aisselles jusqu'aux genoux.

Les dames de Boldini et celles de Van Dyck finiront par se rejoindre, avec le temps, comme celles de Van Dyck ont déjà rejoint celles de Raphaël, et comme celles de Raphaël pourraient frayer avec ces formes simplement drapées qui arpentent d'un pied soulevé et aérien les frises de l'Acropole. Manet rejoint Goya, qui retrouve Franz Hals.

La nature a moins créé des *générations* d'hommes que certains *types* d'hommes que l'on retrouve dans tous les temps.

Lorsque l'on s'avisera de faire un volume sur 1925, sur l'apogée du cubisme, du surréalisme, du goût de l'art nègre, et qu'on nous montrera certains portraits de vieilles dames

ayant perdu leur âge, à la nuque rasée comme celle des garçons, montrant leurs jambes jusqu'au-dessus des genoux, et dansant le shimmy comme des possédées de Loudun, je pense que l'on fera des cris d'horreur. Les appartements de style clinique, les chambres à l'instar des salles d'opérations, le nickel-chirurgical, la toile cirée-lavabo, le reps-Tombouctou donneront à nos survivants une impression étrange de ce temps. Qui fut cependant le plus charmant de tous pour des jeunes filles et des hommes et des femmes de tout âge qui voyageaient, qui s'évadaient, qui aimaient.

... Comme le faisaient, en 1900, leurs mères!

***

Sarah Bernhardt et Sadda Yacco. — J'étais frappé, l'autre jour, à ma descente de taxi, devant la porte de l'Exposition Coloniale par les ressemblances avec l'Exposition de 1900. Nous sautions de taxi au lieu de descendre d'un fiacre, mais le conducteur était aussi identique au cocher d'autrefois que la manière de se tenir dans l'un ou l'autre de ces véhicules. Pourtant, à vingt ans, nous ne nous serions jamais promené sans canne. Aujourd'hui cet instrument semble encombrant et inutile.

La grille de l'Exposition franchie, quel changement trouvons-nous avec celle de 1900? Mêmes retards inévitables dans l'aménagement, mêmes splendeurs incohérentes.

La rue des Nations et la rue de Paris flanquaient les deux rives de la Seine en 1900, la première le long de la rive gauche, la seconde suivant le Cours-la-Reine. Le pavillon de l'Allemagne faisait beaucoup parler de lui parce que c'était la première fois, depuis... l'autre guerre, que l'Allemagne paraissait officiellement à Paris. Il avait fallu trente ans! L'empereur Guillaume nous avait envoyé les Watteau de Potsdam, encadrés d'argent.

Rue de Paris, le soir, les hommes élégants portaient le chapeau haut de forme et l'habit. La Loïe Fuller avait son théâtre qu'elle partageait avec Sadda Yacco; mademoiselle Eugénie Buffet tenait un cabaret plus loin.

Sadda Yacco avait déchaîné l'enthousiasme des Parisiens.

Il aurait fallu, cette année, dénicher quelque nouvelle tragédienne asiatique pour un théâtre de l'Exposition Coloniale. Nous allions la voir mourir deux fois par semaine. C'était atroce de vérité et beau comme une enluminure de primitif réaliste. Toute la conscience et le minuscule japonais rassemblés dans le jeu d'une artiste. Un jour, Coquelin se tenait au premier rang; un autre, c'était Réjane. Tous défilaient en matinée. Et Sarah Bernhardt elle-même. On n'imagine plus ce que l'arrivée de « madame Sarah Bernhardt » pouvait causer de curiosité. Si, puisque nous avons eu la visite de Charlie Chaplin! Qu'on me laisse préférer Sarah Bernhardt, d'abord parce qu'elle était femme, ensuite parce qu'elle savait illusionner sur sa taille et paraissait grande sans l'être. Ensuite parce que le regard était d'un bleu clair incomparable et que je n'ai jamais vu sur un visage légèrement penché en arrière des yeux se mouvoir avec cette expression. Elle excellait à faire une entrée, toujours escortée, devancée, suivie, environnée de tulle, de fleurs, d'admirateurs, de petits cris, d'exclamations. C'était admirable, on songeait à la Cléopâtre de Tiepolo, au Palais Labia. Racine et François Coppée — et, alors, Edmond Rostand — lui créaient une atmosphère dans laquelle les colombes de la *Samaritaine* se mêlaient au vautour de Prométhée. Beaucoup de factice, mais présenté avec un art incomparable.

Et la petite Sadda Yacco, peinturlurée, faisait hara kiri devant des salles combles. Spectacle bien factice lui aussi. Mais, lorsqu'il est poussé aux plus extrêmes limites, l'art dramatique est toujours le résultat de savantes et habiles transpositions. Le comédien n'est véritablement naturel que lorsqu'il est exécrable.

A ce point, le talent exceptionnel de Toulouse-Lautrec est lui-même un effet de transposition, de décomposition, unique. Il ne faut donc se préoccuper que des résultats obtenus, qu'il s'agisse de Michel-Ange ou de Lautrec, de Wagner ou de Sarah Bernhardt.

En 1900, nous écoutions des amies jouer les *Arabesques* et *Sur l'Eau*, de Debussy. L'air d'une chambre au crépuscule s'en trouvait allégé. Les thèmes résonnaient encore dans notre tête, alors que nous atteignions, armé de nos vingt ans, cette

Porte Monumentale située à l'angle de la place de la Concorde vers le Cours-la-Reine, et que surmontait une statue de la Parisienne. Cette Porte et cette statue avaient soulevé des protestations unanimes. Elles ne trouvaient grâce devant personne. C'est ce qu'il faut bien dire. Une époque n'est pas responsable de tout ce qu'elle produit et l'erreur de quelques-uns ne saurait être supportée par plusieurs générations. La Porte Monumentale fut déclarée monstrueuse et Jean Lorrain surnomma la statue de la Parisienne d'un de ces à peu près où il se complaisait si souvent : la Victoire de Chamotrace.

***

Le Café de Paris. — A un souper du Café de Paris, alors fort à la mode, et où je pénétrais pour la première fois, je vis à plusieurs tables qui se suivaient un ensemble de beautés : Lina Cavalieri, Otero, Liane de Pougy, Émilienne d'Alençon, Polaire... Couvertes de pierreries, la tête surmontée de chapeaux du soir pareils à ceux des commères de revue et après lesquels les joailliers avaient cousu des constellations de rivières, de diamants, de croissants et d'étoiles. D'autres jolies filles, dont les noms sont à peu près oubliés, avaient leurs admirateurs, Liane de Lancy, Jane Derval, que Sem allait faire figurer toutes sur les pages de ses albums où elles ne sont point flattées. Des jeunes femmes « mariées », d'un monde qui, alors, représentait le *monde libre*, brillaient à d'autres tables entre leurs maris et leurs amants. Il y en avait de fort belles. On se moque un peu trop de ce qu'on appelle la poitrine, aujourd'hui. Sans être attiré par les débordements de Rubens, ce qu'on pouvait voir à la scène de belles personnes comme Suzanne Derval, qui avait posé des *Réveils* et des *Printemps* pour Chaplin, valait les artificielles maigreurs qui commencent enfin à n'être déjà plus de mode maintenant.

***

Comédiennes. — Au théâtre, en 1900, il était possible de voir le même soir sur les affiches de théâtre les noms de Sarah Bernhardt, de Bartet, de Réjane, de Jeanne Granier, ceux de Guitry, de Le Bargy, de Mounet-Sully, et bien d'autres.

Lavedan, Donnay, Capus, Renard, Hervieu, Brieux occupaient la scène.

Maeterlinck était la gloire embrumée de jeunes cénacles, avec Georgette Leblanc pour propager son succès, comme Berthe Bady, déjà, animait les débuts d'Henry Bataille.

Jane Hading était l'une des femmes de théâtre dont la plastique, la beauté, la coiffure représentent bien un type alors fort à la mode. Elle avait créé les *Demi-Vierges* de M. Marcel Prévost et le *Prince d'Aurec* de M. Henri Lavedan. D'autres, plus parfaites de corps et moins belles de visage, marquaient également, comme Marcelle Lender qui avait des épaules admirables, et qui, après les Léonide Leblanc, les Céline Montaland qui les avaient devancées, connaissaient admirablement ce qu'on peut appeler, sans arrière-pensée, leur métier de femme.

L'une des plus élégantes, des plus rares, — que Toulouse-Lautrec a représentée, — qui était mince par volonté, blonde par opiniâtreté, froide par attitude, avec un ravissant masque de faunesse, était Marthe Brandès.

Et il y avait l'*équipe* des Variétés : Ève Lavallière, Germaine Gallois, Méaly, Jeanne Saulier, qui créaient Flers et Caillavet, reprenaient Meilhac et Halévy avec un entrain incomparable. Des débutantes qui se nommaient Brésil, Miss Campton, faisaient le succès d'une répétition générale. Alors on venait encore de l'étranger pour les théâtres de Paris, et il faut reconnaître que l'on trouverait difficilement pareille réunion de femmes douées d'un pareil génie dramatique ou possédant de telles séductions..., des séductions que l'on ne demande plus, hélas! aujourd'hui qu'au cinéma — où les vedettes vivent à quatre mille lieues de nous et ne nous sont que bien rarement offertes « en chair et en os »...

***

Le salon de Madeleine Lemaire. — Il faudrait parler de madame Madeleine Lemaire en évoquant 1900. Un long chapitre serait indispensable. Mademoiselle Suzanne Lemaire a bien voulu me confier les souvenirs écrits par sa mère. Je pense quelque jour trouver le loisir d'en faire une transposi-

tion qui serait intéressante. Il faudrait les « pousser », ces souvenirs, y placer des ombres. Cette aquarelliste dont Dumas fils, qui l'avait *lancée*, écrivit qu'après Dieu elle avait créé le plus de roses sur terre, cette aquarelliste redeviendra quelque jour à la mode. Elle a peint des pêches et des prunes reine-claude, chargées de rosée matinale, que Van Huysum ou le Jésuite d'Anvers n'auraient point dédaignées.

Et puis des femmes, comme madame Récamier, qui n'ont jamais rien peint, écrit, et qui n'ont peut-être même pas pensé, sont éternelles par l'existence qu'elles ont menée et les amis qu'elles ont eus.

On ne saurait citer tous ceux qui sont passés dans cet atelier. C'était un rendez-vous d'hommes d'esprit : j'y ai entendu Georges de Porto-Riche parler jusqu'au petit jour, tandis que Marcel Proust racontait une soirée chez madame Aimery de La Rochefoucauld, d'où il arrivait, brûlant et las.

Après la représentation du Vaudeville, Réjane accourait, le visage remis à frais, l'ondulation brillante, le sourire de côté, l'œil vif sous une paupière haute. Elle avait l'assurance d'un fond populaire affiné par l'intelligence et le cœur. Des musiciens, Riesler, Saint-Saëns, Reynaldo-Hahn, avaient joué pendant la soirée, Calvé, Melba, ou Litvine avaient chanté. Le spectacle avait été de tableaux vivants, d'après les *Fêtes Galantes* de Fauré, qui se reposait dans un coin, non loin de Forain qui ressemblait au Premier Consul.

Un bal costumé avait été organisé en juin 1900. Madame Lemaire professait dans une annexe du Muséum au Jardin des Plantes, où elle m'emmenait de temps en temps, histoire de ne pas faire le trajet toute seule, peindre quelques fleurs de printemps à l'aquarelle. Pendant ce temps, la cour de l'hôtel de la rue de Monceau avait été couverte pour ce bal de l'*Exposition*. Mademoiselle Lemaire était en fée électricité, et le comte Boni de Castellane en arlequin, parce que, disait-il, il avait prononcé la veille un discours à la Chambre et qu'il avait mille projets en tête. Sa femme était en œillet rouge. Arthur Meyer en personnage de la *Vie de Bohème*, costume prêté par l'Opéra-Comique. Et madame de Bénardak, à la chair splendide, s'était costumée en Minerve, d'après Mignard.

Detaille et Clairin faisaient des farces et Jeanne Granier, drapée dans un châle espagnol, vint danser un fandango, pour la comtesse de Pourtalès — souvenir des Tuileries — qui s'était réfugiée dans une « loge » grillée.

On s'écrasait, il faisait chaud, les gens me paraissaient plus importants qu'il ne l'étaient, certainement... Tout ce que j'aurais voulu dire et que je découvrais avec la vivacité de la grande jeunesse, je le racontais plus tard aux cloisons du fiacre dont l'odeur était âcre, malgré les vitres baissées, et qui me ramenait dans la fraîcheur bleuâtre, suave et renouvelée de l'aurore.

***

Portraitistes. — En 1900, régnait François Flameng, et quelques portraitistes s'efforçant de travailler à la manière des maîtres du XVIIIe siècle et qui flattaient à la douzaine — et parfois jusqu'à la bassesse — des dames habillées par Deuillet, Redfern, et Paquin, des dames que l'architecte Samson logeait dans des copies d'hôtels construits au temps du roi Louis XVI. Mais il y avait Degas, qui peignait la nature dans tout ce que certains de ses moments offrent d'inexorable vérité; mais il y avait Lautrec, qui déformait et ajoutait à ce que la vue révèle, étrangement, comme mû par un sadisme mystérieux. Mais il y avait Boldini, qui déformait aussi, et relevait la robe de Doucet avec l'archet de son presque homonyme Boldi. Et il y avait, alors dans toute sa fécondité, M. Jacques-Émile Blanche à qui l'on rendra cette justice, quelque jour qu'il faisait poser Maurice Barrès et Proust encore presque adolescents et Conder, Aubrey Beardsley, André Gide, Thomas Hardy, Rodin, dans un temps où peu de portraitistes se souciaient d'eux.

L'exposition extraordinaire de Toulouse-Lautrec au pavillon de Marsan, rue Cambacérès, plus de 1890, en réalité, que de 1900 avec ses Goulue, ses May Bedford, tout le côté Sisters Barrisson des danseuses de music-hall d'alors, celle de M. Jacques-Émile Blanche qui montre des esquisses de madame Robert de Bonnières dont on ne sait plus même si le nom est resté, des portraits symboliques; celle de Boldini à la galerie Charpentier et la rétrospective de Van Dongen,

dans sa propre maison, créent une atmosphère 1900, bien faite pour entourer le livre de Paul Morand, et d'une manière moins caricaturale que les photographies choisies pour son livre.

***

L'AVENUE DES ACACIAS. — Les mois de mai et de juin semblent plus que d'autres ceux de Paris; — les marronniers en fleurs! Ils fournissent aussi les évocations. Une rose de printemps ou un lis évoquent, eux, les printemps passés, comme la première bûche ramène autour de l'âtre les automnes anciens.

En 1900, à cette époque même, l'avenue des Acacias était fréquentée le matin par *les plus jolies femmes de Paris*, qui luttaient d'élégance, — dès onze heures et demie du matin. Elles étaient *dans* la galanterie sans mystère, avec *ostentation*. Ces procédés sont aujourd'hui révolus. Il faut le regretter. Tout ce qui prend forme d'une élite, d'une sélection, est à conserver, à préserver tout au moins. Les débutantes n'osaient se risquer dans le voisinage des personnes de haute volée qui payaient huit cents francs leurs robes, quatre-vingt-dix ou cent vingt francs leurs chapeaux chez Reboux, chez Heitz-Boyer ou chez Lewis... et qui avaient chevaux, voitures et cocher, hôtels, amants de choix, et se déplaçaient à grands frais pour paraître à Deauville, Biarritz et Monte-Carlo, où elles traînaient avec elles l'atmosphère de Paris.

Mademoiselle Liane de Pougy était ravissante à voir au Bois de Boulogne, le matin. La première fois que je l'aperçus, ce devait être en 1900, allongée dans une victoria; les chevaux portaient de brillantes gourmettes, des roses aux harnais, la livrée bleue du cocher et du valet de pied était traversée d'aiguillettes d'or... Un long boa de plumes blanches s'enroulait autour de cette reine qui prononçait des mots vifs avec un air de madone retouchée par sir Thomas Lawrence, des yeux bleus admirables, un visage long et fin et une insolence inimitable.

Alors, les gens se connaissaient encore. Certes, ils ne frayaient point et demeuraient sur leurs positions. C'est le contraire qui se produit : ils ne se connaissent pas, mais

ils se lient tout de suite, — sans doute ne restent-ils pas tous sur le même plan. On se montrait les gens, les femmes surtout, certaines femmes dont le plus grand nombre s'efforçaient, déjà, de se dire *artistes*. Elles aimaient à fixer les regards sur leur personne. De là cet excès d'ampleur, de hauteur, de couleur et de garnitures dans les chapeaux...

***

Émancipation. — La femme a fait beaucoup, elle a presque tout fait, avec l'automobile, pour une sorte de simplification, d'égalisation, qui fût demeurée impossible sans son concours.

Ce qui rend ce millésime de 1900 si éloigné et si sympathique, c'est qu'il nous montre des femmes, qui, depuis Napoléon, depuis la Révolution, depuis Louis XIV, depuis Henri IV, depuis le moyen âge, n'avaient pas changé. Elles étaient captives, mais elles régnaient.

Elles s'embarrassaient dans de longues jupes, elles s'alourdissaient sous d'immenses chapeaux pareils à des jardins. Toute la vitesse qui leur était permise, pareillement équipées, c'était le trot de chevaux attelés à une victoria. Elles étaient vues et elles voyaient. Celles qui donnaient le ton ne pouvaient se déplacer sans leur voiture, leur cocher, leur valet de pied. Quel piment pour les escapades! Maintenant, je vois des maris qui ne reconnaissent pas leur femme à dix mètres. Elles ont leur auto; et le nombre de celles qui conduisent augmente tous les jours. Et l'*inconduite*, intérieure ou non, n'est plus une cause de mise au ban de la société.

Tout ceci est nouveau depuis 1900, dans l'ensemble. Mais les caractères ne changent pas et il existe parmi eux autant de laideurs et de grâces, d'intelligence et de stupidité, de propreté morale ou physique aujourd'hui qu'alors. Le style métro n'était peut-être pas beaucoup plus laid que le style clinique, un peu plus peut-être. Mais le talent de Claude Monet, celui de Rodin, de Degas, de Renoir, de Whistler, de Puvis de Chavannes, de Bourdelle était déjà vivant. Aman-Jean, Ménard, Besnard, Blanche, Sargent, Boldini, Lobre, Gandara, Cottet, des étrangers moins acclimatés, moins naturalisés que Sargent ou Boldini, comme Brangwyn, comme Zorn, comme Thaulow,

comme Burne Jones, pouvaient être à la fin ou au début d'une carrière, mais leurs ouvrages demeurent et peuvent redevenir à la mode quelque jour. L'expérience démontre que le pittoresque d'une époque, son caractère, finissent par compter autant, ou presque, et même quelquefois davantage, que les signes réels du génie ou même du talent.

Un antiquaire de la place Vendôme expose en ce moment un portrait de jeune femme vêtue de blanc, avec une sorte de « tournure » flanquée de pavots artificiels, qui est d'une femme peintre contemporaine et familière de Sarah Bernhardt et qui avait beaucoup d'amis : Louise Abbéma, mais dont le talent ne pouvait être considéré par personne. Sans la tournure et les pavots, je ne pense pas que l'antiquaire aurait mis ce portrait à la place où il expose des Boucher ou des Boilly. Mais, au fait, ses dons de décorateur écartés, Boucher fut-il un bien meilleur peintre que mademoiselle Abbéma?

Ce que l'on verra mis à l'honneur dans cinquante ans d'ici surprendrait bien nos contemporains les plus intransigeants.

Les successeurs de M. Paul Rosemberg, et qui feront des rétrospectives, comme celle que celui-ci a formée et qu'il expose en ce moment, des maîtres du XIXe siècle, élimineront peut-être bien des artistes, aujourd'hui célèbres, alors qu'ils donneront la place à d'autres dont on ne parle guère, présentement. Qui eût pensé, vers 1865, que les toiles de Manet formeraient, en 1931, la partie la plus éblouissante d'une exposition des *maîtres* du XIXe siècle?

En 1900, Van Gogh et Gauguin n'étaient appréciés que d'un très petit nombre. Marquet débutait, ou presque, Vuillard et Bonnard exposaient déjà, le douanier Rousseau faisait rire aux *Indépendants*, installés dans des baraquements le long du quai d'Orsay, vers la passerelle de Passy.

Jean Lorrain forgeait la renommée de Lalique, de Gallé, de Carriès, en concurrence avec Robert de Montesquiou.

***

Jean Lorrain. — La personnalité de Jean Lorrain est essentiellement « 1900 ». Il déjeunait à l'Exposition, les cheveux passés au henné, la moustache rougie par une tein-

ture, la paupière enduite d'un kohol léger, bleuâtre, qui faisait ressortir le gris vert de ses yeux. De lourdes bagues à trois ou quatre doigts, ces bagues alourdies de perles baroques, de pierres troubles, d'opales, qu'il avait chantées, dont il avait paré ses « princesses d'ivoire et d'ivresse ». Causeur à la verve inépuisable, bon enfant et malfaisant avec des airs de se faire pardonner, qui lui permettaient de n'être pas interrompu en mangeant avec des dents mauvaises, mais fausses et éblouissantes, des homards à l'américaine et des mets épicés. Épistolier infatigable, il couvrait les pages de ses lettres avec la même facilité, les mêmes joies naïves et féroces avec lesquelles il parlait. Artiste de tempérament, de goût, mais sans tradition, ni culture, il se plaisait surtout à surprendre, et peignait plus souvent des fantoches que des êtres vivants, mais avec des colorations si violemment délicates et si exquisement empoisonnées qu'il était le Lautrec de la littérature avec d'égales déformations — mais tous les accoutrements et les travestis que Lautrec a regardés sans jamais s'en vêtir.

Les music-halls, les couloirs de répétitions générales, les matches de boxe, les fêtes foraines, les restaurants du Bois de Boulogne, qui résumaient pour lui toute l'élégance du monde, les thés de quelques femmes douteuses de la Riviera, dont il disait lui-même que, « passé le Var, elles devenaient baronnes », les femmes de lettres un peu scandaleuses, les ménages dépareillés, formaient, à peu d'exception près, sa société. Il les a bien stigmatisés, ils sont bien de leur temps et, bien entendu, surtout du temps de Lorrain.

Sa maison de Nice, à l'extrémité du boulevard de l'Impératrice de Russie, au delà du port, avait l'aspect d'une villa provinciale, au delà d'un verger entre les arbres duquel on apercevait les mâts des navires. Sa mère était la vieille dame la plus respectable, la plus comme il faut, la plus exquise que l'on pût voir. Les secrétaires de son fils, recrutés parfois au hasard des rencontres nocturnes, faisaient un contraste bien plaisant avec cette personne dont la pureté et la grâce n'avaient jamais été effleurées. Lorrain aimait passionnément les fleurs aux parfums violents, les narcisses, les lis, les corolles blanches, les iris noirs. Il en usait avec une prodigalité de courtisane. Il avait des parties d'âme — comme il y a des

parties de jardin autour d'une demeure — qui étaient, en effet, celles d'une courtisane, logée dans le corps d'un homme robuste, d'un matelot du Nord. Bâti comme Maupassant, son compatriote, il se plaisait à orner de colliers de verroteries des bustes de cire qui représentaient quelque androgyne polychromé... Les Parisiens de passage sur la « Côte d'azur » venaient déjeuner là, dans une atmosphère de province austère et de messe noire manquée. Il mourut bientôt. Personne n'a rendu comme lui la vie de Nice et de ses environs et ces réunions de dames ayant un passé, venues des quatre points cardinaux, pour échapper à un flocon de neige.

***

MÉLANGE. — Vers ces années 1900, Huysmans et Mallarmé, Marcel Schwob, réunissaient ceux qui n'avaient plus l'espoir d'être admis un jour au grenier d'Auteuil, car Edmond de Goncourt était mort deux ou trois ans plus tôt, mais tous ceux qu'il avait animés, choisis, désignés aux lettrés, étaient encore là. Zola *n'accusait* plus, mais c'était Zola tout de même. Mendès, Richepin, Coppée, Ponchon, Déroulède, mêlaient Parnasse et Marseillaise; Pierre Louÿs et Anatole France offraient des marbres aux salons littéraires, Boylesve publiait ses premières études provinciales et Henri de Régnier d'admirables poèmes, madame de Noailles et Gérard d'Houville unissaient leurs précoces génies et leurs grâces.

La bicyclette préparait l'apparition de l'automobile qui était encore à l'enfance, mais se développait promptement. Santos-Dumont se lançait dans un appareil qui faisait sourire les uns mais réfléchir les autres. Le ciel de Sisley et du vieux père Corot se ridait légèrement, car de haut l'avenir se lit comme le passé, et déjà dans l'éther les « escadrilles » tendaient à l'horizon leur voile gris.

Ce qui était véritablement laid, nous le savions tout de suite, si nous ne savions pas encore ce qui était véritablement beau. Jamais les premières gares du métro n'ont rencontré un défenseur dont la voix pût se faire entendre. J'en appelle aux jeunes gens de vingt ans. Ne savent-ils pas immédiatement ce que vaut une voiture nouvelle, comme nous avions dans notre chambre, à dix-huit ans, l'affiche de Lautrec pour le

Divan Japonais, d'après Jane Avril, — cette danseuse du Moulin-Rouge, dont la jeunesse élégante et maladive nuançait des ombres bleuâtres de la tuberculose toute une partie de la jeunesse de son temps. Cette tuberculose n'était qu'apparente puisqu'il paraît que madame Jane Avril, à laquelle ressemblaient tous nos croquis d'adolescents, vit encore. Mais en revanche nous n'avions jamais les affiches de Mucha!

Cette époque, dont les modes paraissent aujourd'hui si chargées, nous semblait, à nous, allégée. Les manches cessaient d'être « ballon », les hanches étaient revenues à leurs proportions et à leurs formes naturelles. Le corset avait perdu ses baleines et nous savions, sans erreur possible, que celle qui les fabriquait alors et qui s'appelait madame Rabaut — comment l'oublier? — employait une sorte de tricot, de tricot rosé...

Ma foi, la différence est-elle en 1931 si grande? La mode est toujours ravissante sur les jeunes femmes, et aussi, quand même, après tout, sur celles qui ne le sont plus tout à fait.

En tous temps, ce qui compte c'est moins d'être jeune que de ne pas vieillir. La santé, le goût de la nature, l'attrait pour la talent embellissent les heures. Nous avions autant de plaisirs que nos jeunes amis de 1931. Les beaux et les mauvais jours étaient semblables. Ils étaient choisis, hélas! moins longs en été, car M. Honnorat leur a donné soixante minutes de plus, ce qui est bien à considérer, en cette saison.

Les deux palais des Champs-Élysées, construits pour l'exposition de 1900, ne sont pas merveilleux, mais le palais de l'Industrie qu'ils remplaçaient était-il donc si magnifique? Évidemment, Gabriel, l'architecte du XVIIIe siècle, travaillait mieux que les hommes qui furent prétentieux ou mal conseillés en 1900. Trop d'ornements encombrent le pont Alexandre, mais les générations nouvelles ont toujours le droit de corriger, dans la mesure du possible, ce que les précédentes leur ont laissé. Ce droit a même souvent permis jadis d'abîmer irrémédiablement des choses qui ne plaisent plus à un moment donné et qui plairont excessivement par la suite.

Ce qu'il faut le plus admirer, peut-être, à travers tant de changement, c'est précisément ce qui permet aux choses d'exister, c'est-à-dire l'effort de l'homme.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

La Crise britannique au XXe siècle,
par **André Siegfried** (*Colin*).

En 1827, treize ans après la fin des guerres de l'Empire, après son triomphe sur Napoléon, l'Angleterre voit déjà commencé le merveilleux développement économique qui devait pour un siècle la placer à la tête du monde. En 1931, treize ans après un autre grand triomphe, treize ans après une paix aussi avantageuse pour elle que la paix de Vienne, l'Angleterre se trouve engagée dans une crise qui s'aggrave, et qui menace son prestige politique et sa vitalité.

Un sujet si grave, et qui intéresse, tout autant que les Anglais, Européens et Français, vient d'être traité, avec une maîtrise que les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu apprécier, par l'auteur de tant de brillantes et solides études, M. André Siegfried; nul mieux que lui, qui étudie l'Angleterre depuis 1898, y retourne chaque année, ne pouvait décrire le mal, en dégager les causes, évaluer les possibilités de guérison.

« Passer du XIXe siècle au XXe, transition délicate qui n'était pas faite en 1914, voilà sans doute tout le problème anglais d'aujourd'hui. L'économie britannique... repose toujours sur une structure et des pratiques qui datent de cinquante ans... Si le pays veut persister comme grande puissance, ou même simplement vivre, une revision générale s'impose... » Tel est le *leitmotiv* de tout le livre. L'ancienne prospérité reposait sur le libre-échange, le monopole du charbon, et cette division du monde en deux catégories de pays : les producteurs de matières premières (colonies), et les transformateurs (l'Angleterre). Or, depuis 1921, les marchés extérieurs se ferment, le chômage s'accroît : c'est que, en face d'une économie engourdie par le souvenir de son ancienne primauté, un monde nouveau se dresse, formé aux méthodes de travail à grand rendement américaines et allemandes; le pétrole, l'électricité supplantent le charbon, les pays lointains se mettent à s'outiller et à transformer eux-mêmes leurs minerais et leurs textiles.

Devant cette situation tragique, l'opinion reste encore optimiste par orgueil et par habitude, flegmatique et indolente; mais l'élite voit déjà la nécessité de grands changements : ou bien se réorganiser, ou bien avilir la monnaie pour stimuler l'appareil économique, ou encore s'isoler par la protection douanière, — s'unir aux Dominions, et faire une fédération de peuples libres anglo-saxons, — ou intensifier la production des colonies « de la Couronne », celles de l'Afrique centrale et occidentale; toutes ces solutions sont exposées lucidement par l'auteur. De toutes façons l'Angleterre ne peut plus se renfermer sans déchoir dans son « splendide isolement ». Elle doit compter avec de redoutables concurrents : dès maintenant on peut penser que des zones entières d'influence sont abandonnées; l'Amérique du Nord, l'Amérique centrale avec ses passages maritimes, l'Amérique du Sud elle-même avec la route du Cap Horn entrent peu à peu dans l'orbite des États-Unis.

L'auteur, qui souhaite le maintien de l'unité britannique, « pièce essentielle de l'ordre européen », conclut par un acte de foi dans la souplesse instinctive de l'esprit anglais, et « dans sa puissance illimitée d'adaptation et de vie ».

Ce livre a eu un grand retentissement en Angleterre précisément à cause de sa franchise et de son pessimisme, et c'est contre ce pessimisme que de nombreuses critiques ont réagi : dans cette revue même M. Layton, de l'*Economist*, a formulé, par voie indirecte, des objections; M. Alfred Zimmer, dans le *Spectator*, a prétendu que la crise actuelle était une crise de croissance, un symptôme de vitalité et non de décadence; dans un article fort amer de l'*Observer*, M. Garvin a annoncé la rénovation toute proche, et a affirmé qu'aucun des fondements de la grandeur anglaise n'était ébranlé.

Grandeur et servitude judiciaires, par **A. de Monzie** (*Kra*).

La grandeur judiciaire, elle a été si souvent célébrée qu'elle est devenue comme un lieu commun oratoire et c'est avec curiosité qu'on ouvre le livre de M. de Monzie pour lui voir renouveler ce sujet solennel. La servitude judiciaire, le lecteur averti en sait par avance la nature : il s'agit certainement de la subordination des juges au pouvoir politique, de leur déférence excessive aux ordres de la Chancellerie, de l'assimilation des magistrats aux préfets, de l'absorption du judiciaire dans l'exécutif. La presse extrémiste de droite comme de gauche la proclame chaque jour, comme les Républicains le faisaient sous Louis-Philippe et sous l'Empire avant d' « épurer » à leur profit, une fois au pouvoir, le corps judiciaire.

M. Joseph Barthélemy lui-même, un vrai modéré, ne demande-t-il pas que soit diminuée « la subordination de la justice à l'égard du pouvoir gouvernemental ».

Eh bien, cette sorte de servitude judiciaire n'est, paraît-il, qu'une légende, puisque M. de Monzie, qui a été garde des sceaux, ne la mentionne pas; et lorsqu'il parle de juges, c'est bien plus à son expérience du barreau qu'il fait appel qu'à son expérience politique. Loin de découvrir dans les magistrats des consciences malléables et des instruments dociles, à la merci de l'administration et du parlement, il constate au contraire leur résistance aux influences extérieures, et déplore la survivance de la corporation judiciaire, de la justice de métier, revêtue de sa robe archaïque, et « plaçant son idéal dans la sauvegarde intégrale du passé ». Bien plus, le pouvoir du corps sur les membres qui le composent s'est formidablement accru depuis le décret Sarrien du 18 avril 1906, qui, sous couleur de prévenir le népotisme ministériel et parlementaire, rétablit dans la justice le recrutement par cooptation, tout comme sous Louis XV, et confie l'avancement des juges à la toute-puissante oligarchie de la cour de cassation, « sacré collège judiciaire».

Inamovible, délivré de la crainte des pouvoirs établis, le juge obéit, autant qu'à ses supérieurs, à l'ambiance, à l'opinion, que ce soit à la psychose guerrière du Paris de 1917 ou, dans un chef-lieu de canton, à la haine locale contre les automobilistes : « Ils ne redoutent plus rien hormis toute la presse, ni personne, hormis tous leurs chefs de compagnie. »

Cette restauration d'une magistrature d'ancien régime se complique d'un élément inconnu il y a quelques années, l'expert. L'expert est né de cette peur des responsabilités, de ce besoin de « se couvrir » qui maintient dans nos tribunaux la pluralité des juges. Son pouvoir grandissant est devenu pour les juges une servitude nouvelle.

Et pourtant la grandeur judiciaire existe : « Par le décret qui l'institue juge d'instruction, un licencié en droit sans antécédents civiques se trouve nanti de cette présomption quasi surhumaine, de cette grâce efficiente qui va l'approcher d'une justice divinisée. » M. de Monzie connut en Bretagne un juge d'instruction qui devint fou, fou de se sentir tout-puissant, et il s'étonne fort de n'avoir jamais connu que ce seul cas. Du reste le rôle du magistrat grandit; il pénètre dans des domaines jusqu'alors réservés : par la jurisprudence il grignote la loi; juge des dommages de guerre, il empiète depuis 1919 sur l'exécutif; il préside depuis 1928 les tribunaux militaires; et, par Genève et la Société des Nations, le juge est en passe de remplacer le diplomate et le guerrier.

Le dernier chapitre de ce livre si spirituel et intelligent —

« grandeur toute simple » — est l'illustration de ces paroles du juriste, vraies malgré tout : « Notre magistrature est habile et dévouée; il n'y en a dans aucun pays de plus honnête. »

La Formation de la Yougoslavie,
par **Émile Haumant** (*Éditions Bossard*).

Lorsqu'on parle du principe des nationalités, du réveil des nationalités, deux exemples viennent à l'esprit, deux exemples classiques et anciens : la formation de l'unité allemande, la formation de l'unité italienne au cours du XIXe siècle. Mais ces mouvements instinctifs qui soulèvent les peuples et désagrègent les empires, cette idéologie d'origine révolutionnaire qui exalte intellectuels et politiques, ont gagné de proche en proche — pour le bien, d'autres disent pour le malheur de l'humanité. — La Grande Guerre a donné la liberté et l'unité à de nombreux peuples, et parmi eux, au premier rang, au peuple yougoslave.

C'est un Français qui donne à nos amis de Belgrade la première histoire de leur formation nationale. M. Haumant, professeur à la Sorbonne, connaît de longue date les trois grandes parties du nouvel État, Serbie, Croatie, Slovénie, et était particulièrement qualifié pour entreprendre ce vaste travail. Son livre s'ouvre aux origines, au VIIIe siècle; il retrace ensuite les réveils nationaux en Serbie contre les Turcs, puis en Croatie contre les Austro-Hongrois. La coexistence de plusieurs foyers d'agitation rendait l'exposé difficile. M. Haumant a donné une large place au royaume de Serbie, facteur d'unification, qui fut à la Yougoslavie ce que la Prusse fut à l'Allemagne, le Piémont à l'Italie; et il montre en terminant combien l'existence de dangers communs, autrefois les Turcs, les Autrichiens, les Magyars, actuellement Italiens, Albanais, Bulgares et Magyars, — a fait et fait toujours oublier aux frères de race leurs dissensions possibles, et consolide l'unité du jeune royaume.

J. POIRIER

Les comminucations relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1931

		Pages.
IGNOTUS	M. Gaston Doumergue	5
WICKHAM STEED	La Situation politique en Angleterre	14
HENRY BIDOU	Sainte-Beuve. — II	28
GÉNÉRAL MORDACQ	La Signature de la Paix avec l'Allemagne	58
JEAN PERRIN	M. Painlevé et la Défense nationale	88
FERNAND GREGH	Poèmes	101
LUC DURTAIN	Captain O. K. — IV	107
JEAN D'ESME	Ombres noires	143
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à la famille Delessert. — III	161
MAURICE LANOIRE	Sur la tombe d'Arnold Bennett	184
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Mouvement dramatique	196
ÉDOUARD DE WARREN	Vers une nouvelle École dirigeante	209
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	217
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	230

LIVRAISON DU 15 MAI 1931

PRINCESSE RADZIWILL	Au lendemain de la guerre de 1870	241
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Albert Besnard	278
CHARLES LANDSTONE	La Cour du Tigre bleu. — I	299
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à la famille Delessert. — IV	319
HENRY BIDOU	Sainte-Beuve. — III	351
GEORGES MAROT	Le plan austro-allemand et l'Europe	376
EDGARD DEGAS	Lettres inédites	396
COMTE ERNEST DE GANAY	Poésie et Jardins au XVIIIe siècle	414
LUC DURTAIN	Captain O. K. (*fin*)	433
GÉRARD BAUER	M. André Chaumeix à l'Académie	465
J.-M. BOURGET	Parmi les Livres	474

LIVRAISON DU 1er JUIN 1931

		Pages.
PIERRE DE LA GORCE	La Crise d'Orient en 1840	481
GEORGES LECOMTE	Les Forces d'Amour. — I	518
PRINCE DE BÜLOW	Souvenirs	541
GABRIEL HANOTAUX	Le Problème égyptien. — I	573
CHARLES SCHMIDT	Bibliothèques pour Enfants	596
HENRY BIDOU	Sainte-Beuve (*fin*)	613
IGNOTUS	M. Paul Doumer	649
CHARLES LANDSTONE	La Cour du Tigre bleu. — II	656
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Mouvement dramatique	680
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Versailles	693
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	707

LIVRAISON DU 15 JUIN 1931

GABRIEL HANOTAUX	Le Problème égyptien. — II	721
FERNAND BALDENSPERGER	Voltaire et la princesse Ulrique	734
PRINCE DE BÜLOW	Souvenirs. — II	774
Lt-COLONEL ÉMILE MAYER	L'Évolution de l'Art militaire	805
GEORGES LECOMTE	Les Forces d'amour. — II	826
ERNEST LÉMONON	Droit d'auteur : violations, sanctions	836
CHARLES LANDSTONE	La Cour du Tigre bleu. — III	865
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	902
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	913
GEORGES SALLES	L'Exposition d'art byzantin	925
GÉRARD BAUËR	M. Le Goffic à l'Académie française	933
ALBERT FLAMENT	Tableaux de 1900	940
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	955

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

"Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Vient de paraître :

AZIYADÉ

par

PIERRE LOTI

de l'Académie Française

70 aquarelles de PIERRE ROUSSEAU

LES illustrations de cet ouvrage ont été composées à Constantinople-Stamboul en 1930 par PIERRE ROUSSEAU. L'artiste, avant son départ pour la Turquie, s'était muni de renseignements auprès de M. SAMUEL LOTI-VIAUD qui lui avait communiqué de précieux souvenirs de son père.

Les illustrations des pages 128 et 145 ont été faites d'après des dessins de PIERRE LOTI.

JUSTIFICATION du TIRAGE :

N°s 1 à 21	: 21 exemplaires sur Madagascar, avec deux aquarelles originales .	**380 fr.**
N°s 22 à 42	: 21 exemplaires sur Annam, avec un original	**300 fr.**
N°s 43 à 60	: 18 exemplaires sur vélin d'Arches	**250 fr.**
N°s 61 à 1021	: 961 exemplaires sur vélin de Rives	**200 fr.**

(En grande partie souscrits)

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

BILLETS ALLER & RETOUR

COMBINÉS, CHEMIN DE FER ET AUTOCAR,

de PARIS-QUAI d'ORSAY aux

Circuits Automobiles de La Vallée de La Loire

Ce type spécial de billets, qui est appelé à un grand succès, se compose de coupons valables :

1° Pour l'aller et le retour de Paris-Quai d'Orsay aux gares centres des circuits automobiles d'Orléans, Blois, Tours, Saumur et Angers.

2° Pour le ou les circuits automobiles appartenant aux Services Officiels de la Compagnie d'Orléans choisis par le voyageur à son gré au départ des gares ci-dessus.

Sur le parcours par fer sont appliquées, suivant le cas, la réduction ordinaire des billets Aller et Retour ou celles des familles nombreuses ou des réformés de guerre. Le voyageur bénéficie, de plus, de la faculté d'arrêt en plusieurs points (sauf pour billets du circuit d'Orléans).

Sur le parcours en autocar, il profite d'une réduction spéciale de 5 %

La même réduction de 5 % est accordée également aux voyageurs qui se font délivrer conjointement au départ de Paris-Quai d'Orsay un billet de famille et des coupons de circuits automobiles rayonnant des gares centres énumérées ci-dessus.

Circuit en auto-car

AUX BORDS DE LA LOIRE

du 24 Mai au 27 Septembre 1931

AU DÉPART D'ORLÉANS

Départ Place Albert Ier (Gare) à 13 h. — Retour vers 19 h.

TOUS LES DIMANCHES, ainsi que le lundi de Pentecôte, le 14 Juillet et le 15 Août

Orléans, Monuments Anciens — Croix de Reuilly — Saint-Denis-de-l'Hôtel — Châteauneuf-sur-Loire, Chateau et Église — Germigny-des-Prés, Église du IXe siècle — Saint-Benoît-sur-Loire, Église abbatiale du XIIIe siècle — Châteauneuf-sur-Loire — Saint-Cyr-en-Val — Olivet, Source du Loiret — Cléry, Basilique du XIIIe siècle et Tombeau de Louis XI — Beaugency, Église du XIe siècle — Meung-sur-Loire, Église du XIIe siècle — Orléans.

Prix du transport par place : 55 francs

Nombre de places limité.

Délivrance des billets d'auto-car et location des places au Kiosque du Syndicat d'Initiative, place Albert Ier à Orléans (en face la gare).

Billets combinés, chemin de fer et auto-car, en vente à la gare de Paris-Quai d'Orsay.

LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON
de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la

Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150

PARIS (6e)

Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la " *Librairie des Lettres et des Arts* " vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que LE COLIS DES LETTRES, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

GRANDS RÉSEAUX DE CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Exposition Coloniale Internationale DE PARIS

(Mai à Novembre 1931)

Billets spéciaux d'Aller et Retour à prix réduit

A l'occasion de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris en 1931, il est délivré aux porteurs de bons à lots de cette Exposition pendant la période comprise entre l'avant-veille de l'ouverture de cette manifestation et la veille de sa fermeture et dans la limite de deux voyages par bon, des billets d'aller et retour à prix réduit, au départ d'une gare quelconque des Grands Réseaux français à destination de Paris, sous réserve d'un parcours simple de 200 kilomètres.

RÉDUCTION sur le prix doublé des billets ordinaires simples à plein tarif : 30 % de 200 à 500 kilomètres ; 33 % au-dessus de 500 kilomètres.

VALIDITÉ : 10 jours de 200 à 500 kilomètres ; 15 jours au-dessus de 500 kilomètres, sans faculté de prolongation.

Ces billets ne permettent l'enregistrement comme bagages que des objets à l'usage personnel des voyageurs.

AUTOCARS de la COMPAGNIE du MIDI

(de Juin à Octobre)

I. — La route des PYRÉNÉES { BIARRITZ - CERBÈRE et inversement. BIARRITZ - CARCASSONNE et inversement.

II. — Régions du MASSIF CENTRAL, des CAUSSES, des GORGES du TARN et des CÉVENNES.

FONT-ROMEU
(Pyrénées-Orientales)
Le Grand Hôtel et du Golf

SUPERBAGNÈRES-LUCHON
(Haute-Garonne)
L'Hôtel de SUPERBAGNÈRES
relié à LUCHON
par un chemin de fer électrique à crémaillère

Sur la Côte Basque : HENDAYE-PLAGE
Hôtel ESKUALDUNA

Renseignements pour les Services d'Auto-Cars { AGENCE DE LA COMPAGNIE DU MIDI, 16, Boulevard des Capucines, Paris (9e). MAISON DU TOURISME, 101, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8e). Toutes les GRANDES AGENCES DE VOYAGES.

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp, PARIS-VIIe — Téléphone : **Ségur 83-24, 95-21**

Viennent de paraître :

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (1870 à nos Jours)

Collection dirigée par **André BILLY**

L'OPINION ET LES MŒURS

par JULES BERTAUT

De l'Esprit, des Mots, des Anecdotes, toute la bonne humeur sous la troisième République.

Un volume in-8° écu . . . . . 25 fr.

LES ARTS PLASTIQUES

Par JACQUES-ÉMILE BLANCHE

PRÉFACE DE MAURICE DENIS

Ce livre magistral sera indispensable à tous ceux qui aiment les arts.

Un volume in-8° écu . . . . . 30 fr.

L'EMPIRE COLONIAL FRANÇAIS

Par PIERRE LYAUTEY

La France d'outre-mer, ses crises, son histoire.

Un volume in-8° . . . . . **30** fr.

Paraîtront dans cette Collection :

L'Histoire Militaire, par le général WEYGAND.
La France sur Mer, par l'amiral SALAUN.
La Politique intérieure, par Louis BARTHOU, de l'Académie française.
Les Affaires extérieures, par Raymond RECOULY.
L'Enseignement, par Edouard HERRIOT.
La Littérature et les Idées, par Albert THIBAUDET.
Le Théâtre, par André ANTOINE.
La Production, par E. MIREAUX.
La Science, par Paul MONTEL, URBAIN, BLOCH, RABAUD, COMBES, JACOB, Docteur X...
Les Grandes Inventions Françaises, par A. BOUTARIC, Professeur à l'Université de Dijon.
La Justice et ses Auxiliaires, par Me Maurice GARÇON.
Le Cinéma, la Musique et la Danse, par Émile VUILLERMOZ.

Chemins de fer de l'Est

RELATIONS
entre Paris, Metz, Sarrebrück, Francfort et le Palatinat

A partir du 15 Mai, les trains express assurant les relations entre Paris, Metz et Sarrebrück via Toul seront acheminés par la nouvelle ligne de Lérouville à Metz via Thiaucourt; leur durée de trajet sera sensiblement réduite.

Cinq services directs rapides relieront, comme actuellement, Paris, Metz et Sarrebrück. Les départs de Paris, fixés à 7 h. 15, 9 h. 05, 13 h. 40, 17 h. 51, et 0 h. 15, permettront d'arriver à Metz respectivement à 11 h. 50, 13 h. 45, 18 h. 08, 22 h. 35 et 5 h. 15 et à Sarrebrück à 13 h. 42, 15 h. 30, 19 h. 50, 0 h. 15 et 6 h. 52.

En sens inverse, cinq services directs assureront également les relations entre Sarrebrück, Metz et Paris. Départs de Sarrebrück à 6 h. 01, 10 h. 03, 13 h., 17 h. 10 et 22 h. 10, de Metz à 7 h. 42, 11 h. 34, 14 h. 48, 18 h. 40 et 0 h. 15, correspondant à des arrivées à Paris fixées respectivement à 12 h. 17, 15 h. 56, 19 h. 30, 23 h. 20 et 5 h. 39.

Les relations entre Paris et l'Allemagne Occidentale bénéficieront de ces accélérations. Pendant l'été les trains partant de Paris à 7 h. 15, 13 h. 40 et 0 h. 15 seront prolongés au delà de Sarrebrück, desserviront Kaiserslautern à 15 h. 15, à 21 h. 30 et à 8 h. 17; Ludwigshafen à 16 h. 20, à 22 h. 38 et à 9 h. 18; Mayence à 18 h. 13, à 23 h. 50 et à 10 h. 39; Wiesbaden à 18 h. 53, à 0 h. 12 et à 10 h. 57 et arriveront à Francfort à 18 h. 35, à 0 h. 34 et à 11 h. 37. Le train partant de Paris à 9 h. 05 arrivera à Ludwigshafen à 19 h. 04, à Worms à 19 h. 35, à Mayence à 20 h. 19, à Wiesbaden à 20 h. 34, à Francfort à 20 h. 52.

En sens inverse, les trains arrivant à Paris à 19 h. 30 et 23 h. 20 partiront respectivement de Francfort à 8 h. 05 et 13 h. 06; de Wiesbaden à 8 h. 21 et 13 h. 20; de Mayence à 8 h. 44 et 13 h. 40; de Bingerbrück à 9 h. 17 et 14 h. 13; de Kreuznach à 9 h. 35 et 14 h. 30. L'express arrivant à Paris à 5 h. 39 quittera Francfort à 17 h. 37, Mayence à 17 h. 38, Wiesbaden à 17 h. 12, Ludwigshafen à 19 h. 08, Kaiserslautern à 20 h. 12.

Librairie VALOIS - 7, Place du Panthéon - PARIS Ve

Ch. Post. : Paris 31.55

Georges VALOIS

GUERRE OU RÉVOLUTION

In-16,
15 fr.
(pur fil, **45 fr.**)

Un livre appelé à susciter d'ardentes polémiques, l'auteur partant du mot de NAPOLÉON :
« LA GUERRE VA DEVENIR UN ANACHRONISME »
et arrivant à cette conclusion :
SI TU VEUX LA PAIX,
PRÉPARE LA RÉVOLUTION.

Tristan RÉMY

A L'ANCIEN TONNELIER

Roman

In-16,
15 fr.

Un bistro où bat le cœur de toute une classe...

Josef ROTH

JOB, roman d'un simple juif

Traduit de l'allemand par Charles REBER

In-16,
15 fr.

Salué, à son apparition en Allemagne, comme un véritable chef-d'œuvre.

René LE GENTIL

PAR-DESSUS LES TOMBEAUX

In-16,
10 fr.

Un émouvant appel à la conscience et à l'intelligence européennes, suivi des opinions de MM. Émile BOREL, BRIAND, Maurice DORMANN, J.-L. FAURE, José GERMAIN, Henry de JOUVENEL, Henri MALHERBE, Heinrich MANN, H. de PEYERIMHOFF, François PIÉTRI, Humbert RICOLFI, Mgr RODIÉ, Georges SCAPINI, J.-H. ROSNY aîné, Théodore WOLF.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, **PARIS**

Viennent de paraître :

MAX HERMANT

LES

PARADOXES ÉCONOMIQUES

DE

L'ALLEMAGNE MODERNE

1918-1931

Préface de de M. HENRI LICHTENBERGER

L'ALLEMAGNE est le pays d'Europe dont le développement économique présente le caractère le plus paradoxal et le plus déconcertant. Les crises qu'elle a traversées ont dépassé en rapidité et en étendue tous les phénomènes de même ordre. Suivre le cours de ces événements, en dégager la leçon, montrer comment s'est préparée, puis réalisée l'immense opération de la « rationalisation », analyser cette opération, montrer comment l'ensemble de ces événements a conduit à la crise actuelle, définir celle-ci, tel est l'objet de cet ouvrage, indispensable à qui veut comprendre la mentalité actuelle de l'Allemagne et la situation européenne.

Un volume in-8° (14×22), VIII-202 pages, 11 *graphiques*, broché..... 20 fr.

RAFAËL ALTAMIRA Y CREVEA

Professeur à l'Université de Madrid

HISTOIRE D'ESPAGNE

Un vol. in-16 (11×17), de la *Collection Armand Colin*, rel.. 12 fr.; broché. 10 fr. 50

JEAN CÉLÉRIER

Professeur à l'Institut des Hautes Études Marocaines, à Rabat

LE MAROC

Un vol. in-16 (11×17), de la *Collection Armand Colin*, avec 3 *graphiques* et 6 *cartes*, relié..... 12 fr.; broché..... 10 fr. 50

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, **PARIS**

RAPPELS D'ACTUALITÉ

LYAUTEY

LETTRES

DU TONKIN ET DE MADAGASCAR

(1894-1899)

« Les LETTRES du Maréchal Lyautey, c'est de la vie qui marche et qui parle... Je les ai lues avec l'avidité passionnée d'une curiosité grandissante. »

(LOUIS BARTHOU. Revue Hebdomadaire).

Un vol. in-8° (16×25), 670 p., 23 croquis, 5 *cartes* en coul. *hors texte*, br... **45** fr.

PAROLES D'ACTION

Madagascar - Sud-Oranais - Oran - Maroc (1900-1926)

PRÉFACE DE LOUIS BARTHOU

« CES PAROLES D'ACTION constituent un document sans prix pour l'histoire de la politique coloniale de la France. »

(ANDRÉ HALLAYS. — Les Débats).

Un volume in-8° (14×22), 516 pages, broché..... **38** fr.

MAX LECLERC

AU MAROC AVEC LYAUTEY

(MAI 1921)

Un volume in-16 (13,5×19,5), de la *Collection Ivoire*, 10 *planches et un portrait hors texte :* avec reliure, dos toile ivoirine.. **29** fr. **50** ; broché. **22** fr.

MAURICE GENEVOIX

RROÛ

ROMAN

(Histoire d'un chat)

Ce chef-d'œuvre "animalier" pourrait bien être la plus pure réussite "humaine" de notre temps

FLAMMARION - 12 francs

ANDRÉ TARDIEU

L'ÉPREUVE DU POUVOIR

Ces pages font mieux comprendre l'action qu'exerce sur les élites et sur les foules la personnalité la plus puissante d'aujourd'hui.

Flammarion, 12 francs.

Tous les partis y apprendront quelque chose.

LES CLASSIQUES

GÉNIE DE LA FRANCE

TEXTES INTÉGRAUX — PAPIERS DE CHOIX

TYPOGRAPHIE PARFAITE

5 fr. SUR VÉLIN

15 fr. SUR ARCHES

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES :

H. de Balzac : Mémoires de deux Jeunes Mariées . . . . (1 vol.).
Baudelaire : Les Fleurs du Mal . . . . . (1 vol.).
Benjamin Constant : Adolphe. Le Cahier Rouge. . . . . (1 vol.).
La Fontaine : Fables complètes. . . . . (2 vol.).
Lamartine : Graziella . . . . . (1 vol.).
Mérimée : Carmen. Arsène Guillot. L'Abbé Aubain. . . . (1 vol.).
Gérard de Nerval : Les Filles du Feu. Le Rêve et la Vie. (1 vol.).
L'Abbé Prévost : Manon Lescaut. . . . . (1 vol.).
Stendhal : Le Rouge et le Noir . . . . . (2 vol.).
Villon : Poésies complètes. . . . . (1 vol.).

SOUS PRESSE, POUR PARAITRE EN JUIN ET JUILLET :

H. de Balzac : La Femme de Trente Ans. . . . . (1 vol.).
Chateaubriand : Atala. René. Le dernier Abencérage . . . (1 vol.).
Pascal : Pensées. . . . . (1 vol.).
Perrault : Contes. . . . . (1 vol.).
Claude Tillier : Mon Oncle Benjamin. . . . . (1 vol.).
Voltaire : Romans et Contes. . . . . (4 vol.).

★

Chaque ouvrage est complet dès sa parution. Il paraîtra en moyenne cinq titres nouveaux par mois. Tous les volumes se vendent séparément.

On peut aussi s'abonner à la série des 50 volumes de la première série (1931). Prospectus détaillé et spécimens sur demande.

★

" GÉNIE de la FRANCE ", service R. P.17, rue Froidevaux, PARIS-XIVe

CHEZ PLON

ÉMILE HENRIOT

LES OCCASIONS PERDUES

Roman. In-16 . . . . . 15 fr.

" LA PALATINE "
Collection d'Éditions Originales
— 14 —

Correspondance générale de MARCEL PROUST
Publiée par Robert Proust et Paul Brach
II

LETTRES A LA COMTESSE DE NOAILLES

(1901-1919)

Présentées par la Comtesse de Noailles et suivies d'un article de Marcel Proust

In-8° écu sur alfa, tiré à 2.200 exemplaires numérotés. . . . . 25 fr.
Édition ordinaire in-16 . . . . . 12 fr.

— 15 —

MAURICE BARRÈS
de l'Académie Française

MES CAHIERS

III. (Mai 1902 - Novembre 1904)

In-8° écu sur alfa, tiré à 2.200 exemplaires numérotés . . . . . 25 fr.
Édition ordinaire in-16 . . . . . 16 fr.

" CHOSES VUES "
Le Spectacle du monde et de l'homme
Collection publiée sous la direction de Robert de Saint-Jean
— 5 —

ANDRÉ MAUROY

LYAUTEY

In-16 . . . . . 15 fr.

Général JOHN J. PERSHING
Commandant en chef des forces expéditionnaires américaines

MES SOUVENIRS DE LA GUERRE

Traduit par le Colonel CH. JACOB

In-8° carré sur alfa, avec 21 gravures hors texte et trois cartes dans le texte . 36 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Vient de paraître :

HUGO RIEMANN. — Dictionnaire de musique. Troisième édition entièrement refondue et augmentée sous la direction d'A. SCHAEFFNER, avec la collaboration de M. PINCHERLE, Y. ROKSETH et A. TESSIER.
Relié . . . . . 200 fr.
Broché . . . . . 180 fr.

MAURICE CAULLERY, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **Le problème de l'évolution**, avec 88 figures dans le texte. . . . 40 fr.

VICTOR PIQUET. — Histoire des colonies françaises. L'empire colonial de l'ancien régime. L'empire colonial de la France moderne . . 25 fr

H. PINNOW. — Histoire d'Allemagne. Traduction et préface de EDMOND DUPUYDAUBY, traducteur au ministère des Affaires Etrangères. . 36 fr.

CHARLES NEF, professeur à l'Université de Bâle. **Histoire de la musique.** 2e édition française augmentée de nombreux exemples par Y. ROKSETH, docteur ès lettres. Préface d'ANDRÉ PIRRO, professeur à la Sorbonne. . . . . 30 fr.

M. HOFMANN, ancien Conservateur du Musée Pouchkine, de l'Académie des Sciences de Russie, chargé de cours à la Faculté des lettres russe de Paris. **Pouchkine.** Traduction française de NICOLAS POUCHKINE, avec 5 dessins et un autographe de Pouchkine dans le texte et 16 gravures hors texte. . . . . 36 fr.

MAURICE R. DAVIE, professeur à l'Université de Bâle. **La guerre dans les sociétés primitives.** Son rôle et son évolution. Traduit par MAURICE GERIN. . . . . 40 fr.

AMIRAL SIR R. H. BACON. — Lord Fisher, amiral de la flotte, traduit par A. THOMAZI, capitaine de vaisseau de réserve. . . . 36 fr.

Docteur ALFRED STERNBECK. — Histoire des flibustiers et des boucaniers. Traduction française de P. TEILLAC, capitaine de frégate de réserve. . . . . 32 fr.

LÉON TOLSTOI. — La guerre et la paix. Tome III. Traduction nouvelle et intégrale de LOUIS JOUSSERANDOT. . . . . 30 fr.

LÉON TOLSTOI. — Deux hussards. Texte russe intégral avec traduction française de LOUIS JOUSSERANDOT en regard. . . . 18 fr.

La vie parisienne à l'époque romantique. — Conférence du Musée Carnavalet. . . . . 20 fr.

RAPPEL :

Les grands salons littéraires au XVIIe et XVIIIe siècles. — Conférences du Musée Carnavalet (1927) . . . . . 16 fr.

La vie parisienne au XVIIIe siècle. — Conférence du Musée Carnavalet (1928) . . . . . 25 fr.

Le théâtre à Paris au XVIIIe siècle. — Conférence du Musée Carnavalet (1929) . . . . . 25 fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

COLLECTION
VOYAGEUSES DE LETTRES

MADAME R. COURTEVILLE

De l'Argentine à l'Amazone

par la forêt vierge

20.000 kilomètres de fleuves inconnus et de terres mystérieuses

[Cartes et Planches hors texte

Un volume in-16, couverture illustrée . . . . . 12 fr.

Déjà paru dans la Collection « Voyageuses de Lettres » :

MARCELLE VIOUX. ***Au Sahara*** *(Autour du Grand Erg).*

NOËLLE ROGER. ***En Asie Mineure*** *(La Turquie du Ghazi).*

ANDRÉ CORTHIS. ***Pèlerinages en Espagne*** *(St-Jacques de Compostelle, Salamanque, Tolède, Saragosse).*

HENRIETTE WILLETTE. ***Au Maroc*** *(Villes et Paysages).*

HÉLÈNE LAVAYSSE. ***L'Hiver en Laponie.***

S. DE CALLIAS et BL. VOGT. ***Aux Pays des Femmes-Soldats*** *(Finlande, Esthonie, Danemark, Lithuanie).*

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

JOHN GALSWORTHY

AU DELA

Roman traduit de l'anglais par Mme CLAIREAU

Deux volumes in-16, chaque volume : **12** fr.

ANDRÉ TARDIEU

LE PRINCE DE BÜLOW

Un volume : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

JACQUES CHENEVIÈRE

LES AVEUX COMPLETS

... M. Chenevière est peut-être l'écrivain d'aujourd'hui qui dépeint le plus finement les caractères de jeunes filles.

Un volume : **12 fr.**

Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur papier Outhenin Chalandre..... **25 fr.**

DU MÊME AUTEUR

LA JEUNE FILLE DE NEIGE

Roman

Un volume : **12 fr.**

RENÉ BAZIN

de l'Académie française

MAGNIFICAT

Un grand roman...

Une très belle œuvre...

Un volume : **12 fr.**

Il a été tiré 1.000 exemplaires numérotés sur papier Outhenin Chalandre constituant l'édition originale..... **15 fr.**

et 75 exemplaires numérotés sur papier de Rives..... **60 fr.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50-*Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.